

ADOLF HITLER

**LIBRES
PROPOS**

SUR LA GUERRE ET LA PAIX

recueillis sur l'ordre de
MARTIN BORMANN



“Le Temps présent”

FLAMMARION

ADOLF HITLER

LIBRES PROPOS

SUR LA GUERRE ET LA PAIX

★ ★

recueillis sur l'ordre de
MARTIN BORMANN

Version française de
FRANÇOIS GENOUD

“Le Temps présent”
FLAMMARION

*Il a été tiré de cet ouvrage :
cinquante-cinq exemplaires sur papier chiffon
des Papeteries de Lana,
dont cinquante numérotés de 1 à 50
et cinq numérotés de I à V,
et deux cent vingt exemplaires sur papier Alfa
dont deux cents numérotés de 51 à 250
et vingt numérotés de VI à XXV.*

PREMIÈRE PARTIE

VERS DE NOUVELLES VICTOIRES

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1954, by ERNEST FLAMMARION.
Printed in France.

24 mars 1942, pendant le dîner.

· Informations à la disposition de l'ennemi. — Meilleure utilisation des hommes dans la Wehrmacht. — Protection de la propriété privée. — Limites de la propriété individuelle. — Les droits de l'Etat. — Moralité des loteries et des jeux de hasard. — Monopole de l'énergie industrielle. — Les intérêts capitalistes.

Malgré leur propension à critiquer tout ce que nous faisons, les démocraties ne manquent pas une occasion de nous imiter quand nous prenons des mesures qui ont pour but de simplifier notre organisation. C'est pourquoi il conviendra dorénavant de ne plus faire état dans la presse de nos innovations dans ce domaine, car en agissant ainsi nous mettons ces informations à la disposition des nations ennemies et leur permettons de tirer profit de nos propres expériences. Même dans cet ordre de réalités, le silence est aujourd'hui de rigueur.

En ce qui concerne l'utilisation des hommes, le général Jodl constate qu'il y a une nette amélioration dans la Wehrmacht si on la compare à l'armée de la première guerre mondiale — où l'on transformait un pêcheur en chasseur alpin et un boucher en employé de bureau, sous prétexte de former le soldat. Aujourd'hui, l'on s'efforce au contraire d'utiliser chacun en fonction de ses talents, pour le plus grand profit de la communauté. Hitler intervient :

Il ne faut pas voir les choses du point de vue étroit de la Wehrmacht, mais du point de vue de la nation dans sa totalité. Je prends le cas d'un officier de réserve. J' imagine qu'il occupe dans la vie civile une fonction importante, même du point de vue de la conduite

de la guerre. Tout naturellement cet homme va être tenté de quitter ses fonctions pour se mettre à la disposition de l'armée — soit par patriotisme, soit par crainte d'être considéré comme un embusqué. Ainsi la Wehrmacht va prendre cet homme, le mettre dans un bureau, gonflant de la sorte une administration déjà pléthorique, et cet homme sera perdu pour l'activité où il nous eût été le plus utile. Ne serait-il pas plus simple de lui mettre un uniforme sur le dos et de le mobiliser sur place ?

Je tiens absolument à protéger la propriété privée.

Il est naturel et il est salubre que l'individu soit animé par le désir de consacrer une partie du revenu de son travail à la constitution ou à l'extension d'un bien de famille. Supposons que ce bien consiste en une fabrique. Je considère comme acquis, d'une façon générale, que cette fabrique sera mieux dirigée par l'un des membres de la famille qu'elle ne le serait par un fonctionnaire de l'Etat, à condition, bien entendu, que la famille soit demeurée saine. Dans ce sens, il faut donc encourager l'initiative privée.

Je suis nettement opposé en revanche à la propriété sous la forme d'une participation anonyme à des sociétés d'actionnaires. L'actionnaire de cette sorte ne produit d'autre effort que celui de placer son argent et il se trouve être ainsi le principal bénéficiaire de l'effort d'autrui : ardeur au travail des ouvriers, idées d'un ingénieur de génie, habileté d'un administrateur avisé. Il suffit à ce capitaliste de confier son argent à quelques entreprises bien conduites pour jouer à coup sûr. Les dividendes qu'il touche sont si élevés qu'ils peuvent compenser la perte que l'une de ces entreprises pourrait éventuellement lui faire subir. Aussi ai-je toujours été l'adversaire de ces revenus purement spéculatifs et qui n'impliquent aucun effort de la part de ceux qui en vivent.

Ces bénéfices appartiennent de droit à la nation, qui seule peut en tirer un profit légitime. De cette façon au moins, ceux qui sont à l'origine de ces profits (les ingénieurs, les ouvriers) pourront en être, indirectement, les bénéficiaires. A mon avis, les sociétés anonymes doivent passer intégralement sous le contrôle de l'Etat. Rien n'empêche celui-ci, pour remplacer les actions à revenu variable, d'émettre des bons garantis par lui, produisant un intérêt fixe, auxquels auraient recours les particuliers qui désirent placer leurs économies. Je ne vois pas de meilleur moyen pour supprimer cette forme immorale de revenu, uniquement fondé sur la spéculation, dont l'Angleterre fournit aujourd'hui l'exemple le plus parfait.

Ce comportement à l'égard de la propriété anonyme implique de

notre part, à titre de contrepartie, l'obligation de maintenir quoi qu'il arrive la valeur de la monnaie et d'empêcher toute hausse sur les produits de première nécessité.

Celui qui, dans le cadre d'une telle organisation, consentirait à payer mille marks le tapis persan qui n'en vaut que huit cents prouverait qu'il est un imbécile, mais il n'existe aucun moyen de l'en empêcher. De même, l'on ne peut empêcher un joueur de perdre son argent au jeu, ni de s'ôter la vie après qu'il a perdu son argent. Ne serait-il pas équitable, à ce propos, que l'Etat — le principal bénéficiaire des jeux — prît à sa charge les frais d'obsèques de cette catégorie de suicidés ! N'oublions pas, en effet, que plus de la moitié du produit des jeux, qu'il s'agisse des loteries ou des jeux de hasard pratiqués dans les casinos, entre dans les caisses de l'Etat.

En plus du profit matériel que l'Etat en tire, je crois pouvoir dire que, d'un point de vue purement philosophique, les loteries ont leur bon côté. Les réalités tangibles ne suffisent pas à assurer le bonheur des humains. Il n'est pas mauvais d'entretenir chez eux le goût des illusions, et la plupart vivent d'espoirs en grande partie irréalisables. Il me semble donc que la meilleure loterie est celle qui ne proclame pas immédiatement la liste des gagnants — qui au contraire fait traîner les choses en longueur, durant une année si possible. Cela représente une année durant laquelle le joueur a le loisir d'entretenir ses illusions, durant laquelle il peut forger des rêves de bonheur. L'Etat autrichien s'en était avisé, et il a utilisé très intelligemment ce système. Cela explique sans doute que dans ce pays, même dans les périodes les plus difficiles, il y ait toujours eu tant de gens heureux.

L'origine de la loterie remonte probablement au début du XVIII^e siècle, quand un ministre astucieux se demanda pourquoi le bénéfice des jeux n'entrerait pas dans les caisses de l'Etat au lieu d'aller gonfler les bourses privées. Lorsque l'Etat utilise avec à propos l'argent qu'il gagne de la sorte — par exemple en faisant construire des hôpitaux — l'affaire se colore de teintes idéales. Le jeu entretient d'abord les espoirs du joueur. Quand le sort a parlé, et si le joueur est assimilable dès lors à un parieur malheureux, il lui reste encore une consolation, celle d'avoir contribué à une bonne œuvre.

J'ai étudié avec le gauleiter Wagner le problème des jeux en ce qui concerne Wiesbaden. Ce qui fait le caractère sympathique de la loterie ne se retrouve malheureusement pas dans la roulette et les autres jeux de hasard pratiqués dans les casinos. Mais si nous avions retiré l'autorisation des jeux à Wiesbaden, cela eût fait un

tort considérable à cette station thermale sans aucun profit pour les joueurs invétérés, que cette mesure n'eût évidemment pas amenés. Ils seraient tout simplement allés jouer ailleurs, de l'autre côté de la frontière, et donc au profit des Français. Dans cet ordre d'idées, je me suis enquis de savoir ce que pouvaient nous rapporter en devises les jeux de Wiesbaden, et je me suis dit que, même cent mille marks en devises (ce qui n'est pas grand'chose quand on les a), cela constitue une jolie somme lorsqu'on est démuné. J'ai donc tiré de tout cela cette conclusion que les joueurs peuvent être utiles à l'Etat en perdant leur argent — et surtout les joueurs étrangers, quand ils perdent des devises.

L'expérience a prouvé que nous avons fait un bon calcul en maintenant les jeux dans quelques casinos. Outre les devises que nous avons ainsi raflées, cela nous a permis de conserver à la communauté allemande des stations comme Wiesbaden. Il va sans dire que l'institution des jeux, qui produit de gros bénéfices du fait qu'elle est un monopole et qu'elle n'implique aucune contrepartie en travail, doit enrichir l'Etat et non des personnes privées.

Bormann fait remarquer que ce principe devrait être également valable en ce qui concerne la production de l'énergie industrielle. Hitler reprend :

Il est évident que le monopole de l'énergie doit revenir à l'Etat. Cela n'exclut pas la participation de la fortune privée. L'Etat placerait des valeurs dans le public, qui serait ainsi intéressé à l'exploitation de ce monopole, ou plutôt à la bonne marche des affaires de l'Etat. En effet, lorsque les affaires de l'Etat ne vont pas, les porteurs de bons peuvent faire une croix sur leurs revenus — car les affaires auxquelles s'intéresse l'Etat ne sauraient être dissociées. L'avantage de notre formule serait de permettre à chacun de se sentir étroitement solidaire des affaires de l'Etat. Aujourd'hui encore, malheureusement, la plupart des gens ne sont pas assez clairvoyants pour concevoir cette solidarité.

Ce qui est vrai pour l'énergie industrielle est vrai également pour toutes les matières premières essentielles — soit aussi bien pour le pétrole, le charbon et l'acier que pour la houille blanche. Les intérêts capitalistes devront donc être exclus de ce genre d'affaires. Bien entendu, nous n'envisageons pas d'empêcher qu'un particulier utilise la force du ruisseau qui fait tourner sa petite entreprise !

Voici un fait typique, et qui établit la malhonnêteté des procédés commerciaux auxquels ont recours les sociétés anonymes. C'est le

cas de l'ancien ministre bavarois Schweyer, lequel n'avait dû qu'à sa remarquable imbécillité le fait d'avoir été choisi comme ministre — et là-dessus il avait fait l'unanimité sur sa personne ! Il recevait de l'Electricité de Bavière, dont il fut le président, une pension annuelle de trente-huit mille marks. Malgré tous les obstacles juridiques, je suis parvenu à lui faire supprimer cette pension, cet homme n'ayant pas, et de loin, fourni en contrepartie le travail correspondant. La loi actuelle n'accorde au Chancelier du Reich qu'une pension de trente-quatre mille marks, et cette comparaison permet bien de réaliser à quel point des privilèges comme celui de Schweyer sont scandaleux.

Le problème des monopoles livrés aux intérêts capitalistes me préoccupait déjà dans ma jeunesse. J'avais été frappé par l'exemple d'une société de navigation sur le Danube qui recevait une subvention annuelle de quatre millions, dont un quart était aussitôt réparti entre ses douze administrateurs. Les grands partis étaient représentés par au moins deux de leurs membres dans cet auguste collège, chacun d'eux mettant dans sa poche environ quatre-vingt mille couronnes chaque année ! On peut être assuré que ces caïds s'employaient en sorte que les camarades votassent ponctuellement la reconduction de la subvention. Mais les socialistes prenaient de plus en plus d'importance, et il se trouvait qu'aucun des leurs ne figurait dans le Conseil. C'est à cause de cela que le scandale éclata. La société fut attaquée au parlement et dans la presse. Menacée d'être privée de la subvention, elle répondit en supprimant le service des passagers. Et comme les politiciens du conseil d'administration avaient pris soin qu'aucune ligne ferroviaire ne fût construite le long du Danube, les populations riveraines du fleuve furent les principales victimes de ces mesures arbitraires. Une solution fut assez rapidement trouvée à ce conflit, et vous imaginez laquelle ! Tout simplement, le nombre des membres du conseil d'administration fut porté à quatorze, et les deux nouveaux sièges furent offerts à deux socialistes en vue — qui se hâtèrent de les accepter.

Ce qui fait la fragilité de l'Angleterre, c'est que tout son système économique est fondé sur des pratiques analogues.

Dès la prise du pouvoir, étant fixé comme je l'étais sur ce sujet, je pris la précaution d'interdire à tout administrateur de société de faire partie du Reichstag. Les hommes qui ont des intérêts dans une société ne pouvant être objectifs sur un grand nombre de questions, j'ai également interdit aux dirigeants du Parti de participer à des affaires d'esprit capitaliste. Cette mesure s'applique d'ailleurs à tous les serviteurs de l'Etat. Je ne puis donc admettre qu'un fonc-

tionnaire, qu'il appartienne à l'armée ou à l'administration civile, place ses économies dans l'industrie, à moins qu'il ne s'agisse de sociétés contrôlées par l'Etat.

2

27 mars 1942, midi.

Influence de Stafford Cripps. — Politique intérieure britannique. — Conservateurs anglais et bourgeois allemands. — Cromwell à la place de Cripps. — Mieux vaut Churchill. — Désaffection de l'Inde. — Influence des Juifs sur l'art allemand. — Conditions de la peinture en Allemagne. — Les femmes dans la politique. — M^{me} Tchang-Kaf-Chek. — Lola Montez.

Une chose n'est pas contestable. L'Angleterre a trouvé en la personne de Stafford Cripps, et pour faire pendant à Churchill, un homme d'Etat dont l'influence n'est pas négligeable. C'est un signe en tout cas que les Syndicats anglais aient pu établir récemment un programme qui prévoit la nationalisation du sol, de la propriété bâtie, de l'industrie et des transports. Tout cela ne peut manquer d'avoir une répercussion sur la situation interne du pays. On a toutefois de la peine à concevoir que de telles réformes puissent être réalisées du jour au lendemain et que des Anglais raisonnables jugent la chose possible. N'oublions pas qu'il a fallu plus de dix ans aux Russes pour mener à bien cette expérience. Sans doute, un état de crise existe en Angleterre, et il faut en tenir compte. L'économie est déficiente, l'organisation du service civil est déplorable, il y a les restrictions alimentaires subies par le bourgeois anglais, et il y a les échecs militaires. A la longue, tout cela finit par retentir sur le moral d'une nation. Le fait qu'un parent du Roi, le duc Clou, a été emprisonné est également un signe de cette crise. Gardons-nous toutefois de nous exagérer l'importance de ces signes. Si le Roi n'a aucune influence réelle sur l'orientation de la politique anglaise, il n'empêche qu'il constitue un facteur politique important — dans la mesure où l'armée conserve sa force et son intégrité. Car l'armée britannique est d'esprit monarchiste, et elle est pour ainsi dire entièrement recrutée dans l'aristocratie et dans le monde conservateur. Or ces gens-là ne manifestent en ce moment nulle velléité de faire au peuple les moindres concessions. Il suffit de parcourir un illustré anglais pour s'en persuader. On n'y voit que des photos d'hommes appartenant à l'aristocratie, et les deux tiers sont photographiés en uniforme.

On ne saurait comparer les conservateurs anglais à la vieille bourgeoisie allemande qui se groupait, avant 1933, dans les partis nationaux. Les conservateurs anglais s'identifient avec l'Empire, ils représentent des traditions et une forme de société solidement établies — et on les voit mal capituler devant le peuple, comme le fit l'aristocratie française en 1789. Tout au contraire, grâce à une organisation gigantesque, ils s'efforcent de propager leurs conceptions dans le peuple, essayant de lui inculquer le fanatisme patriotique qui anime ses aviateurs et ses marins.

Pour s'affirmer au détriment des conservateurs, il faudrait un Cromwell à la tête des travaillistes, car les conservateurs ne se laisseront pas persuader sans lutte. Or, bien que Cripps (qui a la confiance de Staline) ait réussi à implanter en Angleterre les idées socialistes, je ne lui vois pas l'envergure nécessaire pour jouer ce rôle. De mon point de vue, une Angleterre rouge (et donc déchue) serait beaucoup moins sympathique que l'Angleterre des conservateurs. En effet, une Angleterre socialiste, et donc teintée de soviétisme, constituerait dans l'espace européen un danger permanent, car elle sombrerait dans une misère telle que le territoire des Iles se révélerait trop étroit pour que pussent y subsister trente millions d'habitants. J'espère donc que Cripps sera coulé par l'échec de sa mission aux Indes, la plus difficile des missions dont on puisse en ce moment charger un Anglais. Dans le cas contraire, il deviendrait de plus en plus difficile d'éviter la guerre civile sur le sol britannique. Mais la mobilisation des masses, à laquelle travaille la propagande travailliste, et qui serait la conséquence de la mise en œuvre du nouveau programme des Syndicats, doit être considérée comme une menace très sérieuse. Entre Churchill et Cripps, mon choix est fait. Je préfère cent fois le cochon sans caractère, ivre huit heures sur vingt-quatre, au puritain. Un homme qui se dépense beaucoup, âgé, buvant et fumant sans modération, est évidemment moins à craindre que le bolchéviste de salon, dont la vie est celle d'un ascète. De Churchill, l'on peut éventuellement attendre que dans un instant de lucidité (cela n'est pas impossible) il réalise que l'Empire va inéluctablement à sa perte — si la guerre dure encore deux ou trois ans. Cripps, homme sans racines, démagogue et menteur, poursuivrait ses chimères quand bien même l'Empire craquerait de toutes parts. Au surplus, ce théoricien sans humanité manque de contact avec le peuple qui se groupe dans le parti travailliste, et il ne parviendra jamais à comprendre les problèmes qui préoccupent les petites gens.

Pour juger exactement Cripps, et pour apprécier les dangers qu'il

représente, il ne faut pas oublier que les *tories* ont toujours été les garants de l'Empire et que l'accession de Cripps aux affaires signifierait la fin de l'Empire. Avec ses programmes sociaux hypocrites, il ne manquerait pas de creuser un abîme entre la métropole et les dominions, particulièrement avec les Canadiens catholiques, l'Australie et l'Afrique du Sud. Il faut donc faire des vœux ardents pour l'échec de sa mission aux Indes. Il est douteux d'ailleurs que Cripps trouve audience auprès du peuple indien. Du fait de la présence des Japonais à ses frontières, et de la chute de Singapour, le monde indien a été si agité que l'homme du compromis, Nehru, s'est trouvé éclipsé par Bose. Si Cripps aujourd'hui, en recourant au chantage ou à la mendicité, essaie d'obtenir que les Indiens résistent aux Japonais, je doute que Nehru, malgré le désir qu'il en aurait, soit capable de l'aider efficacement. Le sort de Nehru sera pareil à celui de nos socialistes en 1918, qui furent débordés par les masses. Je pense à Ebert se présentant à la réunion du parc Treptow avec l'intention de s'opposer à la grève des munitions. Il commença par faire quelques concessions à la foule, dans l'espoir de se faire écouter — mais il ne tarda pas à être dominé par l'enthousiasme de cette foule, en sorte qu'il dut prêcher lui-même la grève qu'il avait prétendu faire échouer. Dans une affaire de ce genre, tout négociateur, tout orateur court le même danger. J'en ai fait moi-même l'expérience à Weimar, en 1926, et j'ai vu avec quelles précautions et avec quel art il faut procéder quand on a l'intention de dire au public le contraire de ce qu'il attend de vous.

Pour ce qui est de la masse indienne, il y a en tout cas un fait certain, c'est qu'elle ne veut plus rien savoir des Anglais.

Il m'est arrivé souvent, au cours de ces dernières années, de me plonger dans les collections de la revue *Die Kunst*.

Il est frappant de constater qu'en 1910 notre niveau artistique était encore extraordinairement élevé. Depuis ce temps-là, hélas, notre décadence n'a fait que s'accroître. Dans le domaine de la peinture, par exemple, il me suffit d'évoquer les lamentables barbouillages que, depuis 1922, l'on essaie d'imposer, sous prétexte d'art, au peuple allemand. Ce fut le cas tout particulièrement pendant la République de Weimar, et cela établit nettement l'influence désastreuse des Juifs dans les choses de l'art. Le comble dans cette affaire, c'est l'impudence invraisemblable avec laquelle le Juif a procédé ! A l'aide d'une prétendue critique d'art, et à coups de surenchère entre Juifs, on a fini par suggérer au peuple — qui croit naturellement tout ce qui est imprimé — une conception de l'art

selon laquelle le pire toc en peinture devient l'expression de l'art accompli. Les dix mille de l'élite eux-mêmes, en dépit de leurs prétentions sur le plan intellectuel, se sont laissés rouler dans la farine, et ils ont avalé toutes les bourdes. Le bouquet — et nous en avons maintenant la preuve grâce à la saisie des biens juifs — c'est que, avec l'argent qu'ils ont escroqué en vendant de la camelote, les Juifs ont su acheter à vil prix les œuvres de valeur qu'ils avaient si habilement dépréciées. Chaque fois que me tombe sous les yeux l'inventaire d'un séquestre pratiqué chez un Juif important, je vois que de véritables trésors artistiques s'y trouvent énumérés. C'est une bénédiction de la Providence que le national-socialisme, en prenant le pouvoir en 1933, ait pu mettre un terme à cette imposture.

Lorsque je visite une exposition, je ne manque jamais d'en faire retirer impitoyablement toutes les croûtes. On m'accordera que celui qui visite aujourd'hui la Maison de l'art allemand n'y découvre aucune œuvre qui n'y ait véritablement sa place. Tout ce qui n'a pas une valeur indéniable a été éliminé. Je n'ai pas hésité, même quand il s'agissait d'œuvres de peintres récompensés par l'Académie de Prusse, à exclure ces œuvres de la Maison de l'art allemand, pour peu qu'elles fussent sans valeur. Il est regrettable que cette académie ne soit pas à la hauteur de sa tâche et que ses membres aient pratiqué entre eux le jeu de la rhubarbe et du séné. La dernière victime fut notre ministre des Cultes, qui se connaît en art autant qu'un hippopotame. Il s'est laissé prendre à des pièges grossiers, et il a accordé des récompenses officielles à d'authentiques ordures. On a réussi à l'endormir en usant auprès de lui des mêmes moyens que ceux qui avaient déjà permis aux Juifs d'abuser tout le peuple allemand. A propos de ces croûtes, on affirme qu'il n'est pas aisé de les comprendre et que, pour en pénétrer la profondeur et la signification, il faut savoir s'absorber tout entier dans l'image représentée, et d'autres idioties de la même mouture. Dans les années 1905-1906, quand je suis entré à l'Académie de Vienne, on se servait déjà de ces phrases creuses — pour lancer, sous le prétexte de recherches artistiques, des croûtes innommables.

D'une façon générale, les académies d'art ne me disent rien qui vaille. En effet, les professeurs qui y exercent leur activité sont ou bien des ratés, ou bien des artistes de talent (mais qui ne peuvent pas consacrer plus de deux heures par jour à leur enseignement), ou bien des vieillards fatigués et qui n'ont donc plus rien à donner.

Les véritables artistes ne se développent qu'au contact des autres artistes. Comme ce fut le cas pour les grands maîtres d'autrefois, c'est d'abord en travaillant dans un atelier. Rappelons-nous que les

Rembrandt, Rubens et autres engageaient des aides pour venir à bout des commandes qui leur étaient faites. Parmi ces aides, seuls parvenaient au rang d'apprentis ceux qui témoignaient des dons nécessaires sur le plan de la technique et de l'habileté — et dont on pouvait penser que plus tard ils seraient à leur tour capables de produire des œuvres de valeur. Les paresseux ne tardaient pas à être renvoyés. Il est ridicule de prétendre, comme on le fait dans les académies, que d'emblée l'artiste de génie a tout entre les mains. Celui-là, comme les autres, doit commencer par apprendre, et ce n'est qu'en travaillant sans relâche qu'il arrive à s'imposer. S'il ne connaît pas à la perfection l'art de mélanger les couleurs, s'il ne sait pas poser un fond, si l'anatomie conserve des secrets pour lui, aucun doute qu'il n'ira pas bien loin ! J'imagine le nombre d'esquisses qu'il a fallu à un artiste aussi doué que Menzel avant de se mettre à peindre le *Concert de flûte à Sans-Souci*.

Il serait souhaitable que les artistes d'aujourd'hui, comme ceux d'autrefois, eussent la formation des ateliers de maîtres et pussent ainsi s'imprégner des grandes traditions picturales. Si, devant les tableaux de Rembrandt et de Rubens, par exemple, il est souvent difficile de déterminer ce que le maître a peint lui-même et ce qui est la part des élèves, cela est dû au fait que peu à peu les disciples sont devenus eux-mêmes des maîtres. Quelle catastrophe, le jour où l'Etat s'est mêlé de former des peintres ! Je trouve, en ce qui nous concerne, que deux académies nous suffiraient : Dusseldorf et Munich. Eventuellement trois : en ajoutant Vienne à cette liste. Il n'est évidemment pas question pour l'instant de supprimer aucune de nos académies. Mais cela ne m'empêche pas de regretter que la tradition des ateliers se soit perdue. Si, après la guerre, je puis réaliser mon grand programme de construction — et j'ai l'intention d'y consacrer des milliards — seuls de véritables artistes seront appelés à y collaborer. Les autres attendront sous l'orme, fussent-ils munis des plus brillantes recommandations.

De nombreux exemples, pris dans l'histoire, prouvent que la femme — si intelligente soit-elle — n'est pas capable de dissocier la raison du sentiment, dans les affaires d'ordre politique. Et dans ce domaine, ce qu'il faut craindre, c'est la haine dont les femmes sont capables. On m'a rapporté qu'après l'occupation de la province de Changhaï, les Japonais offrirent au gouvernement de Tchang-Kaï-Chek de retirer leurs troupes du territoire chinois, sous condition : a) de pouvoir maintenir une garnison dans la concession internationale de Changhaï ; b) d'obtenir des conditions avanta-

geuses lors de la conclusion d'un traité de commerce. Il paraît que tous les généraux approuvèrent cette proposition et encouragèrent Tchang-Kaï-Chek à l'accepter. Quand, poussée par sa haine incommensurable à l'égard du Japon, M^{me} Tchang-Kaï-Chek eut parlé, la plupart des généraux revinrent sur leurs déclarations, et c'est ainsi que fut repoussée l'offre pourtant très généreuse du Japon.

De même, l'on pourrait parler de l'influence de Lola Montez sur Louis I^{er} de Bavière. Celui-ci, de nature, était un roi raisonnable et compréhensif. Mais cette femme l'a complètement détourné de sa voie.

3

29 mars 1942, pendant le dîner.

Honnêteté du commerce au moyen âge. — Rôle de la Hanse. — Un demi-millénaire de loyauté. — Discrédit apporté par les Juifs. — Chinoiseries juridiques. — Mon testament ne vaut rien. — Réformes dans l'enseignement du droit. — Réformes dans la magistrature. — Un hurluberlu parmi nos partisans. — Trois exceptions parmi les juristes.

Le Führer fait une allusion à la considération dont jouissaient au Moyen âge les commerçants et les artisans. Dans le discrédit qui s'attache à eux aujourd'hui, il voit l'œuvre des Juifs.

La Ligue hanséatique ne doit pas être considérée uniquement comme un instrument de puissance politique. Elle a incarné aussi, sur le plan des relations entre individus, une conception du droit. Ainsi n'acceptait-elle de se charger du transport d'une marchandise que si une garantie indiscutable lui était fournie en ce qui concerne le poids et la qualité de cette marchandise. Munie du sceau de la Hanse, cette marchandise jouissait par là d'une haute réputation, tant à l'intérieur du pays même qu'à l'étranger. On cite un cas où des fabricants de tissus avaient chargé le comptoir hanséatique de Lubeck d'expédier un ballot de toile à Bergen. Or cette marchandise ne répondait pas aux prescriptions de la Hanse, en sorte que, à titre de sanction, la ville coupable fut exclue pour une période de dix ans du trafic de la Ligue. Ce qu'il importe de noter, c'est que la décision ne fut pas prise à la suite d'une réclamation du destinataire, mais simplement à la suite d'un contrôle effectué au départ. L'on constata que la marchandise ne correspondait pas aux spécifications, quelques fils de lin faisant défaut dans le tissage de la toile.

Ce n'est pas un des moindres mérites de la Hanse que d'avoir fixé la notion du commerce loyal, telle qu'elle est encore en honneur dans quelques maisons de Brême et de Hambourg. C'est grâce à des sanctions très sévères, et même à des châtiments barbares, que peu à peu fut établie cette conception de la loyauté des affaires. Quand la Hanse refusait son sceau à un marchand, cela représentait pour celui-ci, vu le prestige de la Ligue et l'étendue de ses relations, les prémices de la ruine.

L'exemple de la Hanse a inspiré toute l'activité commerciale et industrielle du moyen âge. C'est ainsi que le prix du pain a pu être maintenu pendant quatre cents ans, celui de l'orge, et par conséquent celui de la bière, pendant plus de cinq cents ans, et cela en dépit de tous les changements de monnaie. La notion de la loyauté ne fut pas installée seulement dans les rapports commerciaux. Elle fut à la base de l'artisanat. Les guildes et les corporations prirent toujours soin que cette tradition fût maintenue. Un boulanger, par exemple, qui fraudait sur la qualité de la farine destinée à la confection des petits pains, était plongé à plusieurs reprises dans un bassin rempli d'eau, et en sorte qu'il n'échappât que d'un cheveu à la noyade.

Dès l'instant où l'on permit aux Juifs de mettre le nez hors de leur ghetto, le sentiment de l'honneur et de la loyauté dans le commerce commença à se dissoudre. En effet, le judaïsme, cette forme de dépravation mentale qu'il faut à tout prix supprimer, a fait dépendre la fixation des prix de la loi de l'offre et de la demande, c'est-à-dire d'éléments qui n'ont rien à voir avec la qualité intrinsèque d'une marchandise. En créant le système du contrat d'achat, le Juif a établi une base juridique pour ses filouteries. Et c'est ainsi qu'au cours des deux derniers siècles, et à part de rares exceptions, l'on a fait descendre notre commerce à un niveau tel qu'il est devenu absolument nécessaire d'y porter remède. Une première condition s'impose : éliminer les Juifs !

Il fut un temps où je souffrais de fistules, et cette affection me parut plus grave qu'elle ne l'était en réalité. Ayant pensé à la possibilité d'un cancer, je m'installai un jour à ma table pour rédiger sur papier officiel un testament olographe. Comme vous le savez, ce travail exige de ma part un effort tout particulier, car depuis des années j'ai l'habitude d'écrire directement à la machine ou de dicter ce que j'ai à dire. Mon testament n'avait pas eu le temps de vieillir que j'eus connaissance d'une décision de la Cour d'appel frappant de nullité le testament d'une vieille femme — pour cette

seule raison que la mention du lieu était imprimée sur le papier au lieu d'être écrite de sa main. Je me pris la tête à deux mains et me demandai ce qu'il fallait penser du droit si le testament du Chancelier du Reich en personne ne satisfaisait pas aux prescriptions légales. Je suis arrivé à la conclusion que de telles chinoïseries ne sont qu'une dérision, et peu propres à faire respecter la Justice. Je fis donc venir Gürtner, le ministre de la Justice, et le priai de faire corriger cette crétinerie. Eh bien ! il ne fallut pas moins d'un décret pour obtenir ce résultat.

Une autre stupidité m'a également frappé. Il arrive fréquemment qu'on me fasse des legs. Par principe, je refuse ces héritages, admettant tout au plus que la NSV (1) en puisse bénéficier. Or, pour qu'une telle déclaration puisse être valable, il faut que ma signature soit authentifiée par un notaire. Ainsi donc, selon messieurs les juristes, la signature du chancelier allemand, accompagnée du sceau du Reich, a moins de crédit que celle d'un notaire ! Un être simplement raisonnable ne saurait concevoir une chose pareille. Ce n'est là qu'un petit exemple, mais je pose en principe qu'il est impossible à un esprit normal de comprendre quoi que ce soit aux constructions échafaudées par les juristes, et je ne puis m'expliquer cette déformation d'esprit que par l'influence des Juifs. En fin de compte, je considère toute notre jurisprudence actuelle comme une systématisation de la méthode qui consiste à faire endosser par autrui ses propres obligations. Aussi ferai-je toujours tout ce qui est en mon pouvoir pour rendre tout à fait méprisables les études de droit, si elles doivent s'en tenir à de telles notions. J'entends en effet que les études universitaires préparent des hommes aptes à la vie et capables de garantir à l'État la conservation du droit naturel. Or les études dont il est question ne font que cultiver chez ceux qui s'y adonnent le goût de l'irresponsabilité.

Je ferai en sorte que l'administration de la Justice soit débarrassée de tous les juges qui ne constituent pas une véritable élite. Qu'on n'en garde que dix pour cent s'il le faut ! La comédie des tribunaux avec jury prendra fin. Je veux une fois pour toutes empêcher qu'un juge puisse dégager sa responsabilité, en prétendant qu'il a été mis en minorité par les jurés, ou en invoquant d'autres excuses de ce genre. Je veux uniquement des juges qui aient la personnalité requise — mais il faudra alors qu'on les rétribue très largement. Comme juges, j'ai besoin d'hommes qui soient profondément convaincus que le droit ne doit pas garantir le particulier contre

(1) Organisation des œuvres sociales du Parti.

l'Etat, que leur devoir est de veiller d'abord à ce que l'Allemagne ne périclite pas.

Gürtner n'est pas parvenu à former ce type de juges. Il a eu lui-même beaucoup de peine à se défaire de ses superstitions de juriste. Menacé par les uns, méprisé par les autres, ce n'est que lentement qu'il est parvenu à adopter des positions plus raisonnables, talonné par la nécessité de mettre la justice en harmonie avec les impératifs de l'action.

Si l'on pensait que j'ai choisi Gürtner comme ministre de la Justice parce que, autrefois, en tant que juge, il m'aurait traité avec une compréhension particulière, cela ne correspondrait pas du tout à la réalité. C'est moi qui ai dû faire un effort d'objectivité, et même un gros effort, pour appeler au ministère de la Justice l'homme qui me fit emprisonner. Mais lorsque je dus choisir parmi les hommes qui entraient en ligne de compte, je n'en ai pas trouvé de meilleur. Freissler n'était pas autre chose qu'un bolchévik. Quant à l'autre (Schlegelberger), son visage ne pouvait tromper. Il suffisait de l'avoir vu une seule fois.

J'ai fait une ample moisson d'expériences avec les juristes. En 1920, quand j'ai organisé mes premières grandes assemblées à Munich, un certain conseiller Wagner s'est mis à ma disposition comme orateur. C'était une époque où j'étais en quête de gens à cols raides, dans l'espoir qu'ils m'aideraient à toucher la classe intellectuelle. Quelle aubaine donc que l'offre de cet homme, et quel appât pour gagner les juristes ! Il est vrai qu'avant de lui donner la parole dans une grande assemblée, j'eus la prudence de l'essayer devant une vingtaine de fidèles réunis à la brasserie Sternecker. Ils en firent une tête quand ils entendirent le bonhomme, les mains tremblantes et dodelinant du chef, préconiser la reconstruction d'un Etat dans lequel « le clan eût été fondé sur la famille, la lignée sur le clan, et la mère commune sur la lignée » ! Depuis lors, je n'ai pas cessé d'être méfiant dans mes relations avec les juristes. Dans cet ordre d'idées, je ne connais que trois exceptions : von der Pfordten, Pöhner et Frick. Von der Pfordten, tout à l'opposé de Gürtner, était un homme de tendance révolutionnaire. Quant à Pöhner, je me rappelle encore sa déposition lors de notre procès en haute trahison : « Avant tout, je suis Allemand, et ensuite je suis fonctionnaire. En tant que fonctionnaire, je n'ai jamais été une putain. Tenez-vous-le pour dit ! Si vous estimez que mon activité contre les usurpateurs constitue un cas de haute trahison, alors laissez-moi vous dire qu'en tant qu'Allemand, il y a six ans que je considère comme un devoir la lutte contre les usurpateurs et

donc de commettre — si vous tenez vraiment à cette expression — le crime de haute trahison ! » Frick, lui aussi, s'est comporté magnifiquement à cette époque. En tant qu'adjoint du chef de la police, il put nous fournir toute sorte de renseignements, ce qui a permis au Parti d'étendre rapidement son activité. Il n'a jamais manqué une occasion de nous aider et de nous protéger. Je puis même ajouter que sans lui je ne serais jamais sorti de prison. Mais maintenant...

Il existe malheureusement une catégorie de nationaux-socialistes qui, à un certain moment, accomplirent de grandes choses pour le Parti, mais qui ne furent jamais capables de sauter hors de leur ombre. Quand notre action déborda le cadre de ce qu'ils avaient été en mesure de comprendre, et qui correspondait à leurs propres représentations, ils prirent peur, faute de pouvoir se rendre compte de la logique des faits et que certains actes commandaient inéluctablement certaines conséquences.

Dietrich Eckart a toujours jugé le monde des juristes avec la plus grande clairvoyance, et d'autant plus qu'il avait lui-même étudié le droit durant quelques semestres. Selon son propre témoignage, il se décida à interrompre ces études « afin de ne pas devenir un parfait imbécile ». C'est d'ailleurs Dietrich Eckart qui, dans une forme parfaitement accessible au peuple allemand, eut le mérite de clouer au pilori les doctrines juridiques actuelles. Je croyais, moi, qu'il suffisait de dire ces choses sous une forme atténuée. Ce n'est qu'avec le temps que je me suis rendu compte de mon erreur.

Aussi puis-je déclarer aujourd'hui sans ambages qu'il faut considérer tout juriste comme un être déficient de nature, ou qui s'est déformé à l'usage. Quand je passe en revue les juristes que j'ai connus dans ma vie, et tout particulièrement les avocats et les notaires, je ne puis m'empêcher de reconnaître en revanche à quel point étaient moralement sains, honnêtes, et enracinés dans les bonnes traditions, les hommes avec lesquels, Dietrich Eckart et moi, nous avons commencé notre combat en Bavière.

4

31 mars 1942, pendant le dîner.

L'attentat d'Ankara contre Papen. — Un assassin volatilisé. — Turcs et Bulgares. — Conflance dans les Turcs. — Méfiance à l'égard des Bulgares. — Politique allemande à l'Est. — Henri le Lion et la politique du Saint-

Empire. — Charlemagne, le « tueur de Saxons » et Hitler le « tueur d'Autrichiens » ! — Le peuple allemand n'a pas choisi librement le christianisme. — L'œuvre de Charlemagne. — Du Chancelier au Führer. — Le Premier Consul n'aurait pas dû se faire sacrer Empereur. — L'esprit de famille de Napoléon, ses erreurs de parvenu. — Frédéric le Grand, supérieur à Napoléon. — Le meilleur à la tête de l'Etat. — Organisation de l'Etat. — Exemple de la République de Venise. — Un galopin : Michel de Roumanie. — Un faible : Pierre de Yougoslavie. — Organisation millénaire de l'Eglise.

La conversation a pour sujet l'attentat dirigé contre Papen, ambassadeur à Ankara.

Cet attentat est révélateur en ce qui touche la mentalité des dirigeants russes. Chez d'autres, à supposer qu'un tel attentat fût jugé nécessaire pour des raisons d'ordre politique, on s'efforcerait de sauver l'homme qui a été chargé de l'exécuter. Les Russes, eux, rusés comme ils le sont, se sont arrangés en sorte que l'exécutant y laisse sa peau. La mise en scène était bien faite. Le malheureux disposait d'un appareil qui lui permettait, une fois l'attentat perpétré, de produire un brouillard artificiel grâce auquel il pouvait tenter d'échapper. Mais ce qu'on ne lui avait pas dit, c'est qu'au moment où il en actionnerait le dispositif il déclencherait lui-même la charge explosive destinée à le pulvériser. Les seules traces de lui qui furent retrouvées : une de ses chaussures et son revolver ! Outrés par la félonie de leurs maîtres, les complices de l'assassin décidèrent de révéler tout ce qu'ils savaient du complot.

Et tant qu'alliés, je préfère les Turcs aux Bulgares. C'est pourquoi je suis prêt à conclure un traité de commerce avec la Turquie, en vertu duquel nous lui fournirions des armes et des munitions. Par ailleurs, je serais prêt à garantir l'inviolabilité des détroits et la totalité de leur territoire, pour peu que les Turcs désirassent notre alliance.

Notre avantage serait le suivant : grâce aux armes que nous aurions livrées, les Turcs seraient en mesure de défendre les détroits, défense à laquelle nous serons nous-mêmes intéressés en tant que riverains de la mer Noire. De la sorte, le régime autoritaire qui existe en Turquie se trouverait consolidé — et je pense que cette conséquence sur le plan de la politique intérieure ne saurait être indifférente aux patriotes turcs qui désirent soutenir le successeur d'Ataturk.

En Bulgarie, en revanche, tout est incertain. Ainsi, j'ai été frappé d'apprendre qu'après la conclusion du pacte tripartite le président

du Conseil bulgare a été à peine acclamé par la population de Sofia, malgré l'importance majeure que présente ce pacte pour la Bulgarie. Et j'ai été non moins frappé de savoir qu'à la même époque la population de Sofia accueillait avec enthousiasme une équipe russe de football. En fait, tant sur le plan politique que sur le plan sentimental, la Bulgarie est fortement touchée par le panslavisme. Elle est attirée par la Russie, fût-elle soviétique. Je reconnais que le roi de Bulgarie est un homme très intelligent, même rusé, mais il ne semble pas qu'il soit capable de garantir la stabilité de son régime. Il a avoué lui-même qu'il ne pouvait changer aucun ministre, ni relever un général de son commandement sans mettre sa couronne en péril. Il doit, dit-il, agir très prudemment, commencer par accorder des congés de maladie, et conserver ensuite l'attachement de ces hommes à l'aide de nombreuses faveurs. En conclusion, pour ce qui est de la Bulgarie et de la Turquie, il n'y a pas de doute que les conditions n'ont guère changé depuis la guerre mondiale. De notre point de vue, la Bulgarie ne peut être jugée sûre que dans la mesure où nous sommes les alliés de la Turquie. Sur le plan politique et sentimental, rien ne s'oppose à une alliance entre la Turquie et le Reich. Du fait de son attachement à l'islamisme, la Turquie a une politique religieuse tout à fait nette. Il n'en va pas de même pour la Bulgarie qui, pratiquant la religion orthodoxe grecque, trouve là de nouvelles raisons de se sentir attirée vers la Russie.

Une réflexion de Bormann sur Henri I^{er} amène le Führer à parler de la politique allemande à l'Est :

En ce qui concerne l'Est, notre politique actuelle ne connaît pas de précédents dans l'histoire. S'il est exact qu'à plusieurs reprises déjà, des combats, parfois même d'une certaine envergure, ont eu lieu aux frontières orientales du Reich, il faut convenir qu'il s'agissait alors de peuplades qui venaient porter la guerre à nos frontières. Et le Reich se trouvait placé devant l'alternative ou d'accepter le combat, ou de disparaître. Ces luttes d'autrefois ne peuvent donc être considérées comme l'expression d'une politique allemande à l'Est. Les historiens qui attribuent à Henri I^{er} l'idée d'une telle politique commirent une erreur. Ce qui a poussé Henri I^{er} dans cette voie, c'est qu'il n'y avait qu'à l'Est qu'il pût se tailler un royaume.

Au cours de l'époque impériale, il n'est pas possible de discerner que le Reich se soit intéressé à l'Est, ni qu'il y ait pratiqué une politique suivie, comportant par exemple la colonisation des terres

orientales. La politique raciale de l'Empire était bien fixée, elle ne visait que le Sud. L'Est — avec ses populations totalement différentes quant à la race, à peine marquée par un apport germanique dans les couches supérieures — lui demeurerait étranger. Le Sud, au contraire, et la Lombardie en particulier, présentait toutes les particularités nécessaires pour faire partie du Saint-Empire romain-germanique. Aussi fut-ce toujours l'une des préoccupations essentielles de la politique impériale. A quel point les idées politiques de cette époque étaient commandées par la notion de la race, cela est prouvé par le fait qu'au XIV^e siècle encore un parti impérial allemand continuait d'exister à Florence. Qui sait si la Lombardie ne serait pas encore entre nos mains, aujourd'hui, si des princes-vassaux comme Henri le Lion n'avaient pas violé leur serment de fidélité, contrecarré la politique du Reich et obligé l'Empereur à interrompre brusquement ses campagnes dans le Sud pour éteindre l'incendie qui avait éclaté dans sa propre maison. La politique du Reich ne peut connaître le succès que si elle est déterminée par l'unité d'action.

A cet égard, les Souabes méritent tout particulièrement notre respect, car ils eurent toujours le sens de l'idée impériale et ne cessèrent de témoigner leur fidélité au Reich. Nous avons certainement tort de glorifier, à cause de leur non-conformisme, des princes du genre d'Henri le Lion. Ce sont là des hommes qui, visiblement, ont fait une politique contre le Reich. Aussi ai-je attiré l'attention de Rosenberg sur le fait qu'il ne fallait pas laisser reléguer les grands empereurs allemands à l'arrière-plan au profit de parjures, et qu'il n'était pas convenable de désigner un héros tel que Charlemagne sous le nom de « tueur de Saxons ». L'histoire doit être interprétée en fonction des nécessités de l'époque. Il se pourrait que, dans mille ans — à supposer que, pour une raison ou une autre, le Reich soit à nouveau obligé de faire une politique dirigée vers le Sud — il se trouvât un pion pour prétendre que « la politique d'Hitler à l'Est était certes bien intentionnée, mais elle constituait quand même une folie, puisque c'est vers le Sud qu'il eût dû se diriger ». Peut-être bien qu'un nigaud de cette espèce ira jusqu'à m'appeler « le tueur d'Autrichiens » sous le prétexte que, lors du retour de l'Autriche à l'Allemagne, j'aurais fait coller au mur tous ceux qui eussent tenté de faire échouer l'entreprise !

Sans la contrainte, on n'eût jamais réuni les différentes familles allemandes, avec ces hommes à tête dure et leur esprit de clocher — ni à l'époque de Charlemagne, ni aujourd'hui.

Si le peuple allemand est fils de la pensée antique et du christia-

nisme, il l'est moins du fait d'un libre choix que du fait de la contrainte exercée sur lui par ces forces triomphantes. De même, à l'époque impériale, c'est sous l'empire de la contrainte que le peuple allemand a opéré sa fusion sous les espèces d'un christianisme représenté par une église universelle — à l'image de l'ancienne Rome qui tendait, elle aussi, à l'universalité. Il est certain qu'un Charlemagne n'était pas animé uniquement par un désir de puissance politique, mais qu'il a, fidèle à l'idée antique, recherché un épanouissement de la culture. Or l'exemple de l'antiquité prouve que la civilisation ne peut fleurir que dans des Etats solidement organisés. Qu'advierait-il d'une usine livrée à l'anarchie, dans laquelle les ouvriers ne viendraient travailler qu'au gré de leur fantaisie ?

Sans organisation, donc sans contrainte, et par conséquent sans renoncements de la part des individus, rien ne peut marcher. La vie organisée offre le spectacle d'un perpétuel renoncement des individus à une partie de leur liberté. Plus un homme occupe une situation élevée, plus ce renoncement doit lui paraître facile. Son champ visuel étant plus ample, il doit pouvoir admettre d'autant mieux la nécessité de se contraindre. Dans un Etat sain, voilà ce qui distingue l'élite des hommes qui restent mêlés à la grande masse. L'homme qui monte doit grandir avec sa tâche, son entendement doit s'épanouir à la mesure de ses fonctions. Qu'un balayeur de rues ne puisse ou ne veuille faire le sacrifice de son tabac ou de sa bière, alors je pense : « Très bien, mon bonhomme, puisque tu ne saisis pas la nécessité supérieure d'un renoncement, c'est précisément pour cela que tu es un balayeur de rues et non l'une des personnalités dirigeantes de l'Etat ! » Il est d'ailleurs fort bien qu'il en soit ainsi, car la collectivité a également besoin de balayeurs de rues.

Guidé par ces règles, toutes simples, toutes naturelles, Charlemagne, en rassemblant les Allemands dans une communauté bien cimentée, a créé un empire qui continua de mériter ce nom longtemps après sa mort. C'est que cet empire était fait de la meilleure substance de l'ancien Empire romain — en sorte que, durant des siècles, les peuples de l'Europe l'ont considéré comme le successeur de l'empire universel des césars. Le fait que cet empire allemand ait été désigné sous le nom de « Saint Empire romain germanique », cela est totalement étranger à l'Eglise et n'a aucune signification d'ordre religieux.

Contrairement à ce qui se passe pour la notion « Reich », la notion « chancelier du Reich » a malheureusement perdu sa signification au cours des siècles. Une seule fois, un géant lui rendit tout

son éclat, puis ce furent des avortons tels que Wirth, Brüning, etc. Actuellement, vu la forme autoritaire que nous avons donnée à l'Etat, cela n'a pas d'importance. On peut même affirmer que ce titre ne convient pas pour désigner le chef de l'Etat. Historiquement en effet, il est lié à la représentation selon laquelle, au-dessus du chancelier, il y a encore quelqu'un qui représente l'Etat en tant que chef suprême — et peu importe qu'on l'appelle empereur, président, ou de tout autre nom.

Dans la forme d'Etat nationale-socialiste, c'est l'appellation « Führer » qui convient le mieux. Elle implique d'ailleurs l'idée que le chef de l'Etat a été choisi par le peuple allemand. Bien qu'il se produise parfois des superpositions et des chevauchements, par exemple quand on lit sous une photographie : « A côté du Führer, l'Oberführer Untel », cela n'a aucune importance, du moins pour autant que je suis encore en vie. Mais quand je ne serai plus là, il faudra changer cela et donner à la notion de « Führer » un sens uniforme.

Il serait en tout cas inopportun de changer le titre du chef de l'Etat, ce titre étant lié à la forme même de l'Etat. En plus de la manifestation de son esprit de famille dans les affaires politiques, ce fut la plus grande erreur de Napoléon, et en même temps une preuve de mauvais goût de sa part, d'avoir renoncé au titre de « Premier Consul » pour se faire appeler « Empereur ». C'est en effet sous le titre de « Premier Consul » que la Révolution — celle qui a ébranlé le monde — l'a porté au pouvoir par-dessus le Directoire (ce comité d'estaminet), lui, le général républicain. En renonçant à ce titre et en se faisant appeler empereur, il a renié les Jacobins, ses anciens compagnons de lutte, et perdu leur appui. Du même coup, il s'est aliéné, à l'intérieur et à l'étranger, d'innombrables partisans qui voyaient en lui la personification du renouvellement moral que devait apporter la Révolution française. Pour comprendre l'effet produit par cette initiative, il suffit de s'imaginer l'impression que cela ferait sur les Munichois, et sur le reste du monde, si je me faisais véhiculer dans les rues de Munich dans un carrosse doré.

En commettant cette faute, Napoléon n'a d'ailleurs rien gagné, car les anciennes monarchies n'ont pas manqué de lui manifester le mépris qu'elles éprouvaient pour un parvenu. La seule chose qu'il ait jamais obtenue d'elles, c'est la Habsbourgeoise qu'on lui a refilée, et dont la venue a irrémédiablement blessé l'orgueil national des Français. En effet, aux yeux des Français, la belle Joséphine, répudiée en faveur de la Habsbourgeoise, était le modèle de la Française farouchement républicaine. On l'estimait aussi pour avoir, aux

côtés de Bonaparte, gravi les échelons qui conduisent au poste le plus élevé de l'Etat. La stupéfaction causée en Europe par ce titre d'empereur est bien caractérisée par ce geste de Beethoven qui déchira une symphonie qu'il venait de dédier à Napoléon. Il en piétina les morceaux, s'écriant : « Ce n'est pas l'homme extraordinaire que je croyais, ce n'est qu'un homme ! »

Ce qu'il y a de tragique dans le cas de Napoléon, c'est qu'il n'a pas senti, en adoptant le titre d'empereur, en formant une cour, en instituant un cérémonial, qu'il ne faisait que s'abaisser, se mettant au niveau d'un monde dégénéré. Personnellement, je considérerais comme un cas de pure démence qu'on vînt, par exemple, m'offrir le titre de duc. Ce serait comme si l'on me demandait de reconnaître des liens de parenté avec tous les rabougrs qui portent ce titre.

En protégeant sa parenté comme il l'a fait, Napoléon a manifesté d'autre part une incroyable faiblesse sur le plan simplement humain. Lorsqu'un homme occupe une situation pareille, il doit faire abstraction de son sens de la famille. Tout au contraire, Napoléon plaça ses frères et sœurs à des postes de commande, et il les y maintint, même après qu'ils eurent donné les preuves de leur incapacité. La seule chose qui s'imposât était de mettre à la porte toute cette parenté visiblement incapable. Au lieu de cela, il se tua à envoyer tous les mois, à ses frères et sœurs, des lettres de réprimandes et d'avertissements, les invitant à faire ceci, à ne pas faire cela, croyant remédier à leur incapacité en promettant de l'argent, ou en menaçant de n'en plus donner. Une telle inconséquence ne peut s'expliquer que par le sens qu'ont les Corses de la famille, et qui les apparente aux Ecossais.

En pratiquant de la sorte l'esprit de famille, Napoléon a introduit un principe de rupture dans sa vie. Le népotisme, en fait, est la plus formidable protection qui se puisse imaginer : la protection du Moi. Mais partout où elle s'est manifestée dans la vie d'un Etat — les monarchies en sont la meilleure preuve — elle a eu comme conséquence l'affaiblissement et la décomposition. C'est qu'elle met fin au principe de l'effort.

A cet égard, Frédéric le Grand se montra supérieur à Napoléon, lui qui, dans les heures les plus difficiles de sa vie, et lorsqu'il devait prendre les décisions les plus graves, ne perdait jamais de vue que les choses sont appelées à durer. Dans des cas semblables, Napoléon a capitulé. Il se trouve donc que, pour mener son œuvre à bien, Frédéric le Grand a toujours pu s'appuyer sur de plus solides collaborateurs que Napoléon. Quand Napoléon plaçait les

intérêts de sa clique familiale au premier plan, Frédéric le Grand cherchait autour de lui des hommes, et au besoin les formait.

En dépit de tout le génie de Napoléon, c'est Frédéric le Grand qui fut l'homme le plus éminent du XVIII^e siècle. Lorsqu'il s'agissait de trouver une solution à des problèmes essentiels, touchant à la conduite des affaires de l'Etat, il se gardait de toute inconséquence. Il faut reconnaître que dans ce domaine son père, Frédéric-Guillaume, ce buffle, lui avait donné une formation solide et complète. Pierre le Grand, lui aussi, a vu clairement la nécessité de faire abstraction de l'esprit de famille dans la vie publique. Dans une lettre adressée à son fils — lettre que j'ai relue dernièrement — il lui fait part très nettement de son intention de le déshériter et de l'exclure de la succession au trône. Ce serait trop lamentable, dit-il, que de placer un jour à la tête de la Russie un fils qui ne se prépare pas aux affaires de l'Etat avec la dernière énergie, qui ne trempe pas sa volonté et ne se fortifie pas physiquement.

Placer le meilleur à la tête de l'Etat, c'est là le problème le plus difficile à résoudre.

Qu'il s'agisse d'une république dans laquelle le peuple tout entier est appelé à élire le chef de l'Etat, il est possible, avec de l'argent et de la publicité, de porter le dernier des fantoches au pouvoir.

Qu'il s'agisse d'une république dans laquelle les rênes du pouvoir sont entre les mains d'une clique constituée par quelques familles, cette république prend l'aspect d'un trust, où les actionnaires ont intérêt à choisir un débile comme président, afin de pouvoir eux-mêmes jouer un rôle.

Qu'il s'agisse d'une monarchie à forme héréditaire, cela est biologiquement faux, car un homme d'action choisit régulièrement une épouse aux qualités essentiellement féminines, et le fils hérite la douceur et le tempérament passif de sa mère.

Qu'il s'agisse d'une république qui place à sa tête un chef élu à vie, on court alors le danger qu'il pratique une politique d'intérêt personnel.

Qu'il s'agisse d'une république dans laquelle le chef de l'Etat change tous les cinq ou dix ans, la stabilité du gouvernement n'est jamais assurée, et l'exécution des plans à longue échéance, dépassant la durée d'une vie, en est compromise.

Si l'on place à la tête de l'Etat un vieillard revenu de toutes les choses d'ici-bas, ce n'est qu'un figurant, et ce sont inévitablement d'autres hommes qui gouvernent en son nom.

En réfléchissant à tout cela, je suis arrivé aux conclusions suivantes :

1° Les chances de ne pas mettre un parfait idiot à la tête de l'Etat sont plus grandes dans le système des élections libres que dans le cas contraire. A cet égard, les géants que furent les empereurs allemands élus apportent la meilleure des preuves. Il ne s'en trouve aucun parmi eux dont on puisse vraiment dire qu'il ait été un imbécile. En revanche, dans les monarchies héréditaires, il y a au moins huit rois sur dix qui, s'ils avaient été de simples bourgeois, n'eussent pas été capables de mener à bien un commerce d'épicerie.

2° Dans le choix d'un chef d'Etat, il faut faire appel à une personnalité qui, à vues humaines, donne pour une durée prolongée la garantie d'une certaine stabilité dans l'exercice du pouvoir. C'est là une condition nécessaire, non seulement pour que les affaires publiques puissent être administrées avec succès, mais pour rendre possible la réalisation de grands projets.

3° Il faut prendre soin que le chef de l'Etat ne subisse pas l'influence de la ploutocratie ni ne soit acculé à certaines décisions sous des pressions de cet ordre. C'est pourquoi il importe qu'il ait le soutien d'une organisation politique dont la force prenne ses racines dans le peuple, et capable de dominer les intérêts privés.

Au cours de l'histoire, deux constitutions ont fait leurs preuves :

a) La papauté, malgré de nombreuses crises — dont les plus graves furent précisément résolues par des empereurs allemands — et bien qu'elle soit fondée sur une doctrine littéralement insensée. Mais en tant qu'organisation sur le plan matériel, l'Eglise est une construction grandiose.

b) Celle de Venise qui, grâce à l'organisation de son gouvernement, permit à une petite république urbaine de dominer toute la Méditerranée orientale. La constitution de Venise s'est révélée efficace aussi longtemps que dura la République de Venise, c'est-à-dire pendant neuf cent soixante années.

Que le chef de la République de Venise fût choisi dans les familles qui formaient l'armature de l'Etat (dont le nombre allait de trois cents à cinq cents) cela n'était pas un mal. Ainsi l'on portait au pouvoir le meilleur parmi les représentants de ces familles, traditionnellement liées à l'Etat. La différence entre ce système et celui de la monarchie héréditaire est évidente. Dans le premier, il était exclu qu'un imbécile ou un gamin de douze ans parvînt au pouvoir. Seul un homme ayant fait largement ses preuves dans la vie avait des chances d'être désigné. N'est-il pas ridicule d'ailleurs de penser qu'un enfant de douze, même de dix-huit ans, puisse diriger l'Etat ? Il va sans dire que, dans le cas d'un roi encore mineur,

le pouvoir se trouve provisoirement rassemblé en d'autres mains, celles d'un conseil de régence. Mais si les membres de ce conseil ne sont pas d'accord entre eux (et plus les conseillers sont compétents, plus les risques de désaccord sont grands, étant donné la complexité des problèmes à résoudre chaque jour), on ressent alors l'absence de la personnalité capable de décider souverainement. Un adolescent de dix-huit ans n'est pas en mesure de prendre une décision qui exige une réflexion approfondie — cela est déjà difficile pour un homme qui a atteint sa pleine maturité ! Il suffit d'imaginer ce que serait le roi Michel de Roumanie sans l'appui d'un homme aussi remarquable que le maréchal Antonescu. En l'occurrence, il se trouve que ce jeune homme est bête comme ses pieds. Puis il a été pourri par son éducation d'enfant gâté, son père l'ayant complètement livré à des femmes durant la période la plus importante de son développement. Et que penser de Pierre de Yougoslavie qui, lorsqu'il fut investi de la couronne, c'est-à-dire à l'heure décisive de sa vie, alla se réfugier dans une cave et se mit à pleurer ? Pour sentir le caractère tragique de cet abîme, il suffit de comparer l'évolution de tout homme qui a l'ambition de faire quelque chose dans la vie avec celle d'un prince héritier. Songez à la somme de connaissances que doit acquérir un homme de condition normale, au travail acharné qui est le sien, sans trêve ni repos, pour arriver à s'imposer. On a tendance à croire, en revanche, que c'est en les amusant qu'on peut préparer des rois en herbe à la tâche qui les attend. Un tiers de leur temps est consacré à l'étude des langues étrangères afin qu'ils soient à même de dire des choses insignifiantes en plusieurs langues ; le deuxième tiers aux jeux de société (équitation, tennis, etc.). L'étude des sciences politiques ne vient qu'en dernier lieu. Au surplus, il s'agit là d'une éducation sans fermeté. Leurs précepteurs sont la faiblesse même, ils résistent à la tentation de distribuer les taloches que mériteraient leurs princiers élèves — par crainte de s'attirer la disgrâce d'un futur monarque. Le résultat est patent. C'est ainsi que furent formés des types tels que Michel de Roumanie et Pierre de Yougoslavie.

En ce qui concerne le régime de l'Allemagne, je suis arrivé aux conclusions suivantes :

1° Le Reich doit être une république, ayant à sa tête un chef élu et doté d'une autorité absolue.

2° Une représentation populaire doit néanmoins subsister à titre de correctif. Son rôle est de soutenir le chef, mais elle doit pouvoir intervenir en cas de besoin.

3° Ce n'est pas la représentation populaire mais le Sénat qui doit

procéder au choix du chef. Il importe toutefois que les compétences du Sénat soient limitées. Sa composition ne doit pas être permanente. Au surplus, elle doit se rapporter à des fonctions et non à des personnes. Par leur formation, ces sénateurs doivent être imprégnés de l'idée qu'en aucun cas le pouvoir ne peut être délégué à un être débile et que le Führer choisi doit toujours être le meilleur.

4° L'élection du chef ne doit pas avoir lieu en public, mais à huis-clos. Lors de l'élection d'un pape, le peuple ignore ce qui se passe dans les coulisses. On rapporte un cas où il y eut échange de horions entre les cardinaux. Depuis lors, les cardinaux sont privés de tout contact avec le monde extérieur pour la durée du conclave ! Un principe à respecter pour l'élection du Führer : toute conversation est interdite entre les électeurs pendant la durée des opérations.

5° Le Parti, l'armée et le corps des fonctionnaires de l'Etat doivent prêter serment au nouveau chef dans les trois heures qui suivent l'élection.

6° La séparation la plus rigoureuse entre le législatif et l'exécutif doit être la loi suprême pour le nouveau chef. De même que dans le Parti, la SA et la SS ne sont que l'épée à qui l'on confie l'exécution des décisions prises par les organes compétents, de même les agents d'exécution n'ont pas à s'occuper de politique. Ils doivent se borner exclusivement à assurer l'application des lois dictées par le pouvoir législatif, en faisant appel à l'épée en cas de besoin. Quand bien même un Etat, fondé sur de tels principes, ne saurait prétendre à l'éternité, il peut durer huit ou neuf siècles. L'organisation millénaire de l'Eglise le prouve — et pourtant cette organisation tout entière repose sur un non-sens. A fortiori cela doit être vrai pour une organisation fondée sur la raison.

5

2 avril 1942, midi.

Eloge du tsar Ferdinand. — Le renard Boris de Bulgarie. — Comment on reçoit des conjurés. — Les attentats politiques. — Sagesse de Kemal Ataturk.

A mes yeux, le roi Boris est quelqu'un. Rien d'étonnant à cela, car il a été à bonne école avec son père, le tsar Ferdinand, le monarque le plus intelligent que j'aie connu.

Si l'on peut reprocher au tsar Ferdinand d'avoir été plus rapace qu'un Juif dans les questions d'argent, on doit pourtant reconnaître qu'il est digne d'admiration pour ce qui est de l'audace et de l'esprit de décision. Si nous l'avions eu sur le trône impérial allemand à la place de Guillaume II, nous n'eussions certainement pas attendu jusqu'en 1914 pour déclencher la guerre mondiale. Nous eussions frappé en 1905 déjà. De même que ce rusé renard a réussi, lors de l'effondrement de 1918, à conserver le trône pour son fils, de même je pense qu'il eût trouvé pour l'Allemagne un moyen de se sauver de la catastrophe. En plus de cela, c'était un homme extrêmement cultivé, très au-dessus de la moyenne dans tous les domaines du savoir. Ainsi, durant des années, on le vit régulièrement au festival de Bayreuth.

Contrairement à ce que font en général les autres monarques, le tsar Ferdinand a éduqué sévèrement son fils Boris, le harcelant dans l'étude de tout ce qui se rapportait aux affaires politiques et militaires. Sous la férule du vieux renard, le fils Boris est devenu lui-même un jeune renard qui a su se débrouiller dans l'écheveau compliqué des affaires balkaniques.

En 1919, Boris a conservé son trône en marchant sur Sofia à la tête d'une division. Et c'est toujours en se comportant comme un vrai soldat qu'il a dominé la crise politique de 1934. A ce propos, il a lui-même raconté qu'une certaine nuit les lumières de la caserne de Sofia, éteintes à 10 heures, avaient été subitement rallumées à 11 heures et qu'elles brûlaient encore à minuit. Il avait déduit de cette information qu'on en voulait à sa vie. C'est un fait que, jusqu'alors, quand un attentat avait lieu dans les Balkans, les meurtriers s'arrangeaient régulièrement pour trouver l'homme politique à abattre... en chemise de nuit. Aussi Boris avait-il revêtu son uniforme et attendit-il les conjurés l'épée à la main. Il accueillit leur chef par ces mots : « Vous voulez me tuer ! Qu'avez-vous donc contre moi ? Pensez-vous que vous êtes capable de faire mieux que moi ? » Là-dessus les conjurés, qui avaient complètement perdu contenance, demandèrent la permission de se retirer dans leur caserne pour délibérer. Boris retint leur chef, puis il lui annonça qu'il allait le nommer président du Conseil des ministres pour lui donner l'occasion de faire la preuve de ses capacités en politique. Il ne fallut pas plus d'un an, cela va sans dire, pour que l'expérience aboutît à un échec.

Comme conclusion à ce récit, Boris faisait une remarque très intelligente, relevant que, dans une tentative de ce genre, la pire erreur consiste à avertir la police. C'est empêcher les conjurés,

disait-il, de renoncer à leur entreprise pour des raisons raisonnables. C'est au contraire les encourager, pour des raisons d'ordre passionnel, à y persévérer.

Aujourd'hui comme hier, il faut hélas compter avec l'attentat politique. Cela est démontré par l'attentat commis contre notre ambassadeur en Turquie, von Papen. Cet attentat est instructif pour nous du fait que les conjurés se rendirent compte qu'ils étaient trahis par leurs commanditaires russes. Pour faciliter prétendument sa fuite, on avait muni le principal auteur de l'attentat d'un appareil dont on lui avait dit qu'il produisait du brouillard artificiel. En réalité, le dispositif comportait une puissante charge explosive destinée à liquider le meurtrier lui-même. Lorsque cette trahison de leurs chefs leur fut révélée, les complices n'eurent aucun scrupule à raconter tout ce qu'ils savaient sur les buts poursuivis par les Soviets.

En ce qui me concerne, je n'ai jamais admis qu'on recourût à l'attentat dans les luttes politiques. Ce moyen est généralement inopportun et ne serait à conseiller que dans des cas exceptionnels. Il ne peut en effet conduire à un succès d'importance que s'il permet de supprimer l'homme sur les épaules duquel reposent toute l'organisation et la puissance de l'adversaire. Mais, même dans un cas semblable, je me serais refusé à l'emploi de cette arme.

Si les attentats politiques demeurent si fort à redouter dans les Balkans, c'est qu'aujourd'hui encore la population y est marquée par l'idée qu'on se venge en faisant couler le sang. Aussi Kemal Pacha a-t-il agi sagement, aussitôt après la prise du pouvoir, en créant une nouvelle capitale. Ainsi put s'exercer efficacement le contrôle de la police sur les allées et venues de chacun.

6

2 avril 1942, pendant le dîner.

Raideur du protocole allemand. — Nos éminents visiteurs s'ennuient. — Habileté du protocole français. — Visites des hommes politiques italiens à Berlin.

Ce qui me déplaît le plus à la Wilhelmstrasse, c'est le service du protocole. Lorsqu'un invité officiel arrive à Berlin, le protocole

s'empare de lui de six heures du matin jusqu'à tard dans la nuit. On impose *Faust* ou une représentation de *Tristan* à des Balkaniques qui ne prendraient plaisir qu'à une pièce gaie ou à une opérette. De vieux messieurs, qui viennent à Berlin pour y discuter d'importants problèmes, et à qui une demi-journée de repos ferait du bien, sont entraînés de réception en réception où ils retrouvent partout les mêmes têtes. Pour la plupart de nos hôtes, la contrainte imposée par le protocole constitue un véritable martyre. Ne vaudrait-il pas mieux leur offrir la compagnie de jolies femmes qui parleraient couramment leur langue ? A Berlin précisément, nous avons la chance de pouvoir compter parmi nos actrices des femmes qui rempliraient parfaitement cet office, comme Lil Dagover, Olga Tschekowa et Tiana Lemnitz, par exemple.

De ce point de vue, Boris de Bulgarie s'est révélé une fois de plus le renard que nous connaissons. Lorsqu'on lui a offert de le piloter dans Berlin, il a exprimé le désir que son séjour fût dénué de caractère officiel. Il ne voulait, disait-il, déranger personne. En réalité, il voulait échapper au martyre du protocole. Il n'a pas assisté à la représentation de *Faust* ou d'un autre opéra, mais il est allé voir *L'Étudiant pauvre*, puis *Le comte de Luxembourg*. Il s'y est royalement amusé.

Lorsqu'il s'agit de princes balkaniques, il ne faut pas perdre de vue — ainsi que le roi Boris l'a expressément déclaré — qu'ils ne peuvent guère quitter leurs pays plus de huit jours, à moins de courir le risque de perdre leur trône.

Si l'on tient compte de l'atmosphère politique des Balkans, toujours lourde de menaces en ce qui concerne les attentats et les révolutions, il faut admettre que les hommes politiques en provenance de ces pays-là soient heureux que nous leur offrions un spectacle comme *La Veuve joyeuse*, par exemple, au lieu de ces drames choisis par le protocole et qui presque tous comportent l'inévitable scène du poignard. Je connais un seul prince oriental qui ait pu se permettre de séjourner plus de huit jours hors de son pays — c'est le vieux Chah de Perse. Chaque année, avant la guerre mondiale, il faisait un voyage à l'étranger. Mais il s'agit vraiment là d'une exception.

Je considère au surplus que le protocole fait fausse route quand il estime opportun de traîner nos hôtes de musée en musée, en minuant le temps qui leur est accordé pour admirer chaque tableau. Sans s'inquiéter des désirs du visiteur de marque, le guide frappe le sol de sa longue canne à pommeau doré et cela signifie qu'il faut passer au chef-d'œuvre suivant ! Aussi longtemps que le

protocole manifesterait si peu de compréhension, il ne fera qu'empoisonner la vie de nos hôtes.

Dans ce domaine, à Paris, l'on s'y prend tout autrement. Lors de l'arrivée d'un invité, le Quai d'Orsay organise un magnifique cortège, avec des soldats en brillant uniforme, le tout suivi d'une réception à l'Élysée. Durant les six jours qui suivent, l'hôte dispose librement de son temps. La presse parisienne, habituellement si bavarde, observe la plus grande discrétion à ce propos, ce qui est extrêmement sympathique au visiteur. Celui-ci, et d'autant plus s'il s'agit d'un Balkanique, rentre chez lui absolument ravi de l'accueil de Paris — et il commence de rêver au nouveau voyage qu'il y fera, l'année suivante. Ce voyage devant être justifié, l'intéressé se débrouille pour le justifier, et la France a toujours tiré avantage de sa façon de traiter les hôtes illustres.

Avant de faire une démonstration de leurs talents, nos diplomates devraient au moins essayer de se mettre dans la peau de leur invité balkanique. Celui-ci, la plupart du temps, vit dans une capitale qui, à ses propres yeux, prend l'aspect d'un village où chacun se connaît. Il est, comme le prince hindou, affligé d'une femme légitime dès l'adolescence. Aussi le pauvre homme, enfin seul, pousse-t-il un soupir de soulagement quand, assuré de la discrétion de la presse, il sent qu'il va pouvoir, sans inquiétude, faire de l'œil à une jolie fille. C'est pourquoi, dans des villes comme Berlin et Vienne, il est tout indiqué d'accorder quelque liberté à nos hôtes de passage. Nous avons tout à y gagner sur le plan politique, sans compter que ça rapporte toujours un beau paquet de devises.

Lors de ma visite à Rome, j'ai été accueilli de la façon la plus compréhensive. Le Duce a pris soin que j'eusse tout le temps nécessaire pour voir tranquillement les œuvres d'art qui m'intéressaient. A la suite de cette visite, j'ai veillé à ce que les hommes politiques italiens reçus chez nous ne subissent qu'un minimum d'obligations du fait du protocole. Le résultat a été stupéfiant. Les uns après les autres, les Italiens acceptaient notre hospitalité avec enthousiasme. C'est ce qui m'a suggéré de proposer à Goering que nous leur accordions chacun, lui et moi, ne serait-ce qu'une heure d'entretien, pour leur permettre de justifier leur voyage en Allemagne. Les grands médecins berlinois suffisaient largement à justifier le reste de leur emploi du temps !

4 avril 1942, midi.

Philosophie politique des Japonais. — Origine juive du terrorisme religieux. — Exclusion de l'influence juive et de l'influence chrétienne. — Influence des Juifs chez les Anglo-Saxons. — Future élite. — Un seul héritier. — Règles pour une bonne éducation. — Lâcheté des princes allemands. — Le drapeau rouge à Canterbury. — Pas de pitié pour les faibles. — La nature est le meilleur des pédagogues. — Les Juifs sont adaptés à tous les climats. — Eloge des hommes durs et opiniâtres. — Condamnation des pessimistes. — Les optimistes sont en majorité dans notre peuple.

Si la philosophie politique des Japonais, qui est l'une des causes essentielles de leurs succès, s'est maintenue, c'est que le peuple japonais a été préservé à temps du virus chrétien. Tout comme dans l'islamisme, il n'y a aucune espèce de terrorisme dans la religion d'Etat japonaise, mais au contraire une promesse de bonheur. Ce terrorisme dans la religion procède en somme d'un dogme juif, que le christianisme a universalisé, et dont l'effet est de semer le trouble et la confusion dans les esprits. Il est visible que, dans le domaine de la foi, les représentations terroristes n'ont d'autre but que de détourner les hommes de leur optimisme naturel, et de développer en eux l'instinct de la lâcheté.

En ce qui nous concerne, nous sommes parvenus à chasser les Juifs de chez nous et à exclure le christianisme de notre vie politique. C'est donc en Angleterre et en Amérique qu'il est possible de constater aujourd'hui les effets d'une telle éducation sur la conduite d'un peuple. Prenons l'exemple de la peinture. Notre action contre l'art décadent nous a permis de nous débarrasser des barbouillages juifs. Mais ces croûtes, que nous avons mises au ban de l'art, atteignent actuellement les plus hauts prix en Angleterre et en Amérique. Or chez les bourgeois de là-bas, personne n'ose protester. On peut s'exclamer : « Oh lâcheté, ton nom est bourgeoisie ! » Bien que, dans le monde anglo-saxon, le Juif se soit emparé des leviers de commande (presse, cinéma, radio, économie) et qu'aux Etats-Unis il anime la populace, en particulier les noirs, les bourgeois de ces deux pays, ayant déjà la corde au cou, tremblent à l'idée de s'insurger, même timidement, contre lui.

Ce qui se passe actuellement dans le monde anglo-saxon est absolument identique à ce que nous avons vécu chez nous en 1918. Le

Juif, dans son impudence, ne sait plus où il pourrait encore intervenir ; la prêtraille se borne à exploiter ignominieusement le peuple ; et, pour couronner le tout, un roi complètement abruti ! Le roi d'Angleterre ne vaut pas mieux que Guillaume II qui, en 1918, tremblait de peur, incapable de prendre la moindre décision, ne songeant qu'à mettre son drapeau dans sa poche. Sous un tel monarque, le Juif peut se propager et s'étaler comme il l'entend, et infuser son venin dans l'esprit du monde bourgeois. Le plus beau, c'est qu'aujourd'hui dans le monde anglo-saxon, exactement comme autrefois chez nous, ces idiots de petits bourgeois croient qu'il n'y a pas de vie économique possible sans le Juif, car, disent-ils, « sans le Juif l'argent ne circule pas ». Comme s'il n'y avait pas eu des époques florissantes avant l'intrusion des Juifs dans notre vie économique, au Moyen âge par exemple !

J'estime qu'il faut élever notre future élite durement, de façon qu'elle soit vaccinée définitivement contre une pareille lâcheté.

Je suis partisan d'un droit de succession absolument rigoureux, dans ce sens qu'un seul enfant hérite tout, et que les autres soient jetés dans la vie et obligés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Le père qui aime vraiment son enfant lui lègue une hérédité saine et une bonne éducation.

Voici en quoi consiste une bonne éducation :

- a) former le caractère de l'enfant en lui donnant le sens du bien ;
- b) lui donner de solides connaissances ;
- c) elle doit être rigoureuse en ce qui concerne le but à atteindre et ferme quant aux moyens utilisés.

En outre, le père qui possède beaucoup d'argent doit veiller à en donner le moins possible à son enfant. Celui qui veut bien élever son enfant ne doit pas perdre de vue l'exemple de la nature qui, elle, ne connaît aucun égard.

La classe paysanne est demeurée saine dans la mesure où cette forme de droit a été appliquée à la campagne. Un enfant héritait du domaine, les autres ne recevaient rien, ou presque rien. C'est exactement ce qui est pratiqué dans la noblesse anglaise. Le titre est attribué à un seul des descendants, à l'exclusion de tous les autres. En veillant ainsi à ce que les cailles ne tombent pas toutes rôties dans la bouche des jeunes gens, on les met à l'abri de la lâcheté et de la paresse. Dès maintenant, j'ai donné des instructions en sorte que les domaines donnés à nos colons des territoires de l'Est ne puissent être morcelés. Seul le fils le plus capable sera en droit d'hériter la ferme de ses parents, les autres enfants ayant à se frayer

eux-mêmes un chemin dans la vie. De telles mesures valent pour la famille comme pour le reste. Toute organisation humaine, si petite soit-elle, ne peut reconnaître qu'un seul chef — et c'est de cette seule façon que le patrimoine acquis par une famille a des chances de se conserver.

Dès l'instant qu'il est admis qu'on ne saurait placer un être humain dans une boîte de coton pour toute la durée de sa vie, Bormann a raison de trouver exemplaire la dure éducation donnée dans nos internats. L'Etat ne peut prendre appui que sur des hommes capables et courageux. Seuls ceux qui ont fait la preuve de leur vaillance doivent être appelés à la direction des affaires publiques. Dans les couches inférieures de la population, c'est la vie elle-même qui se charge d'opérer une impitoyable sélection. Aussi bien, quand les masses populaires se trouvent en face de dirigeants par trop pusillanimes, elles n'hésitent pas à faire preuve de la dernière brutalité à leur endroit. Voilà comment l'on peut expliquer que la révolution faite par en bas ait balayé le château de cartes branlant des monarques de 1918. S'il s'était trouvé un seul prince allemand de la trempe de Boris de Bulgarie, et qui fût resté à la tête de ses divisions, déclarant qu'il ne songeait pas à reculer d'un pas, cet effondrement lamentable nous eût été épargné. Au fond, le destin est plutôt indulgent et bienveillant, ne vouant à la décrépitude que ce qui est déjà pourri. N'existât-il plus qu'une seule pousse saine et forte, le destin la laisse subsister. Il se trouve que, dans leur frousse panique, les pauvres princes allemands n'ont pas même conservé la capacité de jugement qui leur eût permis de présumer la fausseté d'une nouvelle comme celle de la capitulation de la deuxième division de la Garde !

La preuve que ça ne va pas mieux en Angleterre, que, là-bas aussi, tout est pourri jusqu'à la moelle, c'est qu'un évêque de Canterbury accroche le drapeau des Soviets à sa chaire. Il ne faut témoigner aucune pitié à des gens que le destin a condamnés à disparaître. Si l'on doit se réjouir qu'un être aussi débile que l'actuel roi d'Angleterre soit irrésistiblement poussé sur la pente par les Juifs, par le clergé et par la lâcheté des bourgeois, de même nous devons nous réjouir que nos potentats pourris aient subi un semblable destin après 1918. Il est absolument ridicule de prendre en pitié nos anciennes maisons princières. Au contraire, il est tout à fait heureux qu'avec elles ait disparu le principal obstacle qui existât encore pour réaliser l'unité allemande. D'une façon générale, il ne faut jamais avoir pitié de ceux qui ont perdu leur élan vital. Celui qui mérite notre sympathie, c'est le soldat du front, et c'est

aussi l'inventeur qui travaille honnêtement dans les pires difficultés. J'ajoute que, même alors, notre sympathie doit naturellement être limitée aux membres de notre communauté nationale.

Comme en tout, la nature est le meilleur des pédagogues, même en ce qui concerne la sélection. On ne saurait imaginer, de la part de la nature, une activité plus heureuse que celle qui consiste à déterminer l'ascension des êtres, à la faveur d'une lutte perpétuelle. A cet égard, il est assez piquant de constater que nos classes supérieures, qui ne se sont jamais préoccupées des centaines de milliers d'émigrants allemands ni de leur misère, se livrent à un sentiment de compassion quant au sort des Juifs que nous prétendons chasser. Nos compatriotes oublient trop facilement que les Juifs ont des complices dans le monde entier et qu'il n'y a pas d'êtres plus résistants en ce qui concerne l'adaptation au climat. Les Juifs prospèrent partout, même en Laponie et en Sibérie. Tant d'amour et de sympathie, puisque notre classe dirigeante est capable de tels sentiments, cela devrait s'appliquer exclusivement, si cette classe n'était pas corrompue, aux membres de notre communauté nationale. Ici, le christianisme montre l'exemple. Quoi de plus fanatique, de plus exclusif et de plus intolérant que cette religion qui rapporte tout à l'amour du seul Dieu qu'elle révèle ? L'affection que la classe dirigeante d'Allemagne devrait vouer au brave citoyen qui fait fidèlement et courageusement son devoir en faveur de la collectivité, pourquoi n'est-elle pas aussi fanatique, aussi exclusive et aussi intolérante ?

Mon attachement, ma sympathie vont en tout premier lieu au soldat allemand de première ligne, qui a dû surmonter les rigueurs de cet hiver. S'agit-il du choix des chefs, il ne faut pas oublier que la guerre est aussi une manifestation de la vie, qu'elle en est même l'expression la plus puissante et la plus caractéristique. Par conséquent, je considère que seuls sont aptes à devenir des chefs les hommes qui, vaillamment, ont fait leurs preuves dans une guerre. A mes yeux, la fermeté du caractère est plus précieuse que toute autre qualité. Un caractère bien trempé peut être le fait d'un homme par ailleurs assez ignorant. A mon avis, ce sont les hommes les plus durs, les plus audacieux, avant tout les plus opiniâtres et les plus résistants, qu'il convient de placer à la tête de l'armée. Les mêmes hommes conviennent également à la tête de l'Etat — sinon la plume finit par corrompre ce qui a été conquis à la pointe de l'épée. J'irai jusqu'à dire que, dans le domaine qui lui est propre, l'homme politique doit être encore plus courageux que le soldat qui saute hors de sa tranchée pour affronter l'ennemi. Il est des cas en effet où la

décision courageuse d'un seul politicien peut sauver la vie d'une quantité de soldats. C'est la raison pour laquelle le pessimisme est une plaie chez les hommes politiques. Il faudrait pouvoir éliminer tous les pessimistes afin qu'au moment décisif le savoir de ces hommes n'inhibe pas leur sens de l'action.

Cet hiver, précisément, a fourni un test à ce genre d'hommes aux connaissances étendues, à tous les forts en thème sollicités par les analogies de situations, et sensibles à l'épilogue généralement désastreux des exemples invoqués. Convenons qu'il fallut à ceux qui furent capables de résister à cet entraînement une solide dose d'optimisme. Une conclusion s'impose : aux heures de crise, les forts en thème sont trop facilement enclins à tourner le robinet du positif vers le négatif. Ce sont des irrésolus qui trouvent au surplus dans l'opinion publique un encouragement à leur irrésolution. Tout au contraire, et quand bien même il ne dispose pas de connaissances étendues, l'optimiste courageux et énergique, guidé par son subconscient ou par le simple bon sens, finit toujours par trouver une issue.

Dieu soit loué, les optimistes sont en majorité dans notre peuple. C'est du reste en fondant sur eux que l'Eglise a monté toute son affaire. Au bout du compte en effet, la doctrine chrétienne s'adresse à l'optimiste en vue de le persuader que la vie présente sera suivie d'une autre vie, bien plus belle, à condition qu'il se décide à temps pour la vraie confession, j'ai failli dire pour le bon parti. En face de la naturelle objectivité masculine, les vrais soutiens de l'optimisme, ce sont les femmes. Dès la première semaine, elles découvrent à leur progéniture les plus étonnantes qualités, et elles ne perdent jamais cette foi.

8

5 avril 1942, midi.

Brevets allemands volés. — Protection pour l'avenir. — Effronterie des Russes. — Rôle de la Finlande et de la Turquie. — Occasions de travail en Russie. — Rôle du climat. — Déchéance de Leningrad.

S'adressant au professeur Morell :

Il faudra faire en sorte que les Français ne vendent pas sous un autre nom notre *Germanine*, qui a donné lieu à de si longues recherches, et de surcroît comme produit français. Dans le traité de

paix, il faudra absolument introduire une clause empêchant les Français de continuer à exploiter les brevets que nous avons été contraints de leur livrer sur la base du *diktat* de Versailles. D'une façon générale, il est insensé de continuer à informer l'étranger dans ce domaine, par le moyen du dépôt des brevets. Il n'est pas jusqu'au Brésil, un pays qui ne s'est pas spécialement distingué dans le domaine des inventions, qui ne se croie permis, en ce moment, de supprimer la protection attachée aux brevets et de s'arroger le droit d'exploiter les nôtres. A l'avenir, je désire que les brevets allemands soient systématiquement tenus secrets.

Un fait m'a depuis longtemps frappé. Des pays comme la Russie et le Japon, par exemple, qui n'ont pas d'inventions remarquables à faire valoir, ont coutume de s'adresser à l'Amérique, à l'Angleterre et à l'Allemagne, quand ils désirent fabriquer eux-mêmes certains produits ou machines. De chacun de ces trois pays, ils font venir un exemplaire de l'article en question, une machine-outil par exemple, ils se procurent si possible les dessins techniques qui s'y rapportent, puis, d'après les trois modèles qu'ils ont sous les yeux, ils se mettent à construire une quatrième machine qui a naturellement des chances d'être la meilleure. Une année de collaboration avec la Russie m'a démontré jusqu'où l'effronterie peut aller dans ce domaine. Exploitant au maximum la situation délicate qui était la mienne, les Soviets sont allés jusqu'à exiger de pouvoir acheter chez nous des instruments d'observation destinés à l'artillerie, des cuirassés et même des croiseurs de bataille complets, avec leurs plans. A l'époque, la situation était telle que j'ai dû finir par leur livrer un cuirassé lourd. En temporisant quant aux livraisons de détail, j'ai heureusement réussi à ne pas leur fournir le matériel d'artillerie. Cela m'a permis de faire une expérience qui me servira ma vie durant. Quand les experts russes se présentaient dans une usine pour acheter une machine, il arrivait qu'après avoir vu tout ce qu'on leur avait montré ils exprimassent le désir d'examiner tel prototype de machine dont ils connaissaient l'existence et dont ils pouvaient même dire l'endroit précis où elle se trouvait. Le communisme a créé un système d'espionnage qui, aujourd'hui encore, fonctionne admirablement.

Après leur premier conflit avec les Russes, les Finnois s'adressèrent à moi, me proposant que leur pays devint protectorat allemand. Je ne regrette pas d'avoir repoussé cette offre. En effet, l'attitude héroïque de ce peuple qui, sur les six cents ans de son histoire en a passé cent à se battre, mérite le plus grand respect. Il vaut infiniment mieux avoir un tel peuple de héros comme allié que

de l'incorporer au Reich germanique, ce qui d'ailleurs ne manquerait pas de provoquer à la longue des complications. La Finlande couvre un de nos flancs, la Turquie couvre l'autre. C'est là pour moi une solution idéale en ce qui concerne notre système politique de protection.

Indépendamment de ces considérations, le climat de la Carélie — sans parler des autres régions — ne nous convient pas du tout, à nous autres Allemands. S'il m'arrive de rendre visite là-bas à nos vaillants soldats et qu'ils me demandent ce que je pense de ces terres improductives (que les Russes eux-mêmes n'ont pas tenté de coloniser), je ne puis que partager leur sentiment. Il en va tout autrement de la Norvège qui, grâce à la présence du Gulf-stream, offre des conditions de climat beaucoup plus favorables. Aussi ne faut-il pas que le Reichsführer SS nourrisse l'espoir de remplacer les colonies pénitenciaires russes du canal de Mourmansk par les occupants de ses camps de concentration. Le travail de ces hommes doit être d'abord requis en vue de la construction des usines d'armements que nous édifierons dans les vastes espaces russes. D'ailleurs, en ce qui concerne les territoires russes qui passent sous notre souveraineté, les problèmes sont tellement abondants qu'ils nous fourniront des occasions de travail pour plusieurs siècles. Dans le secteur central, il faudra cultiver les marécages, qui s'étendent à perte de vue, en plantant des joncs. Ils formeront une barrière à l'avenir pour briser les extraordinaires vagues de froid de l'hiver russe. D'autre part, il faudra établir des plantations d'orties de culture, car, selon les expériences faites par une maison de Hambourg, les fibres de ces orties permettent de fabriquer une cellulose de beaucoup supérieure au coton. Au surplus, il devient urgent de reboiser l'Ukraine, afin de pouvoir lutter efficacement contre les pluies qui, là-bas, constituent une véritable plaie. Ils se sont vraiment acquis un grand mérite les chasseurs qui, pour satisfaire leur passion de la chasse, ont pris soin de boiser, dans la proportion de trente-sept pour cent, le sol allemand. Pendant ce temps, sur tout le pourtour de la Méditerranée, l'on a déboisé sans réfléchir à l'importance de la forêt et, par conséquent, sans adopter la politique qui s'imposait à ce propos.

Puisqu'il est question de l'avenir de Leningrad, je réponds que, pour moi, Leningrad est vouée à la déchéance. Ainsi que l'a déclaré tout à l'heure l'un des trois officiers auxquels je viens de décerner les feuilles de chêne, la famine a déjà réduit la population de Leningrad à deux millions. Si l'on songe que, d'après le rapport de l'ambassadeur de Turquie en Russie, la ville des diplomates elle-

même n'offre plus rien de décent à manger ; si l'on sait, par ailleurs, que les Russes continuent à se nourrir avec la viande des chevaux crevés, on peut imaginer sans peine que la population de Leningrad diminue rapidement. Les bombes et les tirs d'artillerie ont contribué pour leur part à la destruction de la ville. A l'avenir, il faudra que la Neva constitue la frontière entre la Finlande et nous. Puissent les ports et les chantiers navals de Leningrad déchoir à leur tour ! En effet, il ne peut y avoir qu'un seul maître dans la Baltique, mer intérieure allemande. C'est pourquoi il faut faire en sorte qu'il n'y ait place pour aucun port important à la périphérie de notre Reich. Le développement de nos propres ports et celui des ports des pays baltes suffira amplement à assurer nos besoins maritimes, de telle sorte que nous pourrions fort bien nous passer du port de Leningrad, d'ailleurs bloqué par les glaces durant une moitié de l'année.

9

5 avril 1942, le soir.

S'il faut tenter de germaniser les Français. — La réputation militaire des Français est usurpée. — Les prétentions de Mussert. — Autonomie très limitée dans le cadre du Reich grand-allemand. — Exemple de l'Autriche. — Opinion de Himmler sur les Frisons. — Germanisation de la Hollande. — Les légions de combattants dans la guerre à l'Est. — Union de tous les Germains. — Pas d'excès dans la germanisation. — Méfiance à l'égard des Polonais. — Traîtres de l'intérieur. — La trahison spontanée. — Comment eût dû se manifester l'esprit de résistance des Allemands après 1918. — Tours de prestidigitation de l'amiral Darlan. — La France doit payer l'erreur de Versailles.

Au cours du dîner, le Reichsführer SS déclare que, selon son opinion, la meilleure façon de résoudre le problème français serait de prélever annuellement un certain nombre d'enfants racialement sains, choisis parmi la population germanique de France. Il faudrait essayer de placer ces enfants, très jeunes encore, dans des internats allemands, les détourner de leur nationalité française, due au hasard, leur faire prendre conscience de leur sang germanique et leur inculquer ainsi la notion de leur appartenance au grand groupe des peuples germaniques (1). Le Führer répond :

Quant à moi, toutes ces tentatives de germanisation ne me disent

(1) « Théorie nébuleuse ! » (Note manuscrite de Bormann.)

pas grand'chose, pour autant du moins qu'on ne parvient pas à les fonder sur une conception du monde appropriée. En ce qui concerne la France, il ne faut pas oublier que la réputation militaire de ce pays n'est pas due à la valeur morale du peuple, mais essentiellement au fait que, sur le continent, les Français ont su utiliser quelques conjonctures militaires qui leur étaient favorables (par exemple pendant la Guerre de trente ans). Chaque fois qu'ils se sont trouvés en face d'une Allemagne consciente d'elle-même, ils ont reçu une volée de bois vert, sous Frédéric le Grand, par exemple, en 1940, etc. Qu'ils aient remporté des victoires de portée universelle sous la conduite de ce génie militaire unique au monde que fut le Corse Napoléon, cela n'y change rien. La masse du peuple français a des tendances à l'esprit « petit bourgeois », en sorte que ce serait déjà un résultat que de parvenir à soustraire les éléments d'origine germanique à l'emprise de la classe dirigeante de ce pays.

Là-dessus, le Reichsführer SS amène la conversation sur les expériences qu'il a faites avec Mussert, le chef des nationalistes hollandais (1). « Ce qui m'a frappé, dit-il, c'est que Mussert essaie de récupérer sa légion. Il a tenté de m'expliquer que, pour assurer militairement sa prise du pouvoir en Hollande, il avait besoin de la légion hollandaise qui combat actuellement sur le front de l'Est. Je ne lui ai pas laissé d'espoir à ce propos, attirant au contraire son attention sur le fait que, une fois la guerre terminée, il ne pourrait disposer pour la Hollande que du nombre de soldats correspondant aux effectifs de légionnaires combattant en ce moment sur le front de l'Est. Pour la défense du territoire, il n'a pas besoin d'une armée fédérale néerlandaise, puisque, après la guerre, cette défense sera exclusivement notre affaire. Entretenir une armée fédérale importante pour des buts de représentation, cela n'est pas davantage nécessaire. » Le Führer donne alors son avis :

Devant moi, Mussert s'est exprimé d'une façon assez curieuse à propos de l'assermement des légionnaires. C'est pourquoi je lui ai demandé s'il croyait que c'est de gaieté de cœur que j'ai divisé ma patrie autrichienne en plusieurs *gaus*, afin de la soustraire à des tendances séparatistes et de pouvoir l'incorporer plus facilement au Reich germanique. L'Autriche n'a-t-elle pas, elle aussi, sa propre histoire cinq fois séculaire, une histoire où les points culminants ne manquent vraiment pas ? Dans la discussion de ces problèmes-là, il

(1) « Dans l'entourage de Himmler, Rost von T. ne cesse de travailler contre Mussert. » (Note manuscrite de Bormann.)

faut évidemment demeurer très prudents, face aux Hollandais et aux Norvégiens. Il ne faut jamais oublier qu'en 1871 la Bavière n'aurait jamais accepté de faire partie de la Prusse. Bismarck l'amena uniquement à accepter de faire partie d'une grande association liée par le sang, c'est-à-dire l'Allemagne. En 1938, je n'ai pas déclaré non plus aux Autrichiens que je voulais les incorporer à l'Allemagne, mais j'ai insisté sur le fait que l'Allemagne et l'Autriche devaient s'unir pour former le Reich grand-allemand. Vis-à-vis des Germains du Nord-Ouest et du Nord, il faut de même toujours préciser qu'il s'agit du Reich germanique, du Reich tout court, l'Allemagne constituant uniquement sa plus puissante source de forces, tant au point de vue idéologique qu'au point de vue militaire.

Le Reichsführer SS souligne ces paroles du Führer en relevant qu'entre les différentes populations réunies en Hollande il n'existe pas un réel sentiment d'appartenance commune. « On constate, par exemple, que les Frisons hollandais ne se sentent pas, quant au sang, attirés vers les autres Hollandais ; on ne trouve pas non plus chez eux un sentiment national hollandais qui serait fondé sur une solide notion de l'Etat. Il semble que les Frisons hollandais préféreraient de beaucoup être unis aux Frisons d'outre-Ems, auxquels ils sont apparentés par le sang. »

Le maréchal Keitel confirme ce point de vue sur la base de ses propres expériences, estimant que les Frisons établis au-delà de l'Ems ne désirent qu'une chose, à savoir être réunis aux Frisons établis en-deçà de l'Ems, dans une même unité administrative.

Le Führer, après avoir pris le temps de la réflexion, déclare que, dans ces conditions, le mieux serait de réunir en une seule province les Frisons d'en-deçà et d'au-delà de l'Ems et d'en parler à l'occasion à Seyss-Inquart.

Le Reichsführer SS parle ensuite de la création en Hollande d'internats destinés à l'éducation politique de la jeunesse, deux pour les garçons et un pour les filles, qui existeraient sous le nom d'Ecoles du Reich, appellation approuvée par le Führer. Il y aurait un tiers d'élèves hollandais et deux tiers d'Allemands. Après une certaine période, les élèves hollandais devraient fréquenter à leur tour une école semblable en Allemagne. Le Reichsführer SS spécifie que, pour avoir la garantie d'un enseignement donné dans le sens du Reich germanique, il avait refusé une contribution financière de la Hollande et avait chargé Schwarz d'assurer à titre exclusif le financement de ces écoles. Un projet existe pour la création d'écoles sem-

blables en Norvège ; elles aussi, elles seraient financées uniquement par le trésorier du N.S.D.A.P. « Si nous voulons empêcher que le sang germanique pénètre dans la classe dirigeante des peuples que nous dominons et se tourne ensuite contre nous, il faudra peu à peu soumettre tous les éléments germaniques précieux à l'influence de cet enseignement. » Le Führer approuve ce point de vue :

En aucun cas, il ne faut commettre l'erreur de faire servir dans l'armée allemande les étrangers qui nous paraissent des éléments de valeur, à moins qu'ils ne nous donnent l'assurance d'être parfaitement imprégnés de la notion du Reich germanique. A ce propos, je suis sceptique quant à la participation de toutes ces légions étrangères à notre lutte sur le front de l'Est. Il ne faut pas oublier qu'à moins d'être convaincu de son appartenance raciale au Reich germanique, le légionnaire étranger doit éprouver le sentiment de trahir son pays. La chute de la monarchie des Habsbourg montre bien toute l'ampleur de ce danger. Là aussi, on a cru pouvoir gagner les autres peuples, Polonais, Tchèques, etc., en leur donnant une formation militaire dans l'armée autrichienne. Pourtant, au moment décisif, il a fallu constater que les porte-drapeau de la rébellion étaient justement ces hommes. C'est pourquoi il n'est pas indiqué non plus d'édifier le Reich germanique sous l'étendard de l'ancienne Allemagne. Il n'est pas possible de réunir les peuples germaniques sous les plis du drapeau noir-blanc-rouge de l'ancien empire allemand — pour la même raison qui fit que les Bavarois, en 1871, ne sont pas entrés dans le Reich allemand sous le drapeau de la Prusse. C'est la raison pour laquelle j'ai donné d'emblée au parti national-socialiste, comme symbole de l'union de tous les Germains, un nouveau signe de ralliement, valable de même à l'intérieur de notre communauté nationale, le drapeau à croix gammée.

Gardons-nous d'entreprendre la germanisation de notre espace vital sur une trop grande échelle. Soyons prudents, notamment en ce qui concerne les Tchèques et les Polonais. Selon Himmler, l'histoire prouve que les Polonais ont leur nationalité chevillée au corps. Il s'agit donc de les tenir en échec en les encadrant avec le plus de rigueur possible et en essayant de les faire déborder par les éléments allemands. Il a été convenu avec Frank, le gouverneur général de la Pologne occupée, que le district de Cracovie (avec sa capitale purement allemande) ainsi que le district de Lublin seraient peuplés d'Allemands. Ces deux points névralgiques fortement assurés, il doit être possible de refouler lentement les Polonais. Je ne crois pas que dans ce domaine il soit nécessaire de procéder avec beaucoup

d'égards, car nous nous condamnerions à recommencer une expérience qui a déjà été faite après les partages de la Pologne. L'âme de la Pologne est demeurée vivace par le fait, d'une part, que les Polonais n'eurent pas à prendre la domination russe au sérieux ; et, d'autre part, parce qu'ils avaient réussi à s'assurer une solide position politique parmi les Allemands, aidés en cela par leur appartenance à un catholicisme fortement teinté de politique (on peut même dire qu'ils ont joué un rôle déterminant dans la politique intérieure allemande).

Il est très important pour l'avenir que les Allemands ne se mélangent pas aux Polonais, en sorte qu'un nouvel apport de sang germanique ne soit pas octroyé à la classe dirigeante polonaise. Himmler a raison lorsqu'il affirme que les généraux polonais qui ont vraiment offert une sérieuse résistance en 1939 étaient pour ainsi dire d'ascendance exclusivement allemande. C'est un fait acquis que ce sont précisément les meilleurs éléments de notre race qui, en perdant la conscience de leur origine, s'agrègent à la classe dirigeante du pays qui les a accueillis. Quant aux éléments de moindre valeur, ils conservent les caractères de leur groupe ethnique et demeurent fidèles à leur origine germanique. La même prudence s'impose en ce qui concerne les Tchèques. Ils s'entendent à ne pas éveiller la méfiance de leurs occupants, et jouent merveilleusement le rôle de sujets. Il est vrai que dans ce domaine ils ont une expérience de cinq siècles ! Je les ai vus à l'œuvre à Vienne durant ma jeunesse. Débarqués sans ressources, traînant leurs savates sur le pavé de la ville, ils ne tardaient pas à prendre l'accent viennois — et un beau jour l'on était tout surpris de les voir installés dans des positions-clés.

La paix ne sera gagnée pour nous, sur le plan de la race, que si le Reich sait se maintenir à un certain niveau. Face aux Etats-Unis, dont la population est à peine supérieure à la nôtre, notre force réside dans le fait que les quatre cinquièmes des nôtres sont de race germanique.

L'attitude de nos dirigeants, après l'effondrement de 1918, est vraiment inconcevable. De nombreux industriels, à cette époque, avaient tenté de dissimuler à l'ennemi une partie de nos armes — et celles-ci étaient d'autant plus précieuses qu'elles représentaient le résultat des efforts dus à la patience et à la persévérance de nos chercheurs. Loin de soutenir et d'encourager dans cette voie ces industriels, nos gouvernants leur ont créé mille difficultés, allant jusqu'à les accuser de trahir les intérêts du pays. Il n'était pourtant

pas difficile d'éluder en partie les conditions du diktat de Versailles ! Car il va de soi que de tels contrôles sont malaisés et que personne n'eût pu constater, par exemple, qu'il y avait cinquante mille canons au lieu des trente mille annoncés.

Il n'y a pas de doute qu'à ce moment-là l'esprit de trahison était fortement répandu en Allemagne. Pourquoi nos gouvernants n'ont-ils pas tous agi, à l'égard des traîtres, comme l'ont fait Pöhner et Frick à Munich ? En effet, grâce à des dispositifs d'écoute installés au siège des commissions de désarmement ennemies, il leur arrivait de surprendre des traîtres à l'œuvre. Aussitôt alors, ils les faisaient convoquer par des fonctionnaires de la police criminelle (qui se faisaient passer pour des Français), et on les arrêtait sur-le-champ.

Si on avait voulu s'opposer sérieusement au désarmement de l'Allemagne, le traité de Versailles lui-même nous en offrait la possibilité. Rien ne nous empêchait de construire un grand nombre de vedettes rapides, la construction d'unités de ce tonnage ne nous étant pas interdite. Quant aux bâtiments de guerre, on aurait pu établir leur tonnage bien au-dessus des chiffres officiellement admis. Avez-vous entendu dire qu'on avait remarqué que mes croiseurs lourds ne correspondent pas du tout aux dimensions officielles, particulièrement en ce qui concerne le tirant d'eau ? Avec un peu de savoir-faire, on aurait pu faire de cette armée de cent mille hommes une véritable école d'officiers et de sous-officiers. En fixant la durée du service militaire à un petit nombre d'années, il eût été possible d'instruire suffisamment d'hommes pour pouvoir disposer, en cas de besoin, d'une armée de huit à neuf cent mille hommes. Il est évident qu'il ne fallait pas confier de telles responsabilités à des poltrons. La première fois que je donnai l'ordre de construire à nouveau des canons de 210, un quelconque timoré de cet acabit enregistra ma commande pour six pièces au lieu des soixante que je réclamaï. J'ai dû faire comprendre à ces messieurs que, dès l'instant qu'on passait outre aux stipulations d'un traité, il importait peu que ce fût dans de grandes ou de petites proportions. De même, il eût été possible de construire des fortins bétonnés tout le long de la frontière franco-allemande et de les camoufler en caves de homes d'enfants, d'hôpitaux, etc. Ainsi, en cas de conflit avec la France, nous eussions disposé d'un système fortifié comparable à notre Westwall.

Aujourd'hui, notre commandement a le devoir de s'assurer que les Français ne jouent pas ce jeu avec nous. J'ai été frappé par une formule qu'utilisa l'amiral Darlan dans un appel aux Français. A côté de choses insignifiantes, il parlait de « précautions pour l'avenir » comme s'il se fût agi là d'un des buts de sa politique. Je n'ai

malheureusement pas eu l'occasion de lui demander l'explication de cette déclaration mystérieuse. De toute façon, j'aurais pu attirer son attention sur le fait qu'il brasse apparemment des idées qui ne m'étaient pas étrangères à l'époque de mon combat. Et j'aurais ajouté que les trucs d'un petit prestidigitateur ne sauraient abuser un maître-prestidigitateur. Durant les cinquante années qui viennent, le destin de la France sera de réparer l'erreur de Versailles.

10

6 avril 1942, midi.

Représentants allemands à l'étranger. — Nécessité de changer nos méthodes. — Suivre l'exemple des Anglais. — Distinctions honorifiques.

La Wilhelmstrasse n'a vraiment pas la main heureuse dans le choix de nos consuls. Ce sont presque toujours des consuls honoraires qui sont chargés de la défense des intérêts allemands à l'étranger, des hommes qui ont brigué un titre honorifique, uniquement préoccupés de leurs propres affaires, pas du tout des problèmes qui nous intéressent, ni de la protection de nos nationaux résidant à l'étranger. Après la guerre, il faudra que nous transformions complètement ces cadres et que nous renoncions pratiquement au système des consuls qui n'appartiennent pas à la carrière. Même si cela coûte plus cher, il faut suivre l'exemple des Anglais et envoyer à l'étranger des missions diplomatiques composées d'hommes de réelle valeur et rétribués en conséquence. Le résultat sera payant. Dans le pays où il est envoyé, la tâche du diplomate consiste à représenter convenablement les intérêts allemands. Par ailleurs, à l'aide de rapports circonstanciés, il doit renseigner avec exactitude son gouvernement sur toutes les mesures qu'il conviendrait de prendre. Si nos missions à l'étranger remplissaient leur devoir, cela nous permettrait d'alléger considérablement les services de l'administration centrale. Moins d'hommes à la Wilhelmstrasse, et dont l'activité serait plus efficace.

Passant à une autre idée, le Führer voudrait savoir si le fait de conférer à des étrangers des distinctions honorifiques donne de bons résultats. L'ambassadeur Hewel faisant une réponse affirmative mais comportant des restrictions, le Führer poursuit :

J'ai souvent réfléchi à ce problème. Au lieu d'offrir des étuis à cigarettes en or comme nous l'avons fait jusqu'ici, nous avons intérêt à offrir des décorations. Celles-ci, quand elles ne sont pas ornées de brillants, représentent une dépense qui va de deux marks cinquante à vingt-cinq marks, tandis qu'un étui en or nous coûte environ cent soixante-dix marks. Vu le succès obtenu par l'octroi de décorations, il n'y a pas lieu d'hésiter. En effet, de même que les hommes sont à l'affût de titres, ils courent après les décorations. A vrai dire, ce trafic ne me plaît guère. Je ne me vois pas proclamant que pour cent mille marks l'on devient vice-consul, pour cinq cent mille, consul, et pour un million, consul général. C'est pourtant ainsi que l'Allemagne impériale se procurait des ressources supplémentaires. Elle avait monnayé notamment le titre de *Kommerzienrat*.

Il convient d'en user avec prudence en cette matière — sans quoi titres et décorations perdent de leur valeur. Je pense que le « vieux Fritz » ferait passer un mauvais quart d'heure au Conseil d'Etat prussien — cette misérable tentative de résurrection — s'il lui était donné de voir à l'œuvre cette assemblée d'inactifs.

11

7 avril 1942, pendant le dîner.

La vaste émeute de 1918-1919. — Une clique de malfaiteurs. — Devoir à l'égard des idéalistes allemands. — Ce que le clergé allemand coûte à l'Etat. — Comment faire des économies sur le budget des Eglises. — Rendre difficile le recrutement des prêtres. — Le panier de crabes de l'Eglise évangélique allemande. — Le pasteur Niemöller. — De petits intriguants.

Quand on étudie attentivement la révolution de 1918-1919, on constate qu'elle ne fut en rien la manifestation d'une grande idée. Ce fut une vaste émeute, animée avant tout par une racaille sortie depuis peu des prisons et des pénitenciers. Qu'on lise des rapports sur le déroulement de la révolution à Cologne, à Hambourg ou dans toute autre ville, et l'on s'aperçoit que ce prétendu soulèvement populaire s'est exprimé surtout par des pillages et des exactions. Aussi ne peut-on éprouver que du mépris pour les lâches qui ont fui devant cette clique.

Si la moindre tentative d'émeute devait éclater en ce moment en quelque lieu du Reich que ce soit, j'y répondrais par des mesures

immédiates. Voici ce que je ferais : a) Le jour même, tous les chefs de l'opposition, y compris les chefs du parti catholique seraient arrêtés et exécutés ; b) tous les occupants des camps de concentration seraient fusillés dans un délai de trois jours ; c) tous les criminels dont nous possédons la liste, et peu importe qu'ils soient en liberté ou en prison, seraient fusillés dans le même délai.

La suppression de ces quelques centaines de milliers d'hommes rendrait d'autres mesures superflues, car l'émeute avorterait faute de meneurs et de complices. Quant à la justification de ces exécutions sommaires, je n'ai qu'à penser aux idéalistes allemands qui exposent leur vie face à l'ennemi ou qui se dévouent dans une usine de guerre, quel que soit leur poste, et qui mettent tout en œuvre pour la victoire de la patrie.

C'est un véritable scandale qu'il faille accorder aux Eglises allemandes des subsides aussi extraordinairement élevés. Cela n'est le cas nulle part, même dans les pays les plus fondamentalement catholiques, l'Espagne exceptée. Si je ne fais erreur, nos Eglises reçoivent encore actuellement neuf cent millions de marks par an. Or la principale activité des curés consiste à saper la politique nationale-socialiste. L'habitude d'exploiter l'Etat remonte loin. Dans les périodes de tension nationale, l'Eglise catholique a toujours essayé d'occuper de puissantes positions temporelles, et toujours aux frais de la collectivité allemande. La détresse de nos empereurs n'a jamais été pour les prêtres une occasion de prouver leurs sentiments allemands. Au contraire, c'est une tradition chez eux de profiter de toutes les circonstances pour se livrer à leurs trafics égoïstes. Aussi ne regrettera-t-on jamais trop qu'une personnalité aussi puissante que Luther n'ait trouvé que de pâles épigones pour lui succéder. Sinon il n'eût jamais été possible, en Allemagne, de rétablir l'Eglise catholique sur une base assez solide pour lui permettre de subsister jusqu'à nos jours.

Au lieu de verser tous ces millions à l'Eglise, je me demande sérieusement si nous ne ferions pas mieux de consacrer la plus grande partie de cet argent à construire des fermes pour nos soldats-paysans. Himmler m'a affirmé que chacune de ces fermes revient à vingt-trois mille marks environ, y compris l'agencement nécessaire. Ce sont ainsi plus de trente mille fermes que nous pourrions mettre chaque année, exemptes de toute dette, à la disposition de ceux de nos soldats qui, après douze ans de service, voudraient se consacrer à l'agriculture. Bien entendu, il faudrait inciter ces hommes à n'épouser que des filles de la campagne. Il faudrait par ailleurs, au

cours de leur douzième année de service, les envoyer dans une école d'agriculture de la région où ils s'établiront, afin d'y recevoir une formation appropriée. En fonction de ce projet, il sera donc indispensable de créer un grand nombre de ces écoles. Et vu la diversité des conditions du travail dans le futur Reich, ces écoles, pour être réellement utiles, devront tenir compte des particularités de la région dans laquelle elles seront installées.

A la réflexion, il me semble qu'une subvention annuelle de cinquante millions devrait suffire pour l'Eglise catholique. Elle serait versée directement entre les mains des princes de l'Eglise, ces derniers étant chargés de la répartition. Ainsi pourrions-nous avoir la garantie « officielle », puisqu'il s'agit de l'Eglise, d'une « juste » répartition de cet argent ! Ces cinquante millions nous rapporteraient certes davantage que les neuf cent millions galvaudés chaque année. Il y a tout à parier, si l'on se fie aux précédents de l'histoire, que les princes de l'Eglise me lécheraient les bottes pour la valeur de cet argent, et d'autant plus qu'ils en disposeraient à leur gré. Donc, s'il est possible d'acheter les hauts dignitaires de l'Eglise avec de l'argent, qu'on le fasse ! Et si l'un deux avait le désir de jouir de la vie et puisait à cette fin dans la caisse, pour l'amour du ciel, il faudrait qu'on lui fiche la paix ! Ceux que nous devons craindre, c'est le fanatisme des ascètes aux yeux cernés.

Après cette guerre, je prendrai les mesures nécessaires pour rendre extraordinairement difficile le recrutement des prêtres. Notamment, je n'admettrai plus que, dès l'âge de dix ans, des enfants puissent vouer leur vie à l'Eglise, alors qu'ils ignorent absolument à quoi ils s'engagent, en acceptant le célibat, par exemple. Seul celui qui aura vingt-quatre ans révolus, qui aura accompli son service du travail et son service militaire, pourra embrasser une carrière ecclésiastique. A cet âge-là alors, celui qui sera prêt à se vouer au célibat, eh bien ! qu'il devienne prêtre, avec l'aide de Dieu ! Par parenthèses, cela me rappelle que des imbéciles m'ont proposé la folie du célibat pour les chefs du Parti ! Dans cet ordre d'idées, il est intéressant de savoir comment l'on est parvenu jusqu'à maintenant à remplir les couvents. Chez les femmes, ce sont généralement des raisons d'ordre sentimental qui constituent le mobile principal. Chez les hommes, en revanche, ce ne sont habituellement ni les sentiments ni la raison qui jouent un rôle déterminant, mais des mobiles plus terre-à-terre, comme la détresse matérielle, par exemple. Au cours des procès instruits contre des couvents, l'on a pu constater que, dans de nombreux cas, la misère avait poussé des chômeurs à se faire moines. Ceux qui tentaient de recouvrer leur

liberté, les curés les reprenaient et les ramenaient. Aussi faut-il se réjouir que la fermeture des couvents permette de rendre à la liberté beaucoup d'hommes capables et désireux de travailler. Cette mesure n'implique pas de grandes difficultés. En effet, les couvents sont généralement des personnes morales et par conséquent ils peuvent être liquidés par le moyen d'accords privés passés avec le Prieur. Qu'on serve au Prieur une rente mensuelle de cinq cents marks et à ses collaborateurs directs des rentes de cent à deux cents marks, et ils seront pour la plupart tout prêts à renoncer à leur existence cloîtrée. Autrefois l'on a fermé de cette manière près de mille couvents en Autriche.

Il est regrettable que, dans son conflit avec l'Eglise catholique, l'Eglise évangélique ne puisse être considérée comme un adversaire d'envergure. Cela s'inscrit même dans les détails d'ordre matériel, et cela m'a frappé lors d'une réception diplomatique. Dans leurs vêtements magnifiques, le Nonce et l'évêque qui l'accompagnait avaient si grande allure qu'on n'eût pu prétendre que l'Eglise catholique n'était pas représentée dignement. Face à eux, les représentants de l'Eglise évangélique avaient des faux cols douteux et des redingotes crasseuses. Leur mise détonnait tellement dans ce cadre que je leur fis proposer de mettre des vêtements convenables à leur disposition pour la prochaine réception diplomatique. Ces représentants de l'Eglise évangélique sont de tels petits bourgeois qu'ils essayèrent de discréditer à mes yeux l'évêque protestant du Reich en me signalant qu'il avait dépensé quatorze cents marks pour l'achat d'une nouvelle chambre à coucher et d'une salle d'attente. J'ai rétorqué à ces messieurs que, s'ils m'avaient réclamé un subside de trente mille marks pour cet évêque (en tant que pape de l'Eglise évangélique), je l'eusse fait accorder aussitôt par l'Etat. Mais en s'adressant à moi comme ils l'avaient fait, ils avaient prononcé leur propre condamnation. Des hommes de cette sorte n'ont pas l'envergure qui permettrait à l'Eglise évangélique de se mesurer efficacement avec l'Eglise catholique. Le comble, c'est que ces gens-là ne sont même pas honnêtes. C'est ainsi que — au moment où la lutte pour la destitution de l'évêque du Reich était engagée — le maréchal Goering put faire enregistrer une communication téléphonique du pasteur Niemöller. Celui-ci, se référant à une conversation avec Hindenburg, se vantait en ces termes : « Nous avons administré une ultime onction au vieux, et nous l'avons si bien roulé dans la farine qu'il est prêt à flanquer définitivement à la porte ce putassier d'évêque ! » Le même jour, Niemöller plaidait sa cause devant moi, dans le style le plus onctueux, et à coups de citations bibliques,

pour m'amener à intervenir contre l'évêque du Reich. Là-dessus, j'ai prié Goering de lire la feuille d'écoute téléphonique. Si vous aviez vu la frousse de Niemöller et des délégués de l'Eglise évangélique ! Ils se sont littéralement effondrés, au point d'en devenir muets et invisibles. A quelque temps de là, je mis Hindenburg au courant de l'incident. Il fit la croix sur toute cette affaire, se bornant à cette remarque : « En vérité, le plus insignifiant de ces intrigants a l'air de se prendre pour un pape ! »

12

8 avril 1942, midi.

Lâcheté de la bourgeoisie. — Conquête des ouvriers par le parti national-socialiste. — Nuremberg, citadelle du marxisme. — Les ouvriers allemands et leurs patrons juifs.

Dès le début de mon activité politique, je me suis assigné comme règle de ne pas chercher à gagner la bourgeoisie. L'attitude politique de cette classe est marquée du signe de la lâcheté. Elle se soucie exclusivement d'ordre et de tranquillité, et nous savons dans quel sens il faut l'entendre. J'ai voulu en revanche enthousiasmer le monde ouvrier pour mes idées. Les premières années de mon combat ont été par conséquent axées sur ce but : gagner l'ouvrier au parti national-socialiste. Voici comment je m'y suis pris :

1° A l'exemple des partis marxistes, j'ai fait placarder des affiches du rouge le plus criard.

2° Je me suis servi de camions de propagande, ces camions étant littéralement tapissés d'affiches d'un rouge flamboyant, munis de drapeaux non moins rouges et occupés par des hauts-parleurs tonitruants.

3° J'ai fait en sorte que tous les adeptes du mouvement vinssent aux assemblées sans faux cols et sans cravates, vêtus simplement, afin de mettre les travailleurs manuels en confiance.

4° Quant aux éléments bourgeois qui, sans être de vrais fanatiques, voulaient entrer dans les rangs du parti national-socialiste, j'ai tout fait pour les dégoûter — recours à la propagande hurlée, tenue vestimentaire négligée. Il s'agissait d'écarter d'emblée les révolutionnaires en peau de lapin.

5° J'ai donné ordre au service de protection de molester nos adversaires et de les bouter hors de nos réunions avec si peu de

douceur que la presse ennemie — qui sans cela eût ignoré nos assemblées — montait en épingle les coups et blessures dont nos meetings étaient l'occasion et attirait ainsi l'attention sur eux.

6° J'ai envoyé quelques-uns des nôtres suivre les cours d'orateurs des autres partis. De la sorte, nous avons été renseignés sur les thèmes imposés à ceux qui étaient chargés d'apporter la contradiction dans nos assemblées, et nous pouvions, à peine ouvraient-ils la bouche, les contrer. En ce qui concerne les femmes du camp marxiste qui intervenaient dans la discussion, je les ai toujours désarçonnées en attirant leur attention sur les trous qu'elles avaient à leurs bas, en affirmant qu'elles négligeaient leurs enfants, ou en les ridiculisant d'une façon ou d'une autre. Comme il était hors de question de persuader des femmes par des arguments, comme il n'était pas possible par ailleurs de les faire bousculer par le service de protection — ce qui eût provoqué l'indignation de l'assemblée — c'était là une méthode qui nous donnait d'excellents résultats.

7° Au cours de mes meetings, j'ai toujours parlé en improvisant, chargeant des compères placés dans la salle de certaines interventions qui, prenant ainsi la forme d'une réaction spontanée de l'auditoire, renforçaient mes propres affirmations.

8° Lors des intrusions de la police, des femmes à nous étaient chargées d'attirer l'attention des agents sur certains adversaires ou même sur des inconnus se trouvant à l'entrée de la salle. C'est un fait établi qu'en pareil cas la police tape dans le tas sans discernement, et il n'y a pas de meilleur moyen pour dériver son attention, et même pour se débarrasser d'elle.

9° J'ai torpillé les assemblées des autres partis en noyant leurs propres services d'ordre. Nos hommes, ainsi camouflés, s'entendaient à déclencher des bagarres.

En recourant à tous ces moyens, je suis parvenu à m'assurer un nombre important de bons éléments ouvriers, à tel point que lors d'une des campagnes qui ont précédé la prise du pouvoir, ce n'est pas moins de cent quatre-vingt mille réunions que j'ai pu faire tenir.

Julius Streicher s'est acquis des titres particuliers à notre reconnaissance dans cette lutte destinée à gagner le monde ouvrier à notre cause. Aujourd'hui encore, il faut lui tenir compte de ce qu'il a réussi à conquérir Nuremberg, cette citadelle du marxisme. La population de cette ville — pour autant qu'elle manifestait de l'intérêt à la politique — consistait essentiellement, les Juifs mis à part, en ouvriers, embrigadés soit dans le parti socialiste, soit dans le parti communiste.

En attaquant les Juifs sans relâche, Streicher est parvenu à dissocier les ouvriers de leurs chefs juifs. Et pourtant les ouvriers de Nuremberg, pour la plupart occupés dans la métallurgie, n'étaient pas des hommes dépourvus d'intelligence, et ils tenaient opiniâtrément au marxisme. Donc il ne faut jamais oublier le mérite de Streicher qui, par ailleurs, s'est révélé un maître dans la tactique des assemblées. Non seulement il annihilait les secrétaires des syndicats en les ridiculisant, mais il les privait de tout moyen de riposter. Et il en profitait pour essayer de convaincre les ouvriers qui intervenaient dans la discussion.

13

9 avril 1942, midi.

Erreurs à ne pas répéter sur le plan économique et sur le plan militaire. — Exemple de l'industrie automobile aux Etats-Unis. — Fabrication en série, limitation du nombre des modèles. — Un moteur unique, un moteur à refroidissement par air. — Reconnaissance à Dino Alfieri. — Elimination du mot *si*. — Critère pour juger l'homme politique. — Sur la déroute des Italiens en Albanie. — Comment rétablir l'ordre dans une armée en fuite.

Cette guerre, de même que la précédente, a normalisé notre production du point de vue technique. Mais il ne faudra pas répéter l'erreur d'après 1918. Aussi bien sur le plan de l'économie que sur le plan militaire, nous devons faire en sorte que nos expériences ne soient pas perdues pour le temps de paix.

Dans le domaine de l'économie, nous pouvons nous en rapporter à l'exemple des Etats-Unis. Chez eux, l'industrie de l'automobile ne produit qu'un petit nombre de modèles, mais en si grandes séries que le prix de revient unitaire est fort bas — si bas qu'à l'aide de ses seules économies un ouvrier peut là-bas s'offrir une voiture. Nous, en revanche, nous procédons de toute autre manière. Nous mettons constamment en chantier de nouveaux modèles, et nous modifions sans cesse, en vue de les améliorer, les modèles existants. De cette façon, nous avons besoin d'une infinité de pièces de rechange — car les pièces de rechange de modèles différents à l'intérieur d'une même marque ne sont pas interchangeables. Rien de pareil chez les Américains.

Des raisons d'ordre militaire nous commandent, après la guerre,

de limiter à une douzaine de modèles la production automobile allemande. Nos techniciens, en effet, doivent faire porter l'essentiel de leur effort sur le problème de la simplification du moteur. L'augmentation de la puissance du moteur ne devra pas entraîner la fabrication d'une multitude de cylindres différents. Si les cylindres sont normalisés, il suffira d'en augmenter le nombre pour offrir une puissance plus grande. En ce qui concerne les tableaux de bord, il y aura lieu de rechercher de sérieuses simplifications. Mais ce qui importe avant tout, c'est que soit créé un moteur unique — que l'on puisse monter aussi bien sur le châssis d'une cuisine roulante que sur celui d'une ambulance, d'une voiture de reconnaissance, d'une voiture-remorqueuse ou d'un tracteur à canons lourds pour l'infanterie. Le moteur de vingt-huit chevaux de la Volkswagen devrait suffire pour répondre à ces besoins d'ordre militaire. Cette guerre prouve précisément que les grandes vitesses ne sont pas utilisables sur le plan militaire. En ce qui concerne l'automobile, il faut absolument se libérer de la folie de la performance. Si les véhicules militaires dont nous venons de parler faisaient du dix à vingt à l'heure, cela serait amplement suffisant.

Le moteur unique auquel je pense devrait comporter au moins ces deux particularités : le refroidissement par air, la possibilité d'être échangé dans un temps record. Cette dernière condition est indispensable. Un des enseignements de cette guerre, en effet, c'est qu'il est plus difficile de se procurer des pièces de rechange pour un moteur que de reprendre le moteur demeuré intact sur un véhicule par ailleurs hors d'usage. Il va sans dire que ce moteur unique ne répondra à notre attente que s'il est conçu et fabriqué selon des normes extrêmement simples.

Il est question des critiques, rapportées par Hewel, concernant l'ambassadeur italien Dino Alfieri. On met en doute, dans les milieux berlinois, les capacités de cet ambassadeur. Le Führer s'in-surge :

Si l'on pense aux titres exceptionnels qu'Alfieri s'est acquis dans le cadre de l'amitié germano-italienne, les faiblesses qu'on peut déceler chez lui n'ont aucune espèce d'importance. Je ne puis oublier qu'au moment du putsch national-socialiste autrichien de 1934 (qui amena Mussolini à commettre la seule faute politique de sa vie), Alfieri fut de ceux qui se déclarèrent pour l'Allemagne. Ce fut le mérite d'un très petit nombre d'hommes d'avoir mis Mussolini en garde contre les intrigues des Français et leur amitié trom-

peuse — de l'avoir ainsi détourné d'erreurs plus graves. Agissant de la sorte, Alfieri a rendu un service inappréciable, non seulement à son pays, mais également à l'Allemagne. En ce temps-là, en effet, face à une coalition militaire constituée par l'Italie, la France et l'Angleterre, l'Allemagne désarmée eût fourni un champ de bataille. Et, la campagne terminée, elle eût offert un spectacle de désolation comparable à celui qui suivit la Guerre de trente ans.

Le critère, pour juger un homme politique, ce sont ses mérites par rapport à soi, ce sont les services positifs qu'il a rendus à une cause. En politique, il est inutile de jongler avec des hypothèses, il faut s'en tenir strictement aux faits. Les hommes ont pris les décisions qu'ils ont prises, les guerres furent ce qu'elles furent en réalité. Sans quoi l'on pourrait dire, par exemple, que si la bataille des champs catalauniques n'avait pas été une victoire remportée par Rome sur les Huns, l'épanouissement culturel de l'Occident n'eût jamais été possible — et que la civilisation se fût alors effondrée, comme c'eût été le cas pour nous en cas de victoire des Soviétiques.

En politique, il faut perdre l'habitude de faire appel au mot *si*. Où serions-nous aujourd'hui si les Tchèques étaient doués d'un peu de fantaisie, si les Polonais possédaient le sens des réalités et montraient plus de conscience dans leur travail ? C'est précisément parce que le Polonais est avant tout un fantasque et le Tchèque uniquement un réaliste qu'il nous a été possible de régler rapidement la situation, et dans l'ancienne Tchéquie et dans l'ancienne Pologne.

Il est également impossible d'imaginer ce qui serait arrivé si le front italien n'avait pu être stabilisé en Albanie, grâce à l'intervention de Mussolini. L'incendie se fût propagé dans tous les Balkans, à un moment où notre progression dans le Sud-Est était encore insuffisante. Ce qui était grave, c'est que nous ne pouvions accorder le moindre crédit aux déclarations d'amitié faites par les Russes. Il est même probable que nous n'eussions pas obtenu du roi de Bulgarie l'autorisation de laisser pénétrer sur son territoire des commandos allemands camouflés, chargés de préparer l'entrée de nos troupes. En effet, par tempérament, Boris n'est pas un loup, mais plutôt un renard. Aussi faut-il penser qu'il n'eût pas assumé volontiers un tel risque. Les chasseurs savent que le renard choisit de préférence une piste qui, en cas de danger, lui permette d'effacer les traces de son passage.

Au moment des difficultés rencontrées par l'Italie sur le front albanais, je me suis demandé ce qu'il convenait de faire lorsque, sans en avoir reçu l'ordre, des unités reculent au point de ne plus pouvoir s'arrêter. Je suis arrivé à la conclusion que la seule issue est

de procéder à des exécutions sommaires. Mais ce n'est pas le petit fantassin qu'il faut fusiller, ce pauvre bougre qui porte tout le poids de la guerre, qui subit les difficultés du ravitaillement, qui connaît le fléau de la vermine. Celui qu'il faut fusiller — sans s'arrêter à des considérations de personnes — c'est le commandant de l'unité qui bat en retraite. Et peu importe qu'il s'agisse du général le plus haut placé !

14

9 avril 1942, pendant le dîner.

Le Dieu des chrétiens protège les païens japonais. — La religion des Japonais et le culte des héros. — Caractère malsain du christianisme. — Une éducation qui porte ses fruits. — La culture des superstitions. — Brutalité de l'Eglise catholique. — Maintien de la morale sans la religion.

C'est tout de même curieux que, malgré toutes leurs prières, des peuples aussi chrétiens que les Anglais et les Américains reçoivent de pareilles raclées du fait de ces païens de Japonais ! Il semble que le vrai Dieu n'écoute pas les prières d'Angleterre et d'Amérique, qui l'invoquent à longueur de journée, et qu'il réserve ses grâces aux héros nippons. Il n'est d'ailleurs pas surprenant qu'il en soit ainsi — car la religion des Japonais est avant tout un culte des héros, les héros étant ceux qui n'hésitent pas à sacrifier leur vie pour l'existence et pour la grandeur de leur patrie. Chez les chrétiens, au contraire, on honore de préférence des saints, autrement dit l'homme qui, durant plusieurs années, a réussi à se tenir sur une seule jambe, ou tel autre qui a couché sur un lit d'épines au lieu de répondre au sourire des jolies filles. Il y a quelque chose de malsain dans le christianisme.

Autre particularité : le christianisme, tel que l'enseigne l'Eglise catholique, est une école non d'optimisme, mais de pessimisme. A l'opposé, la religion d'Etat des Japonais enthousiasme les hommes par l'évocation continue du bonheur qui leur sera donné en partage dans l'au-delà. Le chrétien n'a devant les yeux que les tourments de l'enfer.

Une telle éducation porte ses fruits. Il arrive ainsi qu'on puisse déclencher, même chez un enfant de trois ans, une psychose d'angoisse qui le poursuivra durant toute sa vie. Combien d'adultes ont conservé la hantise de l'obscurité ! C'est tout simplement parce que

dans leur jeune âge l'idée d'obscurité était associée à celle de l'homme noir, ou du voleur dissimulé, ou de quelque mystère propre à effrayer un enfant.

Si ces complexes sont difficilement extirpables, il n'est pas moins difficile de libérer une âme de la hantise de l'enfer, que la religion catholique inculque aux individus dès l'âge le plus tendre. L'homme doué d'un minimum de raison, et qui a pris la peine de réfléchir à ces questions, n'a pas de peine à se représenter le non-sens des doctrines de l'Eglise. Il ne peut admettre qu'en enfer l'homme puisse être embroché, rôti, tourmenté de mille façons. Il ne peut croire à la résurrection des corps, notion à laquelle s'oppose le processus naturel de la dissolution de la matière. On vous encourage à mériter le paradis par des œuvres, et l'on vous apprend d'autre part que les inaccomplis et les mal-foutus verront Dieu sans avoir fait le moindre effort. C'est bien le cas de dire : « Heureux les pauvres d'esprit ! » Mais cela n'est guère réconfortant pour les autres de penser que là-haut ils retrouveront tous ceux dont la bêtise leur a déjà empoisonné la vie ici-bas. Par ailleurs, imaginez l'attrait que peut avoir pour un homme le ciel des chrétiens s'il n'y doit rencontrer que des femmes peu agréables à contempler et de l'esprit le plus fade. Nous savons aussi que seul va au ciel celui qui a le minimum de péchés à son passif. Or, bien que le nombre des péchés augmente avec les années, on ne rencontre guère d'ecclésiastiques désireux de quitter cette vie le plus vite possible. C'est exactement le contraire. Et je pourrais nommer des cardinaux de soixante ans qui ont souci de prolonger le plus possible leur vie terrestre. Quand on essaie d'approfondir la religion catholique, on ne peut manquer de s'apercevoir qu'il s'agit là d'un incroyable mélange d'hypocrisie et de commerce. Elle exploite avec une habileté consommée l'attachement qu'éprouve l'être humain à l'égard de ses propres superstitions. Il n'est pas convenable qu'un ecclésiastique cultivé puisse croire aux sornettes que l'Eglise débite. J'en vois une preuve dans le fait que les prêtres, en général, essaient d'escamoter la fumisterie des indulgences. Ils n'aiment pas, cela est visible, qu'on insiste sur ce sujet.

Malgré ces erreurs et ces faiblesses, il y a beaucoup de gens raisonnables qui conservent leur fidélité à l'Eglise. Ils pensent que l'homme a besoin d'un frein et qu'en dépit de toutes ses lacunes l'Eglise est encore ce qu'on a fait de mieux dans le genre. Le malheur, pour ceux qui raisonnent de la sorte, c'est qu'ils ont l'air d'oublier que l'Eglise s'applique à inculquer sa morale aux gens du peuple moins par un travail de lente persuasion que par la vertu

de la contrainte. Cela n'est pas ce qu'on appelle éduquer. Il est d'ailleurs évident que si, obéissant au seul commandement d'amour, l'Eglise n'avait prêché que l'amour pour réaliser ses préceptes moraux, elle n'aurait pas fait une longue carrière. Aussi a-t-elle toujours été fidèle à ce vieux principe de sagesse qui dit que la main gauche doit ignorer ce que fait la droite. L'Eglise s'est pliée à la nécessité d'imposer son code moral avec la dernière brutalité. Elle n'a même pas reculé devant la menace du bûcher, livrant aux flammes, par milliers, des hommes de grande valeur. Notre société actuelle est plus humaine que ne l'a jamais été l'Eglise. Nous obéissons au commandement « tu ne tueras point » en mettant simplement à mort le meurtrier. L'Eglise, elle, aussi longtemps qu'elle en a eu le pouvoir, a torturé les corps de ses victimes de la façon la plus horrible.

Nul besoin de l'Eglise pour maintenir la morale dans le peuple. Cela est à la portée de tout homme d'Etat. Il suffit de transformer en lois imprescriptibles les conceptions morales reconnues traditionnellement par les éléments les plus sains de ce peuple — et de mettre la force au service de ces lois.

15

10 avril 1942.

Les étudiants étrangers dans les universités allemandes.

Hitler vient de consulter la liste des nouveaux ministres bulgares :

Il y a de nombreux Bulgares qui ont fait en Allemagne leurs études d'ingénieur ou qui ont conquis chez nous leur grade de docteur. Il serait de bonne politique de faciliter aux étrangers l'acquisition des titres universitaires. Nous nous faisons des amis pour la vie, des hommes qui ont passé leur jeunesse dans des universités allemandes. Celles d'Erlangen, de Giessen, et même de Wurtzbourg, qui ont quelque peine à se maintenir, devraient attirer les étrangers. Quant à Heidelberg, dont la réputation est grande dans le monde anglo-saxon, il faut veiller à ce que les étrangers y trouvent tout le bien-être possible.

16

10 avril 1942, le soir.

Méthodes valables pour la propagande à l'extérieur. — Des faits, pas de jugements de valeur.

La propagande destinée à l'étranger ne doit en aucune façon être calquée sur celle qui s'adresse à l'intérieur.

Ainsi les émissions radiophoniques destinées à l'Angleterre doivent comporter beaucoup de musique, et uniquement de la musique conforme au goût des Anglais. De cette façon, lorsque leurs propres émetteurs les privent de musique, ils prendront l'habitude, de plus en plus, d'écouter les concerts que nous leur destinons. En ce qui concerne les informations, nous devons nous borner, quand nous nous adressons aux Anglais, à énumérer des faits, à l'exclusion de tout jugement de valeur. Inutile de faire des commentaires, par exemple, quand on rappelle que la haute finance britannique a des intérêts dans l'industrie de l'armement, qu'elle a misé sur la guerre et qu'elle intervient dans la conduite de la guerre. Les auditeurs anglais tireront eux-mêmes les conclusions qui s'imposent. Comme le dit l'adage, peu à peu la goutte d'eau creuse la pierre.

Pour ce qui est du peuple allemand, il en va tout autrement. Pour lui, les faits doivent être mis en valeur, prendre une signification précise. Une bonne propagande a un caractère stimulant. Nos services ne doivent pas se lasser de parler de l'ivrogne Churchill et du criminel Roosevelt.

17

11 avril 1942, pendant le dîner.

Rosenberg et *Le Mythe du XX^e siècle*. — Caractère peu orthodoxe de ce livre du point de vue national-socialiste. — Les catholiques ont fait le succès de ce livre. — Civilisation et liberté individuelle. — L'esprit de solidarité imposé par la force. — Staline et Charlemagne. — Politique allemande dans les territoires de l'Est. — Erreurs à ne pas commettre. — Diviser pour régner. — Notre comportement à l'égard des indigènes. — Créer des réseaux de communications. — Etablissement des colons allemands.

J'insiste sur ce point que *Le Mythe du XX^e siècle*, de Rosenberg,

ne doit pas être considéré comme exprimant la doctrine officielle du Parti. Déjà au moment où ce livre a paru, j'ai refusé expressément de lui reconnaître ce caractère. Pour commencer, son titre exprime une idée fausse. En effet, il ne saurait être question d'opposer un prétendu mythe du XX^e siècle, c'est-à-dire quelque chose de mystique, aux conceptions du XIX^e siècle. Un national-socialiste doit affirmer qu'il oppose la foi et la science de notre temps au mythe du siècle précédent.

Il est intéressant de remarquer que les lecteurs du livre de Rosenberg ne se recrutent pas principalement parmi les membres anciens du Parti. C'est un fait que l'éditeur eut beaucoup de mal à épuiser la première édition. La vente commença quand le livre fut mentionné dans une lettre pastorale — et alors furent liquidés les dix mille exemplaires de la première édition. En somme, celui qui a lancé la deuxième édition c'est le cardinal Faulhaber de Munich, qui eut la maladresse d'attaquer Rosenberg lors d'une réunion d'évêques et de faire des citations de son livre. La mise à l'index qui suivit, dans l'intention d'imputer une hérésie au Parti, ne fit qu'accélérer la vente. Lorsque l'Eglise eut publié tous les textes destinés à réfuter les idées de Rosenberg, *Le Mythe du XX^e siècle* atteignait le deux centième mille. Pour ma part, ce qui me fait plaisir, c'est de constater que seuls nos adversaires connaissent vraiment cet ouvrage. Comme beaucoup de nos gauleiters, je n'ai fait de cette œuvre qu'une lecture superficielle. Elle est écrite, à mon avis, d'une façon beaucoup trop abstruse.

Ce n'est pas l'étendue de la liberté individuelle qui signifie un haut degré de civilisation. C'est plutôt, dans le cadre d'une organisation qui rassemble la quasi-unanimité des hommes d'une même race, la limitation de cette liberté.

Si on laisse toute leur liberté aux hommes, les voilà qui se conduisent comme des singes. Aucun d'eux ne peut supporter que son voisin gagne plus que lui — et plus ils vivent ensemble, plus leur animosité mutuelle grandit. Relâchez les brides du pouvoir, donnez plus de place à la liberté individuelle, et vous poussez un peuple dans la voie de la décadence.

Tous les bobards qu'on raconte sur l'esprit communautaire qui lie spontanément les hommes entre eux me fait sourire. Dans ma petite patrie, lorsque les jeunes villageois se rencontraient au cabaret, leur instinct de la sociabilité, sous l'influence de l'alcool, les incitait assez vite à des bagarres violentes et qui se terminaient très souvent par des coups de couteau. Ce n'était que l'apparition du

gendarme qui rendait à tout ce monde le sentiment d'appartenir à une seule et même communauté.

Le sentiment de la solidarité humaine a été imposé aux hommes par la force, et il n'est maintenu que par ce moyen. C'est pourquoi il ne faut pas condamner Charlemagne si, en vue de ce qu'il estimait être le bien du peuple allemand, il a édifié toute l'organisation de l'Etat sur la base de la contrainte. De même, si au cours de ces dernières années Staline a appliqué au peuple russe des méthodes semblables à celles de Charlemagne, il faut retenir à sa décharge le bas niveau culturel des Russes. Staline s'est rendu à l'évidence qu'il fallait réunir les Russes dans une organisation politique tout à fait rigide — sans quoi, d'une part, il n'eût pas été possible d'assurer des conditions d'existence à toutes les peuplades qui composent l'U.R.S.S. ni, d'autre part, de mettre à la portée de chaque individu les bienfaits de la civilisation, qu'il est incapable de reconnaître lui-même, la médecine, par exemple.

Pour dominer les peuples que nous avons soumis à l'Est du Reich, il faudra par conséquent répondre dans toute la mesure du possible aux désirs de liberté individuelle qu'ils pourront manifester, donc les priver de toute organisation étatique, et les maintenir ainsi à un niveau culturel aussi bas que possible.

Il faut partir de l'idée que ces peuples n'ont d'autre devoir que de nous servir sur le plan économique. Notre effort doit donc consister à tirer des territoires qu'ils occupent tout ce qui peut en être extrait. Pour les engager à nous livrer leurs produits agricoles, à travailler dans nos mines et dans nos usines d'armement, nous les appâterons en ouvrant un peu partout des magasins de vente dans lesquels ils pourront se procurer les produits manufacturés dont ils ont besoin.

Si nous voulions nous préoccuper du bien-être individuel de chacun, nous n'obtiendrions aucun résultat sans leur imposer une organisation sur le modèle de notre administration. Et nous ne ferions de la sorte que nous attirer leur haine. En effet, plus les hommes sont primitifs, plus ils ressentent comme une contrainte insupportable toute limitation de leur liberté personnelle. L'autre vice d'une telle organisation, de notre point de vue, ce serait de les fondre en un bloc unique, ce serait de leur donner une force dont ils se serviraient contre nous. En fait d'organisation administrative, le maximum qu'on puisse leur concéder, c'est une administration communale, et uniquement dans la mesure où cela est nécessaire pour le maintien d'un certain potentiel de travail, c'est-à-dire le potentiel indispensable pour assurer les besoins élémentaires de l'individu.

Mais, en créant ces communautés villageoises, il faudra procéder de telle sorte que des communautés voisines ne puissent fusionner entre elles. Par exemple, on prendra soin d'éviter qu'une église unique desserve un territoire étendu. Notre intérêt serait en somme que chaque village ait sa secte particulière, cultivant sa propre notion de Dieu. Et s'il leur arrivait, à l'instar des nègres et des Indiens, de célébrer des cultes magiques, cela ne serait pas pour nous déplaire. Nous devons multiplier, dans l'espace russe, toutes les causes de division.

Il appartiendra à nos seuls commissaires de surveiller et de diriger l'économie des pays conquis — et ce que je viens de dire doit s'appliquer à toutes les formes d'organisation. Et surtout, que l'on ne voie pas pointer la férule de nos instituteurs, avec leur manie d'éduquer les peuples inférieurs et leur mystique de l'école obligatoire ! Tout ce que les Russes, les Ukrainiens, les Kirghizes pourraient apprendre à l'école (simplement à lire et à écrire) finirait par se retourner contre nous. Un cerveau éclairé par des notions d'histoire en arrive à concevoir des idées politiques, et cela ne tournerait jamais à notre avantage. Mieux vaut installer un haut-parleur dans chaque village : donner quelques nouvelles à la population, et surtout la distraire. A quoi bon lui donner la possibilité d'acquérir des connaissances en politique, en économie ? Il n'est pas question que la radio se mêle de servir aux peuples soumis des causeries sur leur passé historique. Non, de la musique, et encore de la musique ! La musique gaie provoque l'euphorie au travail. Qu'on fournisse à ces gens-là l'occasion de danser beaucoup, ils nous en seront reconnaissants. L'expérience a été faite chez nous au moment de la République de Weimar, elle est probante.

La seule chose qu'il faille organiser dans les territoires russes, c'est un réseau de communications. C'est là une condition indispensable pour l'exploitation économique rationnelle du pays, et aussi pour en assurer le contrôle. Enseignons donc à ces gens notre code de la route. Mais je ne vois pas d'autre domaine dans lequel il importerait de les instruire.

En ce qui concerne l'hygiène des populations soumises, il est parfaitement inutile de les mettre au bénéfice de nos connaissances. Le principal résultat d'une telle initiative serait une augmentation énorme du chiffre de leur population. J'interdis donc absolument d'organiser des campagnes d'hygiène et de propreté dans ces régions. Dans ces territoires, la vaccination obligatoire ne doit s'appliquer qu'aux Allemands. Nous n'installerons des médecins que dans les colonies allemandes, et uniquement pour soigner des Alle-

mands. C'est un non-sens que de vouloir faire le bonheur des peuples malgré eux. Ne leur imposons pas non plus le recours à l'art dentaire. Mais, en tout cela, il faut agir avec prudence et prendre soin de ne pas heurter. Si l'un de nos sujets a mal aux dents et veut à tout prix voir un dentiste, eh bien, il faut faire une exception en sa faveur !

La plus grande de toutes les bêtises que nous pourrions faire, ce serait de distribuer des armes dans ces territoires. L'histoire enseigne que tous les peuples conquérants ont fini par sombrer pour avoir donné des armes aux peuples qu'ils avaient soumis. On peut même dire qu'il n'y a jamais eu d'autre explication de leur échec. Donc, pas de milices indigènes, pas de police indigène. Il appartiendra à nos seules troupes de maintenir la sécurité et l'ordre dans l'ensemble des territoires que nous occuperons. Cela entraîne pour nous la nécessité d'organiser tout un réseau de points militaires, répartis dans tout l'espace russe.

Tous les Allemands qui s'établiront dans l'Est devront garder le contact avec ces points d'appui. Tout cela doit être rigoureusement organisé, en fonction d'une politique de colonisation allemande à longue échéance. Il faut que notre pénétration s'affirme toujours davantage et que les colonies allemandes finissent par déborder la population des territoires conquis.

18

12 avril 1942, midi.

Les Jeux Olympiques de Berlin. — Ce qu'ils ont coûté, ce qu'ils ont rapporté. — Pas de mesquinerie, savoir dépenser l'argent. — Schacht et le budget de la Guerre. — Ne pas lésiner pour remporter la victoire. — La race des maîtres d'école. — Faux cols crasseux, barbes incultes. — Un prolétariat dénué de toute indépendance. — Des institutrices pour les écoles primaires. — Rôle de la Jeunesse Hitlérienne. — La victoire des Prussiens en 1866 est la victoire du fusil à aiguille. — Niveau culturel des instituteurs du temps de Bismarck. — Collèges anglais et Ecoles du Reich. — Trente-trois médailles d'or pour les sportifs allemands.

Au moment où il fut décidé que les Jeux Olympiques auraient lieu en Allemagne, le ministère de l'Intérieur du Reich me soumit des plans en vue de la construction d'un stade à Berlin. Il y avait deux devis, l'un prévoyant une dépense de onze cent mille marks, l'autre de quatorze cent mille. Parmi les auteurs de ces projets, il

semble que personne ne s'était rendu compte que les Jeux Olympiques représentaient pour nous une occasion véritablement unique d'acquérir des devises, d'une part, et d'augmenter notre prestige à l'étranger, d'autre part. Je vois encore la tête de mes interlocuteurs lorsque je leur fis part de mon intention de faire un premier versement de vingt-huit millions en vue de la construction du stade olympique. Ce stade, en fait, nous a coûté soixante-dix-sept millions — mais il nous a rapporté un demi-milliard en devises !

Cet exemple montre à quel point, nous autres Allemands, nous avons tendance à faire les choses mesquinement. Dans de telles occasions, il faut rechercher le plus grand succès possible et savoir donner au problème qui se pose une solution absolument complète. Lorsqu'on chargea Wallenstein de constituer une armée de cinq mille hommes, il eut bien raison de refuser en disant qu'il n'acceptait de mettre sur pied qu'une armée de cinquante mille hommes. Il est en effet ridicule d'envisager la dépense d'un seul pfennig au profit d'une armée qui ne serait pas suffisamment forte, le cas échéant, pour affronter le combat et pour remporter la victoire.

Dans la conduite d'une guerre, il est précisément de la plus haute importance que les armements du temps de paix répondent par avance aux nécessités de la guerre et rendent possibles les succès militaires escomptés. Malheureusement, un homme comme Schacht a complètement méconnu ce fait et il a considérablement compliqué ma tâche dans le domaine de l'armement. Schacht revenait constamment à la charge, essayant de me prouver que l'économie allemande pouvait tout au plus fournir, sans risque d'effondrement, un milliard et demi pour le budget de la Guerre. Or j'ai exigé cent fois plus de notre économie, et notre économie continue de travailler à plein rendement !

En ce qui concerne cette guerre précisément, il ne faut pas perdre de vue que, si nous la perdions, nous perdriions absolument tout. C'est pourquoi nous ne pouvons adopter que ce mot d'ordre : « Victoire ! » Si nous remportons la victoire, les milliards dépensés pour la guerre ne pèseront pas dans la balance. D'avance ils sont compensés, ne serait-ce que par les réserves de minerai sur lesquelles nous avons mis la main l'an dernier en Russie.

Ceux qui deviennent maîtres d'école appartiennent presque toujours à un type d'hommes impropres à la lutte dans les professions indépendantes. Ceux qui se sentent capables de réaliser quelque chose par eux-mêmes ne deviennent pas des maîtres d'école, en tout cas pas dans l'enseignement primaire. Je n'ai gardé pour ainsi

dire que des souvenirs désagréables des maîtres que j'ai eus. Par leur aspect extérieur déjà, ils suaviaient la malpropreté : des faux cols crasseux, des barbes incultes. Durant l'intermède entre les deux Reichs, ils ont été les enfants gâtés de la social-démocratie. Celle-ci les a choyés, leur a donné un semblant de culture et, de surcroît, une présomption que rien n'a jamais justifiée.

Il suffit de lire leurs écrits, quand ils se mêlent d'écrire, d'écouter leurs opinions politiques, d'entendre leurs doléances pour se persuader qu'il s'agit là d'un prolétariat dénué de toute indépendance, et d'une bêtise spécifique. Les instituteurs avaient tout ce qu'il fallait pour être les soutiens de l'édifice, heureusement effondré, de la République de Weimar. Quand ces hommes ont l'audace de se plaindre qu'ils ne sont pas assez payés par l'Etat, il ne faut pas hésiter à leur répondre que le moindre caporal de l'armée accomplit une mission éducative bien supérieure à la leur. Ce n'est vraiment pas un tour de force que d'enseigner l'alphabet à des petits garçons et à des petites filles. C'est d'ailleurs surprenant que ces instituteurs primaires puissent tenir le coup toute la durée d'une vie, condamnés qu'ils sont, d'année en année, à enseigner sempiternellement les mêmes rudiments à leurs écoliers. Physiquement et psychiquement, c'est la femme qui s'adapte le mieux à ce genre de travail. Une mère accepte tout naturellement la fatalité de mettre au monde ses enfants, l'un après l'autre, sans jamais se lasser, de reprendre pour chacun d'eux son rôle d'éducatrice. La sténo-dactylo fait un travail essentiellement mécanique, elle recommence chaque jour les mêmes choses. Par nature, la femme est mieux douée que l'homme pour enseigner l'abc aux tout petits. Aussi, pourquoi ne songerions-nous pas à utiliser de cette manière les deux millions de femmes allemandes que les circonstances vouent au célibat ? Elles trouveraient là une activité qui répond à leur instinct maternel.

Il y a quelques années, les instituteurs m'adressèrent une requête. Ils demandaient qu'en plus de leur activité scolaire une mission éducative leur fût confiée auprès de la jeunesse. Je considère ce qu'a été le succès de la Jeunesse hitlérienne, et je me félicite à distance d'avoir eu le flair d'écarter cette offre. Comme il est tout à fait exceptionnel que des maîtres primaires soient doués de l'autorité nécessaire pour diriger la jeunesse, je pense que nous aurions intérêt à former des maîtres parmi nos soldats rengagés, et c'est à eux que nous confierions des classes primaires avancées. Le fait qu'avant d'entrer dans l'armée, ces maîtres auraient passé par la Jeunesse hitlérienne et par le Service du Travail les qualifierait déjà pour entreprendre cette œuvre éducative dans l'esprit qui convient. Il

suffirait de compléter leur formation au cours des deux dernières années de leur engagement dans l'armée. Il serait facile de leur inculquer, dans une école spéciale, la science scolaire qui leur manquerait. De la sorte, et dans le cas où notre recrutement serait suffisant, nous disposerions pour nos écoles primaires d'éducateurs eux-mêmes formés par leurs douze années de service militaire. Ce seraient de véritables hommes, et non des saligauds.

Les instituteurs ont tenté de se mettre en valeur en propageant l'idée que c'était grâce à eux que la Prusse avait gagné la guerre de 1866. Cette prétention est ridicule. Si les Prussiens ont remporté cette victoire, ils l'ont dû d'abord à la supériorité du fusil à aiguille, à d'autres éléments enfin qui n'ont absolument rien à voir avec les instituteurs. Ce qui est vrai, c'est que — au cours du siècle précédent, et par comparaison avec l'étranger — le niveau culturel des instituteurs allemands a été exceptionnellement élevé. Ce serait une injustice de le contester. Ceux qui opposent à cet enseignement celui qu'on donnait à la même époque dans les collèges anglais ne doivent pas oublier cette différence essentielle : c'est que dans ces collèges seuls avaient accès les enfants des classes dirigeantes d'Angleterre, tandis que nos écoles étaient ouvertes à toutes les classes de la population. Les Anglais pratiquant ainsi une sélection à la base, il était naturel que leurs résultats fussent meilleurs que les nôtres. Mais, en réformant notre instruction publique, nous arriverons sans peine à dépasser les collèges anglais. J'ai indiqué la voie à suivre à ce propos — en créant ces instituts d'inspiration nationale-socialiste, qui sont connus sous le nom d'Ecoles du Reich.

La consigne pour ces écoles, c'est qu'on y rassemble des garçons et des filles choisis parmi toutes les classes de la population allemande. Je veux une élite endurcie physiquement, au caractère bien trempé, à l'intelligence souple. J'espère atteindre ce but grâce à la qualité du corps enseignant. Les maîtres que nous donnons à ces écoles participent à toutes les activités de leurs élèves, même aux plus dures, y compris les sauts en parachute et les exercices motorisés.

Les résultats obtenus aux Jeux Olympiques de Berlin m'ont montré que les Ecoles du Reich sont capables de hisser la jeunesse allemande à un niveau extraordinairement élevé. Les Anglais, en dépit de l'éducation qu'ils ont reçue dans leurs collèges, n'ont remporté que huit médailles d'or. La jeunesse sportive allemande s'en est attribué trente-trois ! Que sera-ce lorsque toute la jeunesse allemande recevra sa formation dans les Ecoles du Reich — où l'esprit sportif est cultivé à cent pour cent ?

19

12 avril 1942, pendant le dîner.

Prudence dans les communications faites à nos alliés. — Les bavardages de la presse anglaise. — Le camouflage russe dans la guerre de Finlande en 1940.

J'estime qu'il faut être de la plus grande prudence en ce qui concerne ce que nous communiquons à nos alliés. J'ai dû constater malheureusement que les Italiens eux-mêmes, quand l'objet des communications que je leur fais ne touche pas de façon immédiate leurs propres intérêts, n'observent pas à ce propos une discrétion suffisante. Souvent même, les Italiens n'ont pas craint de faire des allusions dans leur presse à certains de nos projets. Dans ces conditions, j'ai pris la décision de ne faire connaître à nos alliés que le minimum indispensable, et j'attends pour cela la dernière minute. Je me dérobe le plus possible devant leurs demandes de précisions, et je leur fais des réponses évasives.

Dans ce domaine, les Anglais nous enseignent ce qu'il ne faut pas faire. Il n'y a probablement pas de presse au monde qui, avec ses références aux « milieux bien informés », bavarde davantage que la presse anglaise. Ces papotages peuvent aller si loin qu'on peut dire que c'est sous l'influence de l'opinion publique, animée par les journaux, que le gouvernement anglais a décidé l'expédition de Norvège. Or cette entreprise ne cadrerait pas avec les plans établis par l'Etat-Major britannique. Il faut reconnaître qu'à cet égard, les Russes sont beaucoup plus habiles. Sans parler du fait qu'ils cachent complètement leurs plans à la presse, ils camouflent systématiquement tout ce qui a trait à leur armée. Par exemple, la guerre contre la Finlande, en 1940, n'a été de leur part qu'une gigantesque manœuvre de camouflage — car la Russie disposait déjà à l'époque d'un armement qui faisait d'elle une puissance mondiale, la seule à côté de l'Allemagne et du Japon.

20

22 avril 1942, midi.

Problème du réarmement allemand en 1933. — Le chantage du Dr Luther. — Un homme d'envergure à la tête de la Reichsbank, Schacht. — Les scrupules de Schwerin-Krosigk. — La stupidité du général Blom-

berg. — Comment j'ai dû manœuvrer. — Le mutisme de Schacht. — Mobilisation de nos avoirs à l'étranger. — Notre approvisionnement en matières premières. — Fermeture du *Metropolitan Opera* de New-York. — Les Américains n'ont pas de grands artistes.

C'est avec le Dr Luther, alors président de la Reichsbank, que j'ai eu, en 1933, l'une de mes premières conversations au sujet de notre réarmement. Etant donné le déficit budgétaire du Reich, qui atteignait près de trois milliards (et les finances des *Länder* n'étaient pas plus brillantes), il était impossible d'entreprendre le moindre effort d'armement sans la collaboration de la Reichsbank.

Lors de cet entretien avec le Dr Luther, j'ai insisté sur le fait qu'à défaut de lui rendre sa puissance militaire, l'Allemagne serait complètement étranglée. Après m'avoir écouté pendant deux heures, le Dr Luther m'assura qu'étant donné ses sentiments profondément nationaux, il était tout prêt à m'aider. Il articula un chiffre, me dit qu'il mettrait cent millions à ma disposition. Au premier moment, je crus avoir mal entendu, ne jugeant pas possible qu'un financier fût si mal renseigné quant à l'ampleur des dépenses exigées par une politique de réarmement. Mais, lui ayant demandé de répéter ce qu'il avait dit, Luther revint avec son chiffre de cent millions. Je n'insistai pas davantage et priai simplement le président du Reich de relever cet homme de ses fonctions. Mais cela n'était pas possible sans autre forme de procès, car la Reichsbank était encore un institut international. J'en fus donc réduit à tenter un arrangement à l'amiable. Je déclarai à Luther qu'aucune collaboration n'était désormais possible entre lui et moi, qu'il avait peut-être un moyen juridique de se maintenir, mais que je détenais le pouvoir et n'accepterais pas de transiger avec lui, et même que, si l'intérêt de l'Etat l'exigeait, je n'hésiterais pas à le briser. C'est le rusé Meissner qui me suggéra la solution : offrir à Luther le poste d'ambassadeur à Washington dans le cas où il se retirerait volontairement. Il se déclara prêt à accepter, après qu'une rente annuelle de cinquante mille marks eut été ainsi ajoutée à sa retraite. Je le vois encore, les yeux pudiquement baissés, affirmant que c'était par pur patriotisme qu'il se rangeait à mes désirs.

Il a donc fallu payer pour acquérir le droit de placer un homme d'envergure à la tête de la Reichsbank. C'est de Schacht que je veux parler. Schacht a tout de suite compris qu'il serait ridicule d'entreprendre un réarmement sans y consacrer des milliards. Il m'a secondé même pour des sommes allant d'un coup jusqu'à huit milliards, bien que, à l'énoncé de ces chiffres, Schwerin-Krosigk, alors ministre des Finances du Reich, ait manifesté des scrupules. A cette

époque, le général Blomberg fut malheureusement assez stupide pour révéler qu'en plus de ces huit milliards, douze milliards supplémentaires seraient nécessaires pour parfaire la première tranche du programme d'armement. J'ai fait de vifs reproches à Blomberg à propos de cette indiscretion. Du moment que les financiers ne sont en fin de compte qu'une bande de filous, quelle nécessité y avait-il à se montrer scrupuleusement honnêtes à leur endroit ? Mieux valait ne parler chaque fois que de montants partiels. De fil en aiguille, on ferait tomber les milliards suivants ! Dans le cas où cela eût mal tourné, on laissait à ces hommes la possibilité de se justifier à leurs propres yeux et devant l'opinion publique en disant qu'ils avaient été trompés.

Un trait caractéristique de la personnalité de Schacht, c'est que, sur les premiers huit milliards, il a immédiatement retenu cinq cents millions à titre d'intérêts. C'est un homme d'une habileté inouïe, et il n'a pas son pareil pour « couillonner » ses partenaires. Mais, précisément à cause de cet art consommé qu'il avait de duper autrui, on ne pouvait à l'époque se passer de lui. Avant chaque conférence de la Banque internationale de Bâle, la moitié de la planète s'inquiétait de savoir si Schacht serait présent. Ce n'est qu'après en avoir reçu l'assurance que, dans le monde entier, les Juifs de finance faisaient leurs préparatifs de départ. A ce propos, l'on peut dire que les tours que jouait Schacht à ceux-ci prouvent que, même dans ce domaine, un Aryen intelligent peut surclasser un Juif. C'est Schacht qui a été l'instigateur du plan exécuté par la suite, qui a consisté à dévaloriser les actions allemandes se trouvant à l'étranger. (La plupart provenaient des prestations faites au titre des réparations.) On les faisait racheter ensuite par des intermédiaires sur ces marchés extérieurs, à un cours oscillant entre douze et dix-huit pour cent de leur valeur réelle et l'on en imposait le rachat au pair à l'industrie allemande. De cette façon, grâce à un bénéfice de quatre-vingts pour cent et même davantage, il fut possible d'organiser un dumping à l'exportation, qui nous a rapporté plus de trois quarts de milliard en devises.

Le mérite de Schacht est d'avoir observé un mutisme total sur l'existence de ce fonds. En fait, il se présenta à plusieurs reprises des situations où cette réserve eût été mise à mal si l'on en eût connu l'existence. Je pense notamment à l'époque où l'on ne savait plus comment payer les traitements des fonctionnaires, et au moment où nous avons subi une disette totale de caoutchouc. Or ce n'est qu'en 1938, quand la guerre se révéla inévitable, que je rendis publique l'existence de cette réserve. Il était clair que les futurs

participants du conflit, conscients comme nous de cette fatalité, essaieraient de rafler toutes les matières premières disponibles sur le marché mondial. Il fallait donc se hâter, sans quoi nos réserves en or et en devises risquaient de se transformer en papier ou en métal sans valeur. C'est Funk que j'ai chargé de compléter notre approvisionnement en matières premières. Malgré tous ses mérites, je ne pouvais à ce propos faire entière confiance à Schacht. J'avais vu trop souvent son visage s'illuminer, à chaque fois qu'il pouvait carotter un billet de cent marks à quelqu'un — et je me disais qu'il serait tenté un jour de m'appliquer à moi-même ses méthodes maçonniques et de me duper comme un simple confrère trois points.

On annonce la fermeture du *Metropolitan Opera* de New-York, mais les raisons qu'on en donne sont certainement fausses. Les Américains ne manquent pas d'argent — ils manquent de personnel qualifié et surtout d'artistes pour maintenir en état d'activité le plus grand de leurs théâtres lyriques. Il suffit de connaître un peu le répertoire pour savoir que les opéras les plus célèbres sont d'origine allemande, italienne ou française et que, parmi les artistes préparés à les interpréter, ce sont les artistes allemands et italiens qui se trouvent au premier rang. Privée qu'elle est de ces chanteurs, on comprend que l'administration américaine des Beaux-Arts préfère fermer les portes du *Metropolitan Opera* plutôt que d'apporter la preuve de l'insuffisance des artistes américains.

Nos journaux ne doivent pas manquer cette occasion ! Il y a lieu de commenter abondamment ce fait, de montrer que c'est là un indice du niveau culturel et artistique qui est celui des Etats-Unis.

21

23 avril 1942, midi.

Comment régénérer le sang des populations déficientes. — Le rôle de la S.S. — Faire de beaux enfants. — Un peuple de soldats. — La guerre et l'amour vont de pair. — Recours à la main-d'œuvre étrangère. — Servilité des Tchèques d'aujourd'hui. — Raisons de l'échec des Anglais aux Indes. — L'histoire de l'Allemagne remonte à Arminius. — Personnalité de Rodolphe de Habsbourg.

Himler fait allusion à l'ordre qu'il a donné deux ans auparavant, en vertu duquel tous les membres en bonne santé de la SS devaient

se préoccuper de faire souche à tout prix. Vu les pertes que cette guerre a fait subir à la SS, surtout en hommes jeunes et demeurés célibataires, Himmler se déclare très satisfait d'avoir eu l'idée de cette mesure. Ainsi du moins, le sang des hommes disparus n'est-il pas tout à fait perdu, puisqu'il continue de couler dans les veines d'un enfant. Le Führer abonde dans le même sens :

A Berchtesgaden, nous devons à l'apport de sang SS d'heureux résultats, et d'autant plus que la population de cette région était fort mélangée. J'en avais été frappé au moment de la construction du Berghof, et je tenais beaucoup à la régénérer. Aujourd'hui l'on y voit s'ébattre de beaux enfants, débordants de santé — et c'est l'œuvre d'un régiment de la garde. C'est là une excellente technique. Dans les régions où la race tend à dégénérer, qu'on envoie en garnison des troupes d'élite. D'ici dix à vingt ans, l'on s'apercevra que le sang y est rafraîchi. Je me réjouis donc que nos soldats d'élite considèrent comme un devoir envers la nation d'inciter les filles à faire de beaux enfants. A cette époque précisément, où saigne notre sang le plus précieux, nous devons nous soucier tout particulièrement du maintien de notre race. De ce point de vue, il ne serait pas mauvais de cantonner à l'occasion des troupes dans les régions de la Masurie et de la Forêt bavaroise.

Si, du fait des nécessités de la guerre, de trop nombreux ouvriers sont soustraits à l'économie, eh bien, il faudra recourir à la main-d'œuvre des pays que nous occupons. Pour mériter sa place dans l'histoire, notre peuple doit être avant tout un peuple de soldats. Cela implique à la fois des devoirs et des droits : une éducation d'une extrême rigueur, mais la possibilité de jouir sainement de la vie. Si un soldat allemand doit être prêt à donner sa vie sans discussion il doit avoir en revanche la liberté d'aimer sans entraves. La vie est ainsi faite que la guerre et l'amour vont de pair. Quant au petit bourgeois ergoteur et mesquin, qu'il se contente des miettes du festin ! Mais pour tenir le soldat dans l'appétence du combat, qu'on ne vienne pas l'importuner avec le précepte religieux qui recommande l'abstinence de la chair. Un homme à l'esprit sain ne peut que sourire quand un saint Antoine prétend lui ôter la joie la plus grande qui soit et l'inciter à « se mortifier lui-même à coups de cravache » !

Nous devons prendre garde, si nous voulons conserver au peuple allemand sa puissance militaire, de ne pas fournir des armes aux habitants des pays conquis ou occupés par nous. L'un des secrets

de la puissance de l'ancienne Rome, c'est que, dans tout l'*imperium*, seul le citoyen romain avait le privilège de porter des armes. On conçoit à quel point le fait de porter des armes confère à l'homme un sentiment de fierté, sensible dans tout son comportement, lorsque l'on compare, par exemple, les Tchèques d'avant 1938 avec ceux d'aujourd'hui, lesquels sont la personnification de la servilité !

Si l'Angleterre est actuellement tenue en échec aux Indes, cela provient uniquement du fait qu'elle n'est plus assez forte pour dominer à la façon des conquérants. Les Anglais ont surestimé leur prestige au cours de ces dernières décennies. Et ils subissent le contrecoup de leur faiblesse — pour ne pas être demeurés fidèles aux principes de sagesse qui les animaient à l'époque glorieuse de leur histoire. De même que les Américains font figure de parvenus quand ils se gonflent au nom de leur histoire, de même les Anglais me font l'effet de roquets prétentieux lorsque — se référant aux trois siècles pendant lesquels ils ont dominé le monde — ils se permettent de considérer de haut le Reich allemand et son histoire millénaire. En effet, notre histoire remonte à Arminius, ou tout au moins au roi Théodoric, et les grands empereurs n'y sont pas rares. Ils portaient en eux le germe de l'unité allemande. Si cela fut oublié trop souvent, c'est parce que, depuis le *xv^e* siècle, c'est pour ainsi dire uniquement en Autriche que l'histoire de l'ancienne Allemagne est encore enseignée. Ailleurs, cette histoire a été négligée au profit de l'histoire des dynasties qui se sont disputées notre sol. C'est un devoir pour nos historiens de faire connaître les empereurs allemands à notre peuple, de faire revivre à nos yeux le drame de leurs vies — tout particulièrement dans leurs luttes contre la papauté.

Je songe, par exemple, à la personnalité extraordinaire de Rodolphe de Habsbourg. Ses électeurs l'avaient mis sur le trône parce qu'ils le croyaient débile. C'est lui qui s'attira la sympathie de l'Eglise en aidant ostensiblement un prêtre à monter à cheval — un merveilleux truc de propagande. Mais avec quelle fermeté, avec quelle énergie il défendit les intérêts du Reich, aussitôt son élection assurée, et sans craindre de s'opposer à l'Eglise ! Il s'assura d'abord la caution des pays appartenant à la couronne. Il mit ensuite Ottokar de Bohême à la raison. Puis, il rendit son unité au Reich allemand.

L'Eglise s'est trompée de la même façon en ce qui concerne le Sicilien Frédéric II qui, empereur à vingt et un ans, conquiert le Reich.

22

23 avril 1942, pendant le dîner.

Mon estime pour le Duce. — L'homme qui a le mieux compris le péril bolchéviste. — Le sort qui attendait l'Europe. — Difficultés du Duce avec l'aristocratie italienne. — Eloge d'Edda Mussolini.

Cela me réjouirait de revoir le Duce et de pouvoir examiner avec lui les problèmes politiques et militaires de l'heure. Si je tiens le Duce en si haute estime, c'est avant tout parce que je vois en lui un homme d'Etat incomparable. Sur les décombres d'une Italie déchue il a réussi à bâtir un nouvel Etat auquel tout le peuple s'est rallié. Les luttes fascistes sont sensiblement pareilles à celles que nous dûmes conduire nous-mêmes. N'ont-ils pas laissé, par exemple, six mille six cents morts rien qu'à Vérone ?

Le Duce est l'un de ceux qui ont le mieux compris toute l'étendue du péril bolchéviste. Aussi a-t-il détaché sur le front de l'Est des divisions d'une réelle valeur combattive. Il m'a dit lui-même qu'il ne se faisait aucune illusion sur le sort qui attendait l'Europe dans le cas où l'on y laisserait déferler les armées russes hypermotorisées. Il est tout à fait convaincu que sans mon intervention le déclin de l'Occident eût été proche.

Il m'est toujours pénible, lorsque je rencontre le Duce en Italie, de le voir relégué au deuxième rang quand les gens de la Cour sont là. Les manifestations qu'il organise à mon intention sont pour moi empoisonnées du fait que j'y dois subir le contact des arrogants et des fainéants de l'aristocratie. Un jour, ces abrutis ont tenté de gâcher le plaisir que je prenais à voir danser les charmantes élèves de l'Académie de Florence en les passant devant moi au crible de leur critique. Inutile de dire que je les ai vertement remis à leur place, en sorte que la représentation put se dérouler dès lors sans accroc. Ce ne fut pas pour moi une joie particulière de me trouver continuellement dans la compagnie des Jaidérons de la Cour — et d'autant moins que je ne pouvais m'empêcher de penser aux difficultés que l'entourage du Roi ne cessa de créer au Duce, depuis le début. Ils se croient malins aujourd'hui en faisant de l'œil à l'Angleterre !

Pour ce qui est de la valeur de ces aristocrates sur le plan simplement quotidien, je retiens ce tout petit détail que la princesse héri-

tière n'a jamais été capable de me faire servir un repas chaud. Quand une maîtresse de maison allemande m'invite à sa table, s'agit-il de la plus humble, elle met un point d'honneur à m'offrir non seulement un excellent repas, mais à me le faire servir à la température voulue. Ces dégénérés de l'aristocratie italienne se révèlent nuls même dans les bagatelles de la vie pratique. Quel plaisir j'ai eu, en revanche, de pouvoir converser avec une femme aussi intelligente et aussi agréable qu'Edda Mussolini ! Une telle femme a d'ailleurs montré à quel point elle se distingue des autres — ne serait-ce qu'en s'annonçant spontanément pour servir comme infirmière auprès des divisions italiennes qui combattent à l'Est. Elle s'y trouve déjà.

23

24 avril 1942, midi.

Heures décisives de cette guerre. — Importance de l'occupation de la Norvège. — Déficiences du Haut-commandement allemand en 1914-1918. — Désaffection du peuple allemand à l'égard de la marine de guerre. — Le chemin parcouru.

Les heures décisives de cette guerre ont été jusqu'ici l'occupation de la Norvège, en 1940, et notre lutte défensive à l'Est au cours de l'hiver dernier.

Si j'accorde une telle importance à l'occupation de la Norvège, c'est que, même rétrospectivement, je n'arrive pas à comprendre que la puissante flotte britannique n'ait pas réussi à déjouer, ou du moins à gêner cette entreprise soutenue par la très modeste marine de guerre allemande. Si l'expédition de Norvège avait échoué, les conditions qui ont permis les succès remportés par nos sous-marins nous eussent fait défaut. Sans la disposition de la côte norvégienne de l'Atlantique, nous ne pouvions en effet diriger les attaques de nos sous-marins contre les ports du centre et du nord de la Grande-Bretagne. Il était également impossible d'envisager une action de nos sous-marins dans les eaux arctiques. Le succès de notre entreprise norvégienne nous permet, par comparaison, de juger à quel point, durant la première guerre mondiale, le haut-commandement allemand fut à la fois peu audacieux et peu prévoyant. Il paraît invraisemblable, selon notre optique actuelle, que la plus grande bataille de cette guerre ait été celle du Jutland. Cette presque ille

n'est aujourd'hui qu'un point dans la mer intérieure que nous contrôlons.

Ces déficiences de notre commandement durant la guerre de 1914-1918, je me demande s'il n'en faut pas voir l'origine dans la désaffection du peuple allemand tout entier à l'égard de la marine de guerre. Je me rappelle combien il était difficile, en 1912, dans une ville comme Munich, de se procurer un ouvrage sur la marine ou sur les colonies. Aussi, lorsque je mis en chantier nos premiers bâtiments de guerre, tout de suite après la prise du pouvoir, je m'arrangeai en sorte que cette initiative fût soutenue par la propagande. Ainsi notre petite marine de guerre est devenue une arme extrêmement populaire. Et cela m'a beaucoup aidé pour faire remplacer par de nouvelles unités les vieux bâtiments de ligne qui furent repêchés, aux environs de 1920, dans les cimetières de bateaux. Nos nouvelles unités ont été construites selon les normes les plus récentes de la technique navale. En ce qui concerne les équipages, nous les avons recrutés dans toutes les régions de l'Allemagne, et non seulement parmi les riverains de nos côtes. Le chemin que nous avons si magnifiquement parcouru est jalonné par des réalisations comme celle de l'*Emden*, suivie de douze torpilleurs ultra-modernes, puis des trois croiseurs de la classe K (*Köln, Karlsruhe, Königsberg*). Par la suite, ce furent les bâtiments de la classe *Deutschland*, et enfin ceux qui composent notre flotte de haute mer.

24

24 avril 1942, pendant le dîner.

Le mariage et le problème de l'enfant. — Mariages de soldats allemands avec des femmes des pays occupés. — Les filles-mères dans l'ancienne Autriche. — Rôle éducatif des Ecoles du Reich. — Les femmes de nos dirigeants.

Cette conversation a lieu durant un voyage de la Wolfschanze à Berlin. Il est question du mariage et du problème de l'enfant. C'est le Führer qui parle :

L'histoire des princes allemands prouve largement que les meilleures unions ne sont pas celles qui se fondent uniquement sur la raison. Dans tous les domaines où la vie est en jeu, ce qui est vrai a seul des chances de durer. Aussi est-il tout naturel que le mariage

inspiré par un sincère amour mutuel soit le meilleur des mariages. De telles unions constituent une garantie en ce qui concerne la façon dont les enfants seront élevés. C'est une garantie précieuse pour l'avenir du peuple allemand.

Je ne suis donc pas d'avis qu'on réponde favorablement (sauf à titre exceptionnel) aux demandes que font nos soldats d'épouser des étrangères. Les circonstances font que cette situation est tout à fait explicable, mais nous devons refuser quand même. Il est visible que ces demandes ont pour origine des expériences sur le plan sexuel et le désir de les poursuivre. D'où le nombre énorme des demandes d'autorisation qui nous passent entre les mains. Mais il suffit de voir la photographie de la plupart des candidates pour se rendre compte que de telles unions ne sont souhaitables à aucun point de vue. Il s'agit généralement de femmes mal bâties ou franchement laides. Ethniquement, les résultats ne seraient pas heureux. Et sur le plan sentimental, je ne puis croire au caractère durable de ces amours. Un mariage heureux ne peut être conclu qu'entre des êtres véritablement attirés l'un vers l'autre, j'en suis intimement convaincu. Fermons donc les yeux sur certaines incartades, si elles sont discrètes, et opposons-nous à des unions décidées à la légèreté.

Bien entendu, nous devons prendre soin que seuls puissent se marier les êtres physiquement sains et sans tare raciale.

Je crois d'autant plus, dans le mariage, au rôle joué par une réelle inclination, que des enfants de génie sont souvent sortis d'hospices pour enfants trouvés — à une époque où des considérations de hiérarchie sociale empêchaient trop souvent ce qu'on appelait des mésalliances. Ces institutions, à mon avis, étaient fort bienfaisantes. A la fille-mère qui courait le risque d'être mise au ban de la société en même temps que son enfant, il restait la ressource de l'hospice : une niche pratiquée à cet effet, près de l'entrée, où elle pouvait nuitamment déposer son fardeau. Ainsi était-elle sûre d'assurer à sa progéniture une enfance décente. Il a fallu l'hypocrisie morale du XIX^e siècle pour que cette heureuse institution, que l'on doit au Moyen âge, disparût — et pour que les filles-mères, dont certaines ont l'excuse d'une passion véritable, fussent vouées à la honte.

Grâce aux Ecoles du Reich, nous avons remédié, en ce qui nous concerne, à cet état de choses. Dans ces centres d'éducation nationale-socialiste, combinés avec l'internat, tout est prévu pour accueillir les enfants illégitimes racialement sains et pour leur permettre de recevoir une éducation en rapport avec leurs qualités. Ces Ecoles

du Reich constituent d'autre part un asile idéal pour les enfants qui appartiennent à des ménages où règne la mésentente. Mieux vaut pour eux échapper à l'atmosphère de ces foyers désunis et à ces impressions négatives qui marquent un homme pour la vie. C'est un dessein louable, de la part des intéressés, eu égard aux enfants, d'essayer de maintenir ces unions précaires — mais c'est rarement avec succès. J'en ai vu de nombreux exemples autour de moi, parmi les compagnons du Parti que leurs femmes n'ont pas pu suivre dans leur ascension. Favorisés par les circonstances, ceux-ci ont vu leur talent s'épanouir à la mesure des tâches que je leur confiais. Affublés de femmes qui avaient cessé d'être dignes d'eux, exposés à des scènes de ménage sans cesse renouvelées, peu à peu ils ont accepté l'idée de la séparation inévitable. Il est tout à fait compréhensible, selon moi, qu'un homme recherche dans une femme les qualités complémentaires des siennes et la possibilité de réaliser un idéal de vie. Mais il n'y a pas de règle à ce propos, il n'y a que des cas particuliers. Je viens de faire allusion à des cas où l'on est disposé à prendre parti en faveur de l'homme, mais il en est beaucoup d'autres où il serait abusif d'exiger que la femme se sacrifiât systématiquement sur l'autel du mariage. Je puis dire que je n'éprouve absolument aucune sympathie pour les époux qui maltraitent leur femme, qui lui infligent des tortures morales et la confinent dans les soucis matériels.

25

Chancellerie du Reich, 25 avril 1942, midi.

L'évasion du général Giraud. — Le véritable esprit des Français à notre égard. — Points d'appui à conserver en France. — Viande et alimentation végétarienne. — Importance du crudivorisisme.

Le Führer répond à une question du ministre Frick concernant la récente évasion du général Giraud :

Tout doit être mis en œuvre pour reprendre cet homme. D'après mes renseignements, il s'agit d'un général de valeur, capable de passer à la dissidence. S'il ralliait de Gaulle, qui sait s'il ne prendrait pas la tête de son mouvement ? De nombreux exemples, pris dans l'histoire militaire, nous montrent que ce ne sont pas toujours des

hommes de trente à trente-cinq ans qui accomplissent des actions d'éclat — comme Napoléon, par exemple, ou plus jeunes encore, comme Alexandre, qui n'avait que vingt ans. Il y a souvent des hommes qui accomplissent le haut fait de leur vie à l'époque de la soixantaine, et même après avoir franchi le cap des soixante-dix ans.

Pour ma part, je vois dans l'évasion de ce général (dont on avait allégé de façon inimaginable la captivité) un indice du véritable esprit des Français à notre égard. Aussi devons-nous garder la tête froide à leur égard, aussi bien pendant la durée de l'armistice qu'au moment du traité de paix, tenir compte des précédents historiques, et prendre à leur sujet des décisions exemptes de sentimentalité. Nous ne pourrions nous borner à conserver le contrôle des îles de l'Atlantique. Il faudra également que nous conservions des points d'appui sur la côte française de l'océan si nous voulons assurer notre hégémonie sur le continent. Nous ne devons pas oublier non plus qu'une bonne partie de l'histoire allemande a eu pour théâtre l'ancien royaume de Bourgogne. Il s'agit là d'une très vieille terre allemande dont les Français se sont emparés à l'époque de notre faiblesse.

Le Dr Goebbels se demande si une livre de pommes de terre a la même valeur nutritive qu'une livre de viande. Le Führer donne son avis :

D'après ce que nous savons de la nourriture des soldats de l'ancienne Rome, celle-ci consistait principalement en fruits et en céréales. Les soldats romains avaient la viande en horreur, et c'est un fait qu'on ne faisait figurer la viande à leur ordinaire qu'aux périodes où cela était nécessité par les difficultés du ravitaillement. De nombreuses images nous montrent que ces soldats avaient une denture magnifique, ce qui contredit le préjugé selon lequel seuls les carnivores auraient des dents saines. Les siècles n'ont apporté aucun changement à cela. Ceux qui voyagent aujourd'hui en Italie s'aperçoivent que le peuple s'y nourrit comme autrefois et qu'il a toujours des dents aussi belles.

Il suffit d'observer ce qui se passe autour de soi pour remarquer que les petits enfants éprouvent une répugnance extraordinaire à l'égard de la viande. Il est remarquable aussi que les enfants nègres, dans les tribus dont la nourriture est essentiellement végétarienne, se développent plus harmonieusement que ceux d'autres tribus, simplement parce que les mères y nourrissent leur progéniture jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. En ce qui concerne les animaux,

le chien, qui est carnivore, est loin de fournir le même rendement que le cheval, qui est herbivore. De même, le lion montre des signes de fatigue après avoir couru deux ou trois kilomètres — tandis que le chameau marche six ou sept jours avant de tirer la langue. En général, nos savants ne tiennent pas suffisamment compte de ces faits. Il est pourtant prouvé qu'une nourriture végétarienne — en l'espèce des pelures de pommes de terre crues — guérit le béri-béri en moins de huit jours.

Celui qui adopte une alimentation végétarienne doit toutefois ne pas oublier que c'est à l'état cru que cette alimentation a sa plus haute valeur nutritive. La mouche se nourrit de feuilles vivantes, la grenouille avale la mouche telle quelle, et la cigogne la grenouille. Ainsi la nature nous apprend qu'une alimentation rationnelle est fondée sur la consommation d'aliments à l'état cru. Et la science a découvert que le processus de la cuisson détruit les vitamines, donc les éléments les plus précieux de la nourriture. Reste à savoir si ce sont seulement des particules chimiques qui sont ainsi détruites, ou également des ferments indispensables.

Si nos enfants sont plus sains aujourd'hui que ne l'étaient les contemporains de l'Allemagne impériale ou ceux de la République de Weimar, cela est certainement dû, pour une bonne part, au fait que beaucoup de mères ont compris qu'elles contribuaient davantage à la santé de leurs enfants en leur faisant croquer des racines crues qu'en leur donnant du lait bouilli.

26

Chancellerie du Reich, 26 avril 1942, midi.

Les artistes et la politique.

Tout à l'heure, avant de se rendre à la séance du Reichstag, le Dr Goebbels a parlé de ses expériences avec les artistes, en ce qui concerne la politique. Récemment, il a dû intervenir à nouveau auprès de Jannings pour le prier de s'abstenir de faire des remarques hostiles au régime. Même un acteur comme Jannings, dans son désir de s'adonner librement aux joies de la conversation, a de la peine à admettre que ses remarques pourraient servir de prétexte à des amplifications malveillantes et nuire au prestige de l'Etat. Le Führer reprend :

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais les acteurs, et les artistes en général. Il est bon de temps à autre de mettre un terme à leurs incartades et de leur adresser une semonce.

27

Berlin, 26 avril 1942, pendant le dîner.

Le patrimoine artistique des villes. — Politique à l'égard des œuvres d'art récupérées. — Les prétentions de Vienne. — Budapest et Linz. — Pour braver la fausse science de l'Eglise. — Plans de construction pour Linz. — Rendre au Hongrois la monnaie de leur pièce.

Le gauleiter Forster a engagé la conversation sur le sujet des peintures de l'école de Dantzig qui se trouvent actuellement à Cracovie et demande s'il ne conviendrait pas de rapatrier ces œuvres à Dantzig. Le Führer intervient :

Je dois dire que j'ai des objections de principe à formuler contre ce projet. Si l'on entrait dans cette voie, nous n'en finirions pas. Nous passerions notre temps à étudier des revendications. Chaque ville trouverait quelque tableau à revendiquer et s'amuserait à établir des filiations entre les œuvres convoitées et elle. C'est ainsi qu'après la campagne de France, et après l'occupation de la Serbie et des territoires russes, Liebel, bourgmestre de Nuremberg, s'adressa à moi pour requérir le retour à Nuremberg de toutes les œuvres d'art qui en provenaient à un titre quelconque.

A supposer que l'on réponde favorablement à de telles requêtes, la plupart des musées que l'on mutilerait ainsi perdraient de leur unité. Par ailleurs, beaucoup d'œuvres se trouveraient alors privées du cadre où certains artistes avaient voulu les placer — on les priverait d'une partie de leur signification et on les dévaloriserait. Lorsque je suis allé voir les œuvres qui faisaient partie des collections juives séquestrées à Vienne, je m'en suis tenu obstinément au point de vue que les œuvres qui peuvent contribuer à compléter les musées de Vienne ne doivent pas quitter cette ville. Par contre, m'opposant aux désirs de Viennois, j'ai exigé avec la même obstination que les autres œuvres fussent rassemblées dans les lieux où elles pourraient contribuer à la constitution de nouvelles collections : par exemple, les œuvres de Franz Hals à Linz, les paysages du Tyrol à Innsbruck. Bien que ma décision ne fût pas du goût de mes chers

Viennois, je l'ai prise d'autant plus résolument que, durant les cinq cents années de leur règne, les Habsbourg ont entassé dans les caves et les greniers de Vienne une telle quantité d'œuvres que cela suffirait pour constituer intégralement trois nouveaux musées. Simple-ment dans le domaine des Gobelins, il y a dans les entrepôts de Vienne plus de mille pièces, entièrement travaillées à la main, qui sont des merveilles, et auxquelles le public n'a jamais eu accès. Je connais mes Viennois sur le bout du doigt ! Au moment où nous examinions quelques Rembrandt repris à des Juifs, ils essayèrent encore une fois de me persuader, avec leur genre bon enfant, de laisser à Vienne toutes les œuvres de maîtres classés — m'expliquant que les œuvres de peintres inconnus devaient suffire à faire le bonheur des musées de Linz ou d'Innsbruck. Aussi, quelle tête ils ont fait lorsque je leur fis part de ma décision, à savoir que les grandes œuvres (sauf si elles pouvaient combler des vides dans les musées de Vienne) devaient être mises à la disposition des musées nationaux des autres provinces des Alpes et du Danube.

Le Führer s'adresse à Speer :

Budapest est de loin la plus belle des villes construites sur le Danube. Aussi je tiens tout particulièrement à faire de Linz une ville danubienne allemande qui surpasse Budapest. Je montrerai ainsi que le sens artistique des Allemands est de beaucoup supérieur à celui des Magyars. Non seulement, je ferai aménager de façon grandiose les rives du fleuve, mais j'ai tout un programme de construction de logements que l'on pourra considérer comme un modèle du genre. Au bord du Danube, nous aurons un grand hôtel réservé à l'organisation *Kraft durch Freude*, un hôtel de ville, selon les plans du professeur Giesler, une maison du Parti, d'après le projet de l'architecte Fick, un édifice destiné au Haut-commandement de l'Armée, un stade olympique et bien d'autres choses encore.

Pour ce qui est des ponts, et contrairement à ce qui existe à Budapest, je songe à faire construire un pont suspendu.

Par ailleurs, et pour braver la fausse science de l'Eglise catholique, je ferai construire sur l'autre rive du Danube un observatoire où seront représentées les trois grandes conceptions cosmologiques de l'histoire — celle de Ptolémée, celle de Copernic, celle de Hörbiger. La coupole de l'édifice contiendra un planétarium qui non seulement satisfera la soif de connaître des visiteurs, mais sera utilisable pour les recherches scientifiques. L'agencement intérieur sera largement inspiré par les idées du professeur Troost. A ce propos, une

curieuse confusion s'est produite. Je m'étais amusé à faire une esquisse de cet agencement, à l'aide de crayons rouge, bleu et vert, dont je dispose à l'Etat-Major. Et c'est précisément cette esquisse qu'involontairement j'ai envoyée à M^{me} Troost, en guise de carte d'anniversaire, au lieu de celle qui avait été préparée.

Au sujet des plans des édifices du Parti, le Reichsleiter Bormann m'a fait un très grand plaisir. A peine eut-il pris connaissance de ces plans qu'il mit spontanément à ma disposition les sommes nécessaires pour leur réalisation. Comme le trésorier du Parti a manifesté l'intention de financer l'entreprise, je n'ai pas jugé à propos d'accepter l'offre de Bormann, mais je lui en sais gré.

Il faut que Linz, dix ans après la fin de la guerre, soit la nouvelle métropole du Danube. Je m'enthousiasme toujours davantage à l'idée de l'embellissement de Linz, et je sais qu'en l'occurrence c'est l'artiste qui réagit en moi. Cette ville possède ce que nulle architecture, si grandiose soit-elle, ne pourrait lui donner : une situation unique au monde. En dépit des liens affectifs qui m'attachent à Linz, je puis dire que c'est cette seule considération qui m'a poussé à réaliser ce projet. Les Viennois auraient tort de s'en vexer et de croire que cela pourrait nuire à leur monopole ou aux intérêts culturels des provinces des Alpes et du Danube. Loin de moi l'idée d'amoindrir la position de Vienne — pour autant qu'elle se maintient sur une base solide. Mais quand on songe à la situation vraiment exceptionnelle de Linz, il n'est pas possible, par simple partialité en faveur des Viennois, de renoncer à faire de cette ville la métropole du Danube. Ce serait même un crime.

Au surplus, et ne serait-ce que pour faire enrager les Hongrois, il faut également tout mettre en œuvre en vue de l'agrandissement et de l'embellissement de Vienne. Ainsi nous rendrons aux Hongrois la monnaie de leur pièce, une fois le conflit terminé, pour les récompenser d'avoir si ponctuellement, dans tous les domaines, profité des circonstances et tiré les marrons du feu.

28

Munich, 27 avril 1942, midi.

Mise en valeur des territoires de l'Est. — Gigantesques voies de communication à établir. — Importance secondaire de la voie fluviale.

Le Führer s'entretient avec le professeur Giesler et avec le

ministre Esser de la mise en valeur des territoires de l'Est et aussi du problème des voies de communication :

Ces régions appellent une extension considérable du réseau ferroviaire actuellement existant. Mais il faudra éviter à ce propos de s'en tenir à des notions périmées. De même que des communications rapides avec Constantinople nous sont indispensables, il nous faudra une liaison rapide entre la Haute-Silésie et le bassin du Donetz. J'envisage des trains qui parcourront la distance à une vitesse moyenne de deux cents kilomètres à l'heure. Les wagons actuellement en service ne pourront évidemment être utilisés. Il faudra prévoir des voitures plus larges et vraisemblablement à deux étages, de telle façon qu'en accédant à l'étage supérieur le voyageur ait le privilège d'admirer la vue. Cela impliquera la construction de voies à écartement beaucoup plus large que les voies classiques, et il y aura lieu de les doubler d'emblée, afin de permettre un trafic suffisamment intense. Ces voies seront installées de manière que deux rails supplémentaires puissent assurer le trafic des trains de marchandises — dans les deux sens également. D'entrée, il faut voir grand, et j'envisage donc que la ligne principale — celle qui nous reliera au bassin du Donetz, par exemple — comprendra quatre voies. C'est seulement de cette façon que nous pourrions réaliser nos plans de mise en valeur des territoires de l'Est.

Il va sans dire que pour mener à bien cette gigantesque entreprise nous aurons de nombreuses difficultés à surmonter, mais ces difficultés ne doivent pas nous décourager.

Quant aux projets de liaison avec ces territoires par voie fluviale, ça ne tient pas debout. Là-bas, l'hiver est installé durant sept mois de l'année, et les conditions météorologiques qui règnent excluent toute possibilité d'un trafic fluvial suivi.

29

Berghof, 30 avril 1942, pendant le dîner.

Les ténors allemands. — Une politique pour nos théâtres lyriques. — Nos chefs d'orchestre. — Misère de Bruno Walter et de Knappertsbusch. — Un seul chef d'orchestre : Furtwängler.

Je regrette que l'Allemagne ne dispose actuellement que de deux

grands ténors, car cela oblige ces deux hommes à courir sans cesse d'une ville à l'autre, sans trêve ni repos. La faute en est aux directeurs de théâtres lyriques et aux chefs d'orchestre, qui ne se préoccupent pas assez du recrutement des nouveaux chanteurs. Du fait de leur incurie, les débutants sont obligés de se produire exclusivement sur les scènes de province. Et plus ils ont de talent, plus leur programme est chargé. Cela est malheureux, car un jeune chanteur ne peut interpréter, sans s'abîmer la voix, tous les rôles du répertoire. Loin de pouvoir développer leurs qualités et améliorer leur voix, ils s'usent au contraire prématurément. Ces constatations m'ont amené à charger le directeur artistique de l'Opéra de Munich de préparer, selon des principes rationnels, une troupe destinée au futur Opéra de Linz. Il y apportera tout le soin nécessaire et consacra à cette préparation le temps qu'il faudra — de deux ans à cinq ans. J'ai choisi cette méthode, car elle permettra, il me semble, à des artistes doués d'atteindre le maximum de leurs possibilités au lieu d'aller courir les cachets en chantant n'importe quoi et n'importe où. Nous ferons, durant la période de préparation de ces artistes, tous les sacrifices qui s'imposent. Cela ne doit pas compter si j'ai la garantie qu'au jour dit nous disposerons d'artistes qui soient au niveau des rôles que nous leur destinons.

Il est souhaitable que de nombreux directeurs des théâtres lyriques s'engagent dans cette voie, et nous pourrions ainsi disposer, dans quelques années, des artistes dont les scènes allemandes auront besoin. A ce propos, je dirai qu'il ne suffit pas de disposer de bons chanteurs. Qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, il faut en faire également des acteurs avertis et les rendre attentifs à leur aspect extérieur. Il est important qu'on ait du plaisir à les regarder. Sinon, il serait beaucoup plus simple de renoncer à jouer des opéras, les artistes se bornant à chanter leur rôle partition en main.

C'est en tout cas un mauvais système qu'un directeur fasse appel à des « tournées » lorsqu'il veut monter un spectacle de qualité exceptionnelle. Pourquoi sacrifier la troupe attirée au lieu de lui donner la possibilité de se mettre en valeur ? La bonne politique, c'est de permettre aux bons éléments locaux de manifester leurs qualités. Et quand parmi eux il se trouve un artiste dont la valeur dépasse la moyenne, il faut le retenir à tout prix, l'empêcher de se faire engager à Berlin, où il risque d'ailleurs de n'être pris que pour jouer les doublures.

Il ne suffit pas de former des chanteurs, il faut former aussi de grands chefs d'orchestre. S'il y en avait eu un nombre suffisant, au temps de la République de Weimar, la ridicule ascension d'un

Bruno Walter eût difficilement été possible. Celui-ci, à l'Opéra de Vienne, était considéré comme un zéro absolu. C'est la presse juive de Munich, à laquelle celle de Vienne fit écho, qui attira l'attention sur lui. Quelles louanges ! Ce n'était rien moins que le plus génial des chefs d'orchestre allemands. Or c'est l'Opéra de Vienne qui paya les pots cassés — car mis à la tête du magnifique ensemble de Vienne, Bruno Walter ne fut pas capable de jouer autre chose que de la musique de brasserie. Il fallut bien le congédier, et c'est alors qu'on se rendit compte — après qu'il se fut déconsidéré en déconsidérant du même coup l'Opéra de Vienne — qu'il y avait une grave pénurie de bons chefs d'orchestre.

Vienne dut faire appel à Knappertsbusch, qui lui, est bien un Germain aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Il croit malheureusement que son tempérament tient lieu de tout et qu'on peut faire de la musique en étant privé de tout sens musical. C'est une véritable malédiction d'assister à une représentation d'opéra lorsque Knappertsbusch est au pupitre. L'orchestre joue trop fort, les violons sont couverts par les cuivres, les voix des artistes sont étouffées. Au lieu d'un chant, on ne perçoit plus qu'une suite de cris, et les pauvres chanteurs ressemblent à des têtards. Quant au chef d'orchestre, il se livre à une telle gesticulation qu'on se dispense de le regarder.

Le seul chef d'orchestre dont les gestes ne figurent pas une mimique ridicule, c'est Furtwängler. Ses gestes partent du plus intime de son être. Il a eu le grand mérite, en dépit des faibles subsides alloués par l'Etat, de faire de l'Orchestre philharmonique de Berlin un ensemble très supérieur à celui de Vienne. Qu'on explique cela par le fait que les musiciens de Berlin disposent d'authentiques Stradivarius, cela me paraît sujet à caution. Ce qui doit être plus important, selon moi, c'est le fait que Berlin compte deux solistes tout à fait exceptionnels. L'un a vingt-trois ans, l'autre dix-neuf seulement. Quand on subit le charme de leur jeu cristallin, il est difficile de ne pas penser que le coup d'archet d'un musicien de vingt ans doit avoir plus de légèreté que celui d'un violoniste qui a atteint la soixantaine.

Dans la pensée de mettre à la tête de la future formation de Linz un chef de grand talent, j'ai demandé à Clemens Krauss de préparer un musicien qui se révèle digne de cet honneur.

30

Berghof, 1^{er} mai 1942, midi.

Problèmes d'architecture. — Nos architectes doivent voir grand. — L'exemple de Bayreuth, de Weimar et de Dresde. — Reflet d'humanisme de ces villes. — Développement de la vie culturelle.

Je suis reconnaissant au professeur Giesler d'avoir mené à bien la transformation du château de Klessheim, où nous devons recevoir nos hôtes de marque et qui a été inauguré par la réception du Duce. Ce qui m'y plaît surtout, c'est la disposition générale qui répond à notre conception de la grandeur. Rien d'étriqué et de mesquin comme chez les petits potentats. Au château de Klessheim, c'est une grande nation qui reçoit. Giesler a vu grand. Il a su ménager de vastes espaces entre la porte d'honneur et l'escalier, entre l'escalier et l'entrée des salles de réception.

Pour ce qui est de la notion d'espace, il est capital que nos architectes prennent l'habitude de voir grand. Ainsi ils éviteront de faire surgir des villes où les maisons seraient entassées les unes sur les autres, comme si l'idéal des humains était de se loger dans des boîtes. Je pense à des villes comme Zwickau, Gelsenkirchen et Bitterfeld. Si j'avais le malheur qu'on m'y exilât — dans ces lieux où il semble que la civilisation n'a pas pénétré — j'en serais moralement si aplati que cela me ferait l'effet d'un bannissement. Je suis bien décidé à faire pénétrer un peu de civilisation dans les plus petites de nos cités, en sorte que chacune d'elles puisse présenter d'elle-même une image toujours plus attrayante. Toute cité, il est vrai, ne peut prétendre à la civilisation que dans la mesure où elle a des traditions — ces deux idées vont de pair. Bayreuth, Weimar, Dresde, pour faire état d'exemples classiques, en témoignent. A la réflexion, il est vrai qu'il est assez difficile de rattacher une ville à l'idée de civilisation si des hommes célèbres n'ont pas respiré dans ses murs. C'est eux qui lui donnent ce reflet d'humanisme qui s'identifie à la longue avec leur image. Aussi devons-nous pour le moins nous attacher à ceci : que dans la plus petite de nos villes le représentant le plus en vue du Parti ne soit pas seulement le porte-drapeau de l'idée nationale-socialiste, mais encore le centre de ralliement de la vie culturelle. Même dans les cas où notre *Kreisleiter* ne pourrait, faute de l'étoffe nécessaire, remplir ce rôle, nous

devons nous efforcer de faire de lui, avec l'appui du Parti et de ses organisations, le centre de cette vie culturelle indispensable. Qu'il fasse l'office d'un point de cristallisation, qu'il agisse comme un élément catalyseur. Les conséquences suivront. Il ne suffit pas qu'une ville possède son musée et qu'on y conduise les écoliers. Nos représentants doivent se préoccuper d'y conduire aussi le plus grand nombre possible de nos hommes, aussi bien les soldats que les membres du Service du travail, par exemple. De la sorte, nous donnerons peu à peu au peuple tout entier le sens et l'amour de l'art. Et c'est aux jeunes qu'il faut s'adresser d'abord, en exerçant leurs yeux, en les habituant à voir. Des beautés éclatantes, ils passeront à des manifestations plus discrètes — et ils apprendront à reconnaître et à apprécier jusque dans leurs détails des œuvres dont la beauté leur était jusqu'alors inaccessible.

31

3 mai 1942, *midl.*

L'attentat de la Bürgerbräu. — Tentative d'un citoyen suisse. — Comment se prémunir contre les attentats. — Risques inévitables.

Lors des deux attentats au cours desquels ma vie fut mise en sérieux danger, je n'ai rien dû à l'intervention de la police, mais tout à un heureux hasard.

Le 9 novembre 1939, si j'ai quitté le Bürgerbräu dix minutes plus tôt qu'il n'était prévu, c'est uniquement parce qu'une conférence urgente m'attendait à Berlin, ce qui m'obligea à avancer le moment de mon départ.

Quant à la deuxième tentative, le citoyen suisse qui me guettait m'a régulièrement manqué, bien qu'il se fût posté aux alentours du Berghof et qu'il épiât chacune de mes sorties depuis trois mois. Il fut découvert par un employé du chemin de fer alors qu'il se rendait à Munich, où il espérait avoir plus de chance. Or il avait dépassé Munich, et il n'était porteur que d'un billet valable de Berchtesgaden à Munich. En l'interrogeant, le contrôleur apprit que ledit citoyen avait séjourné à Berchtesgaden où, prétendument, il devait remettre une lettre au Führer. Ces explications paraissant bizarres au contrôleur, il le fit arrêter. On trouva bien sur lui une enveloppe cachetée à mon adresse, mais elle ne contenait rien. L'homme ne tarda pas à faire des aveux complets.

Cet incident m'a confirmé dans l'opinion qu'il est pratiquement difficile à un homme dans ma situation de se prémunir contre un attentat. On est toujours à la merci d'un idéaliste qui fait d'avance le sacrifice de sa vie pour réaliser son plan. Et cela explique que tant d'attentats aient réussi au cours de l'histoire. La meilleure des mesures préventives, en somme, c'est de n'avoir pas d'habitudes trop régulières, d'aller et venir avec un peu de fantaisie. Mais ce n'est là qu'une règle de prudence, rien de plus.

Aussi bien, chaque fois que cela m'est possible, je sors par surprise et sans avertir la police. Ratenhuber, le chef de mon service de protection, et Kempka, mon chauffeur, ont pour instructions formelles de tenir secrètes mes sorties, et de s'y conformer même si ce sont des officiers de haut grade qui tentent de se renseigner à ce sujet. En effet, dès qu'elle est informée d'une de mes sorties, la police se met en branle-bas, prend des mesures d'un caractère inusité, ce qui a l'inconvénient d'attirer l'attention sur ma personne. J'en ai fait l'expérience au moment de l'Anschluss, à l'occasion de mon voyage à Presbourg. Sur le parcours de Vienne à Nikolsburg, et même au-delà, la police avait déployé toutes ses forces. Or celles-ci étaient insuffisantes pour tout englober sous leur protection, et c'est précisément ce qui était dangereux. Les agents de la police secrète, notamment, étaient vêtus de façon si voyante (manteaux de loden, imperméables et autres attributs) qu'on décelait leur identité au premier coup d'œil. Je décidai à un certain moment de modifier l'itinéraire prévu et de respecter les feux rouges lors de la traversée des agglomérations. De la sorte, mon voyage s'est poursuivi sans encombre.

La protection de la police est particulièrement indiquée lorsqu'un programme rigoureusement minuté a été établi. Mais même dans ces cas, l'activité de la police a un caractère intempestif, provoquant des attroupements et multipliant les dangers. Il faut toutefois en prendre son parti, spécialement dans des circonstances comme le 1^{er} mai, le 9 novembre, lors de la fête des moissons de Bückeburg (qui rassemble près de sept cent mille participants), et lors du défilé qui a lieu à Berlin le jour de mon anniversaire. A l'occasion de ces grands rassemblements, il est évidemment toujours à craindre qu'un quelconque illuminé, posté dans l'ombre, me tire dessus avec une arme munie d'un téléviseur. Il importe donc de surveiller tout particulièrement les endroits propices à un attentat de ce genre. S'il fait nuit, des projecteurs doivent être braqués dans toutes les directions. On évitera à ce propos, comme ce fut un jour le cas à Hambourg, de concentrer toute la lumière sur ma voiture ! Au surplus,

les rues étroites doivent être évitées dans la mesure du possible. Je considère, par exemple, que l'entrée de la rue qui conduit à l'Opéra Kroll, tout juste large de cinq mètres, est l'un des endroits les plus dangereux de Berlin, de ce point de vue.

Dès l'instant qu'il n'est pas possible de se prémunir totalement contre les risques d'attentat, je m'en tiens pour le surplus à cet adage viril qui dit que la fortune sourit aux audacieux, et dans les cérémonies dont le programme est rigoureusement fixé à l'avance, je reste tranquillement debout dans ma voiture. A supposer qu'un illuminé veuille m'abattre à coups de pistolet ou au moyen d'une bombe, le fait d'être assis n'améliorerait pas ma situation. Ma meilleure garantie, en somme, c'est que les êtres capables de sacrifier à l'avance leur vie par pur idéalisme sont plutôt rares. Je ne vois guère de bourgeois ou même de marxistes capables d'une telle abnégation. Les plus dangereux, ce sont les fanatiques suscités par l'Eglise ou les patriotes exacerbés d'un pays occupé par nos troupes. J'ai accumulé les expériences dans ce domaine, et je sais que même pour ceux-là les occasions favorables sont rarissimes. Un attentat auquel j'ai souvent pensé, c'est celui que l'on commettrait pendant la nuit, lorsque je voyage en auto. Une voiture qui nous suivrait trouverait des angles de tir faciles, sur mon chauffeur ou sur moi-même, lorsque nous entrons dans un virage. Mais, comme il y a longtemps que j'ai tiré les conclusions de l'attentat commis autrefois contre Rathenau, j'ai fait monter un projecteur à l'arrière de ma voiture, de sorte qu'au besoin il soit possible d'aveugler le conducteur de la voiture qui roule derrière nous.

32

3 mai 1942, pendant le dîner.

Respect de la volonté du testateur. — Le cas de Ludendorff. — Trésor artistique des villes et des communautés. — Difficultés avec le ministre de l'Education. — Privilèges à respecter. — Le statut de la ville de Brunswick. — A l'école des Romains. — Berlin ne doit pas monopoliser les ressources du Reich. — Ne pas piller les petits musées de province. — Les prétentions de la bureaucratie berlinoise. — Problème d'administration en fonction de la décentralisation du Reich. — Brimades des ronds-de-cuir. — Berlin n'est pas une ville d'art. — Le choix de Nuremberg.

Je ne veux pas, et j'insiste sur ce point, qu'on gêne les dernières

volontés d'un testateur — pour autant que, bien entendu, les dispositions prises par lui ne sont contraires ni aux intérêts de l'Etat, ni à ceux de la communauté nationale. Mais si l'Etat se mêle d'interpréter les dernières volontés d'un défunt, il s'engage dans une voie périlleuse, et cela peut l'entraîner plus loin qu'on ne penserait. Cela m'est apparu au moment de la mort de Ludendorff. Celui-ci, en effet, avait expressément stipulé dans son testament qu'il ne voulait reposer ni au cimetière des Invalides de Berlin, ni dans l'enceinte du monument de Tannenberg, mais à Tutzing. Malgré la déconvenue que j'en ai éprouvée, et par souci de ne pas créer un précédent, j'ai respecté la volonté du grand soldat.

Sur un autre plan, mais pour des raisons analogues, je prétends qu'il faut respecter absolument les droits de propriété que possèdent, en tant que personnes morales, les municipalités, les *gaus* et les *Länder*. En y portant atteinte, l'on porte atteinte à des principes essentiels, et l'on compromet l'avenir de nos communautés traditionnelles. J'imagine une commune qui constitue patiemment une collection d'objets d'art. L'idée qu'au bout d'une centaine d'années un homme d'Etat tout-puissant survienne et s'avise de disperser cette collection aux quatre vents, sous un prétexte quelconque, découragerait des associations et des corporations qui ont une existence légale et dont l'activité poursuit des buts d'intérêt public. Ces associations doivent être libres d'utiliser à leur gré les ressources dont elles disposent et leurs droits de propriété ne doivent en aucun cas être contestés.

Malheureusement, notre ministre de l'Education, qui est responsable de la vie culturelle du Reich, n'entend pas clairement ces notions. Il s'est cru autorisé, par exemple, à me proposer la suppression de l'Académie des mines de Leoben — son idée étant de rattacher cette institution à la haute école des sciences techniques dont la création est envisagée à Linz. Le camarade Rust, en me faisant cette proposition, ne s'est apparemment pas rendu compte qu'il ruinerait injustement la ville de Leoben, dont l'existence est en grande partie tributaire de son académie. Il néglige également ce fait élémentaire que Linz, qui ne possède pas de mines, n'est aucunement qualifiée pour abriter une institution de ce genre.

Le ministre de l'Intérieur du Reich agit avec la même absence de discernement quand il prive la ville de Lindau de sa qualité de chef-lieu, cette ville étant le centre culturel de la région du lac de Constance et devant perdre de la sorte le caractère qui fait son importance. Si l'on devait retirer à la ville de Brunswick le siège du gouvernement provincial sans lui donner, à titre de compensation,

quelque chose d'équivalent, ce serait vouer cette cité à la déchéance. J'ai alerté Goering à ce propos, et je lui ai demandé, dans le cas où il m'arriverait quelque chose, de ne pas se laisser imposer une modification au statut actuel de Brunswick. Notre ministre de l'Intérieur est un esprit exagérément schématique, et ses juristes ont trop tendance à travailler dans l'abstrait. Sans doute une ville de vingt-cinq mille habitants n'est parfois qu'un grand village et elle peut donc fort bien être administrée sous le contrôle direct du préfet. Mais il peut arriver qu'il s'agisse d'un ancien centre de culture et qui mérite d'être administré selon les particularités qui lui sont propres, dans le cadre autonome du district, et sans que l'Etat ait à intervenir.

Dans ce domaine, les Romains ont encore beaucoup à nous apprendre. En période de crise, ils savaient concentrer le pouvoir dans quelques mains — alors qu'en temps normal il était partagé entre de nombreuses personnalités. Pour ce qui est de l'organisation et de l'administration des villes, ils ont toujours tenu compte des nécessités du moment, sans négliger les éléments d'ordre politique ni ceux d'ordre culturel. Aussi bien devons-nous être attentifs à ne pas bouleverser cette géographie sans avoir étudié tous les aspects des problèmes qui se posent à nous. C'est la raison pour laquelle, par l'intermédiaire du Reichsleiter Bormann, j'ai interdit jusqu'à la fin de la guerre la suppression de districts et leur fusion. J'ai également pris des dispositions pour empêcher qu'à la faveur des circonstances créées par la guerre, et vu les difficultés de la construction, Berlin essaie de monopoliser, au détriment des autres villes, les faibles possibilités qui subsistent néanmoins. Plus une ville est grande, plus elle est tentée de jouer le rôle d'une métropole, au sens plein du terme, et donc de tout accaparer. C'est ce qu'a fait Vienne durant des siècles, rassemblant dans ses murs toutes les œuvres d'art du pays, vidant de leur sang les provinces des Alpes et du Danube. Il faudra veiller à ce que cela ne se produise pas à Linz, lorsque nous entreprendrons les travaux d'agrandissement de cette ville. Il ne faudra pas, par exemple, remplir les musées de Linz en vidant ceux de Munich ! D'emblée, cette idée m'a préoccupé, et c'est la raison pour laquelle j'ai fait acheter sur le marché libre toutes les œuvres qui doivent être rassemblées à Linz. Je ne veux pas de musées constitués au détriment des autres villes.

A supposer que même à titre exceptionnel, en ce qui concerne Linz, on se laissât aller — en vue de constituer des collections parfaites — à piller des petits musées de province, vous voyez tout de suite les conséquences : on ruinerait la base légale sur laquelle est

fondée la propriété des dites œuvres. Où s'arrêterait-on dans cette voie ? Dans ce cas, l'on pourrait tout aussi bien admettre les revendications de Liebel, le bourgmestre de Nuremberg — qui voudrait ramener dans sa ville toutes les œuvres qui ont pour auteurs des artistes originaires de Nuremberg. Quels conflits en perspective ! Il est d'ailleurs parfaitement inepte de prétendre qu'une œuvre doive être conservée dans la ville où elle a vu le jour. Une véritable œuvre d'art déborde toujours les étroites limites locales. Et cela n'empêche nullement que la gloire acquise dans le vaste monde par une œuvre d'art ne rejaillisse, en même temps que sur l'auteur, sur la ville dont celui-ci est originaire. Mussolini l'a si bien compris, qu'il a pu me faire cadeau du célèbre *Discobole*.

Le pire danger que puissent courir nos centres de vie artistique, c'est que la bureaucratie berlinoise élargisse encore son pouvoir. Elle se complait en effet dans une recherche de l'unification qui se traduit par une destruction de toute vie. Au lieu de voir les choses de haut et de n'intervenir qu'en cas de nécessité, elle prétend se mêler de tout. Le danger est d'autant plus grand que depuis vingt années cette bureaucratie n'a fait que se multiplier, tirant d'elle-même en quelque sorte le pouvoir de s'accroître sans cesse. Et cela explique qu'à la longue un médiocre fonctionnaire du ministère de l'Intérieur comme Suren ait fini dans la peau d'un sous-secrétaire d'Etat, en vertu du système d'avancement à l'ancienneté. Pourtant cet homme n'a jamais brillé, et ses interventions ont été plus souvent nuisibles qu'utiles.

Aussi, pour faire contrepoids à la nullité des ronds-de-cuir de l'Administration, il faut que nous recrutions dans le pays le plus grand nombre possible d'hommes capables pour les mettre à la tête de certains services. Mais il faut d'abord que nous donnions aux hommes de cette trempe la possibilité de faire leurs preuves dans des organisations indépendantes. Plus le Reich sera décentralisé au point de vue administratif, et plus il sera aisé de trouver des administrateurs *ad hoc* pour les postes-clés de l'organisation centrale, des administrateurs qui sachent se borner à donner des directives et à superviser le travail des services placés sous leurs ordres.

Si nous laissons à nos fonctionnaires la faculté de poursuivre leurs errements, il en résultera d'ici quelques années une totale désaffection du peuple à l'égard des services publics. Quant aux hommes qui ont des responsabilités, qui accomplissent un travail positif, les grands bourgmestres par exemple, ils n'accepteront pas indéfiniment d'être brimés par des cornichons irresponsables siégeant dans un ministère à Berlin — qui d'un trait de plume réduisent à néant

des efforts qui leur ont donné tant de mal, à eux et à leurs collaborateurs directs. Il est assez rare, en effet, quand ils interviennent dans des cas particuliers, que les fonctionnaires berlinois tombent d'accord avec les administrateurs compétents, qui ont étudié sur place leur affaire et qui savent nécessairement quelle décision s'impose. Ces fonctionnaires sont le plus souvent des esprits tout à fait étroits, qui ont fait leur carrière échelon par échelon. Ils finissent ainsi par obtenir des charges dont le prestige les épate eux-mêmes — alors qu'elles paraissent insignifiantes à des hommes qui ont l'habitude des responsabilités. Dites-moi quel homme de théâtre, au talent indiscutable, accepterait par exemple, au lieu de diriger une troupe, une fonction de rapporteur sur les questions de théâtre, à sept ou huit cents marks par mois ! Ces gens vivent confinés dans leur petit monde égoïste de la bureaucratie. Tout le reste leur échappe.

Quand je pense à Bayreuth, je suis atterré à l'idée qu'un jour il serait nécessaire de faire appel à l'aide financière de l'Etat, et de soumettre l'administration de cette ville au contrôle de la bureaucratie des ministères. Aussi est-ce l'une des raisons pour lesquelles je m'intéresse si fort aux deux fils de M^{me} Winifred Wagner. J'ai en effet l'espoir qu'ils seront à même de poursuivre l'œuvre de leur père et de leur mère. Tant que je vivrai, je ferai en tout cas tout ce qui est en mon pouvoir pour assurer à la cité de Richard Wagner le maintien de son prestige.

Pour sauvegarder l'existence de nos hauts-lieux culturels, je ne vois pas de meilleur moyen que de continuer d'en confier la garde aux villes qui les abritent actuellement.

Si brillante que soit la ville de Berlin, je n'imagine pas qu'on puisse en faire une métropole des arts. Mais elle joue à la perfection son rôle de métropole politique et militaire, et cela m'a frappé une nouvelle fois lors du dernier défilé organisé pour fêter l'anniversaire de ma naissance. Il n'empêche que l'atmosphère de Berlin n'est pas l'atmosphère d'une ville d'art.

Nous n'avons aucune raison de permettre à d'autres villes d'atteindre les dimensions de Berlin. Le Reich peut se suffire d'une ville de cinq millions d'habitants (Berlin), de deux qui en comptent deux millions (Vienne et Hambourg), et de celles, assez nombreuses, qui sont voisines du million. Ce serait un véritable non-sens d'agrandir encore nos grandes villes, et d'y canaliser toute la vie culturelle du Reich. J'ai dit un jour à Christian Weber que ce serait une idiotie de rattacher Starnberg à la ville de Munich. Pour conserver son caractère particulier, Munich doit demeurer ce qu'elle est.

Il était concevable que le Congrès annuel du Parti eût lieu à Munich. Je ne l'ai pas fait précisément parce que je désirais décentraliser nos manifestations et donner ainsi l'occasion à toute une série de villes, grandes, moyennes ou petites, de demeurer des foyers de vie culturelle allemande. Ainsi, notre grand rassemblement annuel ayant lieu à Nuremberg, cette ville connaît chaque année, durant dix jours, une animation extraordinaire et qui doit donner une idée de ce que devait être pour les anciens la cérémonie des Jeux Olympiques.

C'est pour des motifs du même ordre que j'ai refusé d'enlever à Leipzig le siège du Tribunal suprême du Reich. Je pense qu'un autre tribunal suprême, celui des affaires administratives du Reich, devrait être installé à Vienne. Quand la guerre sera terminée, j'aurai une conversation avec Himmler au sujet des facultés de médecine et des centres de la recherche médicale. Il tombe sous le sens que la médecine ne doit pas être fragmentée à l'infini — comme s'il pouvait y avoir une médecine militaire, une médecine SS et une médecine civile !

33

4 mai 1942, pendant le dîner.

Récupération de nos dépenses pour la guerre. — Intégration de vingt millions d'ouvriers étrangers dans le circuit économique allemand. — Un peuple n'est jamais ruiné par ses dettes.

Comment paierons-nous les dettes que la guerre nous a fait contracter ? J'ai déjà dit qu'il n'y a pas là de problème. Premièrement, les territoires que nous avons conquis par les armes représentent un tel accroissement de notre fortune nationale que cela suffirait déjà à compenser plusieurs fois nos dettes de guerre. Deuxièmement, l'intégration dans le circuit allemand de vingt millions d'ouvriers étrangers travaillant à bon compte, cela représente également un gain fort supérieur aux dépenses engagées pour la victoire. Un calcul tout simple, qui a échappé jusqu'ici aux chefs de notre économie, du moins à la plupart d'entre eux, permet — chose curieuse — de s'en rendre compte. Supposons que l'ouvrier étranger, au lieu de gagner deux mille marks par an, comme l'ouvrier indigène, n'en gagne que la moitié, et faisons le compte !

A propos du calcul de la fortune nationale, j'ai été amené à

expliquer un jour, même à Funk, ministre de l'Economie du Reich, que le standard de vie du peuple allemand était considérablement augmenté du fait de la main-d'œuvre étrangère à bon marché à laquelle nous avons recours. Comparons à ce propos ce que coûte la main-d'œuvre indigène avec ce qu'il faut payer aux ouvriers allemands de l'étranger.

Il n'y a d'ailleurs qu'à se référer aux exemples de l'histoire pour savoir qu'aucun peuple n'a jamais été ruiné par ses dettes. Dès lors, nos économistes peuvent dormir sur leurs deux oreilles et faire preuve d'un optimisme total en ce qui concerne les dépenses que la guerre nous impose.

34

5 mai 1942, midi.

Terres germaniques de la Wallonie et du Nord de la France.

Le Führer raconte, en plaisantant, qu'il a lu avec le plus vif intérêt, au cours de la nuit précédente, l'ouvrage de Petri, en deux volumes, que le journaliste Frentz a mis à sa disposition et intitulé « Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich » :

Cet ouvrage, publié en 1937, contribue à renforcer ma conviction que la Wallonie et le Nord de la France sont de vieilles terres germaniques. L'abondance des noms de localités à consonnance germanique, les usages d'origine germanique dans ces régions, les tournures de langage qui y ont subsisté — tout cela me prouve que ces territoires ont été systématiquement détachés (pour ne pas dire arrachés) de l'espace germanique.

S'il y a des territoires dont nous pourrions à bon droit réclamer la restitution, la Wallonie et le Nord de la France seraient certes du nombre !

35

5 mai 1942, pendant le dîner.

Les relèves du Duce. — Difficulté de trouver des collaborateurs compétents et sûrs. — Nécessité de ne pas déplacer constamment les hommes qui remplissent bien leurs fonctions. — Baldur von Schirach, Axmann,

Lauterbacher et Terhoven. — Lammers, un juriste de bon sens. — Importance des collaborations efficaces.

Bormann fait remarquer, au cours de la conversation, qu'à chaque nouvelle visite du Duce l'on voit à ses côtés des visages nouveaux — ce qui semble démontrer que le Duce renouvelle fréquemment ses collaborateurs. Le Führer enchaîne :

Si le Duce agit de la sorte, c'est sans doute qu'il ne peut faire autrement, car il sait aussi bien que moi que pour entreprendre une œuvre de longue haleine il est nécessaire de pouvoir compter sur une collaboration suivie de la part des hommes qui occupent certains postes. Si le Duce est constamment obligé de procéder à des relèves, je vois à cet état de choses les raisons suivantes : a) il ne dispose pas d'un nombre suffisant d'hommes de premier plan pour les postes importants, et il ne peut donc les maintenir longtemps en place ; b) les membres les plus qualifiés du parti fasciste sont régulièrement proposés pour la charge de préfet ; sinon le Roi (qui a le monopole de ces nominations) en prendrait prétexte pour faire affront au Duce — en ne nommant que des non-fascistes.

Je suis moi-même payé pour savoir à quel point il est difficile de trouver des hommes aptes à occuper les postes de commande. On est sans cesse amené à faire appel aux mêmes hommes ! Quand j'ai eu besoin de commissaires du Reich pour les territoires de l'Est, c'est le nom d'anciens gauleiters qui s'est imposé à mon esprit. J'ai tout de suite pensé, par exemple, à Lohse et à Koch. Je m'efforce pourtant de maintenir les hommes dans les charges où ils ont fait la preuve de leur capacité, afin de poursuivre avec eux une collaboration fructueuse. Le Reichsleiter Bormann a tout à fait raison quand il dit qu'une mission de courte durée ne permet jamais à un homme de donner pleinement sa mesure. Si l'on ne donne pas à un gauleiter l'assurance d'une mission de longue durée, il est inévitable que ses projets s'en ressentent et que son activité soit grevée d'un handicap. Cet homme se pose nécessairement une série de questions. Par exemple : « Comment mon successeur se comportera-t-il à l'égard des travaux que j'ai entrepris ? Exécutera-t-il les projets que j'ai établis ? Ne va-t-il pas déclarer, à propos de constructions que j'ai décidées, que l'emplacement a été mal choisi, que j'ai gaspillé de l'argent sans profit pour la communauté ?... »

Si j'ai trouvé des hommes pour occuper les postes-clés, pour la SS, pour la NSKK, pour le RAD — et là je dispose de personnalités de premier plan — je n'ai pas pu découvrir l'homme qu'il eût fallu

pour le placer à la tête de la SA. C'est bien la preuve de cette pénurie d'hommes de valeur qui se manifeste si souvent. En ce qui concerne la SA, qui fut notre troupe de choc avant la prise du pouvoir, c'est aujourd'hui une organisation sclérosée, toujours en retard d'une idée, toujours à la recherche de l'occasion propice. Quand je pense à cette décadence de la SA, je ne puis m'empêcher de me féliciter d'avoir trouvé, en la personne de Schirach, l'homme qu'il fallait pour diriger la Jeunesse nationale-socialiste. Schirach a indiscutablement le mérite d'avoir mis sur pied et organisé solidement le plus important des mouvements de la jeunesse qui existe dans le monde. C'est comme tout jeune homme que Schirach est venu à moi, s'étant déjà signalé par le succès de son activité parmi ses camarades étudiants. Quels chics garçons que ses collaborateurs et successeurs — Lauterbacher et Axmann, par exemple ! Je comprends donc parfaitement la remarque du Reichsleiter Bormann quand elle s'applique au travail absolument remarquable qui est celui de Lauterbacher comme gauleiter de Hanovre. Je suis sûr au surplus que le Reichsmarschall apprécie hautement les qualités de Lauterbacher dans sa charge de premier président. Quant à Axmann, les jeunes gens qui voyaient déjà en lui un grand idéaliste l'admirent certainement davantage encore depuis qu'il est revenu du front avec ses glorieuses blessures. Aux yeux de la jeunesse hiltérienne, Axmann incarne le modèle des vertus militaires. Je suis heureux aussi d'avoir trouvé en Terboven l'homme capable d'assurer la direction du plus difficile de tous les commissariats du Reich, celui de Norvège. Comme il me l'a répété aujourd'hui même, le gauleiter Terboven a l'impression d'être établi sur du sable mouvant dès qu'il relâche un peu son autorité. Contraint de faire arrêter les membres du corps enseignant norvégien qui croyaient pouvoir saboter les mesures prises par le commandement allemand, il les occupe en ce moment à des travaux de fortification. Ce qu'il y a de regrettable à ce propos, c'est que la bonasserie allemande se soit manifestée une fois de plus par le truchement des marins qu'on avait chargés du transport de ces pédagogues. Ils ont commencé par refuser de les prendre à leur bord, sous le prétexte qu'il n'y avait pas suffisamment de ceintures de sauvetage pour ces passagers, en cas de sinistre. Comme si ce n'eût pas été un plaisir pour ces Norvégiens d'être torpillés et envoyés au fond de l'eau par leurs chers amis Anglais !

Si, malgré tout, je dispose d'hommes qualifiés pour la plupart des postes importants, c'est principalement pour la raison que ces hommes n'ont pas une formation de juristes et parce qu'ils ont fait leur apprentissage à l'école de la vie. Parmi ceux qui ont la forma-

tion juridique, Lammers est le seul à ma connaissance qui soit un homme de grande valeur. C'est un homme précieux et qui dispose toujours d'une bonne base juridique pour étayer les décisions de l'Etat. Il ne confond pas les abstractions juridiques et les nécessités de la vie pratique. Le juriste Lammers est demeuré un homme de bon sens.

Mon activité politique n'eût certainement pas connu le succès si je n'avais pu compter à tout instant sur tant de collaborations efficaces.

Il y a des enthousiastes qui n'en reviennent pas encore du relèvement si rapide du peuple allemand et qui éprouvent le besoin de me défier — de faire de moi un prophète, un nouveau Mahomet, un deuxième messie. Eh bien, qu'ils sachent que ce rôle ne me convient nullement ! Je n'ai l'âme ni d'un prophète, ni d'un messie.

36

6 mai 1942.

Infiltration des Juifs dans la presse et dans le cinéma. — Comment ils agissent sur Hugenberg et sur Rothermere. — Indépendance de la presse nationale-socialiste. — Les ressources financières du Parti. — Comment Schwarz drainait l'argent. — Organisation du *Völkischer Beobachter*. — Amann, un homme d'affaires intelligent.

Une nouvelle d'Ankara vient d'être diffusée, selon laquelle l'Agence d'information turque aurait licencié toute une série de collaborateurs juifs. A ce propos, le Führer rappelle que l'opinion publique est faite par les Juifs dans tous les pays actuellement en guerre avec l'Allemagne — comme c'était le cas en Allemagne même, à l'époque de Weimar. Le Führer continue :

De tout temps les Juifs ont su se glisser partout où l'on peut agir sur l'opinion publique, et c'est ainsi qu'ils occupent de puissantes positions dans la presse et dans le cinéma. Mais ils ne se contentent pas d'exercer une influence directe. Ils savent qu'ils parviennent encore mieux à leurs fins quand ils demeurent dans la coulisse, quand ils agissent par des moyens détournés. Ils sont particulièrement dangereux quand ils font la loi dans une agence de publicité, car ils ont ainsi le pouvoir de ruiner un quotidien récalcitrant, simplement en lui coupant les annonces. J'ai été édifié à ce sujet quand

j'ai su de quelle manière Hugenberg et Rothermere durent renoncer, chacun pour leur compte, à mener une politique qu'ils estimaient d'intérêt national. Les Juifs les menacèrent de priver leurs journaux de toute publicité. Lors d'une visite au Berghof, Lord Rothermere m'a raconté lui-même comment les Juifs s'y prirent après qu'il eut publié deux articles favorables au mouvement de Mosley. Il m'a expliqué aussi à quel point il était difficile de réagir immédiatement à de telles pressions.

Ma force, c'est d'avoir organisé d'emblée la presse nationale-socialiste de telle façon que, contrairement à ce qui se passe pour les autres journaux, elle fût indépendante des agences juives de publicité, et donc invulnérable sur le plan financier. Cette heureuse expérience m'a incité à donner au Parti lui-même une indépendance aussi totale dans ce domaine. Et j'y suis parvenu d'autant plus vite que j'ai eu en la personne de Schwarz, actuellement trésorier du Reich, un collaborateur capable de drainer l'argent vers le Parti : cotisations, recettes des meetings, etc. Le comportement de Schwarz a été si habile que le Parti a encore pu financer lui-même la campagne décisive de 1932.

En dehors de Mutschmann, c'est le Dr Ley qui assura les plus grosses recettes à nos réunions publiques. Ainsi, en me faisant passer pour un authentique monstre, il réussit à susciter une telle curiosité chez les industriels et les femmes de ces industriels qu'ils payèrent jusqu'à deux cents marks la place pour m'entendre parler dans une salle de Cologne. Malheureusement, les recettes énormes de nos meetings se trouvaient englouties dans les entreprises de presse de Ley — qui ne s'était pas rendu compte que les imprimeries appartenant au Parti causaient la ruine des journaux du Parti. Lors de nos tournées de propagande, il appartenait à ces imprimeries de confectionner les papillons et affiches nécessaires sans aucune garantie de paiement. Un homme comme Müller, qui exploitait à son propre compte l'imprimerie du *Völkischer Beobachter*, ne fut jamais victime de cet abus. Il n'acceptait de telles commandes que contre paiement comptant et refusait toute commande douteuse en faisant remarquer que ses ouvriers ne se nourrissaient pas avec des convictions politiques mais avec les gages qu'il leur payait. Nos chefs locaux, au contraire, se figuraient que les bons sentiments devaient servir de moyens de paiement à l'égard des imprimeries appartenant au Parti, ce qui était une façon de vouer ces imprimeries à la ruine.

Si je suis parvenu à maintenir le *Völkischer Beobachter* durant toute la période de notre combat, alors que ce journal avait déjà

connu trois faillites au moment où je le repris, je le dois en premier lieu à la collaboration du Reichsleiter Amann. Celui-ci, en homme d'affaires intelligent, n'acceptait de prendre la responsabilité d'une entreprise que si elle présentait, dans le plein sens du terme, les caractères d'une affaire. Sinon, il y renonçait immédiatement. Grâce à ces procédés, la société d'édition Eher, propriétaire du *Völkischer Beobachter*, est devenue en quelques années le plus puissant trust de journaux du monde, à tel point que les rois de la presse américaine font figure de nains par comparaison. Cette réussite est d'autant plus remarquable qu'au moment où je repris le *Völkischer Beobachter* le journal ne comptait que sept mille abonnés. Pas un contrat de publicité en poche — et dans la caisse, pas un sou pour acheter le papier nécessaire !

Sans ces éternels soucis que m'a valu la presse du Parti, il est probable que je ne comprendrais pas grand'chose aux affaires, mais cela m'a servi d'école. Le moment le plus tragique, ce fut en 1932, quand je dus signer toutes sortes d'engagements pour financer notre campagne électorale. J'ai signé ces engagements, au nom du Parti, avec le sentiment que tout était perdu si nous ne remportions pas la victoire. De même aujourd'hui, je signe des engagements au nom du Reich, tout à fait confiant dans notre succès, mais convaincu aussi que si la guerre ne se terminait pas victorieusement pour le Reich, tout serait inéluctablement perdu pour le peuple allemand — en sorte qu'aucune dépense ne sera jamais trop élevée si elle doit contribuer à nous assurer la victoire.

37

7 mai 1942, pendant le dîner.

La perte du cuirassé anglais *Edinburgh*. — Hypocrisie des Anglais. — Respect de la vérité chez les Allemands.

Une dépêche Reuter vient d'annoncer la perte du cuirassé anglais de 10.000 tonnes « *Edinburgh* ».

Nous pouvons dire que nous avons habilement extorqué cette nouvelle aux Anglais. N'ayant pu assister au naufrage, le commandant du sous-marin à qui revient le mérite de cet exploit s'est

contenté d'annoncer que l'*Edinburgh* avait été touché par une torpille. Dans ces conditions, notre communiqué officiel ne pouvait être rédigé qu'en termes prudents. Tenant compte de certaines circonstances en rapport avec l'éclatement de la torpille, on pouvait toutefois considérer comme certaine la perte du cuirassé et dès lors y faire des allusions dans des nouvelles officieuses. Nous avons ainsi contraint les Anglais à en avouer la perte. Je tire deux enseignements de ce fait-divers :

1° En ce qui concerne la vérité, l'Allemand se montre en général scrupuleux. Mais ce n'est pas une raison pour pousser l'honnêteté jusqu'à la pédanterie. Il arrive assez souvent que je reçoive des échos du front à propos des déclarations exagérément mesurées que contiennent parfois nos communiqués officiels. En les lisant, nos troupes éprouvent le sentiment que nous n'apprécions pas à leur vraie valeur les prouesses qu'elles accomplissent.

2° Quand on a une certitude — que ce soit dans le domaine politique ou dans le domaine militaire — il faut proclamer hautement cette certitude à la face du monde. Faute d'agir de la sorte, l'on ne parviendra jamais à faire cracher la vérité par ces hypocrites notoires que sont les Anglais.

38

8 mai 1942, midi.

Le rôle de la Crète. — Pas de flotte allemande dans la Méditerranée.

Je ne tiens pas à faire de la Crète un point d'appui allemand. Une telle attitude nécessiterait la présence d'une flotte allemande dans la Méditerranée, ce qui créerait un perpétuel danger de conflit avec la Turquie. Notre mainmise sur la Crète, cela ne signifierait rien d'autre, aux yeux des Turcs, que le début d'un conflit avec eux au sujet du contrôle des Dardanelles. Comme il ne saurait en être question, notre expédition en Crète se traduira tout au plus par l'établissement sur cette île d'un centre pour notre organisation *Kraft durch Freude*.

39

8 mai 1942, le soir.

Séances secrètes au parlement britannique.

Le Führer attire l'attention sur le fait que le parlement britannique a déjà tenu une vingtaine de séances secrètes. Il ajoute :

Jusqu'à maintenant nous n'avons rien appris de positif sur ce qui s'est dit au cours de ces séances. C'est là une marque de la puissance anglaise et du sentiment de solidarité qui lie les Anglais entre eux.

40

11 mai 1942, pendant le dîner.

A propos de la production du miel.

Les apiculteurs allemands pourraient produire dix fois plus de miel. On ne devrait pas oublier que, dans l'Antiquité et au Moyen âge, le miel était l'édulcorant par excellence et qu'on l'utilisait même pour sucrer le vin. Quant au *Meth*, cette vieille boisson traditionnelle qu'on servait encore dans les kermesses du temps de mon enfance, elle était également préparée avec du miel. Le premier gâteau qu'on ait exporté était à base de miel. C'est le gâteau de Nuremberg.

41

12 mai 1942, midi.

Un sanctuaire national pour nos grands hommes. — Notion allemande de la famille.

Il est tout à fait légitime qu'un peuple ait le désir de voir reposer ses grands hommes dans une sorte de sanctuaire national. Conformément au désir qu'il en a exprimé, Ludendorff a été enterré à

Tutzing, mais je ne perds pas l'espoir que sa femme acceptera un jour que nous transférons sa dépouille à la nouvelle *Soldatenhalle* de Berlin. Mais elle ne donnera vraisemblablement son accord qu'en échange de l'assurance qu'elle pourra elle-même reposer aux côtés de son mari. Dans le même ordre d'idées, les membres de la famille Hindenburg ont accepté pour le « vieux monsieur » la sépulture du monument de Tannenberg, à la condition expresse qu'une place y serait réservée à sa femme. Ce désir correspond à la notion allemande de la famille, et il doit être scrupuleusement respecté. Dans le cas de nos grands hommes, très souvent leur épouse a été pour eux la compagne idéale de toute une vie, la camarade fidèle jusqu'à la mort, le soutien inébranlable à travers toutes les vicissitudes, une intarissable source de force.

42

12 mai 1942, pendant le dîner.

Principes économiques raisonnables. — Le problème des corps gras et l'huile de baleine. — Erreurs commises par la Prusse dans les territoires allemands de l'Est. — Organisation de la colonisation allemande. — Cent millions de Germains à l'Est. — Main-d'œuvre fournie par les prisonniers de guerre. — Impératif de la nécessité. — Explication du recul des populations de sang germanique à l'Est. — S'imposer par la force, si besoin en est. — Leçon à tirer du comportement des Français en Alsace. — Problèmes concernant l'Alsace et la Lorraine. — Prudences qui s'imposent dans une politique de germanisation. — Les Juifs aux yeux bleus et aux cheveux blonds. — Régénération du sang et problèmes moraux. — Le mariage à l'essai. — Nostalgie et sens poétique des races nordiques. — Le « cannibalisme moral ».

Si nous voulons résoudre de façon satisfaisante les problèmes qui se posent sur le plan alimentaire et sur le plan industriel, nous devons revenir à des principes économiques raisonnables. Les conceptions saines, dans ce domaine, ont malheureusement disparu au moment où nos économistes commencèrent à influencer nos politiciens.

Par exemple, en ce qui concerne les matières grasses, notre position serait toute différente si, en temps opportun, nous avions accordé suffisamment d'intérêt à la pêche de la baleine et à l'exploitation rationnelle de ce cétacé. Non seulement l'huile de baleine a des vertus anti-rachitiques, mais elle a l'avantage de pouvoir être

conservée indéfiniment. Nous disposons aujourd'hui de procédés qui permettent d'utiliser la baleine dans la proportion de quatre-vingt-huit pour cent : en plus de l'huile, la chair mise en conserve, la peau servant à la fabrication du cuir, les fibres des nageoires fournissant les éléments d'une étoffe inusable.

L'organisation de la pêche de la baleine est donc pour nous un problème de brûlante actualité.

Le gauleiter Forster rappelle qu'en 1830 la ville de Thorn avait une population où l'élément allemand dominait, mais qu'en 1939 il n'en restait plus que des vestiges insignifiants. Cela entraîne le Führer à faire les réflexions que voici :

La faute en est imputable à la politique suivie par la Prusse au cours de ces cent cinquante dernières années. Durant cette période, le gouvernement prussien a fait de ces territoires allemands de l'Est une véritable colonie pénitentiaire — n'y expédiant que les instituteurs, les fonctionnaires et les officiers auxquels on avait quelque chose à reprocher ou que l'on voulait écarter de certaines fonctions.

Il faut absolument qu'au cours de dix ans d'activité à l'Est nous arrivions à réparer toutes les erreurs commises par la Prusse. J'exige qu'au bout de cette période mes gauleiters soient en mesure de m'annoncer que ces régions sont redevenues allemandes.

Forster affirme que ce but peut être atteint dans la province de Dantzig - Prusse-Occidentale. Cela nécessiterait, selon lui, qu'on fit appel aux meilleurs éléments de l'ancien Reich, et en choisissant dans la mesure du possible des hommes qui n'aient pas dépassé la quarantaine. Aux hommes plus âgés l'on peut en effet appliquer cet adage que « les vieux arbres ne supportent pas d'être transplantés ».

Bien entendu, c'est aux jeunes qu'il faut avoir recours en premier lieu pour ces territoires de l'Est. Il faut leur inculquer la fierté de se rendre dans des pays où ils ne trouveront pas leur lit tout préparé, où ils auront au contraire tout à créer — leur faire savoir que nous comptons sur eux pour bâtir quelque chose de grand. Un élément d'attrait pour ces jeunes, c'est qu'en s'expatriant ils trouveront des conditions d'avancement infiniment plus rapides que leurs camarades moins entreprenants, demeurés tranquillement chez eux et voués à l'ornière des chemins battus. C'est sur cette particularité qu'il faut insister pour que joue le mirage des terres nouvelles de l'Est.

Ma politique, c'est d'agir de telle manière qu'à la longue ce soient cent millions de Germains qui aient pris pied là-bas. Aussi faut-il mettre tout en œuvre pour que la progression soit constante, pour que, millions après millions, la pénétration germanique s'y étende. Dans dix ans d'ici en tout cas, il faut qu'on puisse m'annoncer que vingt millions d'Allemands sont installés dans les territoires déjà incorporés au Reich et dans ceux que nos troupes occupent en ce moment.

Ce qu'il est possible de faire pour fournir aux habitants de ces régions les éléments de la civilisation, nous en avons une idée par ce que les Polonais eux-mêmes sont parvenus à réaliser au cœur de la ville de Gotenhafen, en y traçant de larges et belles artères.

Le gauleiter Forster intervient. Il prétend que, même en période de guerre, certaines nécessités d'ordre culturel ne doivent pas être négligées. Reprenant l'exemple de Gotenhafen, il remarque que cette ville possède trois petites salles de cinéma, mais pas une grande salle. Aussi, lorsque les navires de guerre relâchent dans ce port, les marins (qui se réjouissent pourtant d'aller à terre) ne savent où trouver les distractions dont ils sont avides. Or le matériau nécessaire à l'édification d'une grande salle de spectacle, qui pourrait être équipée accessoirement en cinéma, existe sur place. Si la construction ne peut en être entreprise, c'est simplement parce qu'on a refusé d'accorder la main-d'œuvre nécessaire, qu'on peut trouver parmi les prisonniers russes. Le Führer reprend :

En de pareils cas, les nécessités d'ordre technique doivent primer toute autre considération, à savoir par exemple si l'on a le droit de mobiliser provisoirement pour ce travail soixante prisonniers de guerre. Si le gauleiter Forster dispose du matériau, il faut qu'on lui octroie sans hésiter les prisonniers de guerre dont il aura besoin pour la durée de ces travaux.

D'une façon générale, j'estime que les nécessités d'ordre pratique doivent être considérées dans de tels cas comme déterminantes, et surtout lorsqu'il s'agit de travaux à exécuter dans les territoires de l'Est. Il faut passer outre, résolument, aux conseils de modération édictés à Berlin autour d'un tapis vert. Trop de fautes ont été commises par le gouvernement prussien, dans ces territoires que nous avons récupérés, pour qu'il nous soit possible de nous y comporter à coups de théories.

Pour peu que l'on recherche les causes de la diminution de la population de sang germanique dans ces régions, d'emblée on

en découvre deux : la noblesse et le clergé. On sait à quel point, dans les luttes politiques, l'église catholique a fait cause commune avec la Pologne. Ce que l'on sait moins, c'est que dans ces régions la noblesse allemande s'est désintéressée complètement du germanisme et a négligé de faire passer les intérêts allemands avant tous les autres. Ces gens, au contraire, ont mis au premier plan les relations de caste, même s'il s'agit de nobles polonais. Le gauleiter Forster a parfaitement raison de dire que cette tendance a été fortement encouragée par le goût et la pratique de la chasse, cette sorte de « franc-maçonnerie verte ». On a tout fait pour déposséder les petits propriétaires allemands et pour remplacer les ouvriers agricoles de race allemande par des ouvriers polonais. De la sorte, il n'est pas exagéré d'affirmer que la noblesse allemande a porté un coup mortel à l'idée germanique et qu'elle a sapé tous les efforts qui furent tentés pour la maintenir dans ces régions.

Le gouvernement prussien, en ne contrecarrant pas ces tendances, a fait preuve d'une ignorance totale en matière de connaissances historiques. Ce n'était évidemment pas sans de bonnes raisons que les empereurs allemands s'étaient appliqués à constituer et à maintenir dans ces territoires du Sud-Est de nombreuses petites colonies germaniques. C'était à dessein qu'ils le faisaient, et leur politique voulait que dans ces marches du Reich vécût et se développât une population de race allemande aussi dense que possible. Si nous prétendons corriger les erreurs du siècle dernier en ce domaine, nous devons agir de façon radicale. Nous devons nous rappeler l'exemple des chevaliers des ordres germaniques, lesquels ne mirent pas des gants pour s'imposer. Ils avaient la Bible dans une main, leur épée dans l'autre. Ainsi nos soldats de l'Est doivent être animés par la foi nationale-socialiste et ne pas hésiter à s'y imposer par la force, si besoin en est.

Nous pouvons même tirer une leçon de la manière dont les Français se sont comportés en Alsace. Sans le moindre égard pour les générations d'hommes qui auraient à en souffrir, ils ont travaillé à supprimer en Alsace toute trace d'influence allemande, imposant avec brutalité à la population la culture et les mœurs de la France. En pratiquant de même, nous extirperons impitoyablement le bilinguisme dans ces territoires, et les moyens radicaux auxquels nous aurons recours prouveront leur efficacité même sur la population rebelle à la germanisation. Nous aurons rapidement une situation nette, en sorte qu'à la deuxième génération déjà, au plus tard à la troisième, ces régions seront complètement pacifiées.

En ce qui concerne l'Alsace et la Lorraine, si nous voulons refaire

de ces provinces des terres authentiquement allemandes, il faudra en chasser tous ceux qui n'accepteront pas spontanément d'être des Allemands. Le gauleiter Bürckel a déjà pris des mesures rigoureuses dans ce sens — mais il sera nécessaire d'éliminer encore un quart de million d'Alsaciens francisés. Faudra-t-il les envoyer en France ou au contraire les établir dans les territoires de l'Est ? Du point de vue des principes, cela n'a pas grande importance. Il s'agit là d'une pure question d'opportunité. Quant à combler le vide qu'ils auront creusé, ce n'est pas un problème difficile à résoudre. Le pays de Bade à lui seul pourrait fournir d'innombrables fils de paysans tout disposés à s'établir en Alsace ou en Lorraine, et cela d'autant plus qu'ils ne pourront demeurer dans leur patrie actuelle. En effet, les fermes badoises sont trop petites pour qu'une famille allemande puisse y élever plus de deux enfants.

Pour ce qui est de la germanisation des territoires de l'Est, nous n'y parviendrons qu'en utilisant des moyens extrêmement rigoureux. Mais je suis persuadé que ces territoires auront une profonde empreinte germanique après cinquante ans d'histoire nationale-socialiste !

Le gauleiter Forster fait état des problèmes qui se posent à l'occasion de nombreux cas particuliers. Il cite le cas d'un ouvrier polonais occupé au théâtre de Graudenz et qui demande d'acquérir la nationalité allemande en invoquant le fait qu'il [compte] parmi ses ascendants une grand-mère allemande. Est-il indiqué de repousser d'emblée cette demande ? Ce qui est certain, c'est que le travail accompli par cet ouvrier polonais au théâtre de Graudenz, aucun Allemand ne voudrait le faire. De même, ajoute Forster, en ce qui concerne les sœurs de charité catholiques, qui se prodiguent auprès des malades contagieux, de même en ce qui concerne les femmes polonaises qui tiennent le ménage d'un grand blessé de guerre allemand. L'opinion de Forster, dans les cas où un Polonais souhaite de devenir Allemand, c'est qu'il faut se décider d'après l'impression générale faite par le candidat. Même si l'ascendance n'est pas nettement établie, on peut s'en tenir à certains caractères ethniques qui ne trompent pas, tenir compte du caractère de l'individu, de son intelligence. Toujours selon Forster, il semble bien que le professeur Günther, spécialiste de ces questions, ait raison quand il affirme, après avoir parcouru pendant une dizaine de jours la province de Dantzig, que les quatre cinquièmes des Polonais qui vivent dans le nord de cette province pourraient être germanisés. Et Forster ajoute qu'il ne faut pas oublier, devant ces décisions à prendre,

que la vie est toujours plus forte que les théories, qu'il faut donc germaniser ce qui peut l'être, en tenant compte des expériences valables et en se laissant guider par le bon sens. Dans les parties sud et sud-est de cette province, il serait plus indiqué de commencer par y établir des garnisons — afin de « rafraîchir » le sang de la population, quitte à examiner plus tard ce qui d'elle est susceptible de germanisation. Mais ce qu'il faut éviter avant tout dans ces régions, et durant toute la période intermédiaire, c'est d'y introduire des prêtres allemands. Mieux vaut y maintenir le clergé polonais. Les prêtres polonais, étant donné la pression qui peut être exercée sur eux, sont plus malléables. On peut compter sur eux pour aller chaque samedi demander aux services du gouverneur quel doit être le sujet de leur sermon du lendemain. Ce qui serait mieux encore (1), ce serait de persuader l'évêque polonais de demeurer en rapport étroit avec le gauleiter allemand — ce qui permettrait de transmettre, par son intermédiaire, les consignes qui s'imposent à tous les prêtres qui dépendent de lui. De cette façon, conclut Forster, il serait possible de maintenir l'ordre dans le pays, même pendant la période de transition.

Ces vues du gauleiter Forster soulèvent de nombreuses objections, en particulier de la part du Reichsleiter Bormann. Celui-ci admet le caractère nécessairement empirique de certaines décisions à prendre, mais il pense, en ce qui concerne les Polonais, qu'il faut se garder de les germaniser à une trop grande échelle, par crainte qu'ils n'inculent à la population allemande une trop forte dose de leur sang, ce qui pourrait avoir des conséquences dangereuses. A cet instant, le Führer reprend la parole :

Il n'est pas possible d'émettre un avis de portée générale quant aux dispositions que pourraient avoir les Slaves à subir l'empreinte germanique. En effet, la Russie des tsars, dans le cadre de sa politique panslaviste, a propagé et imposé la qualification slave, l'appliquant aux peuples les plus divers, sans aucun lien entre eux du point de vue de la race. Ainsi, c'est un pur non-sens de donner l'étiquette slave aux Bulgares, qui sont d'origine turkmène. De même en ce qui concerne les Tchèques. Il suffit qu'un Tchèque laisse pousser sa moustache pour qu'on s'aperçoive, à la façon dont elle tombe, qu'il est de filiation mongole. Chez les prétendus Slaves du Sud, les caractères dinariques prédominent. Si j'envisage le cas des Croates, je puis dire que, du point de vue ethnique, il serait

(1) Note manuscrite de Bormann en marge du texte : « Selon l'opinion tout à fait erronée de Forster. »

souhaitable de les germaniser. Et pourtant, des raisons d'ordre politique font qu'une telle entreprise doit être totalement exclue.

Une constatation s'impose. Cette question de la germanisation de certains peuples ne doit pas être examinée à la lumière d'idées abstraites et de théories. Nous ne devons envisager que des cas particuliers. Le seul problème est de savoir si les ressortissants de telle race peuvent s'agréger à la population allemande en l'améliorant, ou si au contraire (comme c'est le cas dans le mélange du sang juif et du sang allemand) cette expérience doit donner des résultats négatifs.

Quand l'on n'est pas tout à fait convaincu que les étrangers qu'on voudrait faire entrer dans la communauté allemande constitueraient pour elle un apport bienfaisant — eh bien, mieux vaut y renoncer, quelles que puissent être les considérations d'ordre sentimental qui nous pousseraient à entrer dans cette voie. Il y a beaucoup de Juifs aux yeux bleus et aux cheveux blonds, et nombreux sont parmi eux ceux qui se font les avocats de la germanisation de leurs congénères. Il est pourtant établi, dans le cas des Juifs, que si chez eux les caractères somatiques de la race sont parfois absents, l'espace d'une ou deux générations, ils reparaissent inévitablement à la génération suivante.

Une remarque que j'ai faite, en visitant l'arsenal de Graz, m'a frappé. C'est que, parmi les mille armures qui y sont exposées, aucune ne permettrait à un Carinthien d'aujourd'hui de s'en revêtir — car elles seraient toutes trop petites. Je vois là une preuve que les représentants des tribus germaniques qui se sont installés autrefois en Carinthie n'y ont pas seulement renouvelé le sang des autochtones mais qu'ils se sont imposés à eux, du fait de leur sang plus vigoureux, créant ainsi un nouveau type racial. Cette considération m'encourage à faire stationner des troupes ethniquement saines dans toutes les régions où la race est déficiente, afin d'y renouveler le sang de la population.

Et si l'on m'objecte qu'une telle pratique pourrait ébranler le sens moral du peuple allemand, je suis prêt à répondre que cela est tout juste propre à effaroucher la morale hypocrite de la prétendue élite des dix mille. Ces gens sont choqués à l'idée qu'un Turc possède quatre femmes légitimes, mais ils admettent sans sourciller que des princes prussiens aient quarante maîtresses, et même davantage, au cours de leur existence. Ce pharisaïsme me met dans un état de fureur indicible. Ainsi, le prince prussien, qui se fatigue de ses maîtresses successives, peut les renvoyer l'une après l'autre comme des hochets sans importance, et il y a chez nous des crétins pour les trai-

ter en gens d'honneur. Et les mêmes faux-jetons accablent de leurs sarcasmes le brave citoyen allemand qui, sans égard pour l'esprit de caste, épouse la fille à qui il a fait un enfant. Ce sont ces hypocrites qui supportent la responsabilité des avortements en masse et de toutes ces femmes en bonne santé qui sont privées d'hommes, à cause des préjugés qui règnent. Y aurait-il donc une plus belle consécration à l'amour de deux êtres que la naissance d'un bel enfant éclatant de santé ? Bien qu'il soit évident, aux yeux de n'importe quel être raisonnable, que la nature bénit l'amour de deux êtres en leur accordant un enfant, ces sinistres abrutis prétendent faire dépendre la considération d'un homme ou d'une femme d'un sceau donné par l'Etat — comme si cela était important dans les liens qui unissent deux êtres qui s'aiment !

A mon point de vue, c'est réellement l'idéal que deux êtres s'unissent pour la vie, leur amour étant sanctifié par la présence d'un enfant. Si nos fermes sont souvent restées durant des siècles, voire jusqu'à sept cents ans, dans la même famille de paysans, c'est la plupart du temps parce que les mariages n'y ont été décidés que lorsqu'un enfant était en route. Et pendant des siècles, l'Eglise catholique s'est pliée à cet usage, tolérant ce que l'on appelait l'*essai*. Quand la naissance de l'enfant approchait, le prêtre rappelait au futur père son devoir de contracter mariage. Malheureusement, le protestantisme a rompu avec ces saines habitudes, préparant la voie à l'hypocrisie, à l'aide de lois écrites ou non écrites, le but étant de conférer un caractère honteux au mariage provoqué par la venue d'un enfant. Il faut pourtant reconnaître, si l'on veut dire la vérité, qu'une grande partie de la noblesse prussienne ne doit son existence qu'à des *faux pas* imputables à des filles de la bourgeoisie. Ces préjugés d'ailleurs ne s'exercent qu'à sens unique, et la logique ne gêne nullement nos cafards — car ils admettent fort bien la dissolution légale du mariage sous le prétexte d'une *répulsion insurmontable* entre les époux. S'il est contraire à la nature de prétendre maintenir une union où les conjoints sont incapables de s'entendre, il n'est pas moins faux d'empêcher un mariage que justifierait une parfaite entente réciproque. Mon âge me met à l'abri du soupçon que je pourrais en l'occurrence plaider *pro domo*, et je puis donc attirer l'attention sur l'importance de ce problème.

Je n'aurai pas de repos, aussi longtemps que je ne serai pas parvenu à reconstituer un noyau de sang nordique partout où la population a besoin d'être régénérée.

Si, à l'époque des migrations, parmi les grands courants ethniques qui exerçaient leur influence, notre peuple a reçu en partage des

dons si divers, ceux-ci n'ont pris toute leur valeur qu'à raison de l'existence d'un noyau racial nordique. Ainsi nous avons acquis le sens de la poésie, la tendance à la nostalgie qui s'exprime dans la musique. Mais c'est grâce aux particularités qui sont propres à notre race, et qui se sont conservées en Basse-Saxe, que les apports extérieurs furent harmonisés — car nous possédons une faculté qui englobe toutes les autres : le sens impérial, le pouvoir de raisonner et de construire froidement.

Dans les notes où furent consignés les propos de Frédéric le Grand, je suis heureux de retrouver constamment des opinions analogues. Aussi, lorsque le *vieux Fritz* qualifie de « cannibalisme moral » l'opposition à la saine politique ethnique qui est aussi la nôtre, et lorsqu'il lève l'hypothèque des mariages fondés sur la présence d'un enfant illégitime, je ne puis que l'approuver totalement.

43

13 mai 1942, pendant le diner.

Caractère instable de la politique du gouvernement de Vichy. — L'alternative qui s'impose aux Français. — Le maréchal Pétain n'est pas l'homme de la situation. — Méfiance à l'égard de Laval. — Danger d'un gouvernement fantôme. — Ce que l'Allemagne ne rendra pas.

Ce qui me frappe avant tout dans la politique actuelle des Français, c'est que voulant s'asseoir sur tous les sièges ils ne sont jamais assis sur aucun. Cela s'explique par le fait que l'âme de ce pays est déchirée. Dans le seul gouvernement de Vichy, de nombreuses tendances sont représentées : le nationalisme antisémite, le philosémitisme clérical, le royalisme, l'esprit révolutionnaire, etc. Par surcroît de malheur, un homme énergique faisant actuellement défaut, aucune décision claire n'y peut être prise sur le plan politique. Il n'y a pourtant que deux chemins tracés pour une politique française, et la France ne saurait sortir de l'alternative suivante :

a) Elle renonce à son territoire métropolitain, son gouvernement s'installe en Afrique du Nord et elle poursuit la guerre contre nous avec toutes les ressources de son empire colonial africain ;

b) Elle se joint aux puissances de l'Axe et sauve ainsi la majeure partie de son territoire. Elle intervient en Afrique centrale et s'assure là des possessions qui compenseront pour elle la perte des terri-

toires qu'inévitablement elle devra céder, au moment du traité de paix, à l'Allemagne, à l'Italie et à l'Espagne.

Si la France adopte le deuxième terme de cette alternative, non seulement cela lui donnera une chance de participer activement à la guerre contre l'Angleterre et les Etats-Unis et par là de réaliser des gains en Afrique, mais aussi de gagner la bienveillance des puissances de l'Axe. Si la France prenait cette décision, le trafic avec l'Afrique du Nord ne serait plus qu'un jeu. Au surplus, cela hâterait l'entrée de l'Espagne dans la guerre, et la flotte française deviendrait tout à coup un élément important dans les opérations militaires en cours. La France jouerait ainsi toute sa chance sur une seule carte. En entrant dans notre jeu, il faudrait toutefois que la France comprît la nécessité où nous serons de conserver les positions stratégiques que nous occupons sur la Manche. Il faudrait de surcroît qu'elle se fit à l'idée de satisfaire aux revendications territoriales de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne, aussi bien en Europe qu'en Tunisie. Elle se rattraperait par des conquêtes en Afrique centrale.

En revanche, si la France adopte la première solution, ou si elle persiste dans son attitude équivoque, il faut qu'elle s'attende à perdre sur tous les tableaux. D'une façon ou d'une autre, les Américains mettront le grappin sur la Martinique. Quant à l'Angleterre, non seulement il ne lui viendra pas à l'esprit de rendre Madagascar, mais elle s'efforcera de compenser ses pertes en Extrême-Orient en louchant vers les régions du Sud et de l'Ouest-Africain pour en faire de nouveaux dominions. Quant à l'Espagne, elle ne démordra pas de ses exigences — et l'Italie non plus. Le Japon lui-même n'aura pas l'idée de restituer l'Indochine à la France, où celle-ci ne dispose plus que d'une caricature de gouvernement.

Un pays dont l'avenir dépend d'une alternative aussi tragique devrait avoir à sa tête un homme capable de tirer froidement les conséquences de la situation. Le maréchal Pétain n'est pas cet homme. Il est vrai qu'il a une extraordinaire autorité sur les Français, mais il le doit surtout au prestige conféré par la vieillesse. Quand il s'agit de prendre des décisions dont tout dépend pour l'avenir de son pays, absolument tout, je pense que l'expérience d'un homme de cet âge constitue un handicap. Moi-même, je constate qu'aujourd'hui j'y regarde à deux fois pour prendre une décision là où il y a une dizaine d'années je me serais lancé sans aucune hésitation. Les conditions étant ce qu'elles sont, une conversation avec le maréchal Pétain me paraît dénuée d'intérêt — quel que soit le respect que j'éprouve pour cet homme droit qui, lorsqu'il

était en Espagne, a toujours eu des rapports courtois avec notre ambassadeur et qui par ailleurs n'a cessé de conseiller à son gouvernement de s'entendre avec l'Allemagne. Pour faire une comparaison, je dirais qu'il serait tout aussi indiqué de confier le grand rôle d'un opéra à un vieux chanteur couvert de gloire et, en présence du résultat lamentable, de se consoler à la pensée que, trente ou quarante ans auparavant, il avait de l'or au fond de la gorge. Ce qui est surtout regrettable, c'est que parmi les collaborateurs de Pétain, il ne se trouve personne pour prendre avec netteté les décisions qui s'imposent. Laval, par exemple, n'a derrière lui qu'un passé de parlementaire. Il résulte de tout cela que le gouvernement de Vichy n'a aucun pouvoir réel. Un gouvernement fantôme représente toujours un danger. Si la France est actuellement à l'abri de la décomposition, préservée des coups de main et de la guerre civile, elle le doit à la présence de nos troupes d'occupation, lesquelles constituent le seul pouvoir réel en France.

Au cours d'une inspection que j'ai faite des travaux pour la construction du Mur atlantique, j'ai été interpellé par un ouvrier. « Mon Führer, disait-il, nous n'allons pourtant pas nous en aller d'ici. Après cet immense travail, ce serait vraiment dommage ! »

Il y a beaucoup de sagesse dans la remarque de cet homme, car elle prouve qu'un homme accepte difficilement d'abandonner le sol sur lequel il a peiné durement. Il va de soi que rien ne pourra nous déterminer à renoncer aux positions si sûres de la Manche, conquises durant la campagne de France, consolidées par l'organisation Todt, pour nous replier dans l'étroite baie de la mer du Nord !

De même, nous devons organiser la Crimée de telle façon que, fût-ce dans un avenir lointain, nous ne soyons jamais contraints de laisser à d'autres le bénéfice du travail accompli là-bas. Il faudra moderniser les ports de la Crimée et établir de puissantes fortifications dans les détroits qui commandent l'accès de la presqu'île. Ces fortifications doivent être si solides que les ouvriers qui y auront travaillé aient la conviction qu'il s'agit là d'une position inexpugnable. Il sera suffisant de disposer d'une telle base en Crimée, car la mer Noire représente pour nous un intérêt d'ordre strictement économique. Et comme nous ne nous intéressons pas à la Méditerranée, cela nous donnera, après la guerre, la possibilité de nouer des relations réellement amicales avec la Turquie.

44

14 mai 1942, pendant le dîner.

Ascension du *Völkischer Beobachter*. — Superstition de la liberté de la presse. — Le journaliste national-socialiste. — Rôle national de la presse. — Le peuple aime l'autorité. — La mission du commandement.

Si le *Völkischer Beobachter*, qui n'avait à l'origine que quelques milliers d'abonnés, est devenu une entreprise gigantesque, où l'on compte par millions, nous le devons en premier lieu à l'activité exemplaire du Reichsleiter Amann. Grâce à une discipline toute militaire, il a tiré le maximum de chacun de ses collaborateurs, interdisant notamment toute collusion entre la rédaction et l'administration. Combien de fois Amann, me parlant de l'heureuse évolution financière du journal, m'a prié de n'y faire aucune allusion devant Rosenberg, le rédacteur en chef, ni devant les autres membres de la rédaction. Sans quoi, disait-il, on s'ingénierait à lui extorquer des honoraires plus élevés. Quelle discipline, avec la sévérité qui lui est propre, Amann a su imposer à tous les collaborateurs du journal ! Il se comportait comme si la rédaction et les rédacteurs ne constituaient dans une entreprise de ce genre qu'un mal nécessaire. Et pourtant quelle œuvre d'éducation il a ainsi accomplie ! Il a formé le type de journaliste dont nous avons besoin dans un Etat national-socialiste. Il importe en effet que ceux-ci ne pensent pas d'abord, lorsqu'ils expriment une idée, au succès qu'un article leur vaudra ni au profit matériel qu'ils en tireront. Des hommes qui agissent sur l'opinion doivent être conscients du fait qu'ils accomplissent une mission et se comporter en bons serviteurs de l'Etat.

Attaché à ce point de vue, je me suis efforcé, dès la prise du pouvoir, d'aligner l'ensemble de la presse allemande. Pour y parvenir, je n'ai pas reculé, quand il le fallut, devant les mesures les plus radicales. Il était évident, à mes yeux, qu'un Etat qui dispose d'une presse dirigée et qui a les journalistes dans sa main, détient ainsi le pouvoir le plus grand qu'on puisse imaginer.

Où que ce soit, la superstition de la liberté de la presse constitue un danger mortel par excellence. D'ailleurs, ce qu'on appelle liberté de la presse ne signifie pas du tout que la presse soit libre, mais uniquement que certains potentats sont libres de la diriger comme ils l'entendent, en fonction de leurs intérêts particuliers et au besoin à l'encontre des intérêts de l'Etat,

Il ne fut pas très facile, au début, d'expliquer tout cela aux journalistes, de leur faire comprendre qu'appartenant à un tout solidaire ils avaient personnellement des devoirs envers la collectivité. Et combien de fois il a fallu leur expliquer que, faute de comprendre cette notion, la presse en arrivait à se nuire à elle-même. Dans une ville qui compte par exemple douze journaux, chacun d'eux rapportant un fait-divers à sa façon, le lecteur finit par avoir l'impression qu'il a affaire à des fumistes. C'est ainsi que la presse perd peu à peu son influence sur l'opinion et perd tout contact avec le public. La démonstration en est si bien faite en Angleterre, qu'il est devenu impossible de connaître l'opinion du peuple anglais par la lecture de ses journaux. Cela peut aller si loin, que la presse ne reflète plus du tout l'opinion générale. C'est ce qui se passait à Vienne avant 1914, du temps du bourgmestre Lueger. Bien que la presse viennoise fût complètement enjuivée et à la solde des libéraux, Lueger, à la tête des chrétiens-sociaux, obtenait régulièrement une forte majorité — et cela montre bien le hiatus profond qui séparait l'opinion publique et la presse à Vienne.

Si l'aviation, sur le plan militaire, est devenue une arme de combat, la presse est devenue une arme analogue sur le plan des idées. Il nous est arrivé plus d'une fois d'être contraints de renverser la vapeur et de modifier en l'espace de trois jours la tendance de nos informations, selon un angle de cent quatre-vingts degrés. Une telle prouesse n'est possible que si l'on tient complètement dans la main l'extraordinaire instrument de puissance que constitue la presse. Nous avons prouvé le 22 juin 1941 que nous savons nous en servir.

Près de deux ans auparavant, à l'occasion de l'accord germano-russe, nous avions dû déjà, dans le sens contraire, changer totalement notre politique, ce qui dut faire l'effet d'un sérieux camouflet aux vieux nationaux-socialistes. Par bonheur, l'esprit de solidarité du Parti a joué avec une discipline parfaite, et notre brusque revirement a été admis de tous, sans difficulté. Le 22 juin 1941, nouvelle conversion totale ! La nouvelle éclate un beau matin, sans la moindre préparation. Pour réussir une opération de ce genre, il faut pouvoir effectivement se servir de la presse comme d'une arme tactique.

Lorsqu'on envisage le rôle de la presse sous cet angle, il appert que le métier de journaliste est devenu fort différent de ce qu'il était autrefois. Il fut un temps en effet où ce métier n'avait aucune signification profonde, car le journaliste n'avait qu'assez rarement l'occasion de faire preuve de caractère. Aujourd'hui, le journaliste

sait qu'il n'est pas un quelconque scribouillard, mais un homme qui accomplit un sacerdoce dans la défense des intérêts supérieurs de l'Etat. Cette évolution s'est manifestée au cours des années qui ont suivi la prise du pouvoir. Actuellement, le journaliste a conscience de ce qu'il représente, et sa profession lui apparaît sous un jour nouveau.

Ainsi compris, le rôle de la presse doit être soumis à des principes qu'il convient d'appliquer rigoureusement.

Par exemple, lorsque des problèmes sur lesquels des hommes éminents se sont cassé la tête ne sont pas encore élucidés, il est parfaitement contre-indiqué de les jeter en pâture au public, et mieux vaut attendre qu'on les ait mis au point. Avant une opération militaire, il ne viendrait à l'esprit de personne qu'il soit convenable de communiquer les ordres à la troupe, afin que les soldats en discutent entre eux et qu'ils puissent donner leur avis sur la façon de les exécuter ! Agir de la sorte, ce serait abdiquer tout sens de la responsabilité, tout sens de l'autorité, toute raison. De même, s'il s'agissait de choisir entre deux modèles de chars d'assaut, ce n'est pas à la troupe qu'on demanderait de décider lequel des deux doit être mis en fabrication.

Dans n'importe quel domaine, lorsque les experts qualifiés sont hésitants, c'est à l'autorité supérieure qu'il appartient de prendre une décision. Le peuple a le désir d'être dirigé, et quand il a l'impression que les chefs hésitent sur ce qu'ils doivent faire, c'en est fini de l'autorité. C'est un honneur pour qui est investi de l'autorité d'avoir à décider et de savoir prendre les responsabilités qui découlent d'une décision. Le peuple pardonne plus facilement les erreurs commises par ses gouvernants, qui lui échappent d'ailleurs la plupart du temps, que le défaut d'assurance dont ceux-ci pourraient donner le témoignage. Quand les chefs suprêmes reculent devant la décision à prendre, le peuple devient nerveux.

Il résulte de cela que les détenteurs de l'autorité ne doivent pas admettre que leurs décisions puissent être critiquées d'en bas. Le peuple n'a jamais revendiqué un tel droit. Seuls les rouspéteurs intéressés songent à cela.

Si le peuple se soumet si volontiers à l'autorité du gouvernement, c'est parce que ses instincts sont plutôt féminins que dominateurs. Dans l'état de mariage, la femme sonde parfois le terrain pour savoir si elle ne pourrait éventuellement faire prévaloir sa volonté, mais tout au fond d'elle-même elle ne désire nullement prendre la direction du ménage — et de même le peuple. Pour demeurer dans l'ordre des comparaisons militaires, une compagnie n'attend pas de

ses chefs qu'ils lui demandent à tout propos un avis. On s'explique ainsi que la populace ait fait couper la tête à un être aussi faible que Louis XVI — encore que l'attitude de ce roi envers le peuple fût loin d'être aussi dure que le fut celle de Napoléon, en qui pourtant le peuple voyait un chef digne d'être vénéré.

En somme, le peuple n'attend pas seulement de ses chefs qu'ils gouvernent, mais aussi qu'ils prennent soin de lui. Pour la même raison, l'officier qui jouit de la plus grande autorité est celui qui sait mériter la confiance de ses hommes en se préoccupant de leur bien-être. Qu'il ait le souci de leur nourriture, des conditions dans lesquelles ils dorment, qu'il s'informe de leurs ennuis familiaux — et ses hommes se jetteront au feu pour lui, même s'il est par ailleurs un chef particulièrement sévère et exigeant. Tout, dans la conduite des hommes, se ramène à des idées aussi simples. Il n'y a que l'échelle qui change.

Au cours de la projection d'un film sur le Thibet, le Reichsleiter Dietrich fut frappé de voir comment les chevaux sauvages des hauts plateaux thibétains suivaient l'étalon qui leur servait de guide. Ce qui est vrai pour des chevaux sauvages ne l'est pas moins à l'intérieur de toute communauté d'êtres vivants qui veut s'affirmer. Que le bélier de tête ne soit pas à sa place, et le troupeau de brebis aussitôt s'égaille. C'est sans doute pour cette raison que les singes mettent à mort ceux des leurs qui ont la prétention de faire bande à part. Ce que font les singes, les hommes le font aussi, à leur manière. Bismarck avait tout à fait raison de penser qu'une société humaine se détruit elle-même lorsque, par crainte de l'éventuelle erreur judiciaire, elle supprime la peine de mort, cette peine où s'exprime au maximum l'instinct de défense des hommes à l'égard des asociaux. On n'agit, on ne vit qu'avec la perspective de commettre des erreurs; on n'entreprend rien sans s'exposer à en commettre. Or qu'advierait-il de l'individu et de la société si ceux qui ont pour mission de commander, obnubilés par la crainte de l'erreur possible, s'abstenaient de prendre les décisions qui s'imposent ?

45

15 mai 1942, midi.

Attitude de l'arrière à l'égard des soldats du front. — Comparaison avec 1914-1918. — Ludendorff et le chantage de la presse enjuivée. — Esprit borné de la bourgeoisie. — Quand arrive le moment de chasser les pillards

juifs. — Les distinctions honorifiques allemandes. — Récompenses accordées à des étrangers. — Un nouvel ordre allemand.

Aujourd'hui, l'attitude du peuple allemand à l'égard des soldats du front est très différente de celle qu'on manifestait en général aux mêmes soldats durant la guerre mondiale. Aujourd'hui, les ouvriers qui travaillent pour l'industrie de guerre acceptent sans rechigner de travailler jusqu'à quatorze heures de suite, en renonçant même au repos dominical. On eût jugé cela inconcevable au moment de la guerre mondiale, sinon il eût été possible, en 1917-1918, de fabriquer la quantité nécessaire de chars blindés. A cette époque, l'on a tout compromis en manifestant une mansuétude exagérée, non seulement à l'égard des déserteurs mais aussi à l'égard des profiteurs de l'arrière. On enregistrait leurs méfaits avec une indifférence scandaleuse, et l'on favorisait ainsi la désagrégation de la patrie. C'était le temps où les collectes (qui sont faites aujourd'hui par le Parti) étaient faites par des sociétés qui se préoccupaient avant tout d'établir la liste des objets récoltés : métaux, vêtements d'hiver, chaussures, etc. Et ces sociétés n'hésitaient pas à revendre à l'Etat au prix de vingt à vingt-quatre marks le kilo des cloches achetées par elles pour moins de deux marks le kilo. Au surplus, ces sociétés pour la récupération des métaux, pour la récupération du cuir, servaient d'abri à une telle quantité d'embusqués qu'en 1917 le général Ludendorff se trouva dans l'obligation de faire un recensement des hommes récupérables. Il eut même, à ce propos, la malchance de se heurter à la *Frankfurter Zeitung*. L'état de désagrégation était tel qu'il ne fut pas en mesure de contrer les intrigues de ce journal. La *Frankfurter Zeitung* en effet (ou plutôt les Juifs qui tiraient les ficelles de ce journal) menaça de ne pas soutenir un nouvel emprunt de guerre, et même de déconseiller aux milieux industriels d'y souscrire, dans le cas où le recensement réclamé par Ludendorff aurait réellement lieu. Or Ludendorff n'avait en aucune façon le pouvoir de faire conduire ces Juifs à Berlin — afin de les y faire pendre sur la place publique. Et ce sont ces mêmes Juifs, spécialistes du poignardage dans le dos, au sujet desquels notre bourgeoisie se lamente, quand nous les expédions quelque part à l'Est ! Ce qui est curieux tout de même, c'est que notre sentimentale bourgeoisie n'a jamais versé de larmes sur les deux cent cinquante à trois cent mille Allemands qui, année après année, se voyaient contraints de quitter leur pays ni sur ceux parmi eux qui, se rendant en Australie, mouraient en route dans la proportion de soixante-quinze pour cent.

Sur le plan politique, il n'existe pas de classe plus bornée que

cette bourgeoisie. Il suffit que, pour des raisons de sécurité publique, l'on mette fin aux agissements d'un individu qui constitue un vrai danger social, qu'on le condamne et le mette à mort, pour qu'aussitôt ces âmes sensibles se mettent à piailler, proclamant que nous sommes des brutes. Mais que le Juif, à l'aide de ses tours de passe-passe juridiques, rende l'existence professionnelle de nombreux Allemands impossible, qu'il dépouille un paysan de sa maison et de sa terre, qu'il disperse sa famille, l'oblige à s'expatrier, que des émigrants allemands perdent la vie en allant chercher fortune à l'étranger, eh bien, nos bourgeois considèrent comme *légal* l'Etat qui laisse faire de telles choses — et simplement parce que ces tragédies ont pour cadre une construction juridique et qu'elles sont couvertes par des articles du code ! Aucun de ceux qui chialent quand nous déplaçons des Juifs vers l'Est ne songe à faire cette réflexion que le Juif, en tant que parasite, est le seul être humain capable de s'adapter à n'importe quel climat et de vivre aussi bien en Laponie que sous les tropiques. Il se trouve pourtant, parmi nos petits bourgeois, pas mal de prétendus lecteurs de la Bible, et ils semblent ignorer que, d'après les récits de l'Ancien Testament, le Juif supporte avec la même facilité un séjour dans le désert qu'un passage à travers la mer Rouge.

Nous retrouvons aujourd'hui une situation qui s'est présentée bien souvent au cours de l'histoire. C'est quand le Juif, poussant au maximum l'effronterie, se met à exploiter sans frein les pays dans lesquels il s'est faufilé. Et les peuples ainsi mis au pillage ne s'aperçoivent que peu à peu, les uns et les autres, des dégâts causés par ce parasite. Chacun d'eux essaie alors de résoudre à sa façon le problème posé par la présence du Juif. Et la dépêche que nous venons de lire nous montre avec quelle célérité les Turcs, pour ce qui les concerne, sont en train de le résoudre.

Les faits nous prouvent que nous déprécions les décorations allemandes en les attribuant à des étrangers. C'est la raison pour laquelle j'y regarde toujours à deux fois avant de décerner la croix de fer à un étranger. C'est en effet la plus belle de nos décorations (elle a été dessinée par Schinkel). C'est au surplus une distinction militaire qui jouit d'une grande considération dans le monde. Aussi ne peut-elle être que dépréciée quand elle est censée récompenser des exploits qui ne sont pas de véritables exploits militaires.

Sans doute, je ne méconnais pas l'intérêt que peut présenter pour nous le fait de décerner des décorations à des étrangers. Il y a partout des hommes vaniteux, dans le monde des diplomates notam-

ment, dont on peut réchauffer les sentiments pro-allemands en leur permettant d'arborer une décoration allemande impressionnante. Aussi ai-je créé à leur intention un ordre spécial. De la sorte, celles de nos décorations qui sont destinées à récompenser le courage garderont toute leur valeur. Cette nouvelle décoration nous coûte d'ailleurs moins cher que les étuis à cigarettes, en or ou en argent, que le Reich avait coutume d'offrir, autrefois, aux étrangers qu'il voulait honorer. Le plus magnifique de ces insignes nous coûte au maximum vingt marks. Nous sommes donc sûrs d'en avoir pour notre argent, même si la distinction que nous accordons récompense le mérite le plus infime.

Le vrai problème, pour moi, a été de trouver un moyen de récompenser de façon congrue les mérites tout à fait exceptionnels, les exploits uniques. Pour manifester, dans ces conditions-là, la reconnaissance de la nation, j'ai pensé que le mieux était de créer un nouvel ordre — étant entendu qu'aucun étranger, sous aucun prétexte, n'y pourrait accéder.

La mort du ministre Todt a rendu la solution de ce problème particulièrement urgente, cet homme ayant des titres incomparables à la reconnaissance de notre peuple. Sur le plan militaire, et grâce aux fortifications de l'Ouest, il a préservé d'innombrables vies allemandes. Sur le plan civil, nous lui devons nos autoroutes.

L'ordre national que j'ai fondé, à l'occasion de la mort du Dr Todt et dont il fut, à titre posthume, le premier bénéficiaire, doit donc récompenser les mérites exceptionnels qu'un homme a pu faire valoir au service du Reich. Pour éviter que les bénéficiaires soient trop nombreux, j'ai prévu que ceux-ci seraient groupés dans un chapitre, comme c'était le cas pour les ordres de chevalerie au Moyen âge. Ce chapitre est par ailleurs doté d'un sénat, ayant pouvoir de décider des admissions et des exclusions, et celui également de limiter le nombre des membres de l'ordre.

46

16 mai 1942, pendant le dîner.

Maniement des armes et éducation virile. — Ne pas permettre aux pays occupés de posséder une armée. — Expériences faites avec les Tchèques. — Apparences de l'activité diplomatique. — Genève et la S. D. N. — La Wilhelmstrasse se distingue !

Enseigner le maniement des armes à une nation, c'est lui donner

une éducation virile. Si les Romains n'avaient fait une place aux Germains dans leurs armées, jamais ceux-ci n'eussent eu l'occasion de devenir soldats et, par la suite, d'anéantir leurs initiateurs eux-mêmes. L'exemple le plus frappant est celui d'Arminius, qui devint chef de la troisième légion romaine, auquel les Romains enseignèrent l'art de la guerre — dont Arminius se servit plus tard pour battre ses professeurs. Au moment de la révolte contre Rome, les plus valeureux compagnons d'Arminius furent tous des Germains qui avaient servi, une fois ou l'autre, dans les légions romaines.

Il faut donc répondre par un non catégorique aux aspirations des Tchèques en ce qui concerne la création d'une armée nationale, fût-ce un embryon d'armée. Servile aussi longtemps qu'il est désarmé, le Tchèque devient dangereusement arrogant dès qu'on lui permet d'endosser un uniforme. Nous avons eu tout le loisir de nous en apercevoir durant les vingt années au cours desquelles la Tchécoslovaquie a joui de l'indépendance politique. Au lieu de se servir de sa diplomatie pour nouer avec l'Allemagne des relations qui seules eussent été raisonnables, l'Etat tchèque a tenté de faire de Prague — certainement l'une des plus importantes villes d'Europe — une sorte de nombril du monde. Les Tchèques ont fait les importants, ils ont voulu s'asseoir sur toutes les chaises. Et aucun de leurs hommes d'Etat n'a eu la sagesse de s'apercevoir qu'un diplomate tchèque, installé à Copenhague par exemple, était voué à un rôle d'oisif, son activité ne pouvant que se borner à envoyer tous les quinze jours un rapport composé à coups de ciseaux parmi les articles rassemblés par l'attaché de presse. En plus de cela, de temps à autre un coup de téléphone avec Prague pour se renseigner sur l'évolution de la politique tchèque.

Pour un petit pays, rien n'est plus flatteur qu'une capitale où règnent les apparences d'une grande activité diplomatique et qui abrite le monde plus ou moins décadent qui s'adonne à cette activité. Quand vous voulez faire plaisir à un petit pays, transformez la légation que vous y entretenez en ambassade, et vous mettez dans le mille. On a vu, à l'époque de la S. D. N., l'importance que peuvent se donner à eux-mêmes ces petits pays, dans le domaine des Affaires étrangères. Ils n'ont rien su faire de mieux, appartenant à ce cénacle, que d'en profiter pour voter contre l'Allemagne. Ils eussent mieux fait, à mon avis, de payer leurs cotisations ! Et ils semblent tout étonnés aujourd'hui que nous ayons gardé le souvenir de leur comportement. Il faut dire que les délégués réunis à Genève constituaient un groupement assez réussi de fainéants. Leur principale préoccupation était d'encaisser ponctuellement leurs indem-

nités, de faire bonne chère et — *last not least* — de se jeter à corps perdu dans les aventures amoureuses. A l'exemple du Concile de Constance, où quinze cents jeunes filles étaient accourues pour distraire les hauts dignitaires de l'Eglise, chaque session de l'assemblée genevoise voyait fondre sur la ville de véritables essaims de courtisanes.

D'une façon générale, les hommes qui, dans tous les pays, appartiennent à la carrière, sont d'un type spécial. En ce qui concerne la Wilhelmstrasse, j'ai été littéralement obligé de la contraindre à exécuter notre décision de quitter la S. D. N. Six mois après, il y avait encore des diplomates allemands qui flânaient à Genève, n'ayant apparemment pas été rappelés !

Ce même ministère, en 1936, se distingua en faisant confectionner, à l'usage des diplomates, un uniforme colonial orné du plus énorme insigne que j'aie jamais vu. Je me suis consolé un peu quand j'ai fait la connaissance des représentants complètement abrutis que nous envoyaient les Etats-Unis, puis en voyant paraître chez moi Sir Rumbold, l'ambassadeur de Grande-Bretagne, qui ne dessoûlait pas. Celui-ci fut remplacé par un crétin intégral, Sir Phipps. Dans cette galerie de valeureux diplomates, c'est encore Sir Henderson, le dernier en date des ambassadeurs anglais, qui me fit la meilleure impression.

J'ai eu l'occasion de constater récemment, une fois de plus, à quel point les diplomates sont éloignés des réalités et combien ils sont ignorants en matière de politique. Ils voulaient me persuader d'adresser une proclamation aux Arabes — sans tenir compte du fait qu'aussi longtemps que nos troupes n'étaient pas devant Mossoul cette proclamation constituait une folie, les Anglais étant prêts à faire fusiller tous les Arabes qui se soulevaient pour appuyer notre action.

47

17 mai 1942, pendant le dîner.

Sur le prétendu péril jaune. — Efficacité de l'alliance avec le Japon.

Il y a des journalistes étrangers qui croient nous faire impression en parlant du péril jaune, en attirant notre attention sur le fait que notre alliance avec le Japon est une façon de trahir nos propres

conceptions raciales. On peut rétorquer à ces cornichons que, lors de la guerre mondiale, les Anglais ont quémandé l'aide du Japon pour nous donner le coup de grâce. Sans aller plus loin, il pourrait suffire de répondre à ces esprits courts que dans ce conflit où il s'agit de notre vie ou de notre mort, l'essentiel est de vaincre — et qu'en vue de cette fin nous contracterions alliance avec le diable en personne.

En s'en tenant à une vue objective des choses, il est visible que l'alliance avec le Japon nous a été extraordinairement favorable, ne serait-ce qu'en raison de la date choisie par le Japon pour entrer dans le conflit. Ce fut en effet au moment où la surprise de l'hiver russe pesait le plus lourdement sur le moral de notre population, et alors que tout le monde en Allemagne était oppressé par la certitude que, tôt ou tard, les Etats-Unis participeraient au conflit. L'intervention du Japon a donc été fort opportune, de notre point de vue. Au surplus, la façon dont le Japon interprète ses engagements, dans le cadre de notre alliance, tout cela est à l'honneur du Japon et produit une heureuse influence sur le peuple allemand.

48

18 mai 1942, midi.

Deux diplomates allemands à l'honneur.

Il convient de s'incliner devant le mérite de notre dernier chargé d'affaires à Washington, le Conseiller d'ambassade Thomson, et également devant celui de Bötticher, notre attaché militaire. Ces deux hommes ont montré là-bas qu'ils étaient des diplomates qu'on ne peut bluffer. Les rapports qu'ils nous adressaient doivent être considérés comme des modèles du genre, car ils nous ont toujours donné une idée tout à fait claire de la situation. Non seulement mon intention est de témoigner dès maintenant ma reconnaissance particulière à ces deux hommes, mais aussi de leur confier, la guerre terminée, des missions qui correspondent à leur valeur. Je réserve notamment à Thomson un poste exceptionnellement difficile.

49

18 mai 1942, pendant le dîner.

Caractère inévitable de la guerre contre la Russie.

L'évolution de notre conflit avec la Russie démontre qu'un chef d'Etat doit savoir prendre ses responsabilités et s'engager à fond quand une guerre lui paraît inévitable. Dans une lettre que nous avons trouvée sur le fils de Staline, écrite par un de ses amis, nous avons trouvé textuellement cette phrase : « Je tiens à revoir encore une fois mon Anuschka avant la promenade à Berlin. » Si, conformément à leur projet, les Russes avaient pu prévenir notre action, il est probable que rien n'eût pu arrêter leurs blindés, car le réseau routier très développé de l'Europe centrale ne pouvait que favoriser leur avance. Je me félicite en tout cas qu'il ait été possible de retenir les Russes jusqu'au moment précis où nous avons déclenché la guerre, et de les tenir en haleine jusque-là par des accords favorables à leurs intérêts. A supposer, en effet, qu'au moment où les Russes sont entrés en Roumanie, nous n'eussions pu limiter leur conquête à la Bessarabie, ils empochaient du coup tous les champs pétrolifères du pays — et nous nous trouvions bloqués, dès le printemps de cette année en tout cas, en ce qui concerne notre ravitaillement en essence.

50

20 mai 1942, midi.

Ne pas exporter la doctrine nationale-socialiste. — Effets de l'éducation nationale-socialiste. — Des ouvriers qui sont des seigneurs. — Un nouveau type d'homme. — Le ciment du Reich grand allemand. — Les programmes de grands travaux. — Abolition des différences sociales. — Le président Hacha et le problème tchèque.

Je suis résolument opposé à toute tentative d'exporter la doctrine nationale-socialiste. Si les autres pays tiennent à conserver leur système démocratique, et courir ainsi à la ruine fatale, nous devons nous en réjouir — et d'autant plus que dans le même temps, grâce au national-socialisme, nous nous transformons nous-mêmes, lente-

ment et sûrement, en une communauté populaire la plus solide qu'on puisse imaginer. Les jeunes gens d'aujourd'hui qui, dans dix ans, dans vingt ans, incarneront l'idée national-socialiste, n'auront pas connu d'autre conception du monde, et ils seront le produit d'une éducation qui fera d'eux des hommes disciplinés et sûrs d'eux-mêmes. Nous constatons déjà maintenant que la formation des apprentis a changé du tout au tout. L'apprenti était autrefois un encaisseur de gifles, soumis aux caprices des ouvriers ou du patron. Aujourd'hui, après six mois de formation, il est chargé des travaux qu'il est capable d'accomplir, en sorte qu'il acquiert un sentiment de confiance à la mesure de ses capacités.

Le progrès est du même ordre en ce qui concerne les jeunes filles qui ont reçu une éducation conforme aux principes nationaux-socialistes. Elles se plient à la perfection aux nécessités vitales du temps présent, travaillent dans les usines de guerre, dans les bureaux, dans les hôpitaux, aux champs, etc. De cette expérience l'on peut conclure que si nos méthodes d'éducation peuvent être appliquées durant cent années, le peuple allemand constituera alors le bloc le plus solide qui ait jamais existé en Europe.

Pour ce qui est de l'éducation de notre jeunesse masculine, n'oublions pas que le travail qui ouvre le plus d'horizons, et qui constitue le métier manuel idéal, c'est celui dont les hauts-fourneaux, les aciéries, les usines de blindés fournissent l'occasion — en bref toutes les usines où l'on transforme l'acier, et qu'il s'agisse de fabrication d'armes ou de machines. Chaque fois que je me trouve dans les usines Krupp, à Essen, je suis à nouveau frappé par cette vérité. Par leur aspect et leur comportement, ces ouvriers me font l'effet de véritables seigneurs. J'eus la même pensée lors du lancement du *Tirpitz*, à Wilhelmshafen. Les ouvriers des chantiers qui participèrent à ce travail gigantesque, rassemblés pour le lancement, étaient pour la plupart de beaux types, fiers d'allure et empreints de noblesse. Visitant ensuite d'autres chantiers du port, j'ai remarqué de nombreux ouvriers étrangers, et je n'ai pu manquer d'être frappé par la différence qui existe entre les nôtres et eux.

Ce qui est vrai pour les ouvriers de l'industrie métallurgique s'applique de la même façon aux mineurs. Nos mineurs sont et demeurent l'élite du monde ouvrier allemand. Physiquement et moralement, ces hommes sont formés dans la pratique d'un métier qui, aujourd'hui encore, comporte de nombreux risques. Seuls peuvent s'y adonner des hommes endurants et décidés, toujours prêts à affronter les dangers auxquels leur travail les expose. Aussi ne devons-nous rien négliger pour manifester aux mineurs la reconnais-

sance de la nation. Lorsque la paix sera revenue, il faudra se préoccuper tout particulièrement d'améliorer le standard de vie de ces hommes qui, plus que beaucoup d'autres, contribuent à maintenir le potentiel de la nation.

Cette après-midi même, une cérémonie aura lieu dans la salle des mosaïques de la Chancellerie du Reich pour exprimer dès maintenant aux ouvriers allemands la reconnaissance que leur voue la nation. A cette occasion, cent croix du *Kriegsverdienstorden* seront décernées à des ouvriers et une croix de chevalier du même ordre à un chef d'atelier d'une usine de blindés. Ces décorations seront distribuées par un soldat titulaire de la *Ritterkreuz*, un caporal retour du front qui, seul servant d'un canon anti-chars, a détruit treize blindés russes. Ce fut une joie, pour moi, de recevoir hier la visite de ce sous-officier — un représentant typique de la jeunesse nationale-socialiste. Bien qu'il ait l'aspect d'un gamin de dix-sept ans, il a l'assurance d'un homme que rien ne peut ébranler.

La guerre terminée, et donc quand les préoccupations d'ordre militaire seront pour moi moins absorbantes, je m'attacherai tout particulièrement à développer dans notre jeunesse ce type d'homme, éveillé, intelligent, décidé — à l'image de ce petit caporal. J'opposerais de cette manière, aux types d'hommes des autres races, des êtres débiles généralement, ou au contraire des brutes, des hommes de la trempe de ceux qui défendirent Narvik ou Cholm. De même que la guerre de 1870-1871 a été le creuset de l'ancien Reich, les champs de bataille de cette guerre seront le ciment du Reich grand-allemand. Ainsi personne, dans notre Reich, n'aura l'âme d'un chien battu, et les diverses familles spirituelles de la nation auront la fierté d'avoir pris part avec leur sang à la plus gigantesque lutte que le peuple allemand ait jamais dû soutenir pour la défense de sa liberté.

Dès l'instant que nous attendons de chacun la participation maximum, je tiens au principe que les Allemands de toute origine soient représentés à la Chancellerie du Parti, à Munich. De même, lorsqu'il s'agira de travaux importants, édifices, routes, canaux, je veux qu'à ces entreprises collabore le peuple tout entier. A disperser son effort, on vilipende les forces de la nation. De même que dans la guerre c'est par une intervention massive de l'aviation qu'on obtient la décision, de même dans les grandes entreprises du temps de paix, il faut savoir concentrer toutes les forces de la nation sur l'objectif important. Ainsi Munich ne pourra avoir la gare centrale qui s'impose que si toute la puissance du Reich soutient cette entreprise. En établissant les plans d'avenir il importe donc d'arrêter pour chaque

année une tâche importante à accomplir et de la mener à bien quoi qu'il arrive.

Cet appel à l'ensemble de la population allemande ne pourra manquer de produire des répercussions favorables, sur le plan individuel, auprès de chacun des nôtres. Cela leur donnera le sentiment que rien ne leur est impossible. De même que le jeune Anglais faisait aux Indes son apprentissage de la vie, le jeune Allemand pourra faire cet apprentissage à l'Est, en Norvège, soit à d'autres confins du Reich. Ainsi l'Allemand, grâce à ses propres expériences, réalisera, tout en admettant la nécessité d'une hiérarchie à l'intérieur, qu'il ne doit pas y avoir de différences entre les Allemands face à l'étranger. Il faut également que le dernier des Allemands considère comme une chose allant de soi que le plus jeune des apprentis, que le plus modeste des charretiers allemands est plus proche de moi que le plus important des lords anglais.

On mesurera l'importance de l'évolution qui s'est accomplie en ce qui concerne l'abolition des différences sociales si l'on se souvient qu'autrefois un prince allemand préférait jouer les roitelets dans un quelconque pays balkanique plutôt que d'occuper une situation modeste dans son propre pays, fût-elle celle du balayeur de rues. Si l'on arrivait à éduquer l'Allemagne dans ce sens, et avant tout la jeunesse, à lui inculquer la notion d'une solidarité fanatique entre compatriotes et de chacun d'eux à l'égard de l'Etat, le Reich allemand — comme ce fut déjà le cas mille ans après l'effondrement de l'Empire romain — serait la plus grande puissance d'Europe. Grâce à cet esprit, l'on sera garanti contre le risque que le Reich ne se dissolve à nouveau en une multiplicité de petits Etats souverains, échangeant entre eux des diplomates et accueillant chacun des missions étrangères. Il n'y a pas si longtemps que cela, la France avait un ambassadeur accrédité à Munich, lequel intriguait contre l'unité allemande.

On peut considérer par exemple qu'un Reich composé de membres étroitement solidaires entre eux parviendra à résoudre le problème tchèque. Hacha lui-même l'a reconnu. Lui qui fut juriste dans l'ancienne Autriche, il a dû sentir comme une atteinte à la loi la création d'un Etat tchèque indépendant — car jamais au cours de l'histoire les Tchèques ne se montrèrent aptes à jouer un rôle personnel dans le concert politique. Par ailleurs, sur le plan culturel, ils furent toujours à la remorque de la civilisation allemande représentée par les Habsbourg. Il est donc de bonne politique, aujourd'hui, de purger la Tchéquie de ses éléments douteux, d'une part, et de traiter, d'autre part, avec amitié les autres Tchèques. Si nous

agissons de la sorte, tous les Tchèques s'aligneront sur l'attitude du président Hacha. Au surplus, poussés par un sentiment de culpabilité et aussi par la crainte d'avoir à quitter leur sol, dans le cadre des transferts de populations en cours, leur intérêt est donc de se manifester comme de zélés collaborateurs du Reich. Cette crainte qui les anime suffit à expliquer qu'actuellement les Tchèques travaillent à notre entière satisfaction, notamment dans les usines de guerre, faisant leur de plus en plus la formule : « Tout pour notre Führer, Adolf Hitler ! »

51

20 mai 1942, pendant le dîner.

Résultats obtenus par la politique sociale nationale-socialiste. — Le sort des femmes salariées avant 1933. — Ignominie de la situation faite aux artistes des théâtres de variétés. — Encouragement à la prostitution.

D'innombrables travaux, entrepris et menés à bien par nous, nationaux-socialistes, depuis la prise du pouvoir, sont demeurés ignorés du grand public. Ainsi nous avons négligé de proclamer que des dizaines de milliers d'êtres, qui vivaient d'une façon douteuse sous la République de Weimar, ont trouvé grâce à nous la possibilité d'une existence décente.

Les mesures que nous avons prises pour que les femmes qui travaillent fussent suffisamment rétribuées ont eu une répercussion très sensible sur le sort des secrétaires, des vendeuses de magasins, des artistes, etc. En prenant soin que leur travail fût payé en proportion des services rendus, alors qu'auparavant elles ne recevaient en fait que de l'argent de poche, nous les avons délivrées de la triste nécessité de se faire entretenir.

Ce qui m'indignait le plus autrefois, c'était le traitement réservé aux danseuses. Cependant que de prétendus humoristes, généralement juifs, touchaient de trois à quatre mille marks par mois, pour débiter pendant un quart d'heure des histoires cochonnes, les danseuses recevaient tout juste de soixante-dix à quatre-vingts marks. Et pourtant leur métier leur demande beaucoup plus que ce quart d'heure d'effort, vu la nécessité de l'entraînement quotidien et des répétitions qui leur prennent une bonne partie de leur journée.

Ces différences de traitement constituaient une véritable ignominie. Ces pauvres créatures n'avaient d'autre ressource que de faire

le trottoir pour vivre. Et les établissements parés du nom pompeux de « théâtre » n'étaient en réalité que des bordels. Sans faire de bruit, j'ai pris les dispositions nécessaires pour que le salaire de ces danseuses fût de cent quatre-vingts à deux cent quarante marks par mois, en sorte qu'elles pussent se consacrer entièrement à leur art. La conséquence fut de permettre aux théâtres d'engager de belles filles comme danseuses et de placer leur travail sous le signe de la perfection artistique. Quant à l'effet moral de ces mesures, il n'est pas douteux. Ces jeunes femmes rentrent ainsi dans la vie normale, et elles ont la possibilité de quitter la scène pour se marier avant d'être trop âgées.

52

21 mai 1942, pendant le dîner.

La prise du pouvoir. — Négociations avec Papen. — Manœuvres de Schleicher. — J'exige le poste de Chancelier et de nouvelles élections. — Je ne veux le pouvoir que par des moyens légaux. — Menace d'une dictature militaire et d'un pulsé de la Reichswehr. — Tentatives d'intimidation du général Hammerstein. — Appétits ministériels des nationaux-allemands. — Hindenburg prend mon parti. — Blomberg neutralise la Reichswehr. — Le premier cabinet ne comprend que deux nazis. — Rôle occulte de Papen. — Débuts difficiles. — Mes liens se resserrent avec Hindenburg. — Hindenburg remet à sa place le roi de Suède.

Quand j'eus refusé de me prêter à un compromis, en acceptant par exemple le poste de Vice-Chancelier dans un cabinet von Papen, et après les vains efforts du général Schleicher, avec la complicité de Gregor Strasser, pour briser l'unité du Parti, la tension politique atteignit son plus haut point. Schleicher, qui n'avait pas réussi à grouper au Reichstag une majorité de complaisance, avait l'audace de parler d'un démarrage de l'économie nationale — et cependant le nombre des chômeurs avait augmenté de deux cent cinquante mille unités durant les quinze premiers jours de son ministère. C'est au point qu'en janvier 1933, après un mois d'activité, Schleicher ne voyait pas d'autre issue que la dissolution du Reichstag et la formation d'un cabinet de généraux appuyé sur la seule confiance du Président du Reich. Mais la perspective d'une dictature militaire, en dépit de la grande confiance qu'il témoignait à Schleicher, effraya le maréchal von Hindenburg. Dans le fond de son cœur, le « vieux monsieur » n'était pas d'avis que les soldats se mêlassent de la politique. Au surplus, dès l'instant qu'il s'agissait d'accorder des

pleins pouvoirs, il avait le souci de ne pas outrepasser les droits que lui reconnaissait la Constitution à laquelle il avait prêté serment.

C'est alors que Hindenburg, par l'entremise de Papen, prit contact avec moi. En même temps il faisait sonder le terrain au cours du fameux entretien de Cologne. Pour moi, j'avais la conviction que mes affaires étaient en bonne voie, et c'est la raison pour laquelle je ne laissai ignorer à personne que j'étais opposé à toute formule de compromis. C'est dans ces conditions que j'ai engagé, avec une énergie particulière, la campagne électorale de Lippe, m'y jetant à corps perdu. Après la victoire dans ce secteur, et il s'agit là d'un succès dont on ne surestimera jamais l'importance, l'entourage du « vieux monsieur » renoua le contact avec moi. Une rencontre fut organisée chez Ribbentrop avec le fils de Hindenburg et von Papen. A cette occasion, et sans mâcher les mots, je fis connaître mon sentiment sur l'évolution de la situation, déclarant que chaque semaine nouvelle passée à temporiser constituait une perte de temps irréversible. Je démontrai que s'il restait une chance de s'en tirer, ce ne pourrait être qu'en procédant sans retard à une concentration des partis, en excluant de cette combinaison les partis bourgeois de minime importance, que l'on ne pouvait songer à gagner. Je démontrai au surplus que cette concentration ne réussirait qu'à la condition que je prisse le poste de Chancelier.

Si, à cette époque, j'ai négligé un peu mon activité au sein du mouvement pour participer à des entretiens de ce genre, c'est parce que j'attachais la plus grande importance au fait d'accéder à la Chancellerie par des voies légales, et donc avec la bénédiction du « vieux monsieur ».

Cette légitimité conférée à notre prise du pouvoir m'a dispensé d'abattre au préalable les forces de l'opposition, ce qui eût été une nécessité pour entreprendre un travail constructif. Elle a écarté également les difficultés continuelles auxquelles il eût fallu faire face dans les rapports avec la Reichswehr. Ce qui m'a déterminé principalement à atteindre le pouvoir par des voies légales, c'est la réaction éventuelle de l'armée. Si j'avais eu recours à des moyens illégaux, c'était la porte ouverte à des putschs du genre de celui de Roehm, et donc à un état d'insécurité permanent. Dans l'hypothèse de la légalité, au surplus, je maintenais l'armée dans le cadre d'une activité bien délimitée et d'ordre exclusivement militaire. Je comptais sur le peuple, grâce à l'institution du service obligatoire, pour y faire pénétrer peu à peu l'esprit national-socialiste. Rien ne pouvant freiner notre mouvement, toujours plus impérieux, je pensais qu'on arriverait un jour à subjuguier tous les éléments de l'armée

opposés au national-socialisme — en particulier dans le corps des officiers.

Au lendemain du 22 janvier 1933, après l'assaut de la maison de Karl Liebknecht, à Berlin, par la SA — ce qui causa une énorme perte de prestige au parti communiste allemand — von Papen me proposa une nouvelle entrevue. Il m'apprit alors que Schleicher avait officiellement demandé à Hindenburg les pleins pouvoirs en vue d'instituer une dictature militaire, mais que celui-ci avait refusé. Hindenburg se disait prêt à me confier la charge de former le nouveau gouvernement, avec le poste de Chancelier, à la condition que j'acceptasse von Papen comme Vice-Chancelier et que la combinaison eût le sens d'un front national. J'enregistrai cette offre et, sans me perdre dans les détails, j'indiquai aussitôt mes conditions *sine qua non* : dissolution du Reichstag et organisation de nouvelles élections. Le lendemain, sous le prétexte d'une absence de Berlin, j'esquivai une suggestion, émise avec prudence, d'avoir un entretien de dix minutes avec le « vieux monsieur ». En effet, tenant compte des expériences de l'année précédente, je voulais éviter qu'un optimisme injustifié ne s'emparât du Parti, comme cela arrivait chaque fois que j'étais reçu par Hindenburg.

Je profitai donc de ma conversation avec Papen pour pousser mes avantages et je poursuivis avec lui la négociation commencée par Goering, en vue de l'éventuelle formation d'un gouvernement. C'est avec les nationaux-allemands que les pourparlers furent les plus durs. Le Geheimrat Hugenberg était exagérément gourmand, il demandait un nombre de portefeuilles disproportionné avec la force de son parti. Et comme il craignait de surcroît de voir s'amenuiser le nombre de ses électeurs à l'occasion de nouvelles élections, il ne voulait pas entendre parler de la dissolution du Reichstag. Le 27 janvier, après une courte absence de Berlin, j'eus une conversation personnelle avec Hugenberg, mais il ne fut pas possible d'arriver à une solution.

Par ailleurs, les négociations en vue de la formation du gouvernement se trouvaient compliquées du fait de l'obstruction et des manœuvres qui avaient leur origine dans l'entourage de Schleicher. Le général von Hammerstein, commandant en chef de l'armée, et le plus proche collaborateur de Schleicher, eut même le culot de me téléphoner pour m'informer que la Reichswehr n'admettrait sous aucun prétexte que je devinsse Chancelier ! Si ces intrigants ont cru ébranler ma résolution par de tels enfantillages, ils ont pu voir qu'ils s'étaient lourdement trompés. Je me bornai à réagir en recommandant expressément à Goering de n'accepter comme mi-

nistre de la Reichswehr qu'un général ayant ma confiance, par exemple von Blomberg, qui m'était recommandé par des amis de Prusse-Orientale. Le 28 janvier, la République de Weimar avait tiré ses dernières cartouches. Schleicher donnait sa démission, et von Papen était chargé par Hindenburg de consulter les partis sur la possibilité de former un nouveau gouvernement. De mon côté, je faisais savoir que je n'accepterais pas une solution boiteuse. La journée du 29 fut consacrée entièrement à des négociations laborieuses, au cours desquelles je parvins à convaincre Hugenberg de la nécessité de dissoudre le Reichstag. J'acceptais en contrepartie d'accorder à son groupe le nombre de portefeuilles qu'il revendiquait. La dissolution du Reichstag était justifiée par le fait que sa composition rendait impossible toute majorité stable. Dans l'après-midi, Goering nous informa que dès le lendemain le « vieux monsieur » me confierait le soin de former le gouvernement. En fin d'après-midi éclata la nouvelle de l'entreprise vraiment folle conçue par la clique de Schleicher. Selon les informations données par le lieutenant-colonel von Alvensleben, le général von Hammerstein avait mis la garnison de Potsdam en état d'alerte, avec ordre de tirer. Par ailleurs on avait l'intention d'expédier le « vieux monsieur » en Prusse-Orientale pour qu'il ne puisse faire obstacle à un putsch de la Reichswehr.

Je répondis à cette menace en donnant l'ordre au chef berlinois de la SA, le comte Helldorf, d'alerter toutes les formations SA de la capitale. En outre, le major Wecke, qui avait notre confiance, fut chargé de prévoir, en cas de besoin, une occupation brusquée de la Wilhelmstrasse avec six bataillons de la police. Je fis avertir le vieux maréchal par l'intermédiaire de von Papen des intentions de la clique Schleicher. Enfin, le choix de Blomberg comme ministre de la Reichswehr étant devenu définitif, je fis savoir à celui-ci que dès son arrivée à Berlin, prévue pour le 30 janvier à 8 heures du matin, il devait se présenter chez Hindenburg pour être assermenté. Etant désormais le chef suprême de la Reichswehr, il aurait ainsi le pouvoir d'étouffer immédiatement toute tentative de putsch.

Le 30 janvier à 11 heures du matin, je fus en mesure d'annoncer au Maréchal que, la majorité au Reichstag, voulue par la Constitution, étant acquise, le cabinet était formé. Je reçus alors des mains du « vieux monsieur » ma nomination au poste de chancelier.

Mes débuts au gouvernement furent le contraire de faciles. Je n'avais qu'un ministre appartenant au Parti, Frick. Certains, il est vrai, Blomberg et Neurath, par exemple, se déclarèrent aussitôt en ma faveur. D'autres entendaient agir à leur guise. Gereke, commis-

saire au Travail, qui fut peu après arrêté et condamné pour abus de confiance, se révéla d'emblée comme mon adversaire le plus acharné. Aussi fus-je heureux de voir arriver Seldte, déclarant que, le sort ayant parlé, son groupement s'abstiendrait à l'avenir de contrecarrer mes efforts.

Outre les difficultés inhérentes à la composition même du Cabinet, je m'aperçus bientôt que le « vieux monsieur » ne m'avait appelé au poste de Chancelier que faute d'avoir pu trouver une autre solution constitutionnelle. Sa méfiance se manifesta d'emblée par toute une série de restrictions établies par lui. Il avait stipulé notamment que toutes les décisions se rapportant à la Reichswehr et aux relations extérieures étaient de son ressort. Il avait décidé en outre qu'il ne me recevrait qu'en la compagnie de von Papen. Ce n'est qu'après avoir longtemps hésité, et non sans que Meissner ne se fût entremis, qu'il apposa sa signature sur le décret de dissolution du Reichstag. Moi-même, j'avais eu à batailler pour obtenir l'adhésion définitive du Cabinet.

Mais au bout d'une huitaine de jours, mes relations avec Hindenburg commencèrent à se transformer. Un jour qu'il manifesta le désir de s'entretenir avec moi d'un sujet quelconque, je lui fis remarquer que, selon l'usage qu'il avait établi, je ne pouvais paraître auprès de lui qu'en la compagnie de von Papen — et celui-ci était précisément absent de Berlin ce jour-là. Le « vieux monsieur » déclara qu'il voulait me voir seul et qu'à l'avenir la présence de von Papen ne serait plus nécessaire. Deux ou trois semaines plus tard, le « vieux monsieur » m'était acquis au point qu'il se montrait à mon égard à la fois affectueux et paternel. A propos de la consultation électorale du 5 mars, il me dit textuellement : « Que ferons-nous si vous n'obtenez pas la majorité ? Les difficultés recommenceront ! » Lorsque parvinrent les premiers résultats, ses relations avec moi étaient empreintes d'un tel esprit de franchise qu'il s'écria, d'une voix où perçait une réelle satisfaction : « Eh bien, maintenant, c'est Hitler qui va gagner ! » Et quand la victoire écrasante du national-socialisme fut avérée, il me confia sans fard qu'au fond le jeu parlementaire lui était toujours demeuré étranger et antipathique et qu'il était enchanté de voir mettre un terme à la foire électorale.

A l'occasion d'un rapport de l'ambassadeur Nadolni concernant la Conférence du désarmement de Genève, Hindenburg, malgré son grand âge, prouva qu'il avait conservé intactes les qualités d'un homme de caractère. Nadolni proposait de répondre favorablement au désir que l'Allemagne prît immédiatement des mesures effectives

en vue de son désarmement — étant entendu que le désarmement des autres puissances suivrait, mais à quelques années d'intervalle ! J'avais personnellement repoussé cette proposition saugrenue et en avais informé Hindenburg. Sur ces entrefaites, et sans m'en prévenir, Nadolni sollicita une audience de Hindenburg. Or Hindenburg mit proprement à la porte ce Nadolni, dont l'exposé ne l'avait nullement convaincu. « Vous êtes pour Moscou, lui avait-il dit. Eh bien, allez-y donc ! »

Cet incident caractérise parfaitement la manière du « vieux monsieur », qui ramène tous les problèmes à un commun dénominateur très simple. Il avait clairement décelé les intrigues nouées contre nous à la Conférence de Genève — et qu'il s'agissait de nous faire souscrire à des exigences qui demeureraient lettre morte pour les autres. Avec la même simplicité, quelques minutes après que Mac Donald eut fait connaître à l'Allemagne les exigences formulées par les nations réunies à Genève, il accepta que, le 14 octobre 1933 à 1 heure de relevée, Funk, chef des services de presse du Reich, communiquât au monde la décision prise par l'Allemagne de quitter la Société des Nations. Quand, à la majorité écrasante de quatre-vingt-quinze pour cent, le peuple allemand tout entier eut approuvé cette décision, et du même coup ma politique, Hindenburg s'en réjouit sincèrement.

Il fut admirable également lors de la réoccupation de la Rhénanie, s'imposant par la fierté de son attitude. Quant aux ministres, il fallut les gagner l'un après l'autre. Papen fut même pris d'angoisse à l'idée que les Français prendraient des mesures de rétorsion. En ce qui me concerne, j'acceptais sans sourciller le risque que les Français occupassent Mayence. Ce qui importait, c'était que nous reprissions la liberté de mouvement nécessaire, que nous pussons faire ce qui nous plaisait dans tout le reste du Reich, et surtout réarmer à notre guise. Les événements prouvèrent que j'avais raison. A l'époque, pour rassurer le peuple allemand, je me suis rendu en personne en Rhénanie, et, lors des élections au Reichstag, le 29 mars 1936, manifesta son approbation en m'accordant quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ses suffrages, exprimant par là qu'il avait parfaitement compris ma pensée.

Il n'était pas toujours facile, loin de là, de convaincre le « vieux monsieur ». Mais lorsqu'il était convaincu du bien-fondé d'une initiative, il s'y donnait sans la moindre réticence. Au début, il ne voulait pas entendre parler des mesures contre les Juifs. Pourtant, lors d'un déjeuner offert à l'Ambassade de Suède, auquel nous participions tous deux, le roi de Suède s'étant permis de critiquer la

politique allemande à l'égard des Juifs, Hindenburg, de sa voix sonore et profonde, repoussa ces remarques intempestives, déclarant qu'il s'agissait là d'affaires intérieures allemandes au sujet desquelles le Chancelier allemand était seul compétent.

Ce ne fut pas sans peine non plus que le Maréchal se laissa convaincre de la nécessité de restreindre la liberté de la presse. En l'occurrence, je me suis servi d'une ruse et m'adressai à lui, non en l'appelant « Monsieur le Président du Reich » mais « Monsieur le Maréchal » — tirant argument du fait que dans l'armée l'on n'admet pas les critiques venant d'en bas. Seulement celles qui vont de haut en bas ! Et j'ajoutai : « Où irions-nous si un sous-officier pouvait critiquer les mesures prises par son capitaine, un capitaine celles prises par son général, et ainsi de suite ? » La cause était entendue. « Vous avez parfaitement raison, me dit-il, seul le supérieur a le droit de critiquer. »

Si le « vieux monsieur » m'a suivi, s'efforçant toujours de comprendre mes intentions, je sais que je dois lui en être reconnaissant, car cela exigeait de lui la renonciation à beaucoup de préjugés. Je le sentis tout particulièrement lorsqu'il signa le brevet du gauleiter Hildebrandt comme Reichsstatthalter. Tout en signant, le « vieux monsieur » marmonna que cet ancien ouvrier agricole devrait déjà se montrer satisfait d'être député au Reichstag et qu'il ferait bien maintenant de dormir sur ses lauriers.

Ayant été gagné à ma cause, le « vieux monsieur » devint ému par le souci qu'il avait de ma personne. A plusieurs reprises, il a déclaré qu'il possédait en moi un Chancelier qui se sacrifiait littéralement pour l'Allemagne, que souvent la nuit il perdait le sommeil à la pensée de cet homme qui, pour sauver le peuple allemand, volait constamment d'un bout à l'autre du Reich. « Terriblement dommage, ajoutait-il, qu'un tel homme doive appartenir à un parti ! »

53

22 mai 1942, midi.

Recrutement des espions. — Nécessité de recourir à des moyens barbares.
— Faiblesse des juges. — La mansuétude encourage le crime.

Aujourd'hui, les individus qui se livrent à l'espionnage se recrutent principalement dans la prétendue bonne société ou dans le pro-

létariat. Les gens des classes moyennes sont trop sérieux pour s'adonner à ce genre d'activité. Le moyen le plus efficace de combattre l'espionnage, ce serait de persuader ceux qui sont tentés de s'y adonner qu'ils n'auraient absolument aucune chance de sauver leur tête dans le cas où ils se feraient prendre.

Dans le même ordre d'idées, je suis d'avis qu'il faut se montrer impitoyable également en ce qui concerne certains délits crapuleux commis à la faveur du *black out*. Si l'on a peur de recourir en cas de nécessité à des moyens barbares, comment empêchera-t-on, en période de guerre, des voyous de pénétrer, pendant l'obscurcissement, dans des caves ou des appartements, pour voler ? Comment empêchera-t-on d'autres délits comme les agressions nocturnes, les viols, etc ? Dans ces cas, il n'y a qu'une peine possible, la plus rigoureuse de toutes, la peine de mort — et peu importe que le criminel soit âgé de soixante ans ou de dix-sept ans seulement.

A défaut de sévir brutalement contre ce genre de délits, l'on s'expose aux dangers suivants :

a) La criminalité augmente et finit par ne plus pouvoir être contenue ;

b) Une discrimination s'établit, en vertu de laquelle l'honnête homme expose sa vie dans les combats du front, tandis que la crapule assure tranquillement sa subsistance, en commettant des délits catalogués avec soin par le code, et dont chacun sait qu'ils n'entraînent que de minimes pénalités.

En temps de guerre, l'on peut diviser la population en trois groupes distincts : les idéalistes extrêmes, les égoïstes extrêmes et les indécis.

Si l'on admet que le voyou de l'intérieur soit traité avec ménagement pendant que les idéalistes tombent au front, l'on ouvre ainsi la voie à une sélection à rebours, et l'on montre que l'on n'a pas tiré des années de guerre 1917 et 1918 les leçons qu'elles comportaient. Je n'admets donc que cette alternative : le soldat du front peut mourir, le voyou de l'arrière doit mourir. Un Etat incapable d'adopter ces principes n'a pas le droit d'exposer ses idéalistes à mourir sur le front.

Les juges actuels, qui sont demeurés des libéraux, n'ont pas une notion claire de leur devoir. Pour la plupart, ils occupaient déjà leur charge quand nous avons pris le pouvoir, y ayant été installés par nos adversaires. Tout comme des prêtres, ils se maintiennent à travers tous les changements de régime. Cela m'oblige à intervenir. Aussi bien éliminerai-je impitoyablement ceux d'entre eux qui rendent des sentences contraires à l'intérêt du peuple et à celui de la

nation. J'ai le devoir d'empêcher que puisse se former, à l'arrière, comme ce fut le cas en 1918, une armée de crapules — tandis que nos héros tombent sur les champs de bataille. Dès l'instant qu'une discipline de fer doit régner au front, ce serait une injustice à l'égard de nos soldats de pratiquer la mansuétude à l'intérieur.

En ce qui concerne les mineurs délinquants, la jurisprudence du temps de paix est sans valeur en temps de guerre. Là aussi la mansuétude constituerait un crime. J'admets, en période normale, qu'on sanctionne les méfaits d'un adolescent de quinze à dix-sept ans par une solide raclée, plutôt que de le mettre en prison. En effet, si le sens de l'honneur n'est pas tout à fait éteint en lui, à quoi bon le marquer par la prison, en lui donnant pour compagnons des criminels invétérés qui lui enseigneront tous leurs mauvais tours ? Un Seefeld, par exemple, jeune criminel, arrêté pour divers délits de mœurs, avait appris de ses co-détenus l'art de fabriquer un poison mortel qui ne laissait aucune trace vingt minutes après avoir agi. J'ai fait interroger Seefeld par la Gestapo, car je le soupçonnais d'avoir sur la conscience de nombreux méfaits qu'il n'avait pas avoués au juge. Interrogé douze heures durant à côté d'un calorifère ronflant, et sans qu'on lui donnât à boire, il finit par reconnaître cent sept cas de meurtres, et il conduisit les policiers aux endroits où il avait enterré les cadavres.

Dès l'instant que l'expérience établit que celui qui commet des attentats aux mœurs devient, dans la règle, un assassin, je pense qu'il faut s'appliquer à rendre inoffensifs ce genre de délinquants, même s'il s'agit d'hommes très jeunes. Je suis partisan des peines les plus sévères en ce qui concerne ces éléments asociaux.

54

29 mai 1942, midi.

Lola Montez et Louis I^{er} de Bavière. — Hostilité de l'Eglise. — La personnalité de Louis I^{er}. — Respect des particularités ethniques.

Au sujet d'un film sur Lola Montez dont le D^r Goebbels a le projet :

J'approuve cette idée, mais j'insiste sur le fait qu'il ne faudra pas présenter sous un éclairage faux le destin de cette femme ni la personnalité du roi Louis I^{er} de Bavière.

Lola Montez n'avait rien de commun avec ces danseuses de notre époque, dont l'art consiste avant tout à se déshabiller pour la scène. C'était une femme d'une intelligence remarquable et aux vues étendues. Et elle sut résister à l'Eglise, sans jamais s'aplatir devant elle, malgré toutes les difficultés que les prêtres susciterent sous ses pas.

Pour ce qui est de la personnalité de Louis I^{er}, ce serait une erreur de voir d'abord en lui un coureur de jupons. Ce fut un homme de tout premier ordre, et le plus grand bâtisseur parmi ses contemporains. N'eût-il construit que le Walhalla, cela prouverait que ce monarque était capable de regarder fort au-delà de ses frontières et qu'il avait le sens des intérêts allemands. Il fit au surplus un magnifique cadeau à la nation allemande en faisant de Munich un grand centre artistique.

S'il fut, en dépit de cela, l'un des rois de Bavière les plus combattus, cela tient uniquement à l'hostilité que l'Eglise ne cessa de lui témoigner. Les attaques que celle-ci dirigeait contre Lola Montez n'étaient en somme qu'un prétexte. C'était le roi que l'on visait au travers d'elle, à cause de son libéralisme très marqué.

Dès lors, il serait peu indiqué de représenter Louis I^{er} sous les traits d'un monarque au charme viennois et en faisant appel à un Paul Hörbiger. Il faut au contraire mettre en valeur le sens qu'il avait de la dignité royale, et c'est à mon avis l'acteur Kayssler qui conviendrait le mieux pour le rôle.

Dans l'intérêt du Reich, et tout en respectant ses particularités ethniques, j'ai divisé ma patrie autrichienne en une série de provinces, des Alpes au Danube. Je suis bien décidé à agir de même en ce qui concerne les autres parties du Reich. Ainsi, par exemple, je n'admettrai pas que la Frise occidentale continue d'être rattachée à la Hollande. Car ces Frisons sont exactement de la même race que ceux de la Frise orientale, et ils doivent par conséquent être réunis en une seule et même province.

55

30 mai 1942, midi.

Peintres et sculpteurs. — L'influence de l'âge sur les artistes. — Rôle de Vienne. — La mort de Mozart. — Ne pas attendre leur mort pour soutenir les artistes.

La revue d'art des Bruckmann est en décadence par comparaison avec celle du professeur Hoffmann et avec celle du ministère de la Propagande.

Il est curieux de constater que la qualité des œuvres de Kolbe diminue à mesure que celui-ci prend de l'âge, alors que c'est exactement le contraire en ce qui concerne Klimsch, dont les œuvres ont un caractère de plus en plus achevé. Il va sans dire, lorsque le talent d'un artiste qui fut un maître décline, qu'on ne saurait le lui reprocher. L'âge venant, la vue a tendance à baisser. Or plus que tout autre, le sculpteur est tributaire de ses yeux. S'il arrive à des sculpteurs âgés de produire des œuvres plus belles que dans leur âge mûr, il est fort possible que cela soit dû à une presbytie qui vient compenser la myopie antérieure et restituer ainsi à l'artiste une vue pratiquement normale.

D'une façon générale, il serait inconvenant de reprocher leur âge aux artistes qui ont vieilli. Il n'est pas question de condamner un chanteur dont la voix a perdu de sa pureté. Si les dernières œuvres de Corinthe sont reprochables en beaucoup de détails, il est impossible d'oublier les magnifiques portraits que cet homme a peints dans sa jeunesse et qui nous procurent une joie sans cesse renouvelée.

C'est un devoir, pour un Etat qui a une politique culturelle compréhensive, de découvrir à temps les talents, de les soutenir, de les stimuler, de les encourager. Ainsi est créé un climat favorable à la naissance des chefs-d'œuvre dont tout le monde profite, les contemporains d'abord et ensuite ceux qui viennent après nous.

Au cours des siècles derniers, les Viennois — qui ont eu pourtant de façon permanente le souci du niveau artistique de leur ville — ont terriblement méconnu les nécessités d'une politique culturelle digne de ce nom. C'est ainsi qu'ils ont laissé mourir de misère un musicien de génie comme Mozart. Ils n'ont même rien trouvé de mieux que de lui accorder les funérailles du pauvre et de le vouer à la fosse commune, en sorte qu'on ignore maintenant où il repose. Tout comme lui, Bruckner et Haydn eussent connu la misère noire s'ils n'eussent trouvé l'appui, le premier de l'évêque de Linz, le second du prince Esterhazy.

Ces exemples prouvent que les Viennois, aussi bien que les Muni-chois, ne doivent qu'à leurs souverains les richesses artistiques dont ils ont hérité. Il y a cependant une différence entre les Viennois et les Munichois. Dans une certaine mesure, les Munichois ont manifesté du vivant de ceux-ci déjà l'admiration qu'ils devaient à leurs artistes. Les Viennois, eux, ont attendu que les leurs fussent morts

et bien enterrés pour ratifier le jugement de l'étranger et donner à leurs artistes une gloire posthume.

En fonction de nos plans dans le domaine artistique, nous devons tirer la leçon de ces faits et nous préoccuper de ne pas méconnaître le talent de nos artistes vivants. C'est pourquoi j'ai créé l'Exposition de la Maison de l'Art allemand à Munich : non seulement pour y rassembler les œuvres de nos plus grands artistes et dont on parle dans le monde entier, mais aussi pour faciliter la vente des œuvres de talent, consacrées par le jugement des critiques les plus qualifiés, fussent-elles dues à des artistes dont la réputation n'a pas encore touché le grand public. Cela constitue du même coup une garantie pour les acheteurs, qui ont ainsi la certitude de ne pas acquérir des navets. L'initiative du professeur Hoffmann, préconisant l'attribution de médailles d'or et d'argent représentant la Maison de l'Art allemand, va dans le même sens, et elle doit être encouragée.

56

31 mai 1942, pendant le dîner.

Guillaume II, monarque indigne.

Le comportement de Guillaume II en société était fort incorrect et absolument indigne d'un monarque. Non seulement il n'arrêtait pas de moquer les personnes de son entourage immédiat, mais il s'en prenait même à ses invités, qu'il criblait de remarques ironiques pour amuser la galerie. Il avait par ailleurs des familiarités de mauvais goût avec d'autres monarques, les prenant par l'épaule, les traitant avec condescendance. Ses façons cavalières ont fait perdre des sympathies au Reich. Il est indispensable qu'un monarque fasse preuve de dignité même sur le plan de la vie quotidienne.

Cet exemple montre qu'il peut suffire d'un seul homme pour compromettre le sort de toute une dynastie. Celui qui veut jouer un rôle dans l'histoire ne doit pas ignorer que, semblablement, il suffit d'une génération politiquement pervertie pour conduire à la ruine un peuple tout entier.

57

2 juin 1942, pendant le dîner.

Application des lois de la nature dans l'aéronautique et dans la construction navale. — Forme des poissons et profilage des avions et des bateaux. — Une nouvelle direction pour les recherches. — La routine s'oppose aux inventeurs.

Conversation animée avec l'amiral Krancke sur les principes applicables dans la construction des moyens de transport. C'est le Führer qui parle :

On peut partir de cette donnée que la nature fournit elle-même toutes les indications nécessaires, et il y a donc lieu de s'en tenir aux lois qu'elle a établies. Si je prends l'exemple de la bicyclette, il me suffit, par la pensée, de priver ses roues de la jante et du pneu pour constater que le mouvement des rayons est tout à fait comparable à celui d'un homme qui marche.

Si nous prenons l'aéronautique, nous faisons la constatation que les lois naturelles conservent là toute leur valeur. Aussi la formule du Zeppelin constitue-t-elle un pur non-sens. Il est en effet visible que la nature n'a pas retenu la formule du « plus léger que l'air ». La nature n'a doté aucun oiseau d'une vessie, comme c'est le cas pour les poissons. En ce qui me concerne, je n'accepterai jamais de monter dans un dirigeable, alors que je voyage sans aucune crainte en avion, même par temps d'orage, même à travers une tempête.

Pour ce qui est de la construction des bateaux, leur forme actuelle ne correspond certainement pas aux données de la nature, sans quoi la nature aurait également doté les poissons d'un organe à l'arrière, pour se mouvoir, au lieu de leur donner des nageoires latérales. Elle aurait également donné aux poissons une tête effilée au lieu de cette forme qui évoque plus ou moins nettement, selon les espèces, l'image d'une goutte d'eau. Les navigateurs chrétiens assument la responsabilité d'avoir abandonné la forme donnée par la nature aux poissons pour mettre en pratique la théorie de la forme effilée à l'avant et large à l'arrière. C'est cette théorie qui a présidé à la construction des bateaux du type *Nelson* qui inspire aujourd'hui encore les ingénieurs. C'est précisément dans la construction des bateaux que l'idée d'imiter la nature eût dû s'imposer. Il était donc logique d'adopter la forme de la goutte d'eau tombante, car en

augmentant le volume de la proue, on a une pression moins forte que celle qui s'exerce sur une proue effilée.

Par parenthèse, c'est aujourd'hui seulement qu'on reconnaît que la forme idéale de la bêche n'est pas la forme pointue.

Dès l'instant qu'on a négligé de tenir compte de l'exemple fourni par les poissons en ce qui concerne la forme des bateaux, il n'est pas étonnant que ceux-ci soient propulsés par l'arrière. L'hélice fixée à l'arrière a pourtant un effet d'aspiration, et le vide ainsi produit freine la marche du bateau, le freinage étant encore augmenté par la masse de l'eau inerte qui se forme à la proue. Dans la nature, c'est exactement le contraire qui a lieu : à l'avant, aspiration par le vide, à l'arrière, masse d'eau inerte ayant tendance à accentuer la poussée en avant. Le poisson avance à raison du mouvement de ses nageoires et grâce au passage de l'eau à travers ses branchies. Il est heureux en tout cas qu'on ait tenu compte de ces données dans la construction des avions et placé l'hélice à l'avant, de telle sorte qu'en provoquant un phénomène de succion elle entraîne l'avion.

A mon sens, il n'y a aucun doute que les principes appliqués en matière de construction de bateaux sont tout à fait périmés, tant en ce qui concerne le profilage que le moyen de propulsion. Dans le cas des bâtiments de guerre, on discerne déjà que l'augmentation de la puissance n'augmente pas le rendement de façon correspondante. Ainsi, par exemple, si un croiseur de bataille de plus de quarante-cinq mille tonnes fait une vitesse de trente nœuds en disposant d'une puissance de cent trente-six mille chevaux, alors qu'un porte-avions d'un tonnage deux fois moindre et disposant d'une puissance de deux cent mille chevaux ne file que trente-cinq nœuds, il y a là à mon avis quelque chose qui ne joue pas. Si la conception n'était pas déficiente, on n'admettrait pas qu'une augmentation de puissance d'environ soixante-quinze mille chevaux ne se traduisît, pour un bâtiment d'un tonnage deux fois moindre, que par un gain de cinq nœuds. J'espère donc que nos ingénieurs maritimes se laisseront convaincre que les méthodes actuelles sont nettement dépassées.

Si nos progrès sont sensiblement plus marqués dans le domaine aéronautique, où nous avons obtenu un énorme accroissement de la vitesse simplement en modifiant la forme du fuselage, cela est dû principalement aux travaux du professeur Junker, qui a étudié à fond les lois de l'aérodynamique, autrement dit les lois de la nature. Il est donc inadmissible que la marine traite d'idiots, comme elle le fit autrefois pour Fulton et Russel, des inventeurs capables d'ouvrir

des voies nouvelles — uniquement par crainte d'assister à une révolution dans l'art du génie maritime. Aussi ai-je donné l'ordre que le bateau du Saxon, avec son dispositif de propulsion à l'avant fût mis en chantier et que le plus tôt possible l'on procédât à des essais pratiques. J'ai donné également des instructions pour que fût étudiée la possibilité de propulser un bateau par des hélices latérales — de même que les poissons ont des nageoires — car cela devrait assurer à un bateau une mobilité plus grande et même lui donner la possibilité de tourner sur place.

Ces réflexions me sont inspirées par l'idée que, dans le domaine de la technique précisément, chaque fois que l'homme est arrêté dans sa marche en avant, champ libre doit être donné à des inventions nouvelles, afin de montrer la voie à suivre. Dans le cas du microscope, par exemple, on voit arriver le moment où il ne sera plus possible de multiplier le nombre des lentilles — du fait que toute lentille ajoutée contribue à absorber un peu plus de lumière. On ne progressera donc dans ce domaine que grâce à une invention révolutionnaire. Il est malheureusement très difficile d'imposer les inventions nouvelles, car rares sont les hommes à l'esprit suffisamment ouvert pour sortir de la routine et assez courageux pour désavouer leurs propres méthodes, puis pour adopter celles d'un concurrent, surtout quand celui-ci est un non-conformiste par-dessus le marché.

On sait avec quelle peine la théorie de Copernic a pu se substituer à celle de Ptolémée, et les répercussions que cela entraîna sur le plan purement humain. C'était l'effondrement d'une conception du monde sur laquelle était fondée la philosophie de l'Eglise. Il fallait, à l'époque, faire preuve d'un grand courage pour se déclarer en faveur des idées de Copernic et accepter toutes les conséquences de cette prise de position, car l'Eglise se montrait impitoyable dans sa défense. Cela se conçoit d'ailleurs. En effet, plus les idées d'un homme ou d'une institution sont étroites et plus les intéressés renâclent à reconnaître leurs erreurs, dans la crainte d'ébranler la construction d'où ils tirent leur puissance. L'histoire nous enseigne que le sort des inventeurs a toujours été pareil. Le maître de poste qui a fait cette découverte sensationnelle qu'il était possible de poser un véhicule sur des rails et de l'animer par la vapeur a été considéré comme ridicule par tous les directeurs de postes, c'est-à-dire par tous les spécialistes. Ce qu'il y a de tragique dans le cas des inventeurs, c'est qu'ils doivent s'attaquer à des problèmes réputés résolus et d'une façon que la plupart des gens estiment définitive. A cette notion se superpose le fait qu'une invention nouvelle commence

toujours par provoquer du désordre. Les guerres, qui impriment à toutes les activités un mouvement accéléré, sont donc des périodes particulièrement favorables aux inventeurs. En trois années et demi de guerre, l'aviation a fait plus de progrès qu'en trente années de paix. Ne considérerait-on pas en 1906 qu'un avion ne pouvait avoir d'intérêt que s'il était capable de voler à la vitesse de quarante kilomètres à l'heure !

58

3 juin 1942, pendant le dîner.

La guerre et la technique. — Les éléphants d'Annibal.

Il est surprenant de constater à quel point, dans l'Antiquité, la technique était adaptée aux besoins de la guerre.

On ne conçoit pas les victoires d'Annibal sans ses éléphants, ni celles d'Alexandre sans ses chars, sa cavalerie et la technique de ses archers.

A la guerre, le meilleur soldat, celui qui remporte les plus grands succès, est celui qui dispose des moyens techniques les plus modernes — non seulement dans le combat proprement dit, mais aussi en ce qui concerne les voies de communication et le ravitaillement.

En temps de guerre, rien n'est plus faux que le dilemme : ou soldat ou technicien. Aussi bien la stratégie la plus efficace est-elle celle qui utilise au maximum les possibilités offertes par la technique.

59

4 juin 1942, pendant le dîner.

L'attentat de Prague. — Imprudence et témérité de Heydrich.

Le Führer commente l'attentat dont Heydrich a été la victime.

J'ordonne une fois pour toutes que nos dirigeants les plus exposés observent les prescriptions établies en vue d'assurer leur sécurité.

Dès l'instant que l'occasion ne fait pas seulement le larron mais suscite également le criminel, je déclare que les « gestes héroïques », comme une promenade en voiture découverte et non blindée, ou une promenade à pied sans gardes de corps dans les rues de Prague sont de la pure fanfaronade et ne servent en rien les intérêts de la nation.

Qu'un homme irremplaçable comme Heydrich s'expose au danger sans nécessité absolue, je ne trouve pas d'autres mots pour qualifier cela que bêtise et stupidité. Des hommes de l'importance d'un Heydrich devraient savoir qu'ils sont guettés comme le gibier à la chasse et qu'innombrables sont ceux qui ne cherchent que l'occasion de les abattre. A l'aide des renseignements dont elle dispose, la police ne suffit pas à garantir la sécurité. Quand une voiture s'écrase contre un arbre, combien de temps lui faut-il pour établir s'il y a eu ou non attentat ! Les passagers eux-mêmes, lorsque le conducteur a essuyé des coups de feu, ont de la peine à en témoigner. Il ne faut pas oublier, quand une voiture roule à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, qu'une balle atteint son but avant qu'on en ait perçu le son.

Aussi longtemps que la situation ne sera pas stabilisée dans l'espace vital allemand, aussi longtemps que le peuple allemand n'aura pas éliminé la racaille étrangère, ceux des nôtres qui occupent une situation en vue ne devront négliger aucune mesure de prudence. Ils doivent s'en faire une obligation absolue, dans l'intérêt même de la nation.

60

5 juin 1942, midi.

Prédisposition des Finlandais aux maladies mentales. — La pratique de la Bible y est pour quelque chose. — Folie religieuse et folie tout court. — Le peuple allemand ne doit pas s'étioier spirituellement.

La conversation a porté sur la fréquence des maladies mentales en Finlande. Parmi les causes possibles de cette prédisposition des Finlandais, il a été fait état de l'aurore boréale et aussi de l'habitude qui leur est propre de se tourmenter à propos des problèmes religieux. Etant donné les conditions d'isolement où vivent la plupart des Finlandais, surtout en hiver — les fermes sont parfois éloignées les unes des autres de cinquante et même de cent kilomètres — c'est

un besoin pour eux d'occuper leur esprit, d'où cette religiosité très marquée et qui n'a en somme rien de surprenant. C'est maintenant le Führer qui parle :

Ce qui est regrettable, c'est que cet esprit religieux ne puisse s'exercer sur une autre matière que les avocasseries juives de l'Ancien Testament. Creuser éternellement les mêmes problèmes, à la seule lumière de la Bible, dans la solitude d'un hiver interminable, cela conduit les esprits à l'étiolement. Ces pauvres gens s'efforcent de trouver un sens à ces alchimies hébraïques, alors qu'elles n'en ont aucun. Dans ces conditions, ressassant sans fin les mêmes choses, ils se trouvent comme murés dans un système d'idées étroites et sans attache avec la réalité. Il est tout naturel que ceux d'entre eux qui n'ont pas la tête très solide tournent à la folie mystique.

C'est un vrai malheur que la Bible ait été traduite en allemand et qu'elle ait rendu accessibles au peuple toutes ces finasseries talmudiques. Aussi longtemps que la sagesse exprimée par le christianisme, surtout celle contenue dans l'Ancien Testament, a été traduite dans la langue de l'Eglise, autrement dit le latin, les gens normaux n'ont pas encouru le risque d'avoir l'esprit dérangé par l'étude de la Bible.

Mais depuis que ce livre a été vulgarisé, la religiosité d'un grand nombre d'humains s'est trouvée canalisée dans un sens précis, ce qui les a menés, avec le temps, à la folie religieuse — les Allemands y étant d'autant plus prédisposés qu'ils ont la manie de creuser ces problèmes. En plus de cela, l'Eglise catholique a choisi des déments pour en faire des saints, et il n'est donc pas étonnant que le Moyen âge allemand ait donné naissance à une confrérie comme celle des Flagellants.

En tant qu'Allemand raisonnable, l'on se prend la tête à deux mains et l'on s'interroge pour essayer de comprendre comment toutes ces fumisteries juives accommodées par les prêtres ont pu tourner la tête à des Allemands et les pousser à adopter des pratiques dont nous sourions quand il s'agit de derviches tourneurs turcs ou de magie noire. Et l'on éprouve parfois un violent sentiment de colère à la pensée que des Allemands aient pu s'enliser dans des doctrines théologiques dénuées de toute profondeur alors qu'il en existe d'autres sur la vaste terre, comme celle de Confucius, de Bouddha et de Mahomet, qui offrent à l'inquiétude religieuse un aliment d'un autre prix.

Quand on recherche les raisons de ce phénomène, on est frappé d'abord de s'apercevoir à quel point le cerveau humain est influen-

cable. Ainsi l'enfant qui, tout petit, a été effrayé par la présence invisible de l'*homme noir*, court le risque, durant toute son adolescence, d'éprouver un sentiment d'angoisse à chaque fois qu'il pénètre dans une chambre obscure, à chaque fois qu'il descend à la cave. Chez les femmes, ces séquelles de l'enfance peuvent laisser des traces pour leur vie entière. Mais l'homme qui a été élevé dans un sens tout à fait contraire conserve l'esprit libre au point qu'il peut n'éprouver aucune appréhension en face de dangers pourtant réels. Un enfant des régions exposées aux bombardements, auquel on n'a pas expliqué le danger qu'il court, n'éprouve en général aucun sentiment de peur. Il assiste à l'attaque des avions et à la canonnade de la défense comme à un bruyant feu d'artifice.

La conclusion que j'entends tirer de ces considérations, c'est qu'à l'avenir il faudra faire tout ce qui est humainement possible pour empêcher le peuple allemand de s'étioler spirituellement — et peu importe qu'il s'agisse de folie religieuse ou de toute autre forme de dérangement cérébral. Dans cette idée, j'ai prévu que toute ville importante serait dotée d'un observatoire, car il est établi que l'astronomie est l'un des meilleurs moyens dont dispose l'homme pour élargir sa conception du monde, et par conséquent pour se garantir contre l'erreur.

61

5 juin 1942, pendant le dîner.

Une Sainte élevée au grade de général.

Un rapport est présenté au Führer selon lequel, par un décret du 22 septembre 1941, le Caudillo a décidé qu'à l'avenir les honneurs dus à un Maréchal seraient rendus à la Vierge de la Fuencisla, patronne de Ségovie, pour avoir accompli un miracle cinq ans auparavant en permettant à trois mille soldats nationaux, sous les ordres de Valera, l'actuel ministre de la Guerre, de défendre victorieusement cette ville contre l'assaut de quinze mille rouges. On cite le cas d'une autre Sainte, élevée au grade de général, pour avoir empêché qu'une bombe, après avoir passé à travers le toit, n'éclatât à l'intérieur de l'église dont elle est la protectrice. Là-dessus, le Führer intervient ;

Je me demande avec inquiétude à quelles perspectives cela donne le champ libre si l'on permet à de telles sornettes de prendre crédit. De toute manière, j'assiste à l'évolution de l'Espagne avec le plus grand scepticisme. Et je sais d'avance que, même si je finis par visiter tous les pays d'Europe, je n'irai jamais en Espagne.

62

7 juin 1942, midi.

Tendances monarchistes en Espagne appuyées par le clergé. — Même technique partout pour tenter d'asservir le pouvoir. — Fatalité d'une nouvelle révolution en Espagne. — Deux requêtes du Régent Horthy. — La Theis est le Rhin des Hongrois. — Le fils de Horthy. — Commissions militaires interalliées en 1925. — La trahison spontanée chez les Allemands. — Les émigrés de 1933. — Sur la façon d'apprécier les crimes de trahison. — Tout traître doit être fusillé. — Les objecteurs de conscience. — Mise au pas des Témoins de Jéhovah.

Il est à nouveau question de l'Espagne, à propos du contingent espagnol engagé sur le front de l'Est et connu sous le nom de Division bleue. Bormann fait remarquer que les tendances monarchistes, de plus en plus fortes en Espagne, sont encouragées par le clergé. Le Führer en tombe d'accord — puis il continue :

Le travail de l'Eglise catholique en Espagne n'est pas différent de celui qu'elle accomplit chez nous. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des églises dans tous les pays. Afin de pouvoir exercer son influence sur le régime, par principe l'Eglise ne soutiendra ou ne tolérera que la forme d'Etat qui préconise le genre d'éthique représenté par elle, de façon que l'Etat soit ainsi dépendant d'elle dans ce domaine.

L'Eglise d'Espagne ne peut évidemment reconnaître le régime actuel, qui par le truchement de la Phalange, s'est donné ses propres cadres — sans quoi elle renoncerait à la recherche du pouvoir temporel qui caractérise toute religion se mêlant de politique. Une seule possibilité s'offre donc à la Phalange : établir des relations claires avec l'Eglise et limiter l'intervention de celle-ci aux choses de l'ordre surnaturel. Si on laisse l'Eglise empiéter sur les prérogatives de l'Etat, se mêler de diriger le peuple, et particulièrement la jeunesse, aussitôt elle essaie de tout accaparer. C'est une erreur de penser qu'on peut s'en faire une alliée grâce à des compromis.

Du fait de cette situation, un conflit entre le clergé espagnol et le régime de Franco me paraît inévitable, et cela permet de craindre une nouvelle révolution. Ainsi, avant qu'il soit longtemps, l'Espagne devra peut-être payer de son sang l'erreur de n'avoir pas réussi une révolution vraiment nationale, comme ce fut le cas en Italie et en Allemagne.

Kallay, le nouveau premier ministre de Hongrie, m'a transmis deux petites requêtes du Régent Horthy — à savoir que le Bon Dieu et moi-même jouassions le rôle de simples spectateurs dans le cas où les Hongrois en découvriraient avec les Roumains. Du point de vue des Hongrois, selon Kallay, il ne s'agirait là que d'un conflit avec l'Asie, car pour eux la frontière entre l'Asie et l'Europe s'établit à l'endroit où le règne de l'Eglise orthodoxe cesse. Seuls les territoires situés en-deçà de cette frontière auraient pris une part à la civilisation européenne par le rôle qui fut le leur dans de grands mouvements comme la Renaissance, la Réforme, etc. C'est à cause de cela que la Hongrie fut toujours opposée à la Russie, et c'est la raison pour laquelle elle n'a pas compris la politique du Troisième Reich à l'époque de l'accord germano-russe.

Au surplus, Kallay affirme que la Theis représente pour les Hongrois ce que le Rhin représente pour les Allemands. De même que le Rhin est un fleuve allemand, de même la Theis est un fleuve hongrois, et non le tracé d'une frontière.

Sur le plan de la politique intérieure, Kallay mentionne la nécessité d'une réforme agraire, mais limitée à l'agrandissement des domaines d'une superficie notoirement insuffisante.

Kallay m'a aussi parlé du fils de Horthy, comme d'un homme qui fonce au but, et il m'a rappelé que les troupes hongroises qui combattent avec nous sur le front de l'Est ont en lui un véritable héros. Je n'ai aucune peine à le croire, car le Régent est lui-même un homme d'un très grand courage.

Il faut reconnaître que Horthy a bien combiné son affaire. Il est évident que si son fils gagne ses galons dans les rangs de l'armée allemande, l'Allemagne pourra difficilement s'opposer à ce que les Hongrois fassent du fils le remplaçant du père, et qu'éventuellement ils lui posent sur la tête la couronne de Saint-Etienne.

Il est certain en tout cas que, parmi les Hongrois, même ceux qui sont les adversaires du Régent admettent l'idée que le fils joue un rôle important dans l'Etat, et d'autant plus qu'il aura fait ses preuves dans la lutte contre le bolchévisme.

Du temps de la République de Weimar, la trahison avait pris de telles proportions que les secrets militaires étaient étalés dans la presse et qu'ils donnaient lieu à des débats au Reichstag.

Lorsque les commissions militaires étrangères quittèrent l'Allemagne en 1925, elles laissaient en place des services de renseignements et d'espionnage qui rendaient évidemment inutile leur maintien. Selon les attachés militaires accrédités à Berlin, ces services fonctionnaient en effet à la perfection.

Plus d'une fois, j'ai eu la rage au cœur en pensant à l'état de dissolution morale qui présida à l'installation sur notre territoire de tout cet appareil de délation et de trahison et qui lui permit de prospérer d'une manière aussi scandaleuse. Je me rappelle un cas où un député, en séance publique du Reichstag, demandait au gouvernement s'il était au courant du fait que, sur telle route, l'on avait vu passer quatre chars d'assaut qui ne correspondaient manifestement pas aux stipulations du diktat de Versailles — et ce que le gouvernement comptait faire à ce propos ! A l'époque, je ne pouvais malheureusement rien faire de plus que de consigner sur des listes soigneusement tenues à jour le nom des traîtres, afin que ces salopards n'échappassent pas au châtiment qui leur était dû le jour où le national-socialisme prendrait le pouvoir.

Si, en 1933, nous fûmes débarrassés sans avoir le mal d'intervenir, de la plus grande partie de cette racaille, c'est que pas moins de soixante-cinq mille citoyens émigrèrent d'Allemagne aussitôt après la prise du pouvoir. Il ne fut pas possible de déterminer ce que chacun d'eux avait à se reprocher, mais il ne fait pas de doute que, pour la majorité, c'est leur mauvaise conscience qui les incita à filer à l'étranger. Plusieurs de ces émigrés, réflexion faite, manifestèrent par la suite l'intention de rentrer en Allemagne. Mais nous avons prévenu ce reflux d'éléments indésirables en faisant savoir que tous ceux qui rentreraient auraient à séjourner au préalable dans un camp de concentration et que ceux qui seraient convaincus d'avoir commis des délits n'échapperaient pas à la fusillade. Ces circonstances ont permis au Reich d'écarter quelques milliers d'éléments asociaux qu'il eût été sans cela difficile d'identifier. Quant aux indésirables qui n'avaient pas quitté l'Allemagne, le SD de Heydrich leur a brisé les reins, et ce fut là un mérite d'autant plus grand qu'en l'occurrence la Justice ne s'est pas montrée à la hauteur de sa tâche.

Par sa manière d'apprécier les crimes de trahison, la Justice m'a d'ailleurs souvent exaspéré. Ainsi, elle a prétendu un jour acquitter un traître pour la raison qu'il s'était livré principalement à la

contrebande et qu'il fallait donc le considérer comme contrebandier et le punir comme tel. J'ai eu toutes les peines du monde à persuader Gürtner, le ministre de la Justice, qu'il fallait appliquer aux traîtres les mesures les plus rigoureuses. Lorsque le secret qui entourait la construction de nos fortins en Prusse-Orientale fut dévoilé, Gürtner est même intervenu en faveur des coupables, demandant, sous le prétexte que le dommage causé n'était pas grand, que leur châtiement fût adouci. J'ai dû faire remarquer à Gürtner qu'il n'était pas possible d'évaluer actuellement ce dommage — car nous ne pouvions savoir si un commandant de division n'installerait pas un jour son poste de commandement dans l'un de ces fortins. Dans ce cas, la prise de ce fortin, due à une trahison commise plusieurs années avant, pourrait avoir une répercussion sur le déroulement des opérations. En fin de compte, j'ai déclaré à Gürtner que si les tribunaux ordinaires persistaient à faire preuve de mansuétude dans le jugement des cas de trahison, je me verrais contraint de faire appel à un détachement de SS pour passer les traîtres par les armes. Je considère la trahison comme un délit de pensée, et je n'ai pas à me préoccuper de l'importance des dommages causés pour savoir qu'un traître doit être exécuté.

Dans les débuts, la cour populaire, dépendante de la Justice, que nous avions créée *ad hoc*, ne prononça pas les jugements rigoureux que je souhaitais. Il fut d'ailleurs malaisé d'adapter la législation aux évidentes nécessités de l'Etat, vu qu'au sein même du Cabinet les juristes hésitaient à reconnaître la trahison comme un délit de pensée. Au cours des discussions qui eurent lieu à ce sujet, je dus toujours insister sur le fait qu'il n'existe pas de trahison dont l'idéalisme serait le mobile. Dans cet ordre d'idées, le seul délit dont on pourrait prétendre qu'il est provoqué par un certain idéalisme, c'est le refus de servir pour motif de conscience.

A ces réfractaires, il est facile de répondre qu'apparemment ils ne rechignent pas à manger le pain que d'autres vont conquérir pour eux, que, du point de vue d'une justice supérieure, cela n'est pas équitable et qu'il faut donc les laisser mourir de faim. J'ai fait preuve d'une grande clémence en ne les soumettant pas au supplice de la faim et en faisant passer par les armes quelques prétendus témoins de Jéhovah, cent trente en tout. Ces exécutions ont eu l'effet d'un orage salutaire. Dès qu'elles furent connues, quelques milliers de réfractaires du même bord revisèrent leurs opinions, perdirent le courage de tirer au flanc en invoquant tels versets de la Bible.

Celui qui a la charge de terminer victorieusement une guerre et,

d'une façon générale, de conduire un peuple dans une période difficile à l'obligation de faire en sorte qu'il n'y ait pas le moindre doute à ce sujet : quiconque, dans les circonstances actuelles, de manière active ou passive, se met en dehors de la communauté sera liquidé par la communauté. Celui qui, par faiblesse, s'écarte de ces principes travaille, qu'il le veuille ou non, à la dissolution de l'Etat. On assiste en ce moment aux prémices de ce phénomène dans un pays comme la Suède.

63

7 juin 1942, pendant le dîner.

Une procession à Barcelone. — Brimades à la Phalange. — Ma méfiance à l'égard de Serrano Suñer. — Les Italiens se défendent mieux contre les empiètements de l'Eglise. — Les empereurs allemands se sont conduits comme des maris floués. — Une messe de requiem en l'honneur du Protecteur de Bohême et Moravie.

On informe le Führer qu'à l'occasion de la Fête-Dieu le gouverneur de Barcelone a pris un arrêté interdisant aux participants de la Procession de porter l'uniforme de la Phalange, celui de la milice phalangiste, ou même une partie de ces uniformes. Une seule exception a été admise, en faveur du chef régional de la Phalange et de sa suite, une autorisation expresse leur ayant été donnée. Il ressort de cette information que cette interdiction a été obtenue par les nationalistes, à la suite d'une intervention auprès de l'Eglise. A ce propos, l'on rappelle que quelques semaines auparavant des incidents ont eu lieu entre nationalistes et membres de la Phalange, ce parti qui sert pourtant de base à l'Etat. Le journal madrilène Arriba s'exprime à ce propos sans ambiguïté. Il affirme que le port de la chemise bleue constitue pour les Phalangistes un devoir d'honneur et que tous ceux qui s'y opposent sont des êtres exécrationnels. Voici l'avis du Führer :

On voit clairement par là comment l'Etat espagnol va au-devant de nouvelles catastrophes. Les curés et les monarchistes — les mêmes ennemis mortels de notre propre soulèvement national — se sont ligués pour s'assurer le pouvoir. Si une nouvelle guerre civile devait éclater en Espagne, il ne faudrait pas s'étonner que les Phalangistes fussent obligés de faire cause commune avec les rouges —

afin de mettre au pas la réaction. Il est vraiment regrettable que le sang versé en commun, durant la guerre d'Espagne, par les Phalangistes, les fascistes et les nationaux-socialistes n'ait pas produit de meilleurs résultats. Mais en Espagne il se trouve malheureusement toujours quelqu'un pour servir les intérêts politiques de l'Eglise. Serrano Suñer, l'actuel ministre des Affaires étrangères, appartient à cette espèce. Dès le premier entretien que j'ai eu avec lui, j'ai éprouvé un sentiment de méfiance à son égard, et cela bien que notre ambassadeur, avec une méconnaissance totale des faits, me l'eût représenté comme le plus grand germanophile d'Espagne.

Si une deuxième guerre civile a été épargnée aux fascistes, cela est dû pour une bonne part au fait que le mouvement, partant de Rome, a réussi à faire l'unité de la nation italienne malgré les efforts de l'Eglise. D'emblée, le fascisme a défini clairement sa position en ce qui concerne les choses qui sont du ressort de l'Eglise et celles qui sont du ressort du Parti. Lorsque l'Eglise a prétendu s'insurger contre l'organisation des jeunesses fascistes, les fascistes ont réagi en dispersant — de Rome jusqu'au sud de l'Italie — les processions à coups de bâton, de sorte qu'au bout de trois jours l'Eglise pliait l'échine.

D'une façon générale, l'histoire de l'Italie montre qu'à l'égard de l'Eglise les Italiens ont toujours eu une attitude beaucoup plus réaliste que celle des Espagnols et, hélas ! que celle de pas mal d'Allemands. N'est-ce pas tragique de penser que chaque fois que les Italiens ont chassé un pape de Rome il se soit trouvé un empereur allemand pour rétablir l'ordre au Vatican ? J'ai d'ailleurs l'honnêteté de reconnaître que, moi-même, je n'ai pas ménagé mes efforts pour arranger les affaires de la religion. En faisant nommer un Evêque du Reich, j'ai tenté de mettre un peu de clarté dans la situation équivoque de l'Eglise évangélique. Voyant ce qui se passe aujourd'hui en Espagne, je me félicite que mes efforts aient été vains. Une fois de plus, la Providence m'a arrêté dans une erreur que j'étais en train de commettre. Qui peut me garantir, en effet, qu'un jour l'Evêque protestant du Reich n'eût pas fait cause commune contre nous avec le Pape !

Les religions constituées, et tout particulièrement l'Eglise catholique, s'entendent, avec une habileté consommée, à flatter l'homme qui détient le pouvoir, tout en prenant des airs inoffensifs. J'en ai fait l'expérience, tout de suite après la prise du pouvoir, quand je reçus la visite de l'évêque Bertram. Celui-ci m'apportait, avec tant d'onction, les vœux et les hommages du clergé catholique que j'eusse pu croire, si nous n'en avions fait l'expérience, que jamais

un national-socialiste n'avait été mis au ban de l'Eglise à cause de ses convictions, ni persécuté jusqu'à la privation des sacrements.

Avec l'art qui est le sien de se montrer humble quand cela est opportun, l'Eglise a toujours réussi à demeurer dans les coulisses du pouvoir. Elle a toujours su flatter les empereurs allemands, à commencer par Charlemagne. C'est la même technique que celle des belles intrigantes, qui commencent par faire du charme, à se montrer soumises, jusqu'au moment où elles ont gagné la confiance de leur époux. Alors, elles s'enhardissent à prendre peu à peu les rênes en main, avec une fermeté de plus en plus grande, au point que bientôt le conjoint marche au doigt et à l'œil. Pour peu qu'elles y apportent un peu de diplomatie, elles parviennent à persuader leur victime (tout comme l'Eglise dans le cas des empereurs allemands) que c'est elle qui mène la barque — malgré l'anneau qu'on lui a passé dans le nez.

L'Eglise nous a présenté récemment un petit plat de sa confection. L'évêque de Bohême et Moravie nous proposait de faire sonner le glas et de faire chanter une messe de requiem en l'honneur de Heydrich. J'ai fait savoir à ces messieurs qu'il eût mieux valu prier, mais à temps, pour la conservation de la vie de leur Protecteur.

64

8 juin 1942, pendant le dîner.

Rôle des générations nouvelles. — Extension de l'idée germanique. — Un nouveau nom pour la capitale du Reich. — « La jeunesse dirigée par la jeunesse. » — Conséquences absurdes des divisions religieuses. — Influence de la jeunesse nationale-socialiste dans les familles. — Pénurie d'instituteurs. — Dispersion de la propagande. — Le rôle de la presse dans l'éducation nationale.

Des photographies circulent, montrant le chef de la Jeunesse du Reich en compagnie de chefs et de cheftaines de Norvège, de Hollande, du Danemark, etc. A ce propos, le Führer déclare :

Il est heureux qu'Axmann ait été soldat au front. Le fait qu'il y ait perdu un bras a contribué à augmenter son prestige auprès de la jeunesse, y compris la jeunesse des pays étrangers. J'apprécie à leur juste valeur les efforts d'Axmann en vue de gagner la jeunesse des pays germaniques au national-socialisme et à l'idée du rassem-

blement des peuples germaniques. Quand la jeunesse est gagnée à une idée, cela agit à la façon d'un levain. La jeunesse ne se laisse pas influencer par les objections des vieux, elle va droit son chemin et triomphe de tous les obstacles. Même chez les Danois, l'opposition des vieilles générations n'empêchera pas les jeunes adeptes de l'idée germanique de faire prévaloir l'idée de leur appartenance à une souche commune, idée qui gagne chaque jour du terrain. En favorisant systématiquement cette évolution, je contribue à creuser peu à peu le fossé qui séparera le vieux roi du Danemark de son peuple — selon une formule qui m'a déjà réussi en Autriche au détriment du régime Dollfuss-Schuschnigg.

À l'exemple de Bismarck, qui ne cessa de faire entrer l'idée allemande dans l'esprit des Bavarois, des Prussiens, etc., nous inculquerons l'idée germanique à tous les peuples germaniques de l'Europe continentale. Peut-être conviendrait-il, pour appuyer cette action, de changer le nom de Berlin et d'appeler « Germania » la capitale du Reich. Car le nom de Germania permettrait à la capitale du Reich, dans sa nouvelle signification, d'être le lieu géométrique de la communauté germanique, quelle que soit la distance qui en sépare les divers membres. Ce changement ne présenterait pas de difficultés insurmontables. Preuve en sont des précédents comme celui de Gdynia, devenu Gotenhafen, ou de Lodz transformé en Litzmannstadt.

De même que la presse, l'école est un instrument destiné à éduquer le peuple. Il faut donc qu'elle soit organisée et dirigée de façon que les intérêts privés ne puissent y exercer leur influence. L'école ne suffit pas pour former la jeunesse, car son principal souci est de gaver les cerveaux. C'est pourquoi j'ai fondé la *Hitlerjugend* à laquelle j'ai donné ce mot d'ordre audacieux : « La jeunesse dirigée par la jeunesse. » De la sorte, j'ai obtenu que s'opérât très tôt une sélection parmi les jeunes, et qui mît en évidence ceux d'entre eux qui sont déjà capables de prendre des responsabilités et de diriger une petite « meute ». Ainsi, au jugement du maître d'école, qui apprécie le savoir en soi de l'individu, vient se superposer le jugement de la jeunesse elle-même, qui porte sur des qualités d'ordre essentiellement moral, comme l'esprit de camaraderie, l'endurance, le courage, la vaillance, toutes qualités qui sont indispensables pour faire un chef.

La valeur éducative de l'école et de la *Hitlerjugend* dépend de la qualité des hommes qui en ont la charge. Aussi bien en choisissant les chefs de la *Hitlerjugend* que les membres du corps enseignant, il

faut partir de l'idée que les uns et les autres ont l'étoffe nécessaire pour fournir à la jeunesse les exemples durables qu'elle attend d'eux. De même, dans la Grèce antique, les pédagogues donnaient dans les gymnases un enseignement voué au développement harmonieux du corps et de l'esprit. C'est entre dix ans et dix-sept ans que la jeunesse manifeste la plus grande capacité d'enthousiasme et le plus d'idéalisme. C'est donc à cette période qu'il convient de lui donner les meilleurs maîtres, les meilleurs chefs — car il dépend d'eux que l'éducation de la jeunesse soit orientée ponctuellement dans le bon sens.

La gravité des fautes commises à l'égard de la jeunesse, au temps de la République de Weimar, m'est clairement apparue grâce à la lecture d'un rapport sur ce qui se passait à l'époque dans le pays de Bade. Tout y était si divisé et compartimenté, selon l'appartenance confessionnelle, que les élèves protestants et les élèves catholiques avaient chacun leurs lavabos distincts ! Le gouvernement d'alors ne s'est apparemment pas rendu compte qu'il versait du poison dans l'esprit de la jeunesse. Ces détails ont d'autant plus de gravité que les enfants en plein développement ont l'esprit particulièrement impressionnable.

Quant aux influences que subissent les enfants et à celle qu'indirectement ils peuvent exercer à leur tour, nous en avons des exemples tout proches. Des membres importants du Parti ont vu leur intérêt s'éveiller en faveur des idées nationales-socialistes sous l'influence de leurs propres enfants. Dans un très grand nombre de cas, c'est la mère qui fut d'abord gagnée, puis ensuite, grâce à sa collaboration, le père.

Sur le plan scolaire, il importe avant tout de susciter chez les maîtres, et de développer en eux, un sentiment de compréhension à l'égard des besoins de la jeunesse. Aussi ne faut-il pas négliger, dans le recrutement du corps enseignant, de repérer ceux que leurs dispositions naturelles, ou l'activité qu'ils ont eue jusqu'alors, désignent particulièrement pour s'occuper de l'éducation de la jeunesse — par exemple les femmes, en général, et aussi les soldats qui sont parvenus au terme de leur engagement.

L'idéal, à mon avis, serait de confier l'enseignement élémentaire à des institutrices et à d'anciens soldats. Inutile de pousser exagérément la formation de ces maîtres, de les abêtir par un bourrage de crâne intensif. L'instituteur qui est voué à passer sa vie dans un village n'a nul besoin d'une formation universitaire. Cela n'empêche pas d'assurer aux meilleurs parmi ces maîtres la possibilité de monter en grade s'ils en éprouvent le désir. De même, l'on ne

saurait condamner un officier, qui a des dons intellectuels, à instruire des recrues durant toute sa vie. Ce serait le pousser au suicide ! De même pour l'instituteur, qui a le droit de se développer intellectuellement et qui ne saurait être condamné à enseigner éternellement le b-a-ba.

D'après la remarque faite par le Reichsleiter Bormann, il y a une telle pénurie d'instituteurs dans le Warthegau que cela oblige à écourter, plus encore qu'en Autriche, la durée des études préparatoires. Personnellement, je ne vois pas d'inconvénients à cela. Ceux parmi eux qui sont doués n'en profiteront pas moins de leurs loisirs pour continuer de s'instruire et de se développer. Ce qui importe, c'est qu'ils sachent que l'Etat aplanira le chemin devant eux pour acquérir la formation qui leur permettrait d'accéder à l'enseignement secondaire ou supérieur.

Il est question ensuite de l'administration, de son organisation compliquée, d'où il résulte parfois que le même travail est fait simultanément par deux services différents. Le Führer intervient :

De ce point de vue, par exemple, c'est une erreur d'installer un service de propagande dans chaque ministère et même dans certaines hautes administrations. Le ministère de la Propagande et le Service de presse du gouvernement du Reich sont là pour répondre à tous les besoins. J'ai donné moi-même l'exemple à la Chancellerie du Reich en renonçant à avoir en propre un service de presse et de propagande, et cela ne m'empêche nullement de faire exécuter immédiatement les instructions que j'ai à donner dans ce domaine. Si je suis en voyage, je puis donner les ordres nécessaires de n'importe quelle station de chemin de fer, et le lendemain matin, par le truchement de la presse et de la radio, je puis préparer l'opinion publique à tout événement, fût-ce une entente germano-russe, par exemple.

Seule la concentration des services de presse et de la propagande au sein du même organisme permet de donner à la presse une unité de ton. Cette unité de direction elle-même, en ce qui concerne la presse, a pour conséquence que l'opinion publique accorde du crédit à ce que disent les journaux, et la presse joue ainsi au maximum son rôle d'éducatrice du peuple. Seule une presse dirigée permet d'éviter les contradictions qui, sans cela, abondent dans les informations de toutes sortes, qu'il s'agisse de faits de portée politique, culturelle, ou de simples faits-divers. Les contradictions ridiculisent la presse dans l'esprit du public, sapent le prestige et l'autorité

qu'elle devrait avoir en tant que porte-parole de la vérité, lui enlève le crédit dont elle a besoin pour agir efficacement sur l'opinion.

En 1920 déjà, à l'occasion d'une polémique avec le pasteur Traub, éditeur des *Eiserne Blätter*, je me suis rendu compte de l'incompréhension des milieux dits nationaux en ce qui concerne ce problème. Je démontrerais clairement à ce pasteur que la liberté de la presse ne servait en somme qu'à diffuser les effronteries lancées par les Juifs, que cette liberté devait être supprimée pour faire place à une presse dirigée. Mon contradicteur en fut positivement sidéré. Dietrich Eckart a parfaitement défini l'éthique des nationaux de la trempe du pasteur Traub en déclarant que son journal devrait changer de nom et s'appeler *Blecherne Blätter* ! (1)

Les prétendus nationaux n'ont jamais voulu prendre en considération l'importance énorme de la presse en tant qu'instrument d'éducation nationale. Et pourtant, quel instrument pourrait avoir, de ce point de vue, plus de valeur que la presse ? Pour ma part, je place la presse sur le même plan que l'école, et j'estime que la direction de l'une et de l'autre doivent être absolument soustraites à l'influence des intérêts privés.

(1) *Eisen* signifie fer ; *blech* signifie fer-blanc au sens propre, bourde ou stupidité au sens figuré.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉTÉ GLORIEUX

22 juin 1942, midi.

La popularité de Rommel et de Dietl. — Publicité faite à Rommel par les Anglais. — La guerre motorisée dans le désert. — Victoire des Volkswagen.

Le D^r Goebbels a mis la conversation sur le général Rommel. Il constate que des généraux comme Brauchitsch, Rundstedt et d'autres sont loin d'avoir une popularité comparable à celle de Rommel ou celle de Dietl. Si la presse, tout à coup, cessait de parler d'hommes comme Brauchitsch et Rundstedt, le public ne tarderait pas à les oublier. En revanche, Rommel et Dietl sont l'objet d'une telle vénération dans le peuple que leurs noms sont devenus le symbole des vertus militaires allemandes et qu'ils s'égarent à celui des plus grands capitaines. Cela est encore plus sensible, conclut le D^r Goebbels, pour Rommel que pour Dietl. Le Führer intervient :

Dietl est non seulement populaire chez nous, mais aussi en Finlande. Quant à Rommel, s'il concentre le maximum d'intérêt sur sa personne, cela tient à deux raisons :

- a) Notre peuple connaît suffisamment les véritables dessous de la guerre pour se réjouir de toute victoire remportée sur l'Angleterre ;
- b) Comme le D^r Goebbels l'a remarqué très justement, les Anglais eux-mêmes ont fait une extraordinaire publicité à Rommel, essayant ainsi de faire avaler plus facilement leurs défaites par le peuple.

La valeur et les talents de Rommel sont naturellement hors de question. Dès le début de son offensive, il a décrit l'avance vers la mer et l'attaque sur Tobrouk avec une précision quasi photographique. Il avait également prévu que les Anglais tomberaient dans le piège qu'il leur tendait et se laisseraient anéantir dans un triangle qui leur paraissait favorable mais qui était sous le feu de sa *Flak*.

Ce qui par ailleurs a rendu les victoires de Rommel possibles,

c'est le fait que chez nous l'on ait reconnu à temps que la guerre du désert serait une guerre motorisée. L'adversaire, en revanche, a complètement méconnu les conditions de cette guerre — et c'est parce qu'il se faisait une fausse idée de la mobilité que possèdent les véhicules à moteur dans le désert. Comme cela est arrivé si souvent dans l'histoire des guerres, un quelconque officier d'état-major, sans aucune expérience pratique, a décrété un jour qu'un véhicule à moteur ne peut avancer dans le désert que sur des routes. Et l'on s'en est tenu à cette thèse comme si c'était l'Evangile !

J'ai toujours été d'avis que les thèses de ce genre, quelles qu'elles fussent, devaient être soumises au critère des faits. Aussi ai-je fait faire les expériences qui s'imposaient, à l'aide de Volkswagen. Ces voitures, qui font magnifiquement leurs preuves, aujourd'hui, dans la guerre africaine, n'ont pas tardé à me convaincre que la thèse en question était absolument fausse.

Si l'on tient compte des expériences faites jusqu'ici, il n'est pas exagéré de dire que la Volkswagen est la voiture de l'avenir. Je n'ai qu'à me rappeler comment ces petites voitures grimpaient à Obersalzberg, avec quelle aisance, tel un essaim bourdonnant, elles dépassaient mes grosses Mercedes.

Lorsqu'elle sera construite en grande série, compte tenu des expériences faites durant la guerre, la Volkswagen deviendra la voiture populaire de toute l'Europe, et cela d'autant plus que son moteur à refroidissement par air lui permettra de braver la saison d'hiver. Je puis imaginer qu'il faudra produire de un million à un million et demi de Volkswagen par an.

66

23 juin 1942, midi.

Pas de brimades inutiles à la population civile. — La peur du gendarme. — Les divers degrés du marché noir. — Compréhension à l'égard des paysans. — Entre les producteurs et les consommateurs. — Anarchie des transports.

Le gauleiter Forster raconte que les cafés de Dantzig sont littéralement bondés pendant l'après-midi. Comme on y voit un grand nombre de femmes oisives et peinturlurées, la police a demandé à Forster la permission de faire surveiller ces établissements. Celui-ci n'a pas cru devoir accéder à ce désir. Le Führer intervient :

Vous avez tout à fait raison. A de rares exceptions près, tout le monde, dans le Reich, est aujourd'hui intégré dans le circuit du travail, y compris les femmes. Il ne faut donc pas que la police soit pendue aux basques des citoyens, sinon toute l'Allemagne serait transformée en une véritable prison.

Le devoir de la police est de faire porter sa surveillance sur les éléments réellement asociaux et de mettre ceux-ci hors d'état de nuire. Mais il n'est pas indispensable pour cela d'organiser la surveillance des établissements publics. En effet, les femmes qui entretiennent des relations suspectes avec l'étranger n'organisent pas des rendez-vous dans les cafés, mais plutôt dans leurs prétendus salons. Quant aux femmes qui fréquentent les cafés, il s'agit surtout de celles qui travaillent — employées des postes, institutrices, infirmières, etc. — et qui, leur devoir accompli, s'accordent à elles-mêmes un moment de détente. Il s'agit également de maîtresses de maison qui, privées qu'elles sont de domesticité, doivent travailler beaucoup plus qu'en période de paix et qui ont donc droit, elles aussi, à quelques distractions. Au surplus, si l'on voulait interdire l'accès des cafés aux femmes un peu faciles, c'est le permissionnaire qui en serait la première victime.

S'il y a quelques petites tumeurs à extirper çà et là, ne prenons pas l'habitude de faire intervenir immédiatement la police. Réagissons plutôt par des mesures ressortissant à l'éducation. N'oublions pas que ce n'est pas en nous servant de la peur inspirée par le gendarme que, nous autres nationaux-socialistes, nous avons conquis le peuple, mais plutôt en essayant de l'éclairer et de l'éduquer.

En ce qui concerne le ravitaillement, cela signifie qu'il faut pourchasser et punir avec la dernière rigueur les trafiquants professionnels, mais sans arrêter les trains et les autocars pour molester le passager qui aurait acheté trois œufs sans tickets. Quand le paysan, une fois ses obligations remplies, fait profiter quelques amis de son surplus, il ne faut pas d'emblée lui jeter la police dans les jambes. On ne ferait ainsi que l'inciter à consommer lui-même les produits qu'il a en excédent.

Ceux qui ont pris l'initiative de faire fouiller les passagers des trains et des autocars devaient surtout penser à la situation qui existe dans le Nord, où règne le régime de la grosse propriété. Ils n'ont sûrement pas pensé que même en temps de paix une modeste paysanne pouvait se rendre au marché de la ville pour y vendre quelques œufs et quelques livres de beurre, marchandises qu'elle jugeait trop précieuses pour sa propre consommation. Si l'on estime que ce petit marché noir prend des proportions excessives, au point

de pouvoir influencer sur les prix, alors il faut que l'Etat intervienne une deuxième fois et achète, hors contingent, mais à des prix un peu plus élevés que ceux du marché officiel, ces excédents de marchandise.

Dans ce domaine, il faut toutefois intervenir avec beaucoup de prudence et sans oublier que le paysan qui a rempli ses obligations a le droit de disposer à son gré des produits qui lui restent. D'une part, ça l'encourage à travailler. D'autre part, cela contribue à consolider la valeur de la monnaie. En effet, tandis que le paysan a tendance à thésauriser, le citadin, au contraire, et surtout dans les périodes troublées, a tendance à transformer son argent en marchandises.

Selon le D^r Goebbels, l'idée du Führer de faire intervenir l'Etat comme acheteur au deuxième degré est une solution dans l'esprit de l'œuf de Colomb. A la question du Führer, demandant quand il sera enfin possible d'introduire une réglementation adéquate, Bormann répond que les mesures nécessaires sont déjà prises et qu'elles entreront sous peu en vigueur. Un système de primes a été prévu en fonction des données du problème. Le Führer reprend :

Il y a vraiment de quoi se mettre en colère quand on pense à la mesquinerie de certaines mesures, qui privent notre population de produits indispensables, quitte à ce que ceux-ci pourrissent dans des entrepôts. Je fus furieux, par ailleurs, lorsque j'appris qu'il était interdit à nos soldats d'acheter quoi que ce soit dans les magasins français. Les grands esprits qui ont conçu ces mesures ne sont pas capables de se mettre dans la peau du soldat qui envoie un petit colis à sa famille — quelques bas, du chocolat, etc., — et d'imaginer ce que représente un tel colis pour cette famille. Il a fallu que Goering intervint personnellement pour faire rapporter sans délai cette mesure stupide.

En ce qui concerne le ravitaillement en fruits et légumes, le gauleiter Forster annonce qu'il a autorisé la vente directe du producteur au consommateur, afin d'éviter que des denrées périssables ne s'altèrent en passant par de nombreux intermédiaires. Forster estime tout à fait ridicule, par exemple, de vouloir empêcher, à coups de menaces, les consommateurs d'acheter des asperges ou des fraises directement chez le producteur. Ces critiques dirigées contre le caractère inadéquat des mesures prises par le Ministère du ravitail-

lement rencontrent l'approbation générale. Le Führer insiste sur le bien-fondé de cette critique :

Il faut faire comprendre à ces messieurs des ministères qu'ils doivent mettre un terme, une bonne fois, à toutes ces idioties. Ces conceptions ineptes sont celles de gens qui font des règles de portée universelle en ne considérant que le cas particulier de la grande propriété en Allemagne du Nord. On devrait enfin comprendre que, précisément à cause de la diversité des conditions qui existent dans le secteur du ravitaillement la réglementation de portée générale doit y être réduite au strict minimum.

Pensant à la situation particulière de Berlin, le D^r Goebbels exprime la crainte que les ouvriers ne soient désavantagés dans le cas où l'on autoriserait, sur une vaste échelle, les achats directs au producteur. En effet, les gens riches enverraient leurs domestiques à la campagne (et les oisifs s'y rendraient eux-mêmes) pour acheter abondamment fruits et légumes, tandis que l'ouvrier, lui, ne trouverait aucune possibilité d'achats supplémentaires auprès des détaillants berlinois. Répondant à une question du Führer, Bormann fait remarquer que l'achat direct auprès des producteurs est réglementé par les gauleiters en fonction des conditions locales. Ainsi, par exemple, dans certains gaus de l'Allemagne occidentale, et de même chez Mutschmann, ces achats sont interdits. Le Führer conclut :

Il faut d'autre part mettre un terme au système anarchique du va-et-vient des fruits et légumes à travers l'Allemagne, comme s'il ne s'agissait pas là de denrées essentiellement périssables. Cela se passe également pour les pommes de terre, ainsi que me l'a montré Speer à l'aide de graphiques. Speer a ajouté que la bière et les cigarettes eux-mêmes faisaient des voyages inutiles à travers l'Allemagne. Il faut que cette anarchie cesse ! Il n'est pas admissible que des cigarettes produites à Dresde soient envoyées à Berlin pour la répartition et reviennent à Dresde au titre du contingent destiné à la Saxe. Nous ne pouvons nous offrir le luxe de telles inconséquences.

Il importe d'appliquer dorénavant la plus grande logique dans ces questions de transport. Dans la mesure où les produits alimentaires ne sont pas consommés sur place, il faut les acheminer vers la plus proche des régions déficitaires. Quant au ravitaillement des villes industrielles, il faut l'assurer en recourant aux exploitations agricoles de leur voisinage. C'est à elles qu'il faut s'adresser, car d'une

part elles sont plus faciles à surveiller et, d'autre part, elles produisent proportionnellement davantage que plusieurs petites propriétés faisant ensemble la même superficie.

Il convient au surplus d'assurer une utilisation plus rationnelle des produits alimentaires dans les grandes villes en y multipliant le nombre des cantines à l'usage des ouvriers ou des employés, et en y multipliant également le nombre des cuisines populaires. Cela permettra aussi aux citadins de faire deux ou trois fois par semaine un repas convenable, tout en économisant leurs tickets.

Le principe de base doit être le suivant : il faut faire l'impossible pour que les produits agricoles excédentaires en provenance des zones que nous contrôlons soient mis à la disposition du consommateur allemand. Si, par exemple, des oeufs pourrissent en Ukraine faute de moyens de transport, qu'on utilise les immenses réserves de paille de l'Ukraine pour en faire des agglomérés grâce auxquels seront alimentés les gazogènes qui contribueront à résoudre le problème du transport. Ainsi que Speer l'a dit, nous disposerons d'un nombre suffisant de wagons-frigorifiques, simplement en supprimant les transports inutiles de la bière.

67

24 juin 1942, pendant le dîner.

The right man in the right place. — Activité de Goebbels à Berlin. — Problème du recrutement des chefs. — Indépendance relative des chefs régionaux. — Décentralisation et unité. — Le choix du chef de l'Etat. — Les empereurs élus. — Des charges non héréditaires.

Déjà à l'époque où il s'agissait d'organiser le Parti, je ne pourrais pas un poste avant d'avoir sous la main l'homme qui convenait. J'ai appliqué ce principe notamment au moment de désigner le gauleiter de Berlin. Malgré les récriminations incessantes des vieux membres du Parti contre les dirigeants berlinois, j'ai attendu d'avoir l'homme de la situation pour leur annoncer mon intervention. Cet homme était le D^r Goebbels. Le D^r Goebbels possédait en effet les deux qualités indispensables pour réussir à Berlin, son éloquence et son intelligence. Il incarne l'homme de la Ruhr, cet homme qui, intimement lié au travail de l'acier, représente un type humain d'une valeur exceptionnelle.

Lorsque j'ai demandé à Goebbels d'étudier l'organisation du Parti

à Berlin, il m'a répondu, après avoir fait son enquête, que les cadres subalternes étaient déficients et qu'il avait besoin de pleins pouvoirs pour procéder aux éliminations indispensables. Je ne regrette pas de l'avoir écouté. En effet, le D^r Goebbels, bien qu'il ait trouvé à son arrivée un organisme sans aucune valeur, n'en a pas moins conquis Berlin. Il a travaillé comme un buffle, ne se laissant arrêter par aucune difficulté, indifférent à l'opposition latente d'hommes comme Stennes, par exemple.

Nous ne pourrions plus constituer aujourd'hui une élite de chefs comparable à celle qui s'est constituée au cours de notre lutte. Il n'y avait place à l'époque que pour de véritables idéalistes — pour des hommes qui acceptaient n'importe quel sacrifice en vue du triomphe de l'idée. Bormann a parfaitement raison lorsque, à ce propos, il cite l'exemple du major Dincklage, qu'on appelait le major sac-au-dos. Dincklage était nuit et jour sur la brèche pour gagner des adeptes au Parti. Quand il lui arrivait de passer chez lui, c'était tout juste le temps nécessaire pour remplir son sac de victuailles. Le Parti regorgeait alors d'idéalistes de cette qualité.

Lorsque je me penche sur le problème du recrutement des chefs, je ne puis m'empêcher de penser à ce qui s'est passé en Prusse-Orientale. Aussi longtemps que le Parti y avait à sa tête un personnage insignifiant, les grands propriétaires terriens se déclaraient nettement en faveur du national-socialisme. Comme ils considéraient les chefs régionaux comme des bateleurs d'estrade, et donc comme de simples comparses, ils se préparaient à prendre leur place le moment venu. Mais lorsque je leur envoyai Koch comme gauleiter, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que la place était occupée par un vrai chef, et ils passèrent à l'adversaire.

Je profite aujourd'hui, à l'échelle du Reich, des expériences que j'ai faites dans le Parti, au temps de la lutte, en matière d'organisation. Si à l'époque j'ai fait des gauleiters de véritables rois, ne recevant de la direction centrale que des instructions très schématiques, j'accorde aujourd'hui également les pouvoirs les plus étendus à nos *Reichsstatthalter*, même si je me heurte en cela à une opposition de la part du ministère de l'Intérieur. Ce n'est que de cette manière qu'il est possible de susciter de nouveaux talents. Sinon c'est permettre à une bureaucratie stupide de se développer et de prospérer. Mais en donnant aux chefs régionaux un large pouvoir d'initiative, l'on fait d'eux des hommes qui acquièrent le sens des responsabilités et qui ont de la joie à les assumer. Et c'est dans cette pépinière que l'on trouve ensuite les chefs qu'on peut charger des plus hautes entreprises.

En contrepartie des libertés accordées à ces dirigeants régionaux, j'exige d'eux une discipline absolue en ce qui concerne les ordres qui émanent de la direction suprême. Mais il va de soi que la direction suprême ne se mêle pas des petits détails, les conditions locales variant d'une région à l'autre.

Dans cet ordre d'idées, je tiens à insister sur ceci que rien ne serait plus nuisible au Reich qu'une centralisation excessive, selon le vœu des juristes. C'est la centralisation qui a perdu la France en 1870, ainsi que le remarqua Bismarck. Cette multitude de départements, privés d'autorité et par conséquent d'initiative, attendaient stupidement leurs instructions de Paris. Mon point de vue, c'est que l'administration locale doit avoir la plus grande indépendance possible, ce qui ne lui ôte pas l'obligation d'exécuter sans discussion les ordres qui viennent d'en haut. Si l'échelon supérieur intervient, cela fait loi.

Face à cette décentralisation du pouvoir, il faut le contrepoids d'une autorité intangible et qui soit le ciment du Reich. Les agents d'exécution, au sommet la Wehrmacht, puis la Police, le Service du travail, la Direction de la Jeunesse, etc., doivent dépendre d'une seule volonté. Cela assuré, rien ne peut arriver au Reich. Le danger, c'est que l'exécutant se prenne pour l'Exécutif. Cela signifierait une rivalité entre les diverses armes de la Wehrmacht, ou entre les diverses régions du Reich, et ainsi de suite. C'est ce phénomène qui a ruiné autrefois nombre d'Etats puissants.

Quant au choix du chef de l'Etat, s'il devait m'arriver quelque chose, il ne serait pas plus indiqué de faire élire le nouveau Führer au suffrage universel que le Pape par la multitude des croyants, pas plus que le doge de Venise n'était élu par l'ensemble de la population vénitienne. Lorsque le peuple entier participe à une telle élection, le choix devient une affaire de propagande. Or la publicité pour ou contre les divers candidats divise le peuple. Si l'élection est confiée à un collège restreint, un sénat par exemple, et que là les opinions s'affrontent, cela est sans importance. Il suffit dans ce cas d'avoir l'intelligence de ne pas rendre ces divergences publiques. Une fois l'élection faite, il faut que celui qui a réuni le plus grand nombre de voix (comme cela se passait pour le doge de Venise ou comme cela se passe pour le Pape) soit désormais pour tous et sans discussion le chef de l'Etat — quelles qu'aient pu être jusqu'alors les rivalités et les divergences d'opinion. Il faut que, dans les trois heures qui suivent l'élection, l'armée, le Parti et le corps des fonctionnaires prêtent serment au nouveau Führer. Ainsi l'ordre public est absolument garanti.

Une telle élection ne placera pas nécessairement une personnalité de tout premier plan à la tête du Reich — je ne me fais aucune illusion à ce sujet. Mais ce sera toujours un homme assez au-dessus de la moyenne pour ne pas mettre le Reich en péril, du moins aussi longtemps que l'ensemble des organes de l'Etat fonctionnera normalement.

Au fond, le système des empereurs élus dans l'Empire romain-germanique constituait une excellente forme de gouvernement. Ce qui a perverti le système, c'est que les princes électeurs étaient, eux, des suzerains héréditaires. L'Allemagne ayant été durant des siècles l'incarnation du monde occidental, sans être sérieusement menacée de l'extérieur, ces suzerains héréditaires, préoccupés avant tout des intérêts de leur maison, ont cru pouvoir s'offrir le luxe d'un empereur faible.

Il faut donc que ce soit un principe inébranlable du national-socialisme qu'aucune des fonctions de l'Etat ou du Parti ne puisse devenir héréditaire. Tout gauleiter doit avoir un adjoint. Celui-ci, en aucun cas, ne sera tenté d'intriguer contre son supérieur, le règlement du Parti disposant que jamais un adjoint ne peut succéder à son chef et devenir le chef du *gau* où il a fonctionné comme adjoint. C'est la raison pour laquelle, nous autres nationaux-socialistes, nous ignorons les coups de poignard dans le dos. L'adjoint d'un gauleiter, qui fait ses preuves, a la perspective de devenir gauleiter dans une autre province, mais à la condition expresse qu'il n'ait pas, par des intrigues, provoqué la chute de son chef. Le critère pour juger des qualités d'un adjoint, c'est le fait que son *gau* soit prospère — car lorsque tout marche bien dans un *gau*, cela n'est pas dû seulement au travail et à la personnalité du gauleiter, mais aussi au travail et à la personnalité de son adjoint, car il a lui aussi des attributions bien définies.

Pour établir clairement que jamais un *gau* ne sera un bien héréditaire, j'ai adopté le système des mutations en ce qui concerne les gauleiters qui n'ont pas gagné eux-mêmes leur province au national-socialisme. Par exemple, j'ai transféré le gauleiter de Salzburg en Styrie et l'ai remplacé à Salzburg par un membre du Parti qui occupait jusqu'alors des fonctions tout à fait différentes. D'autre part, je n'enverrai jamais dans une ville comme Vienne un homme dont je n'attende ultérieurement de grandes choses dans une autre activité. Au surplus, il ne sera jamais question qu'un fils hérite de la charge de son père. Me voyez-vous désignant comme chef de l'Etat-Major général un jeune homme de dix-huit ans !

Bormann faisant cette remarque que dans la règle le fils d'un professeur de mathématiques n'est pas prédisposé à prendre la succession de son père, le Führer conclut :

Cela n'a rien d'étonnant. Dans la plupart des cas, ce sont en effet les qualités de la mère, et non celles du père, que l'on retrouve chez le fils. C'est ainsi que j'ai connu le fils d'un industriel qui ne voulait à aucun prix entendre parler d'entrer dans les affaires de son père. Ayant hérité l'idéalisme de sa mère (qui, elle, s'était remariée ailleurs), il avait pris la décision de devenir soldat, et même parachutiste.

68

27 juin 1942, pendant le dîner.

Réclamation de Léon Degrelle. — Magnifique conduite des Flamands. — Le sort de la Belgique et des Pays-Bas réglé en trois phrases. — Pistes et routes romaines. — Notre réseau routier à l'Est. — Heureux présage de la prise de Tobrouk. — Les conversations de Roosevelt et de Churchill. — Les difficultés de l'Angleterre.

Le Dr Dietrich fait part au Führer d'une réclamation du chef rexiste belge Degrelle, actuellement légionnaire sur le front de l'Est. Celui-ci se plaint que dans les échanges de prisonniers belges ce ne soit jamais le tour des rexistes. Les membres belges du comité sont de fieffés réactionnaires, et ils ignorent systématiquement les rexistes. Le Führer répond :

J'ordonne que l'on fasse immédiatement le nécessaire pour que l'influence de Degrelle soit déterminante dans le choix des prisonniers belges qui doivent être libérés. Il va sans dire que ceux qui exposent leur vie pour l'Europe de demain doivent avoir par priorité l'audience du Reich. J'ajoute que jusqu'ici nous avons eu beaucoup trop d'égards pour les réactionnaires belges. Ce fut une erreur de ne pas emmener le roi Léopold en captivité et de lui avoir permis de demeurer en Belgique, par courtoisie envers ses intercesseurs italiens. Si le roi des Belges n'est pas une lumière, c'est en revanche un homme très intrigant. Il est au surplus le centre de ralliement des éléments réactionnaires.

En contrepartie, il y a heureusement la conduite magnifique des

Flamands sur le front de l'Est. Ils sont même plus germanophiles et plus intransigeants que les légionnaires néerlandais. Cela tient sûrement au fait que les Flamands furent, durant des siècles, opprimés par les Wallons. L'absence d'harmonie entre les Flamands et les Wallons n'a pas échappé au Duce. Lorsqu'il parle de la future Europe, il a coutume de mettre les Flamands et les Néerlandais d'un côté, et les Wallons, avec les Français, de l'autre.

En ce qui concerne le statut des Wallons, il me semble que le Duce n'envisage pas d'une façon très juste les conditions du problème dans le Nord-Ouest européen. La solution qu'il préconise pour la petite Wallonie n'est guère possible dans le cadre du grand Reich germanique. C'est pourquoi je suis ravi qu'il n'y ait, ni en Belgique ni dans les Pays-Bas, de gouvernement avec lesquels nous nous trouverions dans l'obligation de discuter. Il sera donc possible d'imposer la solution qui nous paraîtra politiquement la meilleure. Je réglerai le sort de ces petits États en trois phrases.

C'est dans la construction des routes que s'exprime toute civilisation à ses débuts. Sous la conduite de César, et de même au cours des deux premiers siècles de notre ère, c'est en construisant des routes et des pistes que les Romains ont asséché les marécages et défriché les forêts de Germanie. A leur exemple, nous devons commencer par construire des routes en Russie. Celui qui voudrait agir différemment, et débiter par le chemin de fer, ne ferait que mettre la charrue devant les bœufs. Je considère, ne serait-ce que pour des raisons d'ordre militaire, qu'il est indispensable de construire dès maintenant au moins sept cent cinquante à mille kilomètres de routes. A défaut de bonnes routes, il est impossible de nettoyer militairement les territoires conquis, ni, à la longue, de les tenir. C'est pourquoi toute la main-d'œuvre russe qui n'est pas indispensable dans l'agriculture ou dans les usines de guerre doit être utilisée en premier lieu à la construction des routes.

Quant à la création de nouvelles agglomérations dans l'espace russe, il ne faut pas l'envisager du seul point de vue militaire, mais faire en sorte que ces agglomérations rompent la monotonie de ces routes interminables.

La prise de Tobrouk est un succès tout à fait extraordinaire. Elle fait l'effet, dans la conjoncture actuelle, d'un heureux présage pour le peuple allemand. De même que l'intervention du Japon, au moment le plus critique de notre lutte à l'Est, ce coup porté par Rommel aux Anglais sur le théâtre africain éclate au moment précis

où les Espagnols intriguent contre nous. Il suffit, pour caractériser ces intrigues, de mentionner que Serrano Suñer, leur ministre des Affaires Etrangères, a été récemment honoré par le Pape, qui lui a fait don d'un rosaire.

Si les conversations de Roosevelt et de Churchill, à Washington, ont duré huit jours, cela est dû principalement au fait que Rommel a ébranlé fortement la suprématie anglaise en Méditerranée. Lorsque les partenaires sont d'accord, les négociations ne traînent pas. Mes conversations avec le Duce n'ont jamais duré plus d'une heure et demie, le reste du temps étant consacré aux cérémonies. La seule fois où nos entretiens durèrent près de deux jours, c'est au moment où ça allait mal en Albanie, car alors j'ai dû remonter le moral du Duce. Il est facile d'imaginer, par comparaison, l'importance que les Alliés attribuent à leurs difficultés. Indépendamment de cela, il faut accomplir de véritables tours de force pour animer d'une volonté commune une coalition qui comprend, outre la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, la Russie et les Chinois. Si, par exemple, Litvinov a été invité à plusieurs reprises à participer aux conversations entre Roosevelt et Churchill, c'est évidemment parce que la Russie possède, en ce qui concerne les Indes, un atout formidable contre l'Angleterre. Après la perte de l'Extrême-Orient, il n'y a pas pour l'Angleterre de menace plus grave, dans le cas où leurs rapports viendraient à se troubler, que celle que les Russes pourraient exercer sur elle en cherchant aux Indes une compensation aux pertes qu'ils ont subies en Europe. Il est possible que cette option sur l'Inde soit l'une des raisons qui poussent la Russie à éviter à tout prix d'entrer en guerre avec le Japon. Cela n'est pas pour nous déplaire, car l'état de non-belligérance entre le Japon et la Russie constitue pour nous un argument de poids dans la partie que nous jouons avec l'Angleterre.

La question est de savoir ce que fera l'Angleterre dans ce pétrin. Il est clair qu'on ne peut s'attendre de ce côté-là à aucun miracle, les Anglais ayant assumé le ridicule de nous déclarer la guerre malgré leur impréparation. En lançant les nouvelles les plus contradictoires, les Anglais essaient de détourner l'attention de leurs difficultés actuelles. Il appartiendrait à la Wilhelmstrasse de tenter de découvrir les solutions que l'Angleterre essaiera de mettre en œuvre. Pour y parvenir, une amourette avec la fille de Churchill eût été le meilleur moyen. Mais nos diplomates jugent de tels moyens indignes d'eux. Cet agréable sacrifice, accompli à temps, pouvait préserver la vie de nombreux soldats allemands !

69

29 juin 1942, midi.

Belgrade et la région du Danube. — Le Danube, fleuve allemand. — Revendications à l'usage des successeurs. — L'histoire après coup. — D'apparentes fatalités historiques. — Bismarck, Holstein et Louis de Bavière.

Mes compatriotes viennois ne cessent de demander si nous abandonnerons une nouvelle fois Belgrade. « Après l'avoir conquise pour la troisième fois, disent-ils, ce serait le moment d'y rester ! »

En exprimant cette opinion, les Viennois ont raison jusqu'à un certain point. Nous devons en effet nous rappeler, quand il sera question de délimiter les frontières dans cette région, qu'il faudra agir avec beaucoup de circonspection. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que rien ne doit nous inciter à renoncer aux Portes de Fer. Le Danube est la voie qui conduit au cœur du continent, et c'est pourquoi, dans une Europe unifiée par nous, il faut considérer le Danube comme un fleuve allemand. La question est en effet de savoir si le Danube sera allemand ou s'il ne le sera pas. Toute l'organisation du trafic de l'Est à l'Ouest dépend de la réponse qui sera apportée à cette question. Il serait inutile, et même insensé, de construire des canaux si nous ne parvenions pas à mettre cette artère fluviale définitivement sous notre contrôle.

Pour ce qui est des problèmes danubiens, notre génération doit avoir le souci que les problèmes de droit qui s'y rattachent ne soient pas tous réglés par les traités de paix. Un chef d'Etat conscient de ses responsabilités doit léguer à son successeur un tiroir rempli de revendications, plus ou moins valables, qui puissent servir à l'occasion de prétextes sacrés.

Himmler fait remarquer que le vieux Fritz a commencé ses campagnes de Silésie en s'appuyant sur des droits de succession assez mal établis et que Louis XIV n'arrêtait pas de recourir à des titres légaux, ramassés n'importe où, pour justifier sa politique. Hitler reprend :

Un chef d'Etat prouve sa sagesse en léguant à ses successeurs le plus grand nombre possible de ces titres, ayant rapport à toutes les régions sur lesquelles il pourrait être vraisemblable qu'un jour l'on

fit valoir des droits. Même si les moines du Mont Athos (et je préfère ne pas m'étendre sur leurs mœurs !) décidaient de voir en moi le successeur des empereurs de Byzance, il faudrait conserver avec soin leur parchemin !

Mon désir est que les archives de ce genre ne soient pas confiées au ministère des Affaires étrangères, où elles risqueraient de s'ensabler, mais à la Chancellerie du Reich, et de façon que mes successeurs ne les perdent pas de vue.

Ces réflexions me sont inspirées par ma propre expérience, et parce que je suis payé pour savoir combien il est difficile de faire l'histoire. Les générations qui nous succéderont considéreront sans doute avec indifférence l'unification de l'Europe que nous sommes en train de réaliser. De même, la plupart de nos contemporains jugent comme une simple fatalité historique la création de l'Empire de Bismarck. Le mal que nous aurons eu à réunir en un tout l'ouest, le nord, le centre de l'Est de l'Europe, cela tombera si vite dans l'oubli ! Aussi attribue-t-on d'autant plus de prix à ces petites astuces — quand les circonstances vous contraignent à vous en servir.

A ce propos, l'on n'insistera jamais assez sur le fait que l'unification de l'Europe n'aura pas été rendue possible du fait des efforts d'un grand nombre d'hommes d'Etat, mais seulement par la force des armes. Si la Bavière, le Wurtemberg, le Pays de Bade et les autres Etats allemands furent réunis à la Prusse pour former le Reich de Bismarck, cela n'est pas dû à la grandeur d'âme et au sens politique des princes, mais uniquement à la supériorité du fusil à aiguille des Prussiens.

Que l'on songe aux moyens que dut utiliser le comte Holstein pour persuader le roi Louis de Bavière d'écrire sa fameuse lettre à Bismarck, dans laquelle il proposait au roi de Prusse de revêtir la dignité impériale — dernier maillon d'une longue chaîne de négociations. C'est en faisant mille manières que le roi Louis a tenté de se dérober à la signature de cette lettre, allant jusqu'à se réfugier dans son lit sous prétexte d'un mal de dents pour échapper à la vigilance de Holstein. C'est une chance que celui-ci n'ait pas appartenu à cette race de gens éperdus de respect devant une porte royale et qui, même dans une situation exceptionnelle, n'oseraient pour rien au monde la forcer.

70

30 juin 1942, pendant le dîner.

Oeuvres picturales inspirées par la guerre. — Protection des barbouilleurs. — Réforme des académies d'art. — La Maison de l'Art allemand.

Cette guerre, beaucoup plus que la précédente, stimule le sens artistique.

Les œuvres des peintres que j'ai fait rappeler du front, après une année ou deux de campagne, sont nettement marquées par leur expérience, et elles figurent parmi les plus achevées de l'art contemporain. Les toiles représentant des scènes de guerre établissent indiscutablement que l'artiste authentique est mûri par la vie et non par le travail scolaire. D'ailleurs, les professeurs manquent en général de discernement quand il s'agit de découvrir et de stimuler les vrais talents. Rappelons-nous que les merveilleuses marines de von Bock furent refusées par l'Académie de Prusse alors qu'elles étaient les seules qui rendissent avec vérité les paysages de la mer du Nord. Cette même Académie de Prusse, qui refusait ces toiles, ne craignait pas d'accrocher à sa cimaise les plus invraisemblables croûtes de l'époque. Même dans mon exposition de la Maison de l'Art allemand, elle essaie toujours d'insinuer les œuvres des barbouilleurs qu'elle protège. Mais je suis irrémédiablement buté dès l'instant qu'il s'agit d'établir un barrage contre les navets. Mon opinion en ce qui concerne les académies de peinture est bien connue. Je conçois d'ailleurs qu'il soit difficile de changer quoi que ce soit à ces académies, du moins dans leur forme actuelle. Elles sont en fait un conservatoire de ratés. L'alternative est la suivante : ou bien l'on charge des artistes capables d'y enseigner, et ceux-ci sont perdus pour les œuvres de création ; ou bien l'on confie l'enseignement à des nullités, et c'est une catastrophe pour les élèves.

Quand on évoque ce problème, l'on en vient à se demander si ce n'est pas dans l'intérêt même de l'art d'une époque que de rassembler dans les académies toutes les nullités ! Ainsi, si notre Ecole du cinéma faisait appel à nos grands metteurs en scène, au lieu de se confiner dans les médiocres, est-ce que notre production cinématographique n'en souffrirait pas ?

Un trait caractéristique de nos académies d'art, c'est qu'elles

s'efforcent de noyer systématiquement le talent. Dès qu'un talent exceptionnel apparaît dans leur champ visuel, aussitôt ces homuncules entrent en croisade.

Pour conserver une raison d'être à ces académies, il faudrait que l'artiste de talent pût y avoir sa place sans cesser pour cela de produire des œuvres valables. Les académies devraient être divisées en une série d'ateliers, et de grands artistes seraient sollicités d'en prendre la tête. En cas d'acceptation de leur part, il faudrait alors leur laisser, comme cela se faisait autrefois, la liberté de choisir leurs élèves.

En organisant les académies en ateliers, l'on mettra fin à ce nonsens d'enseigner aux élèves des Beaux-Arts le rudiment des langues étrangères et les jongleries mathématiques. Elles reviendront ainsi à ce principe intangible que le rôle des écoles d'art est : 1° d'enseigner l'art de peindre, 2° d'enseigner l'art de peindre, 3° d'enseigner l'art de peindre.

J'explose à chaque fois que me revient à l'esprit la somme des connaissances inutiles dont on abreuve les futurs instituteurs. Il n'est pourtant pas nécessaire d'être un Pic de la Mirandole pour apprendre aux enfants à se moucher.

Ça ne tient pas debout de bourrer le crâne des enfants. Quand on les interroge deux ou trois ans après qu'ils ont quitté l'école, l'on s'aperçoit qu'ils ont pratiquement tout oublié. C'est donc une nécessité de n'enseigner aux enfants que les notions qui leur seront utiles dans la vie pratique. Par ailleurs, on devrait leur donner l'occasion de s'ébattre le plus possible en plein air. C'est ainsi que nous aurons une jeunesse saine, capable d'affronter impunément de grands efforts physiques.

71

1^{er} juillet 1942, midi.

Solidarité dans la responsabilité pour les membres d'une même famille. — Exemple des Japonais. — La trahison des Starhemberg. — Persistance du sang juif. — Les familles métissées. — Roosevelt, ergoteur talmudique. — Effondrement de la domination anglaise en Egypte. — Répercussions sur l'homme de la rue. — La chute de Sébastopol et la Turquie. — Deux grands ambassadeurs. — Diplomatie adroite des Japonais. — Les erreurs de François-Poncet.

Le général Bodenschatz informe le Führer qu'un frère du prince

Starhemberg est officier dans la Luftwaffe. Un autre frère, qui servait dans la Wehrmacht, ayant été licencié sur l'ordre du Führer, à cause de ses liens de parenté, la Luftwaffe n'a toutefois pas voulu s'aligner sur cet exemple sans en référer au Führer, et cela d'autant plus que l'officier en question est particulièrement bien noté et que sa conduite est irréprochable. Le Führer répond :

Les membres des familles dont l'influence politique est forte demeurent solidaires dans la responsabilité. Quand l'un d'eux abuse de cette influence, il est tout naturel que les autres membres de la famille en supportent les conséquences. Il ne dépend que d'eux de se désolidariser à temps de la brebis galeuse de la famille.

Chez les Japonais, le principe de la responsabilité solidaire de la famille est si fortement ancré que toute famille influente, dans la politique ou dans l'armée, considère comme un devoir élémentaire d'empêcher n'importe lequel de ses membres de se livrer à une activité contraire à l'intérêt national. Si elle n'y parvient pas et que sa réputation en soit ternie, tous les hommes adultes se font hara-kiri pour laver l'honneur de la famille.

C'est ce principe de la responsabilité solidaire qui doit être appliqué dans le cas des frères du traître Starhemberg, car la famille des princes Starhemberg compte depuis des siècles parmi les plus influentes d'Autriche. Elle aurait donc dû être consciente de ses devoirs envers la communauté allemande, même à l'époque de la République de Weimar.

Mais à quoi bon s'énervier à propos de Starhemberg ? Réjouissons-nous plutôt de la chute de Sébastopol.

Le baron von Liebig passait pour un nationaliste convaincu, et c'est pour cette raison que j'eus l'occasion de le rencontrer. J'eus pourtant un sentiment de malaise à son contact, car il avait un type judaïque prononcé. On ne cessait néanmoins de m'affirmer que l'arbre généalogique du baron, qui remontait très haut, ne révélait aucune possibilité de mélange avec du sang non-aryen. Et voici qu'à la suite d'un pur hasard, l'on découvrit qu'une aïeule du baron, née en 1616 à Francfort-sur-le-Main, était d'ascendance cent pour cent juive. Ainsi donc plus de trois cents ans séparent l'aïeule juive de l'actuel baron von Liebig. Bien qu'à l'exception de celle-ci il ne compte que des ascendants aryens, son physique exprime toutes les caractéristiques du type judaïque. Cela confirme l'opinion que j'ai déjà exprimée au sujet de l'Anglais Cripps, c'est que dans les familles métissées, il surgit de temps en temps dans la lignée un

Juif intégral. La meilleure preuve de la vérité de ce point de vue est apportée par Roosevelt.

Roosevelt qui, dans son attitude politique et dans tout son comportement, apparaît comme un ergoteur talmudique, s'est vanté récemment d'avoir du noble sang juif dans les veines. Quant à l'aspect nettement négroïde de sa femme, il s'explique par le fait qu'elle est elle-même fortement métissée.

Ces exemples devraient ouvrir les yeux des gens raisonnables, en leur montrant le danger du métissage. Une assimilation complète du sang étranger se révèle impossible, car les caractères propres de la race étrangère réapparaissent inévitablement.

En acceptant que les métis deviennent soldats et acquièrent ainsi les droits d'un pur arien, notre peuple s'expose à un danger. Nous ne pouvons prendre la responsabilité de charger davantage notre sang d'apports étrangers. C'est pourquoi les exceptions consenties en faveur des métis doivent être limitées au strict minimum.

Le signe le plus visible de l'effondrement de la domination anglaise en Egypte se trouve dans une instruction donnée à la presse par le ministère de l'Information en vue de minimiser l'importance d'Alexandrie pour l'Empire britannique.

La presse anglaise est actuellement si parfaitement orientée, et ses inspirateurs travaillent avec une telle précision, que ce n'est que lorsque le gouvernement estime qu'une position est devenue tout à fait intenable que la presse commence à minimiser l'importance de cette position et à dériver l'attention du public sur d'autres sujets.

Dans le cas de l'Egypte, un tel travail doit être fait avec beaucoup d'adresse. La perte de Hong-Kong et de Singapour ne touchait en somme que l'Anglais aisé. Mais l'Egypte, même pour l'homme de la rue, c'est l'un des bastions de la puissance britannique. Aussi, en cas de perte de l'Egypte, Churchill et son équipe doivent-ils s'attendre à un renforcement extraordinaire de l'opposition dans le peuple. Il ne faut pas perdre de vue qu'aujourd'hui déjà vingt et un membres du parlement se déclarent ouvertement contre Churchill. Bien qu'on veuille les réduire au silence en introduisant la discipline du vote dans les deux grands partis, il est certain que ce n'est pas à l'aide de telles mesures que Churchill sauvera sa position. Ce n'est qu'en réussissant à détourner l'attention de l'opinion publique, sur les Indes par exemple, que Churchill pourra affronter le mécontentement croissant.

Le Führer prend connaissance d'une dépêche annonçant que

Gerede, l'ambassadeur de Turquie à Berlin, est appelé en consultation à Ankara. Le Führer parle :

L'allégresse règne à Ankara à la suite de la chute de Sébastopol. A cette occasion, la haine que les Turcs nourrissent à l'égard des Russes s'est donné libre cours. Si Gerede devait devenir ministre des Affaires étrangères nous ne pourrions que nous en réjouir. Il est vrai que Gerede n'a pas la classe d'un soldat comme Oshima, mais c'est un homme convaincu de la nécessité, pour la Turquie et l'Allemagne, de marcher la main dans la main.

Oshima et Gerede sont en ce moment les diplomates qui ont le plus d'envergure parmi ceux qui sont en poste à Berlin. Si Oshima fait preuve d'une plus grande assurance, cela provient du fait qu'il s'appuie sur la puissante organisation de l'armée, laquelle, au Japon, donne son orientation à la politique. Gerede ne peut s'appuyer sur une force pareille. En Turquie, l'armée ne se mêle pas de politique, et c'est pourquoi Gerede n'a d'autre arme que la soulesse — une épée qui plie mais ne se rompt pas.

Si Gerede devient ministre des Affaires étrangères, le problème du Moyen-Orient prendra une toute autre allure pour nous. En effet, le Grand Muphti, l'autre meneur de jeu dans ces régions, est un homme qui ne fait pas de sentiment en politique. Avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, il donne l'impression, en dépit de son visage chafouin, d'avoir plus d'un ancêtre arien. Il n'est pas impossible que le meilleur sang romain soit à l'origine de sa lignée. Au cours de nos entretiens, il m'a fait l'effet d'un fameux renard. Pour gagner le temps de la réflexion, il se fait traduire certaines choses non seulement en français, mais en arabe. Sa prudence est telle que parfois il fait immédiatement coucher par écrit tels propos qu'il juge importants. Quand il parle, on sent qu'il pèse littéralement chacune de ses paroles. La supériorité de son intelligence fait de lui pour ainsi dire un égal des Japonais.

Un petit exemple montre à quel point les Japonais sont d'adroits diplomates, et je dois avouer qu'en cette circonstance je suis moi-même tombé dans le panneau. Un quidam avait prétendu qu'en raison de certains troubles de l'équilibre, se manifestant à l'altitude, les Japonais ne pouvaient être de bons pilotes. Quand ils s'aperçurent que les Etats-Majors étrangers se rangeaient avec crédulité à ce point de vue, loin de s'inscrire en faux, ils firent au contraire tout ce qu'ils purent pour l'accréditer. A l'aide de ce camouflage, ils ont édifié une force aérienne dont les succès ont stupéfié le monde.

En ce qui me concerne, j'ai toujours appliqué avec succès ce vieux

principe de politique que si l'étranger commet une grossière erreur d'appréciation sur notre compte, il faut se garder de rectifier — sauf dans le cas, bien entendu, où cette erreur nous porterait un préjudice tangible. Après la prise du pouvoir, lorsque je m'attaquai au problème du réarmement, je devais normalement m'attendre à des contre-mesures de la part des puissances occidentales. Les ragots qui circulèrent à ce moment-là sur de prétendues dissensions entre la SA et la Reichswehr m'aidèrent à manœuvrer. L'ambassadeur de France, François-Poncet, était à l'affût de ces bruits et les enregistrait avec avidité. Plus on lui en racontait, plus il insistait dans ses rapports au Quai d'Orsay sur le fait qu'une intervention militaire de la France serait parfaitement superflue, puisque le conflit entre la SA et la Reichswehr allait se traduire par une lutte à mort.

Après le putsch de Röhm, François-Poncet présenta la situation à Paris comme si les Allemands commençaient à s'entretuer comme au Moyen âge — donnant ainsi à la France la possibilité de tirer les marrons du feu. De la sorte, le putsch de Röhm nous rendit un grand service, retardant l'intervention de la France, par conséquent celle de l'Angleterre aussi, et la rendant donc impossible — car dans l'entre-temps notre réarmement avait suffisamment progressé.

72

2 juillet 1942, pendant le dîner.

Des Tyroliens en Crimée. — Conflits de l'Eglise et de l'Etat. — Jeanne d'Arc brûlée comme sorcière. — Le patriotisme et les intérêts dynastiques.

J'ai lu un rapport du gauleiter Frauenfeld sur le Tyrol du Sud. Frauenfeld propose de transplanter en masse les Tyroliens du Sud en Crimée. Je pense que cette idée est excellente. Il y a peu de lieux sur la terre où une race ait pu maintenir aussi longtemps son intégrité. Les Tartares et les Goths en fournissent de vivants exemples. Un autre argument, c'est que le climat et le paysage conviendraient parfaitement à nos Tyroliens. La Crimée, par ailleurs, comparée à leur patrie actuelle, sera une terre de Chanaan, où le lait et le miel coulent avec abondance.

Le transfert de cette population ne présente de difficultés, ni sur le plan matériel ni sur le plan moral. Il leur suffit de descendre un fleuve allemand, le Danube — et ils sont arrivés.

Le Führer s'adresse à Bormann, parlant de livres que celui-ci lui a donnés à lire :

Les passages que vous avez marqués et les citations que vous avez relevées m'ont particulièrement intéressé. Cela vaudrait vraiment la peine de les faire lire à tous les Allemands, particulièrement à nos dirigeants, et parmi eux en tout premier lieu à nos amiraux, à nos généraux, etc. Ils découvriraient ainsi que je ne suis pas le seul hérétique de l'histoire allemande et qu'en cette manière je me trouve en excellente compagnie.

Quand on compulse des ouvrages qui traitent du conflit de l'Eglise avec l'Etat, l'on fait cette amère constatation que c'est toujours avec la plus grande facilité que les gouvernants sacrifient les intérêts de la nation à une quelconque idéologie ou même à des intérêts privés. C'est ce qui explique qu'une héroïne comme Jeanne d'Arc ait été trahie par les notables de son temps et qu'on soit parvenu à la faire brûler comme sorcière (Shaw, mieux encore que Schiller, a mis cette particularité en évidence).

Ce qu'il faut penser de la notion du droit qu'appliquent les tribunaux dans des cas semblables, Ernst Haugg le dit fort bien dans son essai sur l'hymne allemand. Selon Haugg, les tribunaux allemands sont allés jusqu'à considérer comme antipatriotiques les chants d'indépendance d'un grand Allemand comme Hoffmann von Fallersleben. Obnubilés par les intérêts dynastiques mesquins de leurs petites patries, ces juges n'ont pas su s'élever jusqu'à la notion d'une Allemagne unie.

Si l'on tient compte de ces avatars, il faut être reconnaissant aux Habsbourg d'avoir maintenu l'idée allemande à une époque où le Reich s'était dissous en une poussière de petits Etats, dressés les uns contre les autres du fait des intérêts dynastiques.

73

2 juillet 1942, après le dîner.

Consignes données à la presse anglaise. — L'heure de la liberté pour l'Egypte.

Le Dr Dietrich présente un rapport au Führer duquel il résulte que les Anglais ont effectivement donné à leur presse des consignes

conformes à celles que le Führer imaginait et dont il parla la veille au déjeuner. Ces consignes attirent l'attention sur le fait que si la perte des Indes devait avoir pour conséquence l'ébranlement de l'Empire, l'abandon de l'Egypte, en revanche, serait une source de difficultés beaucoup plus pour le Haut-commandement allemand que pour la Grande-Bretagne. Selon les Anglais, la destruction des installations portuaires et des routes, le minage du canal de Suez permettraient de [compromettre] de façon décisive le ravitaillement de l'Afrikakorps. L'Allemagne serait ainsi tombée dans un piège. Le Führer fait alors les remarques suivantes :

On ne se serait pas attendu à ce que les Anglais fissent aussi facilement leur deuil de l'Egypte. Ce qu'il faut maintenant, c'est que notre propagande entre en action et proclame *urbi et orbi* que l'heure de la liberté a sonné pour l'Egypte. Si ce slogan est habilement lancé, il aura des répercussions extraordinaires dans d'autres pays sous le joug des Britanniques, et tout particulièrement dans le Proche-Orient.

Il importe également d'inciter le roi d'Egypte à se soustraire le plus tôt possible à la « protection » des Anglais et à se cacher quelque part jusqu'au moment où nous organiserons son retour triomphal au Caire et où nous le replacerons sur son trône. C'est à notre ministère des Affaires étrangères qu'il appartient de suggérer discrètement cette idée au roi Farouk.

74

3 juillet 1942, pendant le dîner.

Transports aériens et transports maritimes. — L'avenir appartient à l'avion.

Au moment où le Führer arrive à table, le capitaine aviateur Baur et l'amiral Kranke discutent de la rentabilité relative des transports aériens et des transports maritimes. Le Führer intervient alors :

L'avantage de la vitesse est déjà acquis aux transports aériens. A mon avis, dans l'état actuel de l'aéronautique, une amélioration décisive de la rentabilité ne sera obtenue que par l'utilisation du moteur Diesel.

Le capitaine Baur faisant remarquer que les avions devraient pouvoir transporter de soixante à cent passagers, le Führer continue :

Soyez sans souci à ce sujet. Dans un bref avenir, les avions seront assez grands pour qu'on y puisse même installer des salles de bains.

L'amiral Kranke objecte que même si l'aviation connaît un tel développement la navigation maritime n'a pas à craindre sa concurrence : « Il n'est pas concevable, ajoute-t-il, qu'on puisse construire des avions assez grands pour remplacer les bateaux dans le transport du charbon, du bois, du fer... » Le capitaine Baur rétorque : « Cela ne s'impose pas. Le rail n'a-t-il pas, par exemple, laissé aux bateaux le soin de transporter les tuiles ? » Le Führer conclut :

Il faut voir les choses en fonction du progrès. De même que l'oiseau représente un degré d'évolution supérieur au poisson volant, lequel est lui-même au-dessus du poisson tout court, de même l'avion se situe à un stade plus élevé que le bateau. C'est à l'avion que l'avenir appartient.

75

4 juillet 1942, pendant le dîner.

L'ambassade du Reich au Vatican. — Interprétation de notre Concordat avec l'Eglise. — Mes rapports avec le Nonce. — Les Américains ont su limiter l'influence des Eglises. — Un milliard par an à nos prêtres. — L'inspiration divine me fait défaut. — Il faut mettre un terme au Concordat. — Fausses manœuvres de la Wilhelmstrasse. — Refuser de polémiquer avec l'Eglise. — Comptes à régler avec l'évêque von Galen. — Les évêques lécheront les bottes de nos préfets.

Dans le cas où notre représentant actuel au Vatican viendrait à quitter son poste, je pense qu'il n'y aurait absolument aucune raison de le remplacer. Les relations entre l'Allemagne et le Vatican sont fondées sur le Concordat du Reich. Or ce concordat a pris la suite des concordats conclus entre le Vatican et les divers Etats allemands. Par conséquent, il est en somme devenu caduc dès l'instant où ces Etats ont été intégrés dans le Reich. C'est un fait que les concordats particuliers sont tous demeurés en vigueur et que le concordat avec le Reich ne leur a servi que de confirmation et de

garant. A mon avis, la conséquence juridique de la suppression de la souveraineté des Etats allemands et du transfert de celle-ci au Reich, c'est que nos relations diplomatiques avec le Vatican sont devenues superflues.

Tenant compte de l'état de guerre, je n'ai pas encore traduit cette logique dans les faits. Je n'ai cependant montré aucun empressement lorsque le Vatican a prétendu étendre la validité du Concordat aux territoires récemment entrés dans le Reich. Actuellement, il n'existe aucun accord formel réglant la situation de l'Eglise dans la Sarre, par exemple, dans le pays des Sudètes, dans le Protectorat de Bohême-et-Moravie, dans la province de Dantzig - Prusse-Orientale, dans le Warthegau, dans une grande partie de la Silésie ainsi qu'en Alsace et en Lorraine. Dans toutes ces régions, les rapports avec l'Eglise donnent lieu à un *modus vivendi* sur le plan local. Par conséquent, si le Nonce tente d'intervenir auprès du ministre des Affaires étrangères en vue d'exercer une quelconque influence sur la situation religieuse dans les nouveaux territoires du Reich, il n'y a qu'à l'éconduire. Il s'agit de lui faire comprendre qu'en l'absence d'un concordat particulier, les affaires ecclésiastiques dans chacune de ces régions ne doivent être évoquées qu'entre les représentants du Reich et le plus haut membre du clergé local. Il eût naturellement été préférable que ce fût Lammers qui donnât cette précision au Nonce. Malheureusement, la Wilhelmstrasse, toujours en quête de nouvelles compétences, s'est laissé fourvoyer dans cette affaire, qui n'est pas de son ressort. A ces messieurs de voir maintenant comment ils sortiront de cette impasse !

En ce qui concerne l'évolution des relations entre l'Etat et l'Eglise, il est réjouissant, de notre point de vue, que dans près de la moitié du Reich ces relations soient fondées sur des accords particuliers, lesquels ignorent les entraves du Concordat. Cette absence de réglementation uniforme sert nos desseins. En effet, cela ne peut que nous aider à assainir le statut de nos rapports avec l'Eglise. Celle-ci s'efforce toujours d'exploiter notre point faible. Ainsi, dans une réglementation valable pour tout le Reich, elle voudra que le concordat qui lui est le plus favorable, parmi ceux qui ont été conclus, serve de base. Cela signifie que le Reich entier devrait s'aligner sur la région la plus arriérée, c'est-à-dire sur celle qui favorise au maximum l'adversaire. En revanche, dans les réglementations régionales, nos gauleiters peuvent, en fonction du degré d'émancipation de la population, marquer des points à notre avantage.

Si, d'une façon générale, je n'éprouve pas une grande admiration pour les Américains, je ne puis que leur tirer mon chapeau à ce

sujet. Les hommes d'Etat américains, en attribuant aux églises un statut analogue à celui qui régit toutes les associations, ont limité de façon raisonnable leur champ d'activité. Au surplus, comme l'Etat ne donne pas un centime aux églises, tout le clergé est à plat ventre devant les gouvernants et ne cesse d'entonner des hymnes à leur louange. Il n'y a là rien d'étonnant. Le prêtre qui, comme chacun, a besoin de vivre, et qui ne s'enrichit pas par les dons spontanés, dépend plus ou moins des libéralités de l'Etat. Ne pouvant exciper d'aucun droit, il est bien obligé d'essayer de mériter cette manne en témoignant de la plus extrême soumission.

Le jour où nous aurons renoncé à distribuer un milliard par an aux églises, toute cette prêtraille sera un peu moins effrontée. Loin de nous insulter, elle viendra nous manger dans la main. En dépensant beaucoup moins d'argent, nous ferions marcher tout ce monde-là au doigt et à l'œil. Il faudrait choisir un petit nombre de bénéficiaires, eux-mêmes chargés d'une répartition au deuxième degré. J'imagine qu'on remettrait à un évêque une somme d'un million pour son diocèse, il est certain qu'il commencera par empocher trois cent mille marks — sinon ce ne serait pas un vrai prêtre. Quant à la répartition du solde, ça donnera lieu à une sensationnelle bagarre. Les spectateurs en auront pour leur argent.

Il est un point en tout cas sur lequel nous devons nous montrer tout à fait intransigeants. A aucun prix, l'Etat ne devra arbitrer leurs conflits. Notre refus sera largement expliqué par l'insuffisance de nos lumières spirituelles. Cela est d'ailleurs dans la plus pure orthodoxie, certaines interventions échappant par nature à des profanes. Du moment que l'inspiration divine me fait défaut, comment pourrais-je, moi pauvre petit homme d'Etat, m'attaquer à une entreprise de cette envergure ?

Comme pour tout le reste, ces arrangements doivent être de la seule compétence de nos préfets. Il n'y a pas à craindre que ceux-ci se laissent entraîner à conclure des accords contraires à l'intérêt de l'Etat. A supposer que ce pût être le cas, nos gauleiters sont là, et nous les avons bien en main. D'ailleurs, la plupart de nos préfets sont dans ce domaine encore plus intransigeants que moi.

Attendons la fin de la guerre, et un terme sera mis au Concordat. Je me réserve le plaisir de rappeler moi-même à l'Eglise les nombreux cas où elle l'a violé. Qu'on songe, par exemple, à la collusion de l'Eglise avec les meurtriers de Heydrich. Non seulement des prêtres leur ont permis de se cacher dans une église de la banlieue de Prague, mais ils leur ont permis de se terrer dans le sanctuaire de cette église.

L'évolution des rapports entre l'Etat et l'Eglise est un exemple qui montre les répercussions, parfois très lointaines, que peuvent avoir les imprudences d'un homme d'Etat. Lorsque, à la Noël de l'an 800, Charlemagne s'est agenouillé à Saint-Pierre-de-Rome, le Pape — avant que Charlemagne eût eu le temps de réaliser la signification de ce geste — lui plaça la couronne impériale sur la tête. Charlemagne a livré ainsi ses successeurs à un pouvoir qui, durant des siècles, infligea un véritable martyre à la nation allemande.

En tout temps, aujourd'hui comme hier, il se trouve des êtres assez légers pour se laisser mettre une couronne sur la tête. C'est pourquoi l'on n'insistera jamais trop sur les conséquences possibles d'un tel geste, qui peut paraître à première vue insignifiant.

Dans le même ordre d'idées, le ministre des Affaires étrangères commet une erreur monumentale en se croyant tenu de répondre à chacune des notes du Vatican. Le seul fait de répondre établit qu'on admet l'intrusion du Vatican dans les affaires intérieures allemandes, ce qui est intolérable, même s'il ne s'agit que de questions ecclésiastiques.

Ce n'est pas seulement dans le passé que l'Eglise a eu des diplomates de grande classe. Ceux qu'elle possède aujourd'hui ne le cèdent en rien à ceux d'autrefois. Tant d'exemples nous enseignent la prudence dans laquelle il faut savoir se tenir à leur égard ! Après mon entrée à Vienne, lors de l'Anschluss, je fus surpris d'entendre un charivari sous ma fenêtre. C'était le cardinal Innitzer qui venait me rendre visite et que le peuple accueillait par des quolibets et une bordée de coups de sifflet. Je m'attendais à voir un homme effondré, écrasé sous le poids de sa responsabilité. Mais non, je vis apparaître un homme très sûr de lui, le visage rayonnant, et qui s'adressa à moi comme si jusqu'ici il n'avait jamais fait de mal au plus modeste de nos partisans. Il suffit de les voir d'un peu près pour se faire une opinion sur ces gens-là.

Lors de la réception officielle du jour de l'an, le Nonce, qui a le privilège de prendre la parole en tant que doyen du corps diplomatique, profite toujours de cette circonstance pour essayer ensuite d'amener la conversation sur la situation des catholiques en Allemagne. D'emblée, j'esquive le sujet, en lui demandant des nouvelles du foie de Sa Sainteté, avec l'intérêt le plus sincère et la plus extrême amabilité. Ce passionnant sujet épuisé, je m'empresse de passer au suivant de ces messieurs. D'une façon générale, je m'abstiens de recevoir le Nonce, laissant à Lammers le soin de se débrouiller avec lui. J'ai pu de la sorte éviter tout contact direct avec le Vatican.

Avant la prise du pouvoir, Rosenberg me soumit un jour le texte d'un éditorial dans lequel il répondait à des attaques de l'Eglise. Je lui ai interdit de publier cet article. En effet, j'ai toujours estimé que Rosenberg commettait une erreur en se laissant entraîner à polémiquer avec l'Eglise. En aucun cas Rosenberg n'y pouvait gagner quoi que ce fût. Les catholiques tièdes faisaient d'eux-mêmes les réserves nécessaires. Quant aux catholiques fervents, non seulement rien ne pouvait les ébranler, mais ces attaques ne pouvaient que les fortifier dans leur point de vue. Rosenberg aurait dû prévoir que la presse cléricale se servirait de ses déclarations pour le présenter comme un homme en état de péché mortel, ayant de surcroît l'impudence de s'immiscer dans des questions de doctrine.

Si j'évite d'aborder publiquement les questions religieuses, les finauds de l'Eglise ne se trompent pas sur mes mobiles. J'imagine aisément que l'évêque von Galen sait parfaitement qu'une fois la guerre terminée je réglerai mes comptes avec lui au centime près. S'il ne prend pas les devants en se faisant appeler au *Collegium Germanicum* de Rome, il n'y a aucun doute que cela se passera ainsi.

Aussi bien, l'attitude de Galen nous fournira-t-elle une raison supplémentaire, le jour venu, pour mettre fin au Concordat, pour le remplacer par des *modus vivendi* régionaux, et pour supprimer immédiatement les subventions allouées à l'Eglise. Nos préfets se feront assurément un plaisir d'annoncer à l'évêque qui, de notre point de vue, s'est engagé dans une mauvaise voie, que, vu la rareté de l'argent, ils sont absolument navrés de suspendre, provisoirement et *sine die*, les versements accoutumés.

Puisque, lorsqu'elle dépend des dons des fidèles, l'Eglise ne parvient pas à grappiller trois pour cent de ce que le Reich lui verse actuellement, les évêques lécheront les bottes de nos préfets pour obtenir d'eux quelque viatique, quand la manne officielle ne tombera plus.

Après la guerre, il faudra que chacun de nos préfets fasse comprendre sans équivoque qu'il traite avec l'Eglise comme avec n'importe quelle autre association, et sans admettre d'interventions étrangères. Alors le Nonce pourra tranquillement reprendre le chemin de Rome, et nous ferons l'économie d'une représentation au Vatican.

Seule la Wilhelmstrasse se lamentera d'avoir perdu une ambassade.

76

4 juillet 1942, pendant le dîner.

Deux hommes en avance sur leur époque. — Noms donnés à des bâtiments de guerre. — Renforcement de la collaboration en Tchécoslovaquie. Pas de place pour les attentistes ni pour les tièdes.

Il est remarquable de constater à quel point les conceptions d'hommes comme Ulrich von Hutten et Götz von Berlichingen étaient en avance sur leur époque. Mais il est regrettable que leur action n'ait pu se fonder sur une doctrine solide, dans laquelle ils eussent trouvé l'impulsion et la puissance nécessaires. Ils méritent, pour les sentiments intégralement allemands qui étaient les leurs, que leur souvenir soit cultivé dans notre peuple, et c'est la raison pour laquelle j'ai suggéré que l'on donnât leur nom à l'un ou l'autre de nos prochains bâtiments de guerre.

Je me suis opposé à l'idée qu'un bâtiment de guerre portât mon nom afin d'éviter que les déboires qu'éventuellement cette unité pourrait subir ne fussent considérés par les gens superstitieux comme un mauvais présage en ce qui concerne mon action. Imaginez un croiseur portant mon nom et qui passe plus de six mois en cale sèche pour y subir des réparations ! Quel effet désastreux cela a dû produire sur les Russes lorsqu'on leur a annoncé la destruction du fort Staline à Sébastopol.

Dans un Etat fondé sur une certaine philosophie politique, l'on doit être prudent lorsqu'on baptise des unités. Des exemples comme celui des bateaux soviétiques *Révolution d'octobre*, *Marat* et *Commune de Paris* en apportent la preuve. Aussi ai-je ordonné que le cuirassé *Deutschland* fût débaptisé, car la perte d'un navire portant ce nom ferait plus d'effet que la perte de n'importe quelle autre unité. Pour la même raison, j'ai interdit que le nom des hommes qui incarnent l'idéologie nationale-socialiste fussent utilisés de cette façon. En revanche, il n'y a aucun inconvénient à ce que le nom de Götz von Berlichingen soit donné à un bateau, car cet homme jouit d'un tel prestige dans le peuple que plusieurs bateaux portant son nom pourraient couler l'un après l'autre sans que ce prestige en fût entamé.

On vient d'informer le Führer qu'une campagne a été lancée par

le gouvernement du Protectorat, sous la forme de réunions tenues sur tout le territoire, appelant les Tchèques à la collaboration la plus étroite avec le Reich. Il est rappelé aux intéressés que tous ceux qui ne participeraient pas à cet effort seraient considérés comme traîtres à la nation tchèque. Voici les réflexions du Führer à ce propos :

Cette initiative résulte d'un entretien que j'ai eu à la Chancellerie avec le président Hacha lors de la cérémonie à la mémoire de Heydrich. J'ai fait savoir à Hacha et aux ministres qui l'accompagnaient que nous ne tolérerions plus les atteintes portées aux intérêts du Reich et que nous envisagerions, le cas échéant, de déporter toute la population tchèque. Pour nous, qui avons déjà transféré des millions d'Allemands, cette entreprise ne susciterait aucun problème. En entendant cela, Hacha et ses compagnons s'effondrèrent. Après un instant de silence, ils me demandèrent la permission de faire état de cette menace auprès de leurs compatriotes, avec toute la discrétion possible. J'ai accédé à leur désir. En effet, je considère les Tchèques comme de bons ouvriers, et je tiens à ce que le calme règne dans le Protectorat, cela d'autant plus que deux de nos plus importantes usines de guerre y sont installées.

Si le gouvernement tchèque a aussitôt commencé son activité dans ce sens, le mérite en revient également à Meissner. Celui-ci en effet, après la cérémonie, s'est promené dans les jardins de la Chancellerie avec les hommes d'Etat tchèques, et il a su les persuader, en réponse à leurs questions inquiètes, que j'avais certainement dit mon dernier mot dans cette affaire. Ils l'ont si bien compris que leur politique consistera désormais à purger le pays de toute influence de Bénès. Ils feront même comprendre au peuple tchèque que, dans cette lutte pour la vie, il n'y a plus de place pour les attentistes et pour les tièdes.

Apparemment, le gouvernement du Protectorat est satisfait de pouvoir étayer son action contre les partisans de Bénès sur des arguments solides. Jamais une occasion aussi favorable ne s'est présentée pour Hacha et pour ses compagnons d'appliquer l'adage qui dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Jamais ils n'ont eu une si belle occasion de se débarrasser de leurs adversaires. Ce qui est certain, c'est que j'ai eu l'impression, quand Hacha et ses collaborateurs prirent congé, qu'ils étaient soulagés à l'idée qu'ils disposaient dorénavant des moyens nécessaires pour agir.

77

5 juillet 1942, midi.

Sobriété des Italiens méridionaux. — Les chômeurs professionnels. — Le limon de la mer et les engrais chimiques. — Les ambitions de Franco. — Pas d'êtres plus stupides que les rois.

La sobriété des hommes de l'Italie méridionale est extraordinaire. Il y a sûrement là-bas un million d'êtres humains qui vivent uniquement de fruits et de verdure, ainsi que du produit de leur pêche. Ils vivent en somme exclusivement de ce que la Providence met à leur portée. Ainsi les villes italiennes, pour autant qu'elles sont proches de la mer, ignorent la famine, car la mer donne le minimum indispensable à des êtres peu exigeants — outre le poisson, les coquillages, les crustacés, etc.

Cette sobriété comporte cependant un danger. La plupart des êtres humains ayant une tendance à la nonchalance, ils perdent facilement le goût de l'effort quand ils s'aperçoivent qu'il est possible de se laisser vivre.

Au moment de la prise du pouvoir, j'ai fait interner dans des camps les dix à quinze mille chômeurs professionnels qui vagabondaient à travers l'Allemagne. Il serait ridicule d'essayer d'avoir raison d'une telle racaille par des moyens réguliers. La crainte du camp de concentration a eu un effet salutaire et a grandement facilité la remise en train de l'activité, notamment en vue de notre réarmement.

Si l'économie allemande a résolu ce problème, comme elle en a résolu tant d'autres, cela est dû principalement au fait que de plus en plus l'Etat l'a prise en main. C'est ainsi qu'il fut possible de vaincre les intérêts particuliers et de faire triompher l'intérêt national.

Il ne nous sera pas possible, après la guerre, de renoncer à l'économie dirigée, car alors tous les secteurs de l'économie n'auraient d'autre but que la réalisation d'objectifs particuliers. Ainsi, les habitants des régions côtières, voyant comme ils voient, considèrent aujourd'hui encore que le *nec plus ultra* consiste à gagner du terrain sur la mer en construisant des digues. Or c'est un véritable non-sens,

quand nous avons à l'Est des terres à profusion, d'essayer d'en reprendre sur la mer par des moyens aussi coûteux. D'autre part, l'amélioration de nos terres de culture demeure un objectif à poursuivre, même si cela contrarie les intérêts de l'industrie. Maintenant que nous sommes convaincus de posséder avec le limon de la mer un engrais très supérieur aux engrais chimiques, ne serait-ce que du fait de sa richesse supérieure en azote, nous devons transporter ce limon par trains entiers — même si cela fait hurler les producteurs d'engrais chimiques. Puisque par définition l'égoïsme est de règle, une économie harmonieuse n'est possible que si elle est ordonnée par l'Etat. L'exemple de la République de Venise prouve le succès d'une économie dirigée. Le prix du pain y est demeuré stable durant plus de cinq siècles. C'est le Juif, avec son slogan de la liberté du commerce, qui a dérangé tout cela.

L'un des convives explique que les fortes tendances en faveur de la monarchie qui se manifestent actuellement en Espagne se justifieraient par l'espoir qu'aurait Franco de se tailler une vice-royauté à l'ombre de la couronne. Le Führer objecte :

Je m'inscris en faux contre cette opinion. Franco est sans aucun doute suffisamment intelligent pour savoir qu'un roi ne tarderait pas à l'écarter, pour ne pas dire davantage — considérant que, lui et les siens, ils sont marqués par la guerre civile.

Il n'existe pas d'êtres aussi démesurément stupides que les rois. J'ai eu l'occasion d'en faire moi-même l'expérience. Un an après la prise du pouvoir, l'un de nos ex-potentats, Ruprecht de Bavière, m'a envoyé un émissaire. Celui-ci m'aborda en me disant que, bien entendu, j'envisageais la nécessité de rétablir la monarchie en Allemagne. Il ajoutait candidement que dans la monarchie rétablie je ne pourrais naturellement conserver le poste de Chancelier, car ma présence ferait obstacle à l'union du peuple allemand. Mais j'aurais un dédommagement, car l'on ferait de moi un duc ! Ce benêt semblait tout simplement ignorer que dans l'histoire de l'Allemagne ce furent toujours les princes qui constituèrent un ferment de division, et qu'au surplus jamais l'Allemagne n'avait été plus unie que depuis que je la dirigeais.

5 juillet 1942, le soir.

Communiqués de guerre mensongers. — Accueil fait en Suisse aux bobards juifs. — Pas d'adversaires à la taille des Anglais sur le continent. — L'Allemagne nationale-socialiste parviendra à déborder les Anglais. — Les Anglais à la remorque des Juifs. — Ponce Pilate au milieu de la pouillerie. — Conservation de notre intégrité raciale. — Succès de rire de saint Paul.

Il est question de communiqués de guerre soviétiques, totalement mensongers, accueillis aussi bien par les journaux suédois et suisses que par la presse anglaise et américaine. Le Führer remarque :

Ces communiqués sont typiquement des fabrications juives. Ils ne comportent même pas une élémentaire indication de lieu. Ça n'empêche pas qu'ils soient repris par les agences d'information du monde entier. Il ne faut évidemment pas oublier que là aussi les Juifs sont dans la place. Ce n'est malheureusement pas uniquement en Angleterre et en Amérique, mais aussi à Stockholm et dans les villes de Suisse, que la population croit dur comme fer à tous ces bobards. C'est chez les Suisses qu'on discerne le mieux les raisons pour lesquelles les inventions juives trouvent tant de crédit. Dans ce pays, on n'est préoccupé que par le problème du lait, tel autre par le prix du blé, tel autre encore par l'exportation des montres. Le souvenir de l'arbalétrier Guillaume Tell ne peut à lui seul maintenir l'esprit guerrier des suisses. Dans ce domaine, les Suisses sont tombés si bas qu'un de leurs officiers qui se permet de parler objectivement de cette guerre se voit priver de son commandement.

Chez nous, c'est l'un des mérites du Parti d'avoir persuadé le peuple de la nécessité d'une éducation militaire. Si l'on veut perpétuer cet esprit, il faut agir en sorte que ceux qui ont participé à la guerre et s'y sont particulièrement distingués soient les éducateurs de la jeunesse. Il faut également se soucier du corps des officiers de réserve. Ceux-ci doivent non seulement cultiver leurs qualités, d'un point de vue strictement militaire, mais se rappeler aussi qu'ils ont une mission à accomplir dans la mesure où ils incarnent les vertus militaires de notre peuple. Il faut au surplus que l'intérêt

pour les choses de l'armée soit cultivé dans toutes les écoles. A ce propos, il est sympathique de constater que cet intérêt est demeuré vivace dans le peuple, même du temps de la République de Weimar.

Je suis un ardent défenseur de la croyance que, dans les conflits entre peuples, c'est toujours le peuple dont le niveau moyen est le plus élevé qui triomphe. A mon avis, ce serait la négation des lois naturelles que la qualité inférieure triomphât.

Si les Anglais sont parvenus, durant trois cents ans, à tenir le monde sous leur coupe, cela s'explique par le fait que les Anglais n'avaient pas sur le continent d'adversaires à leur taille, en ce qui concerne la qualité de la race et l'intelligence. Napoléon lui-même n'a pu renverser cette situation, faute d'avoir trouvé, dans la Révolution française, la base d'un nouvel ordre européen.

Depuis la fin du Saint-Empire, il n'y a pas eu en Europe d'Etat supérieur à l'Angleterre pour ce qui est du nombre, de la valeur et de la qualité.

Considérant l'évolution de l'Allemagne nationale-socialiste, je suis persuadé, ne serait-ce déjà que pour des raisons d'ordre biologique, que nous parviendrons à déborder les Anglais et qu'avec cent cinquante ou deux cents millions d'Allemands nous serons les maîtres incontestés de l'Europe. Une résurrection de l'antithèse Rome-Carthage est à mon avis impossible. Le résultat de cette guerre en effet est que, du point de vue anglais, toute augmentation de population constituera une charge insupportable pour l'Ile — tandis que pour le Reich les possibilités démographiques sont illimitées. Par ailleurs, un retour à la terre de la population avant tout citadine de l'Angleterre ne saurait être envisagé. Il faudrait que fût détruite au préalable la structure sociale du pays, et cela signifierait la déchéance définitive de l'Empire britannique. Le fait qu'on ne se soit pas rendu compte à temps de ces choses, en Angleterre, démontre que le pays n'est pas conduit par de véritables hommes d'Etat, mais par les Juifs. Les Anglais d'aujourd'hui marchent dans toutes les combines juives, ainsi qu'ils l'ont prouvé dans les affaires de Palestine, par exemple.

Nous devons avoir le souci de préserver les générations à venir d'un tel destin, et il faut donc qu'elles ne cessent de demeurer conscientes du danger juif. Ne serait-ce que pour cette raison, il est indispensable de maintenir la tradition de *La Passion* à Oberammergau. Jamais le danger juif n'a été matérialisé d'une façon aussi frappante que dans cette évocation de ce qui se passa chez les Romains. On y voit en Ponce-Pilate un Romain tellement supérieur aux Juifs qui l'entourent, qu'il fait figure d'un roc au milieu de cette pouil-

lerie. En reconnaissant l'importance de ce spectacle et en l'encourageant, qui pourrait prétendre que je ne me suis pas conduit en chrétien irréprochable !

Comme nous devons être attentifs à conserver notre intégrité raciale, nos lois doivent nous protéger contre toutes les infiltrations, et donc pas seulement contre les infiltrations juives. En expliquant au peuple la signification de notre législation raciale, nous devons insister sur le fait que cette législation doit nous protéger contre tous les apports non-aryens.

Tout doit être mis en œuvre pour que le sentiment d'appartenance raciale soit développé dans notre peuple comme il l'était chez les Romains au temps de leur grandeur. Tout Romain avait un réflexe de défense spontané contre le métissage. Cela était pareil pour les Grecs, à l'époque de leur apogée. Selon les récits qui sont parvenus jusqu'à nous, Paul de Tarse eut un énorme succès de rire lorsque, sur l'agora d'Athènes, il s'avisa de défendre la cause des Juifs. Si les témoignages qui ont trait au sentiment d'appartenance raciale qu'éprouvaient les Romains et les Grecs sont si rares, c'est parce que, au IV^e siècle, les Judéo-Chrétiens ont détruit systématiquement les monuments de la civilisation gréco-romaine. Ils sont également responsables de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie.

79

6 juillet 1942, pendant le dîner.

Rapports avec les représentants de la presse étrangère. — Ladrerie de notre chef de presse. — Le Congrès de Nuremberg. — Quatre mille trains spéciaux.

Lorsque je venais à Berlin avant la prise du pouvoir, j'avais coutume de descendre au Kaiserhof. Et comme j'étais accompagné de tout un état-major, j'avais généralement besoin de tout un étage, ce qui représentait une facture d'environ dix mille marks par semaine. C'est en donnant des articles et des interviews à la presse étrangère que je couvrais les frais. Dans les derniers mois, ces articles étaient souvent payés de deux à trois mille dollars.

Ces publications dans la presse étrangère me valaient de fréquentes disputes avec Hanfständl, notre chef de presse pour l'étranger, lequel, beaucoup plus homme d'affaires que politicien, voyait

les choses avant tout sous leur aspect financier. Lorsque je le chargeais de placer rapidement un texte, il perdait souvent un temps précieux par souci d'en tirer le prix maximum. Dans une occasion, il vint me voir à trois reprises pour essayer de me décider à céder un article à une quelconque agence, et il crut m'émouvoir en faisant miroiter une offre de mille livres sterlings. Agacé, je lui dis : « Hanfständl, fichez-moi la paix avec votre avarice. Si je tiens à ce que l'article soit lu demain dans le monde entier, les questions d'argent passent au second plan. » Celui-ci n'en revenait pas qu'on laissât échapper ainsi mille livres !

La rapacité et l'avarice d'Hanfständl le rendaient insupportable. Dans une auberge de campagne, il mit un jour tout le monde mal à l'aise en faisant un énorme scandale à propos du prix d'un potage qu'il n'avait pas à payer lui-même et qui ne coûtait d'ailleurs que trente pfennigs. Grand mangeur de légumes, il n'en commandait pourtant jamais, se bornant à aller ramasser ce qui restait dans les plats. Il accompagnait cette raffe de cette spirituelle réflexion : « Il n'y a rien de meilleur pour la santé que les légumes ! » Le soir, même technique pour le fromage — qu'il jugeait « si nourrissant ». Chargé un jour de faire préparer des sandwiches pour tous les participants d'un voyage improvisé, il arriva avec deux corbeilles de sandwiches au fromage, bien qu'il sût que la plupart d'entre nous n'aimions pas le fromage — et cela lui permit d'en récupérer une bonne partie qu'il emporta chez lui en jubilant.

Bodenschatz raconte alors une dernière anecdote sur Hanfständl qui, selon les dires de Goering, s'était comporté en véritable Harpagon lors d'un voyage à Zurich et à Londres.

Au cours de nos innombrables tournées électorales, nous avons appris, mes compagnons et moi, non seulement à connaître le Reich, mais aussi à l'aimer dans les moindres de ses parties. Comme j'étais le plus souvent invité à prendre mes repas dans des familles, j'ai appris à connaître aussi les Allemands de toute l'Allemagne. Je voyais là des familles entières gagnées à nos idées, des plus âgés au plus jeunes, qui appartenaient, eux, à la Hitlerjugend. Comme, une fois par an, nous nous retrouvions tous à Nuremberg, le Congrès du Parti prenait l'allure d'une véritable fête de famille.

Outre le fait que notre congrès constituait un événement dans la vie du Parti, il représentait toute une somme d'expériences utiles, même en vue de la guerre. Du simple point de vue des transports en effet, il ne fallait pas moins de quatre mille trains spéciaux pour

amener les congressistes des diverses parties de l'Allemagne. Les dizaines de milliers de wagons qui attendaient étaient échelonnés sur la voie jusqu'à Halle et jusqu'à Munich. Quelle préparation à d'éventuels transports de troupes pour la direction des chemins de fer !

Il faut que le Congrès de Nuremberg conserve à l'avenir toute sa signification. C'est dans cette idée que j'ai prévu des installations capables d'accueillir au moins deux millions de participants, au lieu des quinze cent mille accoutumés. Le stade dont a été doté Nuremberg, dont Hirth a fait deux tableaux magnifiques, peut contenir près de quatre cent mille personnes. Ce stade a des dimensions uniques au monde.

80

7 juillet 1942, midi.

Nos archéologues en transe. — Déboisement et décadence. — L'âge de nos villes.

On a fait beaucoup de bruit autour des fouilles entreprises dans les régions habitées autrefois par nos ancêtres. Cela est loin de m'enthousiasmer. Je ne puis en effet oublier qu'à l'époque où nos ancêtres fabriquaient ces auges en pierre et ces cruches de terre cuite qui mettent nos archéologues en transe, les Grecs construisaient l'Acropole.

Il faut être pour le moins aussi prudent lorsqu'il est question du degré de civilisation de nos ancêtres durant le premier millénaire de l'ère chrétienne. Quand on retrouve un vieil abécédaire en Prusse-Orientale, cela ne signifie pas qu'il appartient à la région. Il est plutôt probable qu'il a été apporté du Sud il a été troqué contre de l'ambre. Il n'y a aucun doute que ce sont les pays méditerranéens qui ont été, aussi bien durant le premier millénaire qu'avant l'ère chrétienne, les foyers de la civilisation. Cela nous étonne parfois, parce que nous commettons l'erreur de juger ces pays selon ce qu'ils sont aujourd'hui.

Il fut un temps où l'Afrique du Nord était une région boisée, tout comme la Grèce, l'Italie et l'Espagne — sous l'hégémonie grecque et du temps de l'Empire romain.

La même prudence est de rigueur en ce qui concerne l'histoire

de l'Égypte ancienne. A l'époque de sa grandeur, c'était une contrée riant, au climat tempéré.

C'est donc un signe de décadence lorsqu'un peuple déboise son territoire sans le reboiser, car il viole les lois de la nature, qui a prévu avec sagesse le cycle de l'eau.

Les opinions erronées qui ont cours sur le degré de civilisation de nos ancêtres ont pour origine l'âge qu'on attribue inexactement à nos cités. J'ai été moi-même surpris d'apprendre qu'une ville comme Nuremberg ne comptait pas plus de sept cents ans d'existence. Si l'on donne à cette ville un plus grand âge, cela est dû à la malice des Nurembourgeois. Ainsi, le bourgmestre Liebel a escamoté le sept centième anniversaire de sa ville. Il m'a expliqué à ce propos qu'il n'avait pas voulu enlever leur croyance à tous ceux qui prennent Nuremberg pour une ville plus ancienne. Ce qui semble établi, c'est que l'origine de Nuremberg remonte à un château salien autour duquel, peu à peu, un village se forma. La plupart des villes fondées au Moyen âge ont une origine analogue. D'où le grand nombre de villes créées à cette époque dans l'Est de l'Allemagne. Les paysans avaient besoin de ces châteaux pour les protéger. Sans eux, les populations campagnardes n'eussent pu se maintenir contre les hordes orientales qui, déjà alors, ne cessaient de déferler sur nos frontières, au point d'envahir parfois notre sol. En Transylvanie, où les châteaux étaient moins nombreux, l'on n'arrêta pas de dresser des barrages, contre les Turcs notamment, ce qui explique le fait que dans cette région les églises elles-mêmes étaient fortifiées.

81

7 juillet 1942, pendant le dîner.

Evolution de la situation en Espagne. — La politique cléricale de Serrano Suñer. — Ne pas comparer le régime de Franco avec le national-socialisme ou avec le fascisme. — Les rouges espagnols ne sont pas des rouges. — Un paltoquet, non un héros. — L'intervention du Ciel et l'intervention du ciel. — La première Phalange. — Eloge du général Muñoz Grande. — Etres asociaux, femelles communistes.

Le général Jodl informe le Führer d'un incident qui s'est produit à la frontière espagnole à l'occasion du retour en Espagne de quelques blessés de la Division bleue. Ceux-ci se virent interdire l'accès

du *Sud-Express*. Comme ils tentaient de pénétrer dans le fourgon à bagages, une compagnie d'infanterie intervint, sur l'ordre du gouverneur militaire, et les emmena. A ce propos, le maréchal Keitel précise que si la Division bleue est mal vue en Espagne, c'est déjà à cause de son nom, le rappel de la couleur bleue étant une allusion à la première Phalange qui, elle, n'était pas sous la tutelle de l'Eglise. Dans la nouvelle Phalange l'on ne peut être admis qu'avec un visa du curé. Le Führer intervient :

La situation en Espagne évolue de façon lamentable. Franco, apparemment, n'a pas la personnalité nécessaire pour y faire face. Il a pourtant pu entreprendre son œuvre dans des conditions sensiblement plus faciles que ce ne fut le cas pour le Duce et pour moi. Après avoir conquis l'Etat, nous avons dû encore l'un et l'autre gagner l'armée. Franco, lui, eut d'emblée tout en main. Mais il semble qu'il ne puisse se libérer de l'influence de Serrano Suñer, qui incarne la politique cléricale et qui, d'une façon évidente, mène un jeu malhonnête à l'égard des puissances de l'Axe.

On ne saurait avoir les idées plus courtes que cette prêtraille. En donnant, par l'intermédiaire de Serrano Suñer, une impulsion réactionnaire à la politique espagnole et en poussant au rétablissement de la monarchie, ils ne réussiront qu'à déclencher une nouvelle guerre civile — mais cette fois-ci ils n'y survivront pas.

Le général Jodl pense que la cavalerie de Saint-Georges est derrière tout ça et que peut-être l'Angleterre envisage de créer par ce moyen un deuxième front. Le Führer reprend :

Il faut se garder de mettre le régime de Franco sur le même pied que le national-socialisme ou le fascisme. Todt, qui a occupé beaucoup d'Espagnols dits rouges sur ses chantiers, m'a toujours dit que ces rouges ne sont pas rouges au sens où nous l'entendons. Ils se considèrent eux-mêmes comme des révolutionnaires. Todt en pense le plus grand bien. Ce que nous pourrions faire de mieux, ce serait d'en tenir en réserve le plus possible, à commencer par les quarante mille qui travaillent sur nos chantiers — pour le cas où une nouvelle guerre civile éclaterait en Espagne. Jointes aux survivants de la première Phalange, celle de José Antonio, ils constitueraient une force sur laquelle nous pourrions nous appuyer.

L'ambassadeur Hewel raconte qu'il a vu à Madrid, dans des uniformes privés de leurs signes distinctifs, et sous la garde de soldats

en armes, des hommes occupés à des travaux de voirie. Il devait s'agir d'anciens soldats de l'armée rouge. Hewel estime, si on voulait les utiliser de cette façon, qu'on eût pu au moins leur donner d'autres vêtements. Le maréchal Keitel prétend que, pour juger l'armée espagnole, les critères de l'armée allemande sont sans valeur. « Lors de la rencontre entre le Führer et Franco, ajoute-t-il, le détachement qui rendait les honneurs faisait une impression déplorable. Les fusils de ces hommes étaient rouillés à tel point qu'ils en étaient inutilisables. Au moment de l'organisation de cette rencontre, l'amiral Canaris m'avait déjà prévenu que le Führer aurait la déception de rencontrer en la personne de Franco un paltoquet au lieu d'un héros. » Le Führer reprend :

Les franquistes peuvent se féliciter d'avoir trouvé l'aide de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nationale-socialiste au cours de leur première guerre civile. En effet, comme les Espagnols rouges ne cessent de l'affirmer, ce n'est pas par idéologie qu'ils sont entrés dans le sillage des Soviets, mais faute d'avoir trouvé un autre appui. Il est indiscutable, puisqu'il est question d'une intervention du ciel, que celle-ci n'est pas due à la madone à laquelle on vient de donner le bâton de maréchal, mais aux avions du général von Richthofen qui foncèrent sur les positions des prétendus rouges.

« Ce qui singularise l'Espagnol de la classe aisée, déclare l'ambassadeur Hewel, c'est sa paresse et son caractère ombrageux. Il n'admet en effet aucune critique. » Hitler reprend :

Dieu soit loué ! Les rouges et les Phalangistes que nous utilisons dans l'Organisation Todt font preuve d'une discipline parfaite — et nous avons les meilleures raisons d'en attirer à nous le plus grand nombre possible.

Il est malheureusement beaucoup plus difficile de trouver en Espagne l'homme capable de clarifier la situation. Les problèmes posés sont moins d'ordre militaire que de politique intérieure. Au premier plan le problème alimentaire, particulièrement difficile à résoudre, étant donné la nonchalance proverbiale de la population. L'avenir nous dira si un général en est capable. Nous devons en tout cas encourager dans la mesure du possible la popularité du général Muñoz Grande. C'est un homme énergique, et il est peut-être le plus qualifié pour réussir. Il est heureux en tout cas qu'on soit parvenu, au dernier moment, à contrer les manœuvres du clan Serrano Suñer en vue d'écarter ce général du commandement de

la Division bleue. En effet, celle-ci jouera probablement un rôle décisif quand il s'agira de liquider ce régime soumis aux curés.

On rapporte au Führer que les partisans arrêtés au cours des récents troubles de Serbie sont pour ainsi dire tous des repris de justice. Le Führer prend la parole :

Non seulement cela ne me surprend pas, mais cela ne fait que confirmer mes propres idées, elles-mêmes fondées sur les expériences de 1918-1919. Si l'on veut prévenir une révolution, il importe de liquider, aussitôt que la situation devient critique, la lie de la population. Or cela n'est possible que si les éléments asociaux sont arrêtés à temps et rassemblés dans des camps de concentration.

Les jérémiades à propos de cette racaille, sous le prétexte qu'on la priverait de la vie de famille, ne tiennent pas debout. Si on la leur accordait, on encouragerait la création de cellules sociales dans lesquelles la criminalité se développerait. Les enfants élevés par des êtres asociaux deviennent eux-mêmes des bandits, et d'autant plus qu'ils ont en général pour mères des femmes qui font dignement pendant à leurs pères. J'ai acquis également dans ce domaine de riches expériences durant notre période de lutte. Dans les échauffourées, les femmes communistes se révélaient les pires, bombardant nos SA avec tout ce qui leur tombait sous la main. Quand ceux-ci faisaient mine de se défendre, elles se protégeaient en tenant leurs enfants à bout de bras. Cela prouve bien que, contrairement à la plupart des parents, ceux-là ne se soucient nullement de la santé et de la sécurité de leurs enfants.

82

8 juillet 1942, midi.

Liquidation d'un convoi maritime pour Arkhangelsk.

Nos bateaux et nos avions ont déjà réussi à couler trente-deux des trente-huit bâtiments composant le convoi anglais en route pour Arkhangelsk. Hier, alors que nous n'en avions coulé que les deux tiers, je demandai que le *Kladderadatsch* glorifiât cet exploit en publiant une caricature de Roosevelt. Comme il s'agit surtout de matériel de guerre américain, il faut représenter Roosevelt, juché

sur une estrade, recevant des mains des ouvriers américains des panzers, des avions, etc., et les précipitant aussitôt à la mer avec le sourire. Comme légende : « Nous ne travaillons pas pour de l'argent, nous luttons pour un monde meilleur. »

La liquidation de ce convoi me fait penser que les propriétaires de chantiers navals ont choisi un métier en or.

83

8 juillet 1942, pendant le dîner.

Végétarisme de ma chienne. — Le chat et la souris. — Toxicité de l'alimentation carnée.

Dans un certain sens, ma chienne Blondi est végétarienne. Elle mange certaines herbes avec un plaisir évident. Elle agit de la sorte notamment quand elle a des coliques. La sagesse des animaux est admirable. Elle leur fait toujours choisir les aliments qui leur sont le plus favorables.

Il m'est arrivé d'observer le chat qui s'apprête à dévorer une souris. Il joue longuement avec elle avant de s'y décider, comme s'il lui donnait une chance de reconquérir la liberté. Il attend le moment où la souris est trempée de sueur par l'angoisse pour lui donner le coup de grâce. Sans doute est-ce dans cet état que le chat trouve la souris savoureuse et facile à digérer.

Keitel fait remarquer que l'homme, lui non plus, ne mange pas la viande à l'état brut, que les Huns eux-mêmes l'attendrissaient en la plaçant sous leur selle. Hitler reprend :

Vous voulez sans doute dire par là que ce procédé a quelque chose de commun avec la cuisson d'une viande dans son propre jus. A l'occasion d'un effort physique violent, il se produit chez l'homme une modification des humeurs due à la sudation. Lorsque je prononçais un discours dans une grande assemblée, j'en sortais toujours trempé, ayant perdu de quatre à six livres. En réalité, j'en suais davantage — puisqu'en Bavière, par exemple, je ne pouvais me dispenser d'avaler quelques pots de bière, sans quoi je me fusse déconsidéré (et ailleurs je buvais de l'eau minérale).

Sans doute cette sudation n'était-elle en soi pas malsaine, mais

elle avait l'inconvénient de faire déteindre sur mon linge de corps le vieil uniforme teint en bleu qui était alors mon unique vêtement.

Plus tard, quand je renonçai à manger de la viande, et déjà au bout de quinze jours, ce phénomène de sudation avait considérablement diminué. Je dois dire que mon sentiment de soif avait pour ainsi dire disparu, et je me contentais ainsi d'avalier de temps en temps une gorgée d'eau. Il est certain que le régime végétarien présente de grands avantages. Je suis curieux de savoir si à la longue Blondi n'y prendra pas goût.

84

9 juillet 1942, midi.

La récolte en Ukraine. — Le problème de l'alimentation est un problème de transport.

La note donnée à la presse au sujet du voyage en Ukraine du ministre des Territoires de l'Est est une erreur. Il est en effet inutile de faire savoir à la population qu'elle doit s'abstenir de former des espoirs sur la possibilité, après la récolte, d'une augmentation des rations individuelles. Dès l'instant que le nombre des pessimistes prime en général celui des optimistes, à quoi bon enlever dès maintenant à l'homme de la rue l'espoir qu'il a d'une amélioration ? On alourdit ainsi sans aucune raison le fardeau de chacun. D'ailleurs, les déclarations en cause sont pour le moins prématurées. Dans l'état actuel des choses, il est impossible de dire si, oui ou non, la population du Reich profitera de la récolte ukrainienne dans le sens d'un accroissement des rations alimentaires. A proprement parler, ce n'est pas un problème de récolte, c'est un problème de transport. Il suffirait donc de résoudre un problème de transport pour que fût améliorée la situation alimentaire de notre population civile. Et même s'il s'agit d'un problème de récolte et qu'il fût avéré que celle-ci est mauvaise, il ne serait pas particulièrement indiqué d'en faire état publiquement — car l'on ne fait ainsi que donner sans cesse de nouveaux prétextes aux pessimistes. En ce cas, la seule chose à faire serait de développer au maximum la production de ces terres exceptionnelles, de façon à sortir de l'impasse.

Il ne faut surtout pas reprocher à nos unités de faire des provisions ni les rendre responsables de la situation. Je donne absolument raison à l'unité de la Garde qui s'est procuré quelque cinq

mille cochons et qui possède son propre kolkoze, de même que je donne raison au maréchal Kluge qui a constitué des réserves de vivres pour plusieurs mois. Lorsque nos troupes combattant à l'Est sont enlisées dans la boue et que le ravitaillement ne leur parvient plus, il n'y a qu'à se louer de l'esprit de prévoyance de leurs chefs.

85

9 juillet 1942, pendant le dîner.

Les événements d'Egypte. — Susceptibilité italienne à ménager. — Rommel et les éloges de Churchill. — Statut futur de l'Egypte. — Les colons allemands à l'Est. — Rôle des colonisateurs italiens. — Primauté de la construction des routes.

Parlant des événements d'Egypte, le Führer s'adresse tout particulièrement à l'ambassadeur Hewel :

Dans le cas où nous occuperions Alexandrie ou Le Caire, il ne faudrait pas que la Wilhelmstrasse s'avisât d'envoyer un Résident en Egypte. En la personne de Rommel, il y a là-bas un généralissime qui s'est couvert de gloire et qui dès maintenant est considéré comme l'une des plus belles figures de cette guerre. Ce serait une absurdité que le ministère des Affaires étrangères prétendît s'immiscer dans ces affaires. Je suis d'ailleurs d'avis que l'Egypte appartient à la zone d'influence de l'Italie. Pour nous personnellement, le sphinx égyptien n'a pas d'attrait particulier — mais pour l'*Imperium* il a une importance vitale. L'envoi d'un Résident pourrait donc créer un précédent fâcheux, et cela justifierait les Italiens de nous envoyer eux-mêmes à l'occasion un Résident, au Caucase par exemple, alors que cette région nous tient particulièrement à cœur. Il suffira donc qu'un mandataire du général Rommel soit délégué auprès du Résident italien en Egypte.

On se demande souvent pour quelle raison Rommel jouit d'un tel prestige. Cela est dû en grande partie au discours de Churchill à la Chambre des Communes. Pour des raisons de stratégie, Churchill parle toujours de Rommel comme d'un capitaine génial. C'est évidemment là un moyen de méconnaître le fait que les soldats italiens sont en train d'administrer une raclée aux Anglais, en Lybie et en Egypte. Peut-être Churchill, en mettant ainsi Rommel en vedette, espère-t-il également troubler notre amitié avec l'Italie. Le

Duce est beaucoup trop fin pour ne pas flairer cette manœuvre. Aussi a-t-il lui-même, à plusieurs reprises, proclamé les mérites de Rommel. Les éloges de Churchill et la parade du Duce ont eu pour résultat que les peuplades de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient se sont mises à vénérer le nom de Rommel.

Cet exemple montre combien il est dangereux de monter en épingle un chef adverse, car un simple nom, à lui seul, peut ainsi prendre la valeur de plusieurs divisions. Imaginez ce qui arriverait si nous ne cessions de mettre en vedette le maréchal Timochenko. A la fin, nos soldats eux-mêmes seraient persuadés de ses talents extraordinaires. A plus forte raison est-ce vrai pour des peuples moins évolués. La réponse du général Crüwell, fait prisonnier par les Anglais, à qui l'on demandait ce qu'il pensait du *Schepheard's*, traversa l'Islam comme une traînée de poudre. « Un splendide quartier-général pour Rommel ! » répondit Crüwell.

Quant au statut futur de l'Egypte, il est clair que les Italiens ne sauraient se désintéresser de ce pays. Pour eux, le canal de Suez revêt une importance capitale, ne serait-ce que du fait de leurs possessions en Afrique orientale. Le canal de Suez ne peut être sûr pour eux qu'aussi longtemps qu'ils entretiendront des garnisons en Egypte. S'ils veulent s'y maintenir, politiquement et militairement, il faut que les Italiens évitent tout complexe d'infériorité. A cet égard, ils n'ont qu'à prendre modèle sur les Anglais. Instruits par plusieurs siècles d'expérience coloniale, ceux-ci savent se conduire en maîtres. Avec eux, les indigènes parviennent à oublier qu'ils sont soumis à un joug.

En outre, les Italiens doivent se garder d'adopter en tout les coutumes du pays. En cela, qu'ils suivent l'exemple de Rommel, qui, durant toute la campagne, n'est pas monté une seule fois sur un chameau — se bornant à sillonner le pays à bord de son panzer. Rommel savait bien qu'à dos de chameau il ferait piètre figure, tandis que sur son panzer il en impose.

En ce qui nous concerne, nous devons retenir qu'il ne saurait être question, à l'Est, de récurer quotidiennement la population et de lui inculquer le sens de la propreté allemande. Cela nous est suprêmement égal de savoir s'ils adopteront la brosse de chiendent. Nous ne sommes pas chez eux pour jouer les bonnes d'enfants, mais pour des raisons d'intérêt.

A cette fin, il importe donc que la vie du colon allemand soit absolument distincte de celle des indigènes. Les nôtres devront s'abstenir de fréquenter les auberges souillées par leurs crachats. Les Allemands auront leurs propres établissements publics, où les

autres n'auront pas accès. Peu nous importe dès lors leur manie de cracher.

En laissant les autochtones vivre leur vie propre, nous ne bouleverserons pas inutilement leurs habitudes — et c'est ainsi que nous créerons les conditions les plus favorables en vue de l'édification de centres purement allemands. Le meilleur moyen d'empêcher toute fusion avec la population, c'est de l'inciter à conserver ses coutumes, sans y rien changer. Ainsi nous ne courrons pas le risque qu'ils se confondent avec nous par leur aspect extérieur.

Pour en revenir au cas de l'Egypte, j'espère que les Italiens, qui jusqu'à présent ont fait montre de beaucoup d'habileté dans leurs rapports avec les musulmans, sauront ne pas galvauder leur réputation. Qu'ils s'abstiennent d'intervenir dans les tout petits détails. Quant aux problèmes essentiels (irrigation, construction de routes), je suis persuadé que les colons italiens, laborieux comme des abeilles, feront merveille sous la conduite du Duce. S'ils avaient pu se maintenir durant dix ans en Ethiopie, ces constructeurs de routes eussent fait du pays une colonie modèle. Cela est d'autant plus facile en Egypte qu'il s'agit là d'un pays presque intégralement autarcique. En effet, hormis le charbon et le fer, rien ne manque à l'Egypte.

Ne nous laissons pas de répéter que dans nos territoires de l'Est, comme en Egypte, le problème de la construction des routes prime tous les autres. Comme il n'est pas possible en Russie d'entretenir les routes pendant l'hiver, il faut les construire de telle sorte qu'elles ne soient pas exposées aux amoncellements de neige. Il faut donc construire des routes surélevées, à l'image des digues, où la neige sera balayée par les vents. Prévoyons des fondations particulièrement solides — en pensant à l'époque où la boue règne. Qu'on utilise le granit où il y a du granit, sinon la pierre rouge qu'on trouve dans le lit des rivières.

86

17 juillet 1942, midi.

Contrôle des réceptions radiophoniques chez les Russes. — Intérêt de la télédiffusion. — Un échec de Goebbels.

Dans les environs de notre Quartier-Général de Wehrwolf, l'on a trouvé dans chaque maison un appareil de télédiffusion. C'est la

preuve que les Russes ont pris conscience en temps utile du danger constitué par les postes récepteurs de radio. D'une part, la télédiffusion présente l'immense avantage d'éliminer les parasites. D'autre part, elle permet à l'Etat de choisir les émissions dont il autorise l'écoute. Chez les Russes, c'est le commissaire local qui choisit les programmes. De la sorte, les habitants sont complètement soustraits à l'influence des propagandes étrangères.

J'avais moi-même chargé, avant la guerre, notre Ministère de la propagande d'introduire la télédiffusion en Allemagne. Ainsi l'auditeur allemand n'eût pu entendre, en dehors des émissions des postes nationaux, que les émissions étrangères retransmises par nous. Je regrette vivement que cette mesure n'ait pu être appliquée avant le début du conflit. C'est là le grand échec du Ministère de la propagande. Bien que Goebbels ait tenté par la suite d'en attribuer la responsabilité à d'autres services, c'est lui le responsable. Lorsque l'exécution d'un ordre dépend de plusieurs services, c'est celui à qui l'ordre a été donné qui assume toute la responsabilité dans le cas où ça ne marche pas.

L'introduction de la télédiffusion en Allemagne est une nécessité qui ne se discute pas. Aucun gouvernement ne peut admettre que son peuple soit empoisonné par la propagande de l'adversaire. Sinon il serait plus simple d'autoriser mille propagandistes ennemis de venir exercer ouvertement leur activité sur notre sol. Toutes ces choses doivent être envisagées en fonction de la guerre dès le temps de paix. La guerre, cette lutte à la vie et à la mort, a ses lois propres. Elle ignore les normes du temps de paix. Si un peuple, en vue de la guerre possible, accepte une charge telle qu'un service militaire de trois ou quatre ans, il doit lui être beaucoup plus facile de supporter un inconvénient comme le remplacement des postes de radio par des postes de télédiffusion.

87

17 juillet 1942, pendant le dîner.

Enthousiasme des Italiens à l'égard d'eux-mêmes.

Les Italiens ont une propension marquée à s'attribuer tous les mérites imaginables, mais sans accomplir en contrepartie les exploits appropriés. Cela est particulièrement visible dans la façon dont ils présentent, dans leur histoire du fascisme, la dernière phase

de la guerre mondiale. Ce serait à leur attitude virile que serait due la victoire des Alliés en 1918. Même note en ce qui concerne la campagne de 1940, à l'Ouest. Leur non-belligérance aurait immobilisé pour le moins soixante divisions françaises ! Ils furent très attristés, en apprenant récemment, par la publication des archives de l'Etat-major français, que ce n'étaient pas soixante, mais seulement sept divisions qui étaient stationnées à leur frontière — les Français ayant même pu en retirer trois au cours de la campagne. Mais ces brouilles sont vite oubliées ! Ils pourraient, durant trois années consécutives, accumuler les racles, mais qu'un jour ils aient une victoire, tous les déboires seraient oubliés, et la péninsule entière éclaterait en chants de triomphe !

88

18 juillet 1942, après le dîner.

Des autostrades à l'Est. — Les autostrades et le cinéma. — Les autostrades et la notion des distances. — Les chemins de fer allemands et l'unité allemande. — Financement de nos autostrades. — L'esprit méthodique de Lloyd George.

Quand, grâce à un réseau d'autostrades, nous aurons assuré notre mainmise sur les régions de l'Est, le problème des distances, qui nous préoccupe aujourd'hui, aura cessé d'exister. Qu'est-ce que les mille kilomètres qui nous séparent de la Crimée si nous pouvons les parcourir à une moyenne de quatre-vingts à l'heure ? L'autostrade permettra de couvrir très facilement cette distance en deux jours.

Je suis bien décidé à rendre accessibles les territoires de l'Est par la construction d'un réseau d'autostrades rayonnant de Berlin. La voie habituelle de sept mètres et demi sera insuffisante pour ce nouveau réseau. Il faut prévoir d'emblée onze mètres, de façon que trois files de voitures puissent rouler dans le même sens. Les camions, plus lents, rouleront à droite, les voitures au centre, la piste de gauche étant réservée aux dépassements.

Il est surprenant, quand on songe que plus de deux mille kilomètres d'autostrades existent déjà en Allemagne, que le cinéma ne se soit pas emparé de ce sujet. Contrairement à ce qui se passe en Angleterre et en France, c'est un fait que chez nous le cinéma ignore nos grandes réalisations. La seule exception, c'est en faveur de Vienne. Et là, il y a même de l'abus.

A ma connaissance, il n'existe qu'un seul film dont l'autostrade ait fourni le décor. Malheureusement, il s'agit d'une œuvre lamentable : deux couples d'amoureux qui se poursuivent. Par parenthèse, immense succès en Haute-Bavière ! Indépendamment de la niaiserie du sujet, le réalisateur a trouvé le moyen de choisir l'un des rares tronçons de l'autostrade où le paysage est vraiment indifférent.

Lorsque, grâce aux autostrades, nous pourrions nous rendre de Klagenfurt à Drontheim et de Hambourg à Sébastopol, nous disposerions d'un système de communications qui bouleverserait notre notion des distances — comme elle fut bouleversée autrefois par la construction des grandes routes.

Les autostrades ont fait leurs preuves en tant que moyen de communication. Elles ont au surplus, sur le plan politique, une portée incalculable. C'est à elles que l'on doit d'avoir pu effacer les frontières intérieures de l'Allemagne, qui compartimentaient notre pays. Quand on roule sur une autostrade, l'on ne prend pas conscience du fait qu'on passe d'une province dans une autre. Autrefois, sur les grandes routes, ce n'étaient pas uniquement les poteaux-frontières qui marquaient le changement de province, mais bien plutôt l'état de la chaussée. L'entrée du Mecklembourg, par exemple, était immédiatement signalée par d'effroyables nids de poule. A l'allure de dix ou quinze kilomètres à l'heure, l'on posait déjà un problème insoluble pour les ressorts de la voiture.

Il va sans dire que le chemin de fer a été également l'un des facteurs de la fusion du peuple allemand. Mais, contrairement à l'autostrade, qui permet même à une Volkswagen d'aller en trois bonds des Alpes à la mer du Nord, le train, avec ses innombrables arrêts, continue de rendre perceptibles les anciennes différences. Tout rappelle encore qu'il y eut une fois des chemins de fer royaux de Bavière, du Wurtemberg, et même, comme le rappelle Bormann, une « Compagnie grande-ducale Friedrich-Franz de Mecklembourg ». Le chemin de fer n'est donc pas parvenu à vaincre les intérêts dynastiques.

Ce fait prouve qu'il n'eût jamais été possible de créer un Reich uni si les princes allemands n'avaient pas été congédiés. Chacun d'eux créait et développait les chemins de fer de son Etat au gré de sa seule fantaisie. C'est tout le contraire pour les autostrades, qui sont dans tout le Reich pareilles à elles-mêmes. Celui qui les emprunte a donc le sentiment d'être partout chez lui. Ce n'est que là où cesse l'Allemagne que peuvent reprendre les routes défoncées.

Si l'on n'a pas construit d'autostrades avant moi, c'est probable-

ment parce que le pouvoir central n'a pas étudié correctement le problème du financement. On exigeait par exemple des localités dont le projet de route empruntait le parcours de couvrir les frais de la construction sur son territoire. Et l'on s'étonnait qu'il ne sortît rien de bon de tout cela !

Lorsque j'eus à étudier le financement de notre projet d'autostrades, je partis de l'idée qu'il fallait construire mille kilomètres par an et qu'à cette fin le Reich devrait sortir de ses caisses un milliard chaque année. J'ai expliqué un jour à Lloyd George comment je m'y prenais pour trouver ces milliards. D'abord en réintégrant les chômeurs dans le circuit du travail, ce qui économisait au Reich de cinq à six cent millions d'allocations annuelles. Ensuite, du fait de l'augmentation des rentrées au titre de l'impôt sur le revenu et de l'impôt sur les carburants, ce qui représentait de quatre à cinq cent millions. D'où cette conclusion de fait que la construction des autostrades, en somme, ne coûtait rien au Reich. Durant notre conversation, ce vieux renard de Lloyd George m'a demandé de quelle épaisseur étaient nos plaques de béton. Celles des autostrades américaines ayant une épaisseur de cinq à six centimètres, il avait de la peine à croire que celle des nôtres atteignait de vingt-cinq à trente centimètres. Ainsi que Kempka me l'a raconté par la suite, Lloyd George descendit un jour de voiture, sortit un mètre pliant de sa poche, et vérifia l'épaisseur du béton. J'ai voulu construire d'emblée quelque chose de durable. La guerre m'a donné raison. Les bombes elles-mêmes n'ont pas causé de grands dégâts à nos autostrades. Mais la guerre, malheureusement, nous a obligés à en modifier l'aspect. Nous avons dû les faire peindre en noir, afin de les rendre invisibles aux aviateurs ennemis.

Ceux qui savent à quel point les autostrades me tiennent à cœur peuvent imaginer combien il m'en coûte de ne plus pouvoir rouler sur ces larges et belles surfaces blanches.

89

18 juillet 1942, le soir.

Une interview sur la guerre à l'Est. — Ce que je dirai du deuxième front.

Pour répondre aux perpétuelles allusions de la presse anglaise concernant l'ouverture d'un deuxième front, j'ai chargé le D^r Die-

trich de préparer pour moi une interview avec un journaliste étranger, où le thème essentiel sera la guerre à l'Est.

Etant donné que chacun tire d'une interview ce qui l'intéresse personnellement, je m'arrangerai pour effleurer au passage la question du deuxième front. J'ai l'intention de dire, dans les grandes lignes, qu'ayant affaire aux Anglais, qui sont des enfants sur le terrain militaire, nous devons naturellement nous attendre à tout, et ne rien négliger — même pas les bavardages de la presse enjuivée de Londres. De même que nous avons prévenu l'attaque des Soviets par des mesures appropriées, nous avons déjà pris toutes les dispositions nécessaires pour accueillir, selon leur mérite, les soldats anglais que des chefs insuffisants exposeront à l'aventure d'un débarquement.

Je traiterai le sujet du deuxième front de telle manière que mes déclarations fassent l'effet d'une douche glacée sur les Anglais. Pour ne pas manquer cet effet, je me garderai bien de dire que je ne crois pas à la possibilité de cette entreprise. Au contraire, j'affirmerai que, conformément à la *gründlichkeit* qui caractérise les Allemands, nous nous sommes préparés à toutes les éventualités, y compris celle d'un deuxième front.

Pour répondre au désir du D^r Dietrich, l'interview sera accordée à un journaliste particulièrement sympathique. Il est peu important qu'il s'agisse d'un ressortissant d'un grand ou d'un petit pays, ami ou neutre, car ainsi que le pense avec raison le D^r Dietrich l'interview sera de toute façon reproduite par la presse du monde entier.

Naturellement, je pourrais m'exprimer sur ce sujet dans un discours public, mais j'estime dangereux de faire un tel discours sans raison plausible. Les gens intelligents ne manquent jamais de découvrir les vraies raisons. Ils voient tout de suite de quoi ce discours est le prétexte. Si l'intention se manifeste avec trop d'évidence, l'effet est raté. Mais si la question du deuxième front est abordée incidemment, dans une interview consacrée à la guerre à l'Est, il devient possible, sans se découvrir, de dire ce que l'on a à dire.

90

19 juillet 1942, midi.

Guerre navale. — Avantages des petites unités. — Histoires de marins. — Il faut tenir compte de la superstition des autres.

Lorsqu'un croiseur de bataille est coulé, cela peut représenter jus-

qu'à deux mille vies humaines perdues. Si l'on construisait de toutes petites unités, munies d'un lance-torpilles, celles-ci pourraient être manœuvrées par un seul homme. Ainsi les pertes en vies humaines seraient considérablement diminuées, tout en nous permettant d'obtenir des résultats supérieurs.

J'ai demandé au comte Luckner, il y a bien longtemps de cela, pourquoi il choisissait de préférence des navires de petite taille pour ses périples à la voile autour du monde. Il me fit cette réponse lumineuse : « Lorsqu'un malheur arrive à un grand bateau l'on se réfugie sur un plus petit. Alors pourquoi ne pas partir tout de suite sur un plus petit ? »

Luckner avait un tel talent de conteur que, pris par son charme, je pouvais l'écouter pendant des heures. Quelqu'un m'ayant révélé plus tard que Luckner brodait beaucoup, j'en voulus à ce briseur de rêve comme un enfant à qui l'on a supprimé son arbre de Noël.

J'ai eu un domestique qui était un ancien marin. A toute heure du jour et de la nuit, il essayait de me raconter des histoires. Le dernier des idiots pouvait remarquer que ses histoires ne tenaient pas debout. Aussi finis-je par lui dire que dans ce domaine j'étais pour le moins aussi fort que lui et qu'il ne devait pas tenter de me surpasser. Cette remarque n'ayant pas suffi à tarir ses bavardages, nous avons dû nous séparer.

Ce qui m'a toujours frappé dans les histoires de marins, c'est que la superstition y tient un très grand rôle. Il en va apparemment des marins comme des acteurs. Il y a dans leur vie, aux uns et aux autres, des situations imprévues qui, par définition, échappent à leur contrôle. Le marin ne sait pas quand se déchainera la tempête. L'acteur ne sait pas si le public l'accueillera par des applaudissements ou des coups de sifflet. C'est ce qui les rend l'un et l'autre superstitieux.

Je pense que la superstition est un élément avec lequel il faut compter dans la conduite des hommes, même si personnellement l'on est fort au-dessus de cela et si l'on en rit. Aussi, dans un cas précis, ai-je déconseillé au Duce d'entreprendre une action le 13 du mois. Pour la même raison, j'estime qu'il n'est pas indiqué de lancer un bateau le vendredi — puisque les vieux bourlingueurs trouvent que cela est dangereux. Il s'agit là d'impondérables qu'il ne faut pas négliger, car ceux qui y croient sont toujours capables, au premier incident, de perdre la tête et de semer la panique autour d'eux.

Cet hiver, à l'Est, au moment où nos difficultés atteignaient leur point culminant, il s'est trouvé un imbécile pour lancer la thèse

que, comme nous, Napoléon avait commencé sa campagne de Russie le 22 juin. Dieu soit loué, j'ai pu immédiatement couper les ailes à ce canard en faisant établir par des spécialistes qualifiés qu'en réalité Napoléon avait commencé sa campagne le 23 !

Il ne faut pas sous-estimer non plus l'influence des horoscopes, cette fumisterie à laquelle tant de gens, les Anglo-Saxons en particulier, croient dur comme fer. Quel tort cela a causé à l'Etat-major général britannique lorsqu'un astrologue anglais très connu publia un horoscope annonçant la victoire finale de l'Allemagne. Il fallut, pour calmer l'inquiétude ainsi suscitée, que les journaux déterraient tous les horoscopes de cet astrologue qui s'étaient révélés faux, et qu'ils les publiassent.

Pour juger de tout ce qui a trait à la superstition, il faut partir de l'idée qu'il suffit que d'aventure une prédiction soit vérifiée par les événements pour que l'être crédule retienne cette seule coïncidence, oubliant les cent autres cas où une prédiction ne s'est pas vérifiée. Cette prédiction accomplie devient article de foi et le souvenir s'en transmet de génération en génération.

91

21 juillet 1942, pendant le dîner.

Vie des notables en France. — Une classe dirigeante qui n'est pas coupée de ses sources.

C'est un trait caractéristique du Français, qu'il s'agisse du bourgeois ou de l'officier supérieur, de l'artiste ou de l'homme politique, de posséder à la campagne, et généralement dans sa petite patrie, une maison cossue dans un petit parc bien arrangé. On trouve ainsi, pour ainsi dire dans chaque village de France, parmi des maisons toutes simples, au moins une villa appartenant à un notable.

La classe dirigeante de France conserve de cette façon un lien avec la terre, et cela prend une importance qui, sur le plan politique, n'est pas négligeable. La plupart des familles aisées ont en effet coutume de passer chaque année deux ou trois mois dans ces résidences d'été. Le contact avec la campagne n'est donc jamais perdu, car les citadins en vacances finissent par connaître chaque indigène et par ne rien ignorer de ses petites misères et de ses joies. De la

sorte, la classe dirigeante n'est jamais coupée de ses sources, et la nation tire une grande force de cet état de choses.

92

22 juillet 1942, midi.

Le roi d'Angleterre et le duc de Normandie. — Les îles normandes et la Frise. — Les jouisseurs et les lutteurs.

Les habitants des îles de la Manche que nous occupons se considèrent comme des ressortissants de l'Empire et non pas comme des sujets de l'Angleterre. Ils continuent à ne voir dans le roi d'Angleterre que le duc de Normandie. Nous n'aurons donc aucune difficulté avec ces gens si nos garnisons savent s'y prendre.

Je ne puis approuver le projet qui m'a été soumis et qui consisterait à établir dans ces îles des habitants de la Frise et de la région de l'Ems — car ceux-ci sont principalement des éleveurs alors que les habitants de ces îles sont avant tout des horticulteurs.

Si les Anglais les avaient conservées, ils eussent pu, en les fortifiant et en y établissant des champs d'aviations, nous jouer plus d'un tour. Nous-mêmes, en les fortifiant et en y maintenant en permanence au moins une division, nous avons pris les précautions qui s'imposent pour éviter qu'elles ne retombent dans la main des Anglais. Après la guerre, Ley pourra en disposer. Vu le merveilleux climat qui y règne, elles pourront servir de villégiature aux organisations de la *Kraft durch Freude*. Il ne sera pas nécessaire de construire beaucoup, car les stations balnéaires y existent déjà, et elles regorgent d'hôtels.

Les Italiens eussent pu s'offrir le pendant de ce que sont pour nous ces îles en occupant Chypre dès le moment de leur entrée en guerre. A l'égard de l'Angleterre, leur action militaire s'est en effet bornée à une déclaration de guerre platonique. C'est d'autant plus incompréhensible que nous leur avons montré, par notre entreprise de Norvège, comment il fallait s'y prendre. L'Italien moyen d'aujourd'hui est beaucoup plus un jouisseur qu'un lutteur. Quelle différence avec les hommes des tribus caucasiennes ! Ce sont les hommes les plus fiers qui soient aux confins de l'Europe et de l'Asie.

93

22 juillet 1942, pendant le dîner.

Pas de juristes à l'Est. — Les loups ne se mangent pas entre eux. — La mafia des juristes. — L'avocat qui vend ses larmes.

Que nos juristes, surtout, n'apportent pas leur grain de sel à l'Est, en essayant d'appliquer là-bas leur manie de la réglementation.

Un trait typique de leur manière, c'est que, selon leur doctrine, j'ai le droit, en tant que Chancelier du Reich, de signer des lois et des décrets portant sur des centaines de millions et des milliards — mais que je n'ai pas le droit de signer un testament, portant par exemple sur vingt-trois marks, sans que ma signature soit avalisée par un notaire. Il a fallu une loi pour que je puisse mettre un terme à cette ineptie. Aussi longtemps que je serai là, le danger ne sera pas grand du côté des juristes. En effet, chaque fois que cela est nécessaire, je passe outre à leur formalisme. Mais je suis inquiet pour le moment où je ne serai plus là.

Depuis peu, j'ai la possibilité de les saisir au collet quand leur activité est vraiment trop nuisible. Avant que j'eusse pris cette initiative, ces cocos n'étaient justiciables que de leurs propres tribunaux disciplinaires, où la loi que les loups ne se mangent pas entre eux est rigoureusement appliquée. Il n'en est plus question maintenant.

Pendant notre lutte, je n'ai fait que trop d'expériences, à mes propres dépens, avec cette mafia. On me dit parfois que je confonds les juristes formés sous la République de Weimar avec ceux de la nouvelle génération, qui seraient tout différents. Je n'en crois absolument rien. Jusqu'ici l'éducation des juristes a été une éducation spécifique, uniquement dans le sens de la fourberie. Comment pourrait-on qualifier d'honnête une profession où il n'est question, d'un bout à l'autre d'une vie, que de défendre la fripouille ? N'est-il pas vrai au surplus que la ferveur d'une plaidoirie, dans la plupart des cas, dépend de la situation de fortune du client ? L'avocat Lutgebrune pouvait aller jusqu'aux larmes, en cas de besoin, et à la condition que les honoraires fussent appropriés. En quoi montrent-ils qu'ils ont le sens et le respect de la justice quand ils soufflent des conseils à l'oreille d'un criminel ou lorsqu'ils orientent son

interrogatoire de façon tendancieuse ? Quand on assiste à de telles scènes, l'on a l'impression que maître Renard enseigne son renardeau. Autrefois, c'était aux acteurs que l'on refusait la sépulture. C'est le sort que mériteraient aujourd'hui les juristes.

Quoi de plus proche en somme, par l'âme et par l'esprit, qu'un criminel et un juriste ? Même dans leur façon de pratiquer le cosmopolitisme il n'y a entre eux aucune différence.

Je ne vois pas d'autre possibilité d'assainir cette profession qu'en l'étatisant. Je trouve en tout cas scandaleux, dans l'état actuel des choses, qu'un juriste puisse avoir droit à la dignité de docteur.

94

22 juillet 1942, après le dîner.

Les deux armes de la Russie. — Nous avons frappé à temps. — Admirons Staline. — Enfants et adultes d'Ukraine. — Encourageons le commerce des produits anticonceptionnels. — Attention à la pression démographique des territoires occupés. — Politique à l'égard des indigènes. — L'administration allemande et les chasseurs de hannetons.

Les Soviets eussent pu devenir terriblement dangereux pour nous s'ils avaient réussi à saper l'esprit militaire de notre peuple avec le slogan du Parti communiste allemand : « Jamais plus de guerre ! »

En effet, dans le temps même où chez nous l'on s'efforçait de faire triompher le pacifisme par tous les moyens, la Russie édifiait une armée gigantesque. En dépit de ces bobards, les Soviets tiraient le maximum de leur potentiel humain. Par le stakhanovisme, ils formaient l'ouvrier russe à travailler non seulement plus vite, mais plus longtemps que l'ouvrier moyen en Allemagne et dans les pays capitalistes. Plus nous voyons clair dans la situation qui était celle de la Russie, plus nous avons des raisons de nous féliciter d'avoir frappé à temps. Dans les dix années à venir, une quantité de nouveaux centres industriels eussent été créés, de plus en plus inaccessibles, et qui eussent donné aux Soviets une puissance dont il n'est pas possible de se faire une idée. Concurrément, l'Europe fût tombée au point de n'être plus qu'une proie sans défense.

Il est stupide de rire du stakhanovisme. L'armement dont dispose l'armée rouge est la meilleure preuve de la réussite du stakhanovisme, ce système étant parfaitement adapté à la mentalité de l'ouvrier russe. De même, nous pouvons avoir pour Staline une admi-

ration sans réserve. C'est vraiment quelqu'un. Il connaît admirablement ses maîtres, à commencer par Gengis Khan. Ses plans économiques ont une telle ampleur que seuls nos plans de quatre ans les dépassent. Je suis sûr qu'en U.R.S.S., au contraire de ce qui se passe dans les Etats capitalistes comme les U.S.A., il n'y a jamais eu de chômeurs.

Bormann, qui vient de rentrer d'une visite aux kolkhozes voisins du G.Q.G., donne ses impressions :

« A voir les enfants, l'on n'imagine pas que plus tard ils auront le visage plat de leurs parents. Ils sont blonds et ont les yeux bleus comme c'est le cas pour les habitants des régions de l'Est de la Baltique. Ce sont de beaux enfants joufflus. Comparés à eux, la plupart des nôtres ont l'air de jeunes poulains maladroits. Comme c'est curieux de penser que ces enfants ukrainiens deviendront des adultes au visage inexpressif et vulgaire ! On est frappé, en parcourant ces immenses étendues, d'y rencontrer tant d'enfants — alors qu'on y voit si peu d'hommes. Cette prolifération d'êtres jeunes nous donnera peut-être un jour du fil à retordre, car il s'agit là d'une race beaucoup plus dure que la nôtre. Les hommes ont des dentures admirables, et il est fort rare d'en rencontrer qui portent des lunettes. Ils sont bien alimentés et ils éclatent de santé à tous les âges de leur vie. Les difficiles conditions dans lesquelles ces hommes vivent depuis des siècles ont opéré une sélection impitoyable. Quand l'un des nôtres boit une goutte de leur eau, c'est tout juste s'il n'en meurt pas. Eux vivent dans la crasse, boivent l'eau boueuse de leurs ruisseaux, et ça ne les gêne pas. Nous nous bourrons de quinine pour ne pas attraper la malaria, et ces Ukrainiens sont si bien immunisés contre la malaria et la fièvre pourprée qu'ils peuvent cohabiter impunément avec les poux et les tiques.

« Si ce peuple, sous une direction allemande, et donc dans des conditions de sécurité améliorées, devait se multiplier encore plus vite que jusqu'ici, cela serait contraire à notre intérêt, car la pression démographique exercée par ces Ukrainiens ne tarderait pas à constituer un danger. Evidemment notre intérêt est à l'opposé — notre but étant de faire occuper par un nombre toujours plus grand de colons allemands ces terres qui furent russes jusqu'ici. »

Hitler reprend :

J'ai lu récemment sous la plume d'un Herr Doktor qu'il fallait interdire la vente et l'usage des produits anticonceptionnels dans les territoires occupés. Si vraiment un quelconque crétin devait

essayer de mettre en œuvre un tel projet, je n'hésiterais pas à le descendre ! Etant donné la prolifération des indigènes, nous devons considérer comme une bénédiction que les femmes et les filles se fassent avorter à tour de bras. Il s'agit donc non seulement d'autoriser, mais d'encourager le commerce des produits anticonceptionnels. Qu'on fasse appel aux Juifs afin que ce commerce devienne florissant !

Il y a réellement danger que, sous notre domination, cette population indigène ne s'accroisse à un rythme accéléré. Il est en effet inévitable que, grâce à nous, leurs conditions de vie ne deviennent meilleures et plus sûres. Aussi devons-nous à tout prix prendre les dispositions nécessaires pour éviter que ne s'accroisse dans ces régions la population non allemande. Ce serait pure folie que de vouloir, dans ces conditions, créer à l'usage des indigènes des services de santé sur le modèle allemand. Donc, pas question de vaccinations ni d'autres mesures préventives à l'égard des indigènes. Il faut même éviter de leur en donner le désir — plutôt les entretenir dans l'idée que la vaccination est une pratique très dangereuse !

Il est essentiel au surplus de ne rien faire qui puisse susciter chez les éléments non allemands de la population le moindre sentiment d'orgueil. Nous devons même être extrêmement circonspects à cet égard, car ce dont nous avons besoin, c'est qu'ils éprouvent au contraire des sentiments d'humilité. Il va donc sans dire qu'en aucun cas cette population ne doit être au bénéfice d'une formation qui dépasse un niveau tout à fait élémentaire. Si nous commettons l'erreur d'ignorer ces préceptes, nous ne ferions que susciter de la sorte une résistance future contre notre domination.

Tout cela n'empêche pas qu'on puisse leur accorder des écoles, qui d'ailleurs ne seront pas gratuites. Apprenons-leur en tout cas à respecter notre code de la circulation routière — pas grand-chose de plus. Pour ce qui est de la géographie, qu'ils sachent dans les grandes lignes que la capitale s'appelle Berlin et qu'il importe pour chacun d'y être allé au moins une fois dans sa vie. En plus de cela, le rudiment pour lire et pour écrire en allemand. Le calcul et les autres notions de ce genre sont parfaitement inutiles. Pour ce qui est du système scolaire, le même système est valable — qu'il s'agisse des régions de l'Est ou des colonies. Sottise également, l'activité civilisatrice des missionnaires. A quoi bon parler de progrès à ces gens-là ? Jodl a parfaitement raison de juger superflus les écriteaux en langue ukrainienne disant qu'il est dangereux de traverser la voie ferrée. Qu'un indigène de plus ou de moins se fasse écraser par le train, qu'est-ce que cela peut bien nous faire !

Si je suis d'avis que les indigènes puissent apprendre l'allemand dans les écoles, c'est uniquement pour nous permettre de mieux les dominer. Sans quoi, ça leur donnerait la possibilité de se dérober à nos ordres sous le prétexte qu'ils ne les comprennent pas. C'est pour la même raison qu'il faudra supprimer l'écriture russe et la remplacer par l'écriture latine. D'une façon générale, ce serait une grave erreur de leur prêter, sur ce plan, la moindre assistance. Il faut rester complètement à l'écart de la population pour éviter qu'à la longue nous ne nous adoucissions à leur égard et nous humanisions.

En aucun cas des Allemands ne doivent s'installer dans des villes ukrainiennes. Mieux vaudrait que les Allemands vécussent dans des baraquements en dehors de ces villes. Sinon, inévitablement, les Allemands se mettront à y introduire l'ordre et la propreté. Or rien ne doit y être changé, ni amélioré. Il ne nous appartient pas d'élever le niveau de vie de la population. Il y faudra du temps, mais le but est que les Allemands doivent vivre dans des agglomérations nouvelles, tout à fait indépendantes des autres. Quant aux maisons que l'on construira pour les Allemands, il ne sera pas question qu'elles ressemblent aux maisons russes ou ukrainiennes. Pas de torchis, pas de toits de chaume qui rappellent les modèles locaux.

En Allemagne, les choses, avec le temps, ont évolué de telle façon qu'on a fini par tout voir par le petit côté, par tout réglementer à outrance. Cela s'explique par le fait que nous sommes les uns sur les autres et qu'il est toujours nécessaire que la police intervienne pour ordonner les rapports entre les individus. Mais ces tracasseries administratives comportent un danger. En effet, quand l'Allemand va poser sa tente à l'étranger, dans un dominion anglais par exemple, il pousse un ouf de soulagement en prenant conscience de sa liberté de mouvement, et très vite il devient étranger à sa patrie.

Cette manie de la réglementation doit être exclue des régions de l'Est. Si nous ne voulons pas animer contre nous la population indigène, ce qui est inutile, nous ne devons donc porter atteinte à la liberté de chacun que dans la mesure stricte où cela est commandé par nos intérêts.

En Allemagne, tout cela va si loin que Berlin intervient dans chaque nomination de bourgmestre. On est allé jusqu'à interdire les associations d'éleveurs de chiens, et j'ai dû faire pression pour qu'on les autorise à nouveau. En revanche, Berlin a imposé un statut aux groupements de chasseurs de hannetons, prévoyant tout dans les moindres détails — le trésorier courant le risque d'être déféré à la justice pour gestion déloyale d'un capital de six marks !

Pour ce qui est des régions de l'Est, seules les grandes directives doivent partir de Berlin. Les affaires courantes seront réglées sur place par les commissaires régionaux.

Une autre façon d'éviter la réglementation superflue, ce sera de n'entretenir à l'Est qu'une administration allemande réduite à sa plus simple expression. De la sorte, le commissaire régional sera tenu de collaborer étroitement avec les maires indigènes. Bien entendu, de là ne doit pas sortir une administration ukrainienne unifiée !

95

24 juillet 1942, pendant le dîner.

Ce que qu'on peut attendre des Hollandais. — Un peuple qui a pu supporter Guillaume II. — Les maris de Wilhelmine et de Juliana. — La popularité du Duce. — Des titres à la reconnaissance de l'Europe. — Luites intestines en Italie. — Sabotage de l'œuvre du Duce.

Quand on me dit qu'il n'est pas possible de faire de bons SS avec les Hollandais, je n'ai qu'à me rappeler les dessins de Spitzweg, qui représentait les soldats allemands des Etats du Sud en train de tricoter des bas. Il n'a pas fallu vingt ans pour changer tout cela. Un peuple comme le peuple hollandais, qui a été capable d'établir une liaison aérienne avec l'Asie orientale, qui a toujours compté de grands marins, peut fort bien être regagné à l'esprit militaire.

Ce qui importe, c'est de garder sa confiance aux éléments sains du peuple hollandais. Tant que ce noyau subsiste, tout demeure possible.

Cela m'a ému d'entendre un économiste comme Kirdorf, au moment même où il me donnait son appui inconditionnel pour le mouvement, me dire : « Mais il y a une chose que vous ne pouvez exiger de moi, c'est que je croie à la réussite. De mon point de vue, le peuple qui a pu supporter un Guillaume II est trop pourri pour pouvoir connaître une résurrection. » Ce qui prouve que Kirdorf était exagérément pessimiste, c'est le fait que nos anciens monarques et les membres des anciennes familles princières furent oubliés de leur vivant déjà. Dites-moi qui, aujourd'hui, s'intéresse à un Ruprecht de Bavière ! Il faut si peu de jugeote pour faire un roi. La frontière est si mal délimitée entre le trône et le cabanon.

Si nous réussissions à nous débarrasser du roi des Belges avec une

pension d'un demi-million par an et en lui imposant ainsi un exil doré, je serais le dernier à m'en plaindre.

En Hollande, grâce à Dieu, tout fut beaucoup plus simple — grâce au fait surtout qu'en la personne du prince Bernhardt il y avait un crétin absolu sur le trône. Avant son mariage avec Juliana, il vint prendre congé de moi, avec platitude et servilité. Deux jours n'avaient pas passé qu'il faisait une déclaration publique dans laquelle il affirmait que depuis sa jeunesse il sentait hollandais.

Feu le prince consort, le mari de la reine Wilhelmine, était lui-même un crétin couronné de la plus belle espèce. Il n'eut pas honte de me taper de sept millions et demi de florins, peu après la prise du pouvoir, avec la promesse, en contrepartie, d'une intervention énergique en faveur du renforcement de l'influence allemande en Hollande.

Ce n'est pas seulement sur les trônes, mais aussi dans la prétendue élite des dix mille, que la bêtise et l'arrogance se donnent rendez-vous. Combien de fois, dans certains milieux, ai-je dû prendre la défense du Duce, me servant de cet argument que sans lui l'Italie serait aujourd'hui communiste ! Combien de fois, dans les mêmes milieux, ne l'a-t-on pas considéré comme un homme usé, fini !

Bormann a tout à fait raison de parler de l'immense popularité du Duce, ce que confirme la documentation photographique très complète qu'il possède. Je m'en suis rendu compte moi-même, lors de mon voyage en Italie, par une foule de petits détails. Cette popularité, le Duce ne l'a pas usurpée. Il suffit de se rappeler l'œuvre fabuleuse accomplie par le fascisme et par lui : création de nouvelles industries, construction d'écoles et d'hôpitaux, réalisations coloniales grandioses. Pour juger cette œuvre, il faut avoir présent à l'esprit l'état de délabrement dans lequel se trouvait l'Italie lorsque le Duce prit le pouvoir. Le communisme, ce n'est pas par la force brutale qu'il l'a vaincu, mais par la force de l'idée. Son principal mérite est de s'être, le premier, attaqué à l'essence du bolchévisme et d'avoir démontré au monde qu'il était possible, même au vingtième siècle, de rendre le sentiment national à un peuple. Ce mérite est d'une portée incalculable. De même, l'on reconnaîtra un jour que mon principal titre à la reconnaissance du monde est d'avoir préservé l'Europe de l'invasion asiatique.

Ce qui entrave terriblement l'œuvre du Duce, c'est le fait que son pouvoir est limité par la couronne. Il n'est pas possible de diriger une nation quand l'armée, par exemple, a prêté serment à un autre que le chef effectif de l'Etat. Pour une raison analogue, il est impossible à un homme de gérer une affaire commerciale si un autre

que lui possède la majorité des actions et par là le pouvoir d'annuler ses décisions.

Les frottements sont inévitables quand le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif ne sont pas réunis dans la même main. Nous autres Allemands, nous devons tenir compte de tout cela lorsque nous portons un jugement sur le Duce. En fin de compte, nous lui devons que l'Italie, dans cette guerre, ne soit pas dans le camp des Alliés. Si notre alliance avec l'Italie ne nous satisfait pas en tout, c'est parce que le Roi et la cour ont de trop grandes possibilités d'intervention dans tous les domaines. Même les préfets sont nommés par le Roi ! Je sais par ailleurs que le Duce n'éprouve aucune crainte à ce propos, qu'il a pris ses précautions. Pour éviter que des préfets ne puissent travailler dans l'ombre contre lui, le Duce a toujours pris soin de faire nommer à ces postes les meilleurs de ses partisans. L'ennui, aussitôt qu'une vacance a lieu, c'est qu'il doive être à l'affût avec sa proposition de nomination — sinon l'on en profiterait pour installer dans la place une créature de la cour.

Ce que cela signifie, de tels êtres, j'ai pu m'en faire une idée lors de mon voyage à Rome. Je ne pouvais en croire mes yeux en voyant de quelle façon la Reine se conduisait à l'égard du Duce, et de même à considérer l'agitation des courtisans. Tout cela justifiait, et au-delà, la création de la Milice. Lorsque j'en fis la réflexion au Duce, il éclata de rire en disant : « Il va sans dire que dans de telles conditions il serait difficile de s'en tirer avec la seule police traditionnelle. »

En Italie, les dix mille de l'élite, loin de réaliser ce qu'ils doivent au Duce et ce qu'une victoire des rouges eût signifié pour eux, s'ingénient au contraire à lui susciter difficulté sur difficulté dans sa lutte contre le bolchévisme. A quel point ils aident le bolchévisme par ce comportement inepte, ils ne s'en rendent pas plus compte que ces veaux dont on dit qu'il n'y en a pas de plus bêtes que ceux qui choisissent eux-mêmes leur boucher.

96

26 juillet 1942, midi.

Terrains pétrolifères du Caucase et d'ailleurs. — Les méthodes russes. — Utilisons les gazogènes.

La présence de gisements de pétrole dans le Caucase, dans les

environs de Vienne et dans le Harz, fait penser à l'existence d'un filon dont on aurait sous-estimé l'importance. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Comme dans le cas du minerai, les trusts auraient immédiatement acheté les terrains pétrolifères nouveaux avec l'intention de ne les exploiter que dans la mesure où cela ne contrarie pas leurs intérêts, leur but principal étant d'empêcher que d'autres puissent les exploiter. A ce point de vue, il faut savoir gré aux Soviets d'avoir limité le pouvoir des monopoles et éliminé les intérêts privés. C'est ce qui leur a permis d'organiser sur tout leur territoire la prospection et l'extraction systématique du pétrole, en établissant sur des cartes de grands tracés d'ensemble afin d'orienter constamment les recherches. De cette façon, ils ont rendu visibles les filons d'or noir actuellement repérés ou exploités, complétant ce travail par des forages de contrôle exécutés aux frais de l'Etat. Nous avons dans ce domaine beaucoup à apprendre d'eux.

Que n'eussions-nous pu tirer des sources de la région de Vienne, si l'Etat s'était préoccupé à temps de leur exploitation ! Avec les puits de Roumanie et du Caucase, cela nous ôterait tout souci pour l'avenir immédiat. Il ne faut pas oublier toutefois que les ressources pétrolifères ne sont pas inépuisables. C'est la raison pour laquelle, aujourd'hui comme hier, je demeure un partisan convaincu de l'utilisation des gazogènes pour toutes les voitures des services publics, en particulier celles du Parti.

Si je lutte pour cela, c'est non seulement par esprit de prévoyance, mais avec l'idée d'abaisser le prix de revient des transports. Le parcours effectué avec un litre d'essence à quarante pfennigs ne coûte que douze pfennigs en utilisant le gazogène. Dans les pays nordiques, en particulier en Finlande, l'on dispose de charbon de bois à profusion. Chez nous, c'est la lignite. En Ukraine, ce sont les agglomérés à base de paille, car là-bas d'innombrables quantités de paille pourrissent chaque année sur place.

97

26 juillet 1942, après le dîner.

Incompatibilités pour les serviteurs de l'Etat. — Les tentatives de corruption. — La femme de César ne doit pas être soupçonnée. — Les anciens fonctionnaires et l'industrie privée. — Quelques charlatans.

Le Führer demande à Bormann si le nécessaire a été fait pour

empêcher que les députés au Reichstag et en général tous les dirigeants ne fassent partie de conseils d'administration. Bormann répond que l'exécution de cet ordre a été différé jusqu'à la fin de la guerre. Il propose que le Dr Lammers fasse un exposé précis de la question dans son prochain rapport. Le Führer est stupéfait d'apprendre cela :

Aucun serviteur de l'Etat n'a le droit de posséder des actions. Aucun gauleiter, aucun député au Reichstag, et d'une façon générale aucun dirigeant du Parti ne doivent à l'avenir appartenir à un conseil d'administration, qu'il s'agisse là d'un poste rétribué ou non. En effet, même si cet homme est guidé uniquement par le souci de l'intérêt général, eût-il l'âme d'un Caton, le public ne le croirait pas. Dans le système capitaliste, il était indispensable pour une grande entreprise d'avoir à sa solde des personnages influents — d'où la présence dans les conseils d'administration de députés, de hauts fonctionnaires et de gens à particule. Les sommes que coûtaient ces auxiliaires sous forme de jetons de présence, d'indemnités et de tantièmes étaient récupérées grâce à de grosses commandes de l'Etat.

La société de navigation du Danube, par exemple, distribuait aux douze parlementaires qui faisaient partie de son conseil d'administration quatre-vingt mille couronnes par tête. Mais elle récupérait plusieurs fois le million que cela lui coûtait par les moyens de pression que cela lui donnait. Elle éliminait, grâce à ce monopole de fait, toute velléité de concurrence — le tout au détriment de l'Etat, c'est-à-dire de la communauté. Cela doit être un principe absolu qu'aucun dirigeant du Parti, qu'aucun parlementaire, qu'aucun serviteur de l'Etat ne soit impliqué dans des affaires de ce genre.

Les gens du peuple, dans ces cas, ne manquent pas de flair. Au moment où je me suis décidé à acheter une propriété, j'avais à choisir entre le *Berghof* et une propriété agricole à Steingaden. J'ai été bien inspiré en optant pour le *Berghof*. En effet, sous peine de compromettre la rentabilité du domaine, j'eusse dû devenir moi-même l'un des producteurs du célèbre fromage de Steingaden. Supposez alors que, pour une raison quelconque, le prix du fromage ait monté, l'on aurait certainement dit : « Rien d'étonnant à cela, le Führer est intéressé personnellement au prix du fromage. »

A l'appui de ce que vient de dire le Führer, le maréchal Keitel raconte un petit fait. L'ancien ministre du Ravitaillement Hugen-

berg a beaucoup encouragé la campagne entreprise par l'Etat en faveur de la consommation du lait. Lorsque ses propres camions, qui transportaient le lait de ses propriétés, passaient dans la rue, flanqués des panneaux publicitaires de la campagne officielle, le peuple murmurait sur leur passage, tout le monde voulant comprendre que le principal but de cette campagne était de faire vendre le lait du ministre. Le Führer reprend :

Lorsqu'un fonctionnaire quitte le service de l'Etat, il est inadmissible qu'il entre dans une industrie privée avec laquelle il avait des rapports de service. Dans ce cas, il ne fait pas de doute que si l'industrie privée cherche à se l'attacher, c'est beaucoup moins pour ses compétences que pour ses relations. Sinon de tels directeurs ne toucheraient pas des traitements annuels de trente-six mille marks, et plus ! Par ailleurs, c'est un scandale que ces hommes prennent la place de ceux qui y auraient normalement droit — à savoir ceux qui ont passé leur vie dans une entreprise et qui y ont gravi les échelons un à un. Cette particularité, à elle seule, suffit à montrer l'immoralité du système.

L'industrie privée est à la recherche de ces transfuges comme le diable est à l'affût des âmes juives.

Permettre à un gauleiter de se lier à de tels intérêts, c'est encourager, à l'échelon inférieur, que des kreisleiters ou des bourgmestres ne soient tentés de suivre son exemple. Et c'est ainsi que commence la corruption !

Pour toutes ces raisons, il faut veiller à ce que le serviteur de l'Etat qui place sa fortune en actions, la place à l'avenir en valeurs d'Etat. Comme le fait remarquer très justement le Maréchal, il en allait de la sorte dans l'armée impériale. Un officier ne pouvait placer ni sa fortune ni la dot de sa femme dans l'industrie privée. Il avait l'obligation de faire des placements de père de famille, en tenant compte d'une liste de valeurs recommandées par l'Etat. J'estime que cela était fort bien ainsi. C'est la seule garantie que nous possédions que l'officier, pour ce qui est de ses intérêts privés, ait des intérêts qui se confondent avec ceux de l'Etat. Il ne serait pas juste que l'Etat ne fût là que pour élever un homme dans la hiérarchie des honneurs et le pouvoir de brillantes relations — pour ensuite le regarder voler de ses propres ailes.

L'amiral Kranke se demande quel sera le traitement réservé au serviteur de l'Etat qui fait une invention. Le Führer répond :

S'il s'agit d'une invention d'une grande portée, l'Etat l'adopte et il dédommage l'inventeur en lui remettant de la rente.

Nouvelle question de l'amiral Kranke concernant les officiers déliés de leurs obligations militaires. Doit-on les empêcher d'entrer au service de l'industrie privée ? Réponse du Führer :

Je doute fort qu'un commandant libéré de ses obligations possède les qualités nécessaires pour réussir dans le commerce, fût-ce comme simple comptable. Dans cet ordre d'idées, nous avons fait suffisamment d'expériences négatives au lendemain de la guerre mondiale. Il faut d'ailleurs distinguer, parmi les hommes qui quittent le service de l'Etat, ceux qui le quittent pour entrer dans l'industrie et ceux qui sont congédiés pour incapacité.

Pour se prémunir contre le risque qu'un serviteur de l'Etat puisse passer un jour à l'industrie privée, il faut que l'Etat se garde d'accorder jamais des monopoles à l'économie privée. En ce qui concerne les grosses commandes de l'Etat, il faut toujours que trois ou quatre maisons importantes se trouvent en compétition. Il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher les fonctionnaires qui passent ces commandes de se ménager des ponts d'or pour l'avenir.

En ce qui concerne les gros marchés de l'Etat, le mieux serait que la décision dépende d'un consortium dont les membres changent constamment. Quant aux commissions d'achats de l'armée, elles doivent être composées d'officiers rappelés spécialement du front et libres de toute attache avec l'industrie. Et si l'on s'aperçoit qu'on tente de les influencer, par mille petites attentions et tout particulièrement par des invitations à la chasse, alors qu'on les change aussitôt ! Si je parle de la chasse, c'est parce qu'elle exerce sur un officier (et sur d'autres hommes également) un attrait comparable à celui des brillants sur une femme.

Les industriels n'ignorent rien de tout cela. Aussi bien leur art de la corruption est-il fondé sur d'innombrables expériences. Cela explique que, dans leurs tentatives, ils y aillent avec une audace si tranquille. Même à moi, l'on a tenté de m'extorquer le droit d'utiliser mon nom avec l'appât d'un paquet d'actions — qu'on m'eût donné pour mes bonnes œuvres, cela va sans dire.

L'alchimiste Tausend, en utilisant habilement le nom de Ludendorff (qui s'était laissé prendre au piège), réussit à extorquer environ quatre millions de marks à un petit groupe d'industriels (dont neuf cent mille au seul Mannesmann) — pour financer des recherches de transmutation.

Si un officier de la qualité de Ludendorff peut devenir la proie des affairistes, à plus forte raison cela doit-il être le cas pour d'autres, plus modestes, et c'est donc une raison supplémentaire pour ne pas permettre à des officiers congédiés pour incapacité d'entrer dans les affaires. Le fait que l'officier est impropre à ce genre d'activité est également mis en évidence par l'échec de l'entreprise de Ludendorff lorsqu'il voulut créer un journal avec le capitaine Weiss.

Même un homme d'affaires très habile est capable de se faire rouler. Je pense à Roselius, qui extrayait la caféine du café et la vendait très cher comme médicament, puis incorporée au chocolat, ce qui ne l'empêchait pas de vendre de surcroît son café décaféiné à un prix plus élevé que le café normal. Eh bien, ce Roselius s'est fait posséder par un escroc qui, par des moyens tout naturels, prétendait transformer de l'eau fangeuse en eau potable. Peu après la prise du pouvoir, Roselius m'ayant forcé la main, j'autorisai celui-ci à m'amener ce personnage. A entendre parler ce génial « inventeur », je décelai aussitôt le coquin.

Le ministre des Cultes, moins avisé, se fit posséder par un autre charlatan qui prétendait fabriquer de l'essence en traitant le charbon par l'eau. Même Keppler se fit mener en bateau durant près d'une année ! On montrait effectivement de l'essence à ces crédules bailleurs de fonds, mais cette essence avait été pompée à une autre source ! Lorsque la situation devint critique pour lui, le charlatan tenta encore d'escroquer à Himmler un sauf-conduit. Himmler, qui avait lui-même commencé par croire à l'invention, lui donna un billet de logement dans un camp de concentration, pour lui permettre de poursuivre tranquillement ses recherches !

« Si de telles escroqueries sont possibles chez nous, remarque Bormann, qu'est-ce que cela doit être aux Etats-Unis ! » Le Führer conclut :

Ce sera notre force en Allemagne que les dirigeants du Parti, de l'Etat et de l'Armée n'aient absolument aucune attache avec l'industrie ou le commerce. Ceux qui aujourd'hui ont encore de tels liens doivent se décider : ou bien ils y renoncent, ou bien ils abandonnent leurs fonctions publiques.

98

27 juillet 1942, pendant le dîner.

Population flottante de Russie. — L'attrait du Sud. — La bureaucratie allemande et les nomades.

L'ambassadeur Hewel dit avoir appris par le commissaire de la ville voisine que de nombreux Russes se présentent à son bureau pour lui demander des laissez-passer, apparemment pour se rendre en Crimée. La plupart d'entre eux sont venus de Leningrad, avec femmes et enfants. Le Führer explose :

Ça, c'est le comble ! Je veux vider la Crimée de ses habitants pour y installer nos colons, et nos Kommandanturs délivrent des laissez-passer à toutes sortes de Russes pour qu'ils puissent s'y rendre. Et il faut un hasard pour que j'en sois informé !

S'est-on seulement posé la question de savoir la raison pour laquelle tous ces Russes émigrent ? En premier lieu, c'est évidemment l'attrait du Sud. Ils n'ignorent pas que la température est plus clémente en Crimée. Ils s'y sentent d'autant plus attirés que leur garde-robe est misérable et que le dernier hiver a été dur. Au surplus, ils ignorent l'attachement au sol natal qui caractérise le paysan allemand. Déjà sous les tsars, des millions d'êtres émigraient sans cesse. L'espoir de n'avoir pas d'impôts à payer n'était pas le moindre de leurs mobiles. L'époque où ces migrations s'ébranlaient coïncidait en général avec l'arrivée des agents fiscaux du tsar.

Si l'on veut se faire une idée de la mentalité qui anime ces gens, il faut voir en eux des nomades. L'esprit itinérant est en eux comme il est dans les troupeaux. Quand ils ont tondue un champ, ils vont chercher plus loin un nouveau pâturage. Et cela explique que ces Russes soient prêts à abandonner même un trésor comme une charrette si celle-ci les gêne dans leur marche en avant.

Quel champ à exploiter pour le génie organisateur de nos bureaucrates ! Ils finiraient par extirper à ces indigènes leur esprit nomade. J'imagine déjà leurs inventions — un livret d'itinérant, par exemple, à faire timbrer à tout bout de champ — des chemins interdits, ceux qui ne sont pas interdits étant obligatoires. Et le clou, c'est que nos administrations se battent pour savoir laquelle d'entre elles aura le privilège d'organiser le nomadisme. Sera-ce l'autorité

militaire, le Ministère de l'intérieur, ou peut-être même les Affaires étrangères — puisque le danger existe qu'un jour un nomade égaré s'avise de dépasser le dernier poteau-frontière de l'immense Reich de l'avenir...

99

28 juillet 1942, midi.

Le transport des céréales.

La question est de savoir si un silo contenant cent mille tonnes de céréales conquis à Morosowskaja doit être transféré en Allemagne. Cela représente deux millions de sacs, soit quarante millions de pains de sept livres. Le Führer donne son opinion :

Cent mille tonnes, cela me dit quelque chose. C'est exactement la quantité que j'ai dû trouver, en luttant comme un lion, pour que les Souabes ne soient pas obligés de renoncer à leurs *spätzle*. Je n'ai pas la superstition de la répartition uniforme des produits alimentaires dans tout le Reich. Que l'on soit compréhensif — et qu'on donne aux Souabes leurs *spätzle*, aux Munichois leur bière, aux Viennois un supplément de café et surtout leur pain blanc, et aux Berlinois un peu plus de charcuterie ! Les choses sont ce qu'elles sont, et c'est un fait que le moral de la population dépend pour une bonne part de ces petites attentions.

En ce qui concerne les céréales de Morosowskaja, je considère qu'il faut les transporter en Allemagne pour en faire profiter les ouvriers qui exécutent le travail le plus dur.

100

29 juillet 1942, midi.

Potentiel en hommes et moyens techniques. — Libération de la main-d'œuvre nécessaire pour le renforcement des moyens techniques.

Durant la guerre mondiale, il a fallu attendre 1918 pour que l'armée se décide à libérer quatre-vingt mille ouvriers dont on avait besoin pour construire des sous-marins. En 1917, elle refusait encore de libérer la main-d'œuvre nécessaire pour fabriquer des panzers.

Ainsi le Haut-Commandement a commis une faute capitale, sacrifiant l'amélioration possible de la technique de la guerre pour ne pas diminuer son potentiel en hommes. Et pourtant, ce qui est décisif pour gagner une guerre, c'est la possession des armes les meilleures.

Il s'agit aujourd'hui pour nous de conserver l'avance que nous avons dans ce domaine, grâce à laquelle nous avons remporté nos grandes victoires. Nous pourrions ainsi poursuivre cette guerre, et la gagner en subissant des pertes trois fois inférieures à celles de l'ennemi.

Du même point de vue, ce serait un non-sens de conserver sous les armes les ouvriers spécialisés dans la construction des sous-marins. A quoi cela servirait-il de laisser passer, faute de sous-marins pour l'attaquer, un convoi anglais pour Arkhangelsk, transportant plus de mille panzers et autant d'avions ? Le résultat, c'est que la Wehrmacht et la Luftwaffe devraient détruire tout ce matériel dans des combats sanglants, qui nous feraient perdre un bien plus grand nombre d'hommes que ceux qu'il eût fallu libérer pour construire des sous-marins.

Si, durant la guerre mondiale, l'on avait libéré à temps, soit après la bataille de Cambrai, cinq cent mille spécialistes pour construire des tanks, au lieu de perdre deux millions d'hommes nous n'en eussions peut-être perdu qu'un million. Les hommes qui tombent au combat sont définitivement perdus, et la mort est une affaire de quelques secondes — tandis qu'un ouvrier forge durant trois cent soixante jours par an les armes perfectionnées qui épargnent la mort à des centaines et des centaines de soldats.

Ce qui est aussi important que la construction des sous-marins, c'est la construction des dragueurs de mines. Sans dragueurs de mines, nous ne pourrions maintenir l'importation du minerai de Suède, car les Anglais sont déchainés quand il s'agit de miner nos routes navales. Sans dragueurs de mines, nous manquerions du minerai nécessaire à la fabrication de nos armes, et nous paierions donc cette déficience par de plus grandes pertes au front. Si nous laissons aux Anglais la possibilité d'infester la mer de leurs mines, cela constitue également un danger mortel pour nos sous-marins.

La libération des ouvriers spécialisés constitue donc une nécessité urgente. En appliquant ce programme, il ne faut pas oublier d'ailleurs que plus nous aurons de sous-marins et de dragueurs de mines en service plus nous en aurons à réparer. Dans les chantiers de réparation aussi, nous devons faire en sorte que la main-d'œuvre ne manque pas.

101

29 juillet 1942, pendant le dîner.

Le sculpteur Kreis. — L'art allemand du temps des Juifs. — Les douze cents toiles exposées à Munich. — Alternative de l'artiste.

Le monument érigé à Laboe, à la gloire de l'arme sous-marine, avec sa proue retournée, est une pauvreté artistique. Nous pouvons nous féliciter d'avoir trouvé, dans le professeur Kreis, un artiste capable de symboliser dans la pierre les faits de cette guerre. Ses projets de monuments pour commémorer nos grandes batailles sont véritablement grandioses.

Bormann montre au Führer des photos des œuvres exposées à la Biennale de Venise. Le Führer les commente :

Cela me fait penser à l'art dégénéré qui représentait l'art allemand du temps des Juifs. Non seulement ces œuvres révèlent une technique déficiente, mais ce sont d'incroyables barbouillages. Ce qui signe la valeur de cette exposition, d'après le rapport que j'ai sous les yeux, c'est l'accueil que le public leur a fait, ne pouvant réprimer ses éclats de rire à la vue de certains tableaux. Voilà une chose qui ne se produit pas à l'Exposition de l'Art allemand !

Les douze cents toiles exposées à Munich sont le produit d'une sélection opérée parmi plus de dix mille envois. Les œuvres sans valeur ne sont pas retenues. La sévérité du choix est garantie par le fait que celui-ci n'est pas fait par des peintres mais par des amateurs aussi qualifiés que Hoffmann et Kolb. Les peintres subissent trop facilement la tentation de sélectionner des œuvres médiocres afin qu'elles servent de repoussoirs pour leurs propres œuvres.

L'intérêt de l'Exposition de l'Art allemand réside d'une part dans le fait que l'acheteur peut se décider en toute confiance et d'autre part dans le fait qu'elle exerce une heureuse influence sur les peintres. En effet, je ne démords pas de ce point de vue : le soi-disant artiste qui envoie une ordure est ou bien un escroc (et alors sa place est en prison), ou bien un fou (et il y a place pour lui dans un asile d'aliénés). Quand il y a doute, on peut l'envoyer dans un camp de concentration, histoire de lui apprendre à vivre. Aussi notre Exposition est-elle considérée comme un véritable épouvantail par les incapables.

Ce qui compte pour moi, c'est la certitude d'être compris par le peuple allemand — et j'en ai la preuve par les millions de visiteurs qui se pressent chaque année à Munich.

102

1^{er} août 1942, le soir.

Crédulité du citoyen américain. — Réticence de l'opinion britannique. — Mensonges anglais. — Parallèle avec l'Amérique. — Des cochons dans une porcherie modèle. — Les savants dosages de l'Eglise catholique. — Evolution des connaissances et bonne foi. — « Le pape devra quitter l'Italie. » — Le prêtre espagnol est haï. — Serrano Suñer, le fossoyeur de la nouvelle Espagne.

Conversation générale sur un livre, intitulé Juan in Amerika, que Bormann, quelques jours auparavant, avait donné à lire au Führer. L'auteur y brosse un tableau des conditions incroyables dans lesquelles s'exerce l'activité intellectuelle et politique aux Etats-Unis et de la crédulité du citoyen américain. Hewel souligne que cette crédulité n'est pas propre aux Américains et qu'en Angleterre également le public gobe tout ce qu'on lui raconte. Hitler intervient :

Cela me fait penser à la réunion de Häusser à laquelle j'ai assisté à Stuttgart. Ce curieux personnage, qui devait être dérangé du cerveau (à moins que ce ne fût un fumiste de première grandeur), avait pour système d'injurier ses auditeurs, les interpellant par des expressions de ce genre : « Butors, veaux, cochons... » — et bien que son auditoire fût composé pour une bonne part de gens extrêmement sérieux. Une confusion s'était produite dans l'esprit de ceux-ci, fondée sur le nom du candidat. Ils crurent, en votant pour lui, défendre les intérêts des propriétaires d'immeubles. Et le comble, c'est que ce grotesque obtint plus de vingt-neuf mille voix alors que le chancelier Stresemann n'en totalisa que vingt-sept mille !

Keitel fait cette réflexion : « Dans ce domaine, il me semble que nous n'avons pas grand'chose à envier aux Américains. Je pense à notre secte des Témoins de Jéhovah. » Hitler répond :

Nous nous devons à nous-mêmes d'empêcher complètement de telles pratiques. Une société qui tolère des manifestations aussi net-

tement asociales est inévitablement vouée à la décomposition. Il est inadmissible de fermer les yeux à ce propos. Même dans des organisations élémentaires comme les sociétés animales, ces tendances anarchiques sont impitoyablement rejetées. Si nous manquions de fermeté, nous courrions le risque de revivre les événements de 1918 et de retrouver au pouvoir les mêmes éléments troubles, toujours prêts à profiter des circonstances.

Pendant la guerre mondiale, les opérations cessaient généralement vers la fin de novembre ou le début de décembre, et le front s'immobilisait. Je me rappelle qu'en 1918 nous avons encore livré de durs combats fin octobre, le 27. Alors la pluie se mit à tomber, puis la neige, et bientôt ce fut la fin.

Nos adversaires en sont restés à cette expérience de l'autre guerre — alors que nous avons derrière nous celle de la guerre à l'Est. Cela nous a paru surprenant que les Anglais aient pu parler en mars d'une imminente offensive de printemps. C'est en Angleterre que le printemps commence en mars, pas ici !

Il est tout naturel que les Anglais, avec leur riche empire colonial, soient devenus un peuple de maîtres — ces demeures seigneuriales dans la campagne, et l'immensité de leurs parcs vides !

Il est vrai que le public anglais avale toutes les bourdes. En ce moment pourtant, il est visible que l'opinion britannique commence à se montrer réticente. Pour justifier leur bluff, les dirigeants en sont réduits à expliquer à ceux qui protestent qu'ils font cela pour tromper l'adversaire. Il n'y a pas d'autre façon, disent-ils, de conduire la guerre. Eh bien, nous pouvons les assurer qu'ils font erreur s'ils pensent nous intimider en agissant de la sorte ! Rappelons-nous qu'en automne 1939 ils prétendaient avoir débarqué en France plus d'un million de leurs soldats. Pour ma part, j'avais calculé qu'ils avaient débarqué de trente-cinq à quarante divisions. En réalité, c'était de douze à quinze, soit environ trois cent cinquante mille hommes !

Nous sommes incapables de proférer de tels mensonges, et je ne puis concevoir qu'on glisse sciemment, dans un communiqué militaire allemand, des informations mensongères. Or les Anglais font cela, froidement. Nous ne pouvions imaginer jusqu'ici qu'ils fussent capables de mentir à ce point à leur peuple.

Si nous en croyons leur propagande, les Américains détiennent en tout ce qu'il y a de mieux — qu'il s'agisse aussi bien des institutions que du matériel de guerre. Or il suffit de lire un livre comme celui dont nous parlons pour se rendre compte qu'en réalité ils sont bêtes comme des poules. Le jour où ce château de cartes

s'effondrera, la surprise et l'émotion seront immenses dans le monde. Ils ont déjà eu un avant-goût de cette catastrophe en Extrême-Orient. Je vous le demande, pourquoi un tel peuple lutterait-il ? Rien ne leur manque, ils possèdent tout ! Mais le jour où chaque Américain devra se restreindre, s'adapter à de nouvelles conditions de vie, il est certain que l'ardeur au combat diminuera en chacun d'eux.

La conversation avec un Américain n'est pas facile, il a toujours des arguments décisifs à vous opposer. Il vous dit par exemple : « Voyez ce qu'un ouvrier gagne chez nous. » Il dit cela, mais il ne nous montre pas le revers de la médaille. Il y a l'ouvrier qui gagne ses quatre-vingts dollars, cela est entendu. Cependant il y a aussi l'ouvrier qui ne gagne rien, parce qu'il ne trouve pas de travail. Et ils ont eu jusqu'à treize millions de chômeurs. J'ai eu sous les yeux des photographies représentant des baraquements construits à l'aide de bidons d'essence vides et autres matériaux de ce genre. Je ne vois guère de différence entre ces baraquements et les tanières misérables des villes industrielles de Russie.

J'en conviens, notre standard de vie est plus bas que celui des Américains, mais notre Reich dispose de deux cent soixante-dix théâtres lyriques. Et nous avons une vie culturelle harmonieuse dont l'équivalent n'existe pas outre-Océan. C'est entendu, ils ont des vêtements, de quoi manger, des autos, des maisons (d'ailleurs mal construites), des frigidaires. Mais cela ne suffit pas pour nous épater. C'est comme si je voulais juger du niveau de la culture au XVI^e siècle d'après les latrines de l'époque !

J'ai lu ces jours-ci un livre sur l'Espagne. L'Espagnol n'a rien de commun avec l'Américain. Ce que l'Espagnol place au-dessus de tout, l'Américain n'en a pas la moindre idée, et réciproquement l'Espagnol n'éprouve aucun intérêt pour ce qui passionne un Américain. Au fond, les Américains vivent comme des cochons dans une porcherie modèle.

Bormann fait allusion aux faveurs dont Franco comble le clergé et grâce à quoi l'Eglise d'Espagne accroît de jour en jour son emprise. Hitler reprend :

En Bavière, cela était exactement pareil. Held a rendu à l'Eglise des forêts qui valaient de trente à quarante millions, lesquelles, en vertu de la sécularisation des biens du clergé, appartenaient à l'Etat.

L'Eglise a fait un savant mélange des choses de ce monde et des choses de l'autre monde. Les pauvres croient qu'ils sont destinés de

toute éternité à la pauvreté et que les enfants de leurs enfants doivent demeurer dans cet état jusqu'à la consommation des siècles — les riches, eux, n'ayant pas accès au paradis ! En spéculant sur l'infinie bêtise des humains, l'on peut maintenir indéfiniment l'ordre établi. C'est là ce qui importe avant tout aux possédants et qui, aux yeux des bien-pensants, donne toute sa valeur au système catholique. Cramer-Klett m'a avoué un jour qu'il avait abjuré la foi protestante dès l'instant qu'il s'était aperçu que la révolution accomplie par Luther avait ébranlé dans le monde la notion d'autorité.

Oui, mais je pense que si l'homme a été doué de raison, c'est pour s'en servir, et je doute qu'à la longue une réalité qui offense la raison puisse conserver des chances de durer. Il n'est jamais possible de s'accrocher longtemps à des notions que contredisent les données de la science. Je ne puis considérer comme un menteur celui qui a cru au monde d'Aristote ou à celui de Ptolémée, car ces représentations correspondaient à la science du moment. Mais l'on devient un menteur lorsque l'on s'accroche, contre l'évidence et contre sa propre raison, à des notions indiscutablement périmées. Il n'existe aucune discipline de la connaissance qui ne soit en état de constante évolution. A mes yeux, la bonne foi humaine consiste à repousser le mensonge avéré. Malheureusement pour l'Eglise, elle a délimité le mystère et elle l'a expliqué de façon précise. Il est ainsi inévitable que chaque jour davantage le sol se dérobe sous ses pas. C'est la raison pour laquelle elle se cramponne à ses dogmes et repousse les acquisitions nouvelles.

Nous n'avons aucune lumière sur le mystère quand nous apprenons que les curés se représentent Dieu sous les traits d'un homme. Les disciples de Mahomet, à ce point de vue, leur sont bien supérieurs, car ils n'éprouvent pas le besoin de se représenter physiquement Allah !

Ce qui fait le danger du christianisme, c'est qu'il donne une représentation humaine de l'au-delà. Quand cet édifice s'effondre, tout se dénoue. L'homme est mûr pour le matérialisme bolchévique. Il perd toute mesure, il se prend pour le maître de la création. C'est la fin de tout.

Que l'Eglise d'Espagne s'enferme dans cette voie, et c'est la perspective de nouveaux bûchers.

Un chapitre d'histoire étonnant, c'est la rapidité avec laquelle Atatürk a liquidé son clergé. Il a fait pendre sur-le-champ trente-neuf prêtres — le reste s'est volatilisé. A Constantinople, Sainte-Sophie a été transformée en musée.

Le Duce m'a dit à Venise, en 1934 : « Un jour viendra où le Pape

devra quitter l'Italie, car il n'y a pas place pour deux maîtres. »

La race espagnole est le produit de la fusion d'éléments goths, francs et maures. On peut dire de l'Espagnol qu'il est un anarchiste courageux. L'époque arabe (les Arabes regardent les Turcs comme des chiens !) fut l'époque la plus heureuse pour l'Espagne, la plus civilisée. Puis vint l'époque des persécutions, toujours recommencées.

En Russie, le pape n'était pas détesté, mais méprisé. C'était un parasite. Les princes russes n'ont jamais été les esclaves de l'Eglise — comme c'est le cas des Espagnols et aussi des Allemands. Le prêtre espagnol, lui, est haï. A la prochaine occasion, le peuple lui fera son affaire.

Tous ceux qui suivent la politique de Franco sont d'accord pour dire qu'il conduit l'Espagne à la révolution. Il n'est pas possible d'élever une muraille chinoise entre le peuple espagnol et le monde extérieur. Tout cela finira par une explosion.

Nous retrouvons là une loi élémentaire. Les parasites ne se rendent pas compte que du fait de leur insatiabilité ils détruisent eux-mêmes la substance dont ils vivent. L'Eglise actuelle n'est rien d'autre qu'une association en vue d'exploiter la bêtise humaine.

Si je ne m'étais pas décidé, en 1936, à lui envoyer nos premiers Junkers, Franco n'aurait pas réussi. Aujourd'hui, c'est grâce à sainte Isabelle ! La reine Isabelle fut la plus grande des putains. Le Pape lui donna la Rose d'or à l'époque même où Louis de Bavière était littéralement crucifié par l'Eglise à cause de Lola Montez.

La mort de Mola fut un grand malheur pour l'Espagne. C'était lui la tête capable, l'homme supérieur. Franco est arrivé comme *Pontius in credo*. Mais celui qui de tous a le plus mauvais esprit, c'est sans aucun doute Serrano Suñer. Il s'est donné pour tâche de réaliser l'union latine. C'est le fossoyeur de la nouvelle Espagne.

103

3 août 1942, le soir.

Abeilles et termites. — Intelligence et instinct. — Les faibles et les brutes sanguinaires.

Une bizarrerie de la nature : il existe une espèce de termites dont toute la tribu meurt quand la reine meurt. Le trouble règne dans le peuple des abeilles lorsqu'une reine est malade. Certaines fourmis

installent des cultures de champignons pour nourrir des poux. Elles dorlotent ces poux, les portent au soleil puis les ramènent à portée des champignons, avant de les transformer en un brouet destiné à leur reine.

La question, en tout cela, est de savoir à quel point commence un effort de pensée assimilable à l'intelligence humaine et quand il ne s'agit que d'instinct. Il faut en effet distinguer. La chienne sait prendre soin de ses petits sans avoir reçu aucun enseignement, et toutes les chiennes soignent leurs petits de la même façon. C'est là simplement de l'instinct. L'intelligence est autre chose, car elle est capable de tirer certaines conclusions de la comparaison de certains faits.

Rien de plus primitif que de se nourrir et de se reproduire. Ce sont là des instincts que chaque être possède.

J'ai eu dans ma jeunesse l'occasion d'étudier de près les abeilles, car mon père était un grand apiculteur. Il m'est arrivé souvent d'être piqué par elles au point de courir le risque d'en mourir. Chez nous, les piqûres d'abeilles étaient monnaie courante. Combien de fois ma mère dut-elle, lorsque mon père sortait les rayons des ruches, lui retirer jusqu'à quarante et cinquante dards de la peau ! Il ne prenait jamais aucune protection. Simplement, il fumait — un prétexte de plus pour fumer un cigare !

Les monarques sans caractère n'ont jamais rallié beaucoup de partisans. Cela était le cas chez les Russes. Leur dernier tsar, qui était un faible, n'avait personne derrière lui. En revanche, le peuple faisait fête à des brutes sanguinaires. Cela n'est pas différent dans notre hémisphère ! Seule une dureté continuelle et impitoyable est capable de nous préserver. Voilà qui est en contradiction avec l'opinion de plusieurs parmi les dix mille de l'élite. Ils ont la religion de la faiblesse. Combien de fois ai-je entendu cette réflexion : « Avec vos méthodes brutales, vous n'arriverez à rien ! » Or c'est en ne recourant pas à ces méthodes que je ne serais arrivé à rien.

Le soldat lui-même témoigne de l'attachement à un chef dur, mais juste.

104

4 août 1942, midi.

Souvenirs de la première guerre mondiale. — Les dentellières flamandes. — Ypres et Lübeck.

Il faisait une chaleur insupportable quand nous montâmes en

ligne, en 1916, au sud de Bapaume. Je marchais sur la route, surpris de ne pas apercevoir la moindre maison, le plus petit arbre. L'herbe elle-même était brûlée. Un véritable désert.

Ce fut une grande surprise pour moi, au cours de la campagne de 1940, de revoir Arras. Je me rappelais une terre ravagée par les obus, retournée à l'état d'inculture. Et je voyais des prairies en fleur, des blés qui ondoyaient. Le contraste devait être le même en Champagne. En revanche, sur les hauteurs de Vimy, j'ai retrouvé les paysages désolés de l'autre guerre.

Dans la région des Flandres belges, le paysage a beaucoup changé, devant Ypres notamment. De véritables bataillons de maisons sont sortis du sol.

Le soldat éprouve un attachement sans borne pour la terre qu'il a abreuvée de son sang. Si nous pouvions libérer le trafic, c'est un fleuve composé de millions d'hommes qui déferlerait pour revoir les anciens champs de bataille.

La route sur laquelle nous avancions représentait une véritable calamité pour nous autres, pauvres fantassins. Sans cesse nous devions céder la place à ces damnés artilleurs et, pour mettre notre peau à l'abri, nous égailler dans les marécages. Nous nous vengions en leur adressant des bordées d'injures. « Salaud » était l'expression la plus douce de notre vocabulaire. Mais, dans le bruit infernal qu'ils soulevaient sur leur passage, ils ne devaient rien entendre !

Ma première impression d'Ypres : l'impression que les tours de la ville étaient à la portée de la main. C'était à proximité de Wyt-schaede.

Je commencerai par envoyer à Ypres les architectes qui seront chargés de reconstruire Lübeck. Cinquante couleurs différentes pour les tuiles, du rouge saumon au violet, en passant par l'or. Cette nouvelle Ypres est une ville de contes de fées. Lors de la première guerre, les brodeuses de dentelles étaient assises devant les maisons. Il y avait toujours de nombreux soldats autour d'elles pour les regarder travailler. Ils achetaient là d'authentiques dentelles flamandes ou brabançonnaises, qu'ils envoyaient à leur famille.

Lorsqu'un de nos soldats achète en France du chocolat ou des bas pour sa femme, eh bien, là je suis tout à fait d'accord avec Goering, il faut fermer les yeux. Après tout, ce n'est pas nous qui avons commencé la guerre — et si la population française se trouve privée, cela ne nous regarde pas.

J'aimerais qu'ici aussi, en Russie, nous puissions acheter quelque chose. Mais ici, il n'y a rien. Il n'y a que de la boue.

105

4 août 1942, le soir.

Tribunaux militaires américains en Angleterre. — Un débarquement à l'Ouest.

S'adressant au Dr Dietrich :

Voici comment il faudrait parler des tribunaux institués en Angleterre par les Américains à l'usage de leurs soldats : les Turcs ont mis fin au régime des capitulations, et maintenant les Anglais prennent leur place ! Chute de l'Angleterre au rang d'une nation de second ordre.

Un débarquement à l'Ouest ? Cela ne serait possible que s'ils utilisaient à cette fin leurs meilleures unités, et cela signifierait qu'ils mettraient dans la balance ce qu'ils ont de mieux. Après cela, il ne leur resterait plus rien. En ce qui concerne l'aviation, leurs spécialistes pourront penser que l'Allemagne est en mesure de doubler ses effectifs à la vitesse de l'éclair, et de façon à pouvoir attaquer simultanément en trois ou quatre points différents. Ils ne disposent pas des forces nécessaires pour affronter un tel risque. J'imagine que les militaires se défendront avec bec et ongles pour éluder cette responsabilité, sachant à quel point, en ce domaine, les politiciens savent être prudents. Alors les généraux rédigent des notes pour expliquer que ça ne joue pas. Les politiciens, de leur côté, déclarent que seule une entreprise de grande envergure a des chances de réussir — mais de façon qu'en cas d'échec ils puissent déclarer également : « Nous l'avions bien prévu ! » Les militaires raisonneront d'une autre manière. Ils penseront que le fait de tout mettre dans la balance sans la certitude de la réussite, c'est tout perdre. Pourtant, en 1939, les politiciens ont déclaré la guerre, sachant qu'ils n'étaient pas prêts à entreprendre cette guerre. Et les Anglais disposaient à l'époque de six divisions ! Il n'est pas exclu qu'ils se laissent à nouveau embobiner par des racontars d'émigrés. En 1939, les militaires étaient opposés à cette aventure. Mais il y a là-bas des hommes à qui l'effondrement de l'Angleterre serait totalement indifférent — ce sont les Juifs. Il y en a d'autres qui pensent que si les Russes sont battus, on les tiendra, eux, responsables de cette guerre. Des comptes leur seraient demandés, et ils finiraient à la

Tour de Londres ! Les militaires pourront se défendre en disant qu'ils avaient attiré l'attention sur le danger que courait l'Angleterre, mais pas les politiciens qui décidèrent la guerre, ni les Juifs qui les y poussèrent. Ceux-là donc peuvent être tentés de répéter ce coup d'audace. Mais ils peuvent également faire la réflexion qu'il est dangereux de provoquer un adversaire qui a déjà fourni ses preuves. Au surplus, en 1940, ils avaient à leur côté les cent trente-huit divisions françaises, les dix-huit hollandaises et les trente-trois ou trente-quatre belges. Avec les dix divisions dont ils disposent actuellement, que peuvent-ils entreprendre ?

Si, grâce aux mesures en cours, nous réussissions à accroître leur peur, à les intimider, cela serait parfait. Dès le printemps prochain, et du fait des fortifications que nous sommes en train de construire, toute attaque contre une base de sous-marins sera vouée à l'échec. De plus en plus, le mur Atlantique jouera un rôle analogue à celui du Westwall.

Je me représente fort bien l'activité, dans l'ombre, des adversaires de Roosevelt.

106

5 août 1942, midi.

Importance accordée à la nourriture. — L'ignoble mafia des cuisiniers. — Goinfrerie des Suisses. — Période héroïque de la colonisation allemande. — Les expériences du prince d'Ahrenberg.

Le nombre des services dans les repas de cérémonie, quelle calamité ! Il y a quelque chose de dégradant, à mes yeux, dans le fait d'accorder une telle importance à la nourriture. Le plus désagréable, c'est que cela dure des heures et que l'on n'a généralement pas pour voisins des gens qu'on aurait choisis pour des raisons d'affinité. Et ce qui est tragique pour moi, depuis que je suis le chef de l'Etat, c'est qu'on me donne pour voisines les dames les plus estimables de la compagnie. Je préfère me trouver à bord du *Robert Ley* et voisiner avec une charmante secrétaire ou une jolie vendeuse de grand magasin.

Ces affaires de mangeaille n'ont d'intérêt que pour ceux qui les ont inventées, l'ignoble mafia des cuisiniers. D'ailleurs ces maîtres-queux sont tous de parfaits idiots. Ils charment leurs victimes et s'enivrent eux-mêmes de mots sans signification, de formules creuses,

tout cela pour des apprêts à la mords-moi-le-doigt. On ne sait plus ce que l'on mange. Le plat le plus simple est présenté comme une devinette.

Avant la guerre, toute occasion était bonne pour un repas de dix à douze services. En 1923, j'ai fait un repas à Zurich, et je demeurai interdit devant la surabondance des plats. Quel idéal de vie peuvent bien avoir les habitants d'un petit Etat qui pratiquent un tel culte de la mangeaille et qui passent leur temps à se goinfrer ? Depuis que les grandioses régions alpestres de l'Autriche font partie du Reich, nous n'avons plus besoin d'aller en Suisse. Nous attendrons que les Suisses aient fait amende honorable et qu'ils aient accepté le joug du Troisième Reich.

Se tournant vers le Dr Dietrich :

Il semble que les Suisses, à lire leurs journaux, aient perdu de leur présomption. Ils ne sont plus aussi ignobles qu'autrefois. Le point culminant de l'ignominie, ils l'ont atteint à l'époque de notre différend avec la Yougoslavie. Ils ont cru alors que c'était arrivé, et ils nous ont montré le fond de leur âme. A la frontière, ils injuriaient nos douaniers, leur criant : « Voleurs de pays ! »

J'ai été surpris de constater, récemment, à quel point les Finlandais peuvent boire. C'est un fait que plus on va vers le Nord, plus les gens supportent l'alcool.

Aden est, paraît-il, l'une des pires fournaises du globe. Je suis bien décidé à ne jamais traverser la mer Rouge. Je prendrais une attaque !

L'un des premiers adhérents du Parti, le prince Ahrenberg, m'a longuement parlé de la période héroïque de notre colonisation. Il fut à sa façon une victime de nos méthodes, ayant été condamné à douze ans de travaux forcés (sur lesquels il en avait purgé six) pour avoir tué un nègre qui l'attaquait. Il n'est pas surprenant que les autres puissent prétendre que nous ne sommes pas de bons colonisateurs, car il est évident que l'on ne peut conserver des colonies avec de telles méthodes. C'était l'avis du prince Ahrenberg, à la lumière de sa propre expérience. Cet homme possédait l'une des plus vieilles Benz que j'eusse vues. Et c'est à l'aide de cet engin qu'il voulut à tout prix me conduire jusqu'à Kempton, lors de mon voyage en Suisse. Elle atteignait en palier une allure convenable. Mais à la moindre côte, ou si l'on avait la malencontreuse idée d'ouvrir la

capote, elle menaçait de s'arrêter. C'était un continuel changement de vitesses. Nous avons mis des heures, luttant contre le vent, pour avaler ces quelques kilomètres ! Il n'y avait guère que dans les descentes que nous puissions dépasser le quarante-cinq à l'heure ! Ahrenberg était millionnaire, mais cette voiture était sa marotte.

A l'Est, tout sera terminé quand nous aurons coupé leur liaison avec le Sud et avec Mourmansk. Sans pétrole, ils sont cuits.

A l'Ouest, il suffira que nous puissions envoyer la moitié de nos forces en France pour que tout soit terminé, là également. Cela pourra se faire aussitôt qu'en Russie les usines travaillant pour la guerre et que les centres de ravitaillement auront été détruits.

107

5 août 1942, le soir.

Tragédie de la mort de Balbo. — Expériences communes du national-socialisme et du fascisme. — Inconvénient de la monarchie. — L'Angleterre sait se faire respecter.

(Invité, le maréchal Kesselring.)

Les Italiens sont des colonisateurs. Dix ans de colonisation italienne, et Addis-Abeba devenait une fort belle ville. Quelle tragédie que la mort de Balbo ! C'eût été un digne successeur du Duce. Il y avait en lui du condottiere, c'était un homme de la Renaissance. Un nom, cela représente déjà un capital.

Les Italiens m'exaspèrent lorsqu'ils se mettent à fuir, et pourtant il n'y a qu'avec eux que nous puissions nous entendre aujourd'hui en ce qui concerne l'idéologie politique. Quand je lis l'histoire de la révolution fasciste, il me semble que c'est l'histoire de notre propre mouvement que je lis. De part et d'autre, la même bourgeoisie, lâche et paresseuse, se dérobaient à la moindre échauffourée, vivant en permanence dans la crainte d'exciter les rouges. Lorsque je me rendis pour la première fois à Ingolstadt, les bourgeois avaient tenté de m'en dissuader, me disant que depuis quinze ans il n'était plus possible de tenir une réunion dans leur ville et que le prolétariat verrait dans la nôtre une provocation.

Ce qui fait la différence entre l'Italie et l'Allemagne, c'est qu'en

Italie le Duce n'est pas le seul maître de l'Etat, d'où de nombreux points faibles, dans le corps des officiers, par exemple. Dès l'instant qu'un effort est exigé d'eux, ils en appellent au Roi. Je comprends qu'un patriote ait hésité à sacrifier la monarchie. Je dois convenir honnêtement qu'en 1920, après le putsch de Kapp, si la monarchie avait été proclamée, nous l'eussions soutenue. Ce n'est que peu à peu que nous avons réalisé qu'il s'agit là d'une forme périmée. Schönerer est le seul qui se soit attaqué, et avec une brutalité incroyable, à la monarchie — mais il s'agissait de la maison d'Autriche. Et ça ne l'a pas empêché d'intervenir en faveur de la maison de Prusse.

Le Duce ne peut même pas quitter Rome pour une absence prolongée sans qu'aussitôt les intrigants ne se mettent à l'œuvre. Balbo, lui, aurait eu l'avantage d'exercer son influence à la fois sur l'armée et sur le parti. Quelle fatalité ! C'est la *Flak* italienne qui l'a abattu.

Aussi longtemps que des bateaux navigueront, que des avions voleront, que des fantassins marcheront, il y a un problème qui ne sera pas complètement résolu, c'est celui du commandement. Faut-il recourir au commandement unique, s'exerçant directement de haut en bas ? Ou bien les différentes armes doivent-elles avoir chacune leur commandement propre ? En bien des cas, le commandement unique est préférable.

Nous n'aurons définitivement la Norvège en main qu'à partir de l'instant où la voie ferrée sera prolongée jusqu'à Kirkenaes. A propos de voie ferrée, les Anglais ont fait une stupidité. Ils n'ont jamais cru qu'en Afrique du Nord les Italiens s'en assureraient la possession. Si j'étais Anglais, je m'arracherais les cheveux. Si l'on voulait être de mauvaise foi, il serait possible d'affirmer que Rommel retarda son offensive jusqu'au moment où les Anglais eurent terminé la construction de la voie conduisant à Tobrouk.

Il faut à tout prix que nous descendions jusque dans la plaine de Mésopotamie et que nous arrachions aux Anglais le pétrole de Mossoul. Alors ce sera la fin de la guerre. Les Anglais ne disposent plus aujourd'hui que de Haïffa pour leur ravitaillement en pétrole.

D'après les statistiques, les Russes tiraient, jusqu'à ces derniers temps, le quatre-vingt-douze pour cent de leur pétrole du Caucase.

La population, ici, est bien nourrie. On a l'impression que l'Etat soviétique a été extraordinairement trompé par les paysans. Cela doit être terrible, en revanche, dans l'Oural et en Sibérie, et aussi dans les grandes villes.

Espérons que le Ministère pour les Territoires de l'Est, en liaison

avec l'Intérieur, ne songera pas à introduire ici notre système de répression contre l'avortement. Il y a du pain sur la planche, ici, pour nos fonctionnaires ! Heureusement, je ne vivrai pas cela. Sinon, je pourrais me repentir d'avoir conquis ces territoires !

Dans cet ordre d'idées, les Anglais sont bien plus forts que nous. Ce sont de terribles bureaucrates, eux aussi, mais ils sont suffisamment malins pour ne pas mettre les pays qu'ils occupent au bénéfice de leur organisation. L'Angleterre sait maintenir les distances et se faire respecter.

Ce qu'il y a de pire dans nos façons, c'est que ça déplaît aux indigènes d'être épouillés. Ils sont attachés à leur crasse. Et le fanatisme avec lequel nous tentons de les civiliser les contrarie prodigieusement. Autre résultat : à force de vouloir les rendre semblables à nous-mêmes, nous leur ôtons la notion qu'ils ont de notre supériorité.

108

6 août 1942, midi.

L'orgueil des grands espaces. — Quelques régions déshéritées. — Paysans flamands et hollandais. — Paralysie des luttes confessionnelles. — Marchés en Ukraine.

Combien l'Allemagne me paraît petite, vue d'ici ! Les Anglais et les Russes éprouvent l'orgueil qui naît de la possession des grands espaces. J'espère que nous allons acquérir, nous aussi, cet orgueil.

Il serait urgent d'écrire un livre sur la forme de société adaptée aux temps nouveaux. Cela se ramène en somme à un problème d'alimentation et d'éducation. On nourrira les hommes avec de l'herbe, afin de les rendre plus dociles !

Il est certain que la tuberculose touche davantage le bétail enfermé dans les étables que celui qui paît librement dans les pâturages. Dans mon pays, les paysans ont l'idée qu'il faut avant tout éviter la lumière, et donc les grandes fenêtres, dans les étables — sinon les vaches donneraient moins de lait. Pourtant, dans l'Allemagne du Nord, où le bétail vit continuellement à l'air libre, il n'y a pour ainsi dire pas de tuberculose. Dans le Waldviertel, en revanche, le bétail reste pratiquement, d'un bout de l'année à

l'autre, enfermé dans les étables. A quel point cela peut être pernicieux, les médecins l'ignoraient encore il n'y a pas bien longtemps. Une grande partie de nos métairies occupent un espace si restreint qu'il n'est même pas possible d'y entretenir des bœufs, et ce sont les vaches qu'on attelle.

L'Allemagne compte quelques régions vraiment misérables : une partie de la forêt bavaroise, la Rhön, le Waldviertel, une partie du Jura souabe. On ne saurait imaginer combien les paysans y peinent. Si l'on utilisait, ici en Ukraine, cette puissance de travail, son rendement serait cinq fois supérieur. La région que j'habitais dans mon enfance était parsemée de blocs erratiques. Peu à peu, les paysans faisaient sauter ces blocs, qui sont des souvenirs de l'époque glaciaire. Cette région de moraines, limite jusqu'à laquelle se sont avancés les glaciers, s'arrête à la Basse-Autriche. Cela donne au paysage un caractère particulièrement aimable.

Le Reich ne comprend qu'une région comparable à l'Ukraine pour ce qui est de la fertilité — c'est la plaine de Moravie, au nord de Vienne, à l'est de Brünn, au sud-est de Olmutz. C'est un pays incroyablement fertile.

J'ai été extrêmement surpris, au début de la première guerre mondiale, en regardant travailler les petits paysans flamands. C'était extraordinaire. Là-bas, rien ne se perd. Quand les colonnes de chevaux traversaient un village, les enfants étaient à l'affût pour ramasser immédiatement le crottin qui tombait. En Flandre, le plus petit espace est cultivé, exactement comme en Hollande. Dans un sens, cette tendance n'est pas exempte d'inconvénients, car ainsi les hommes finissent par perdre la notion des grands espaces, et c'est d'eux que notre vie dépend, en fin de compte ! Le peuple qui possède son espace vital est le maître du monde, n'utilisât-il sa puissance qu'à l'intérieur de ses frontières.

A l'époque où les grands espaces furent jalonnés, l'Allemagne était paralysée par ses luttes confessionnelles. Le moment crucial pour l'Europe, ce fut celui où Pierre le Grand fonda Saint-Petersbourg. C'est pourquoi cette ville doit disparaître de la surface de la terre. Moscou également. Alors, les Russes se replieront en Sibérie. Il va sans dire que ce n'est pas en nous bornant à occuper de misérables bourgades que nous nous assurerons la possession des territoires de l'Est. L'Allemand doit y être à la fois un colon et un maître.

Les territoires vides, ça n'existe pas ! Nous avons dû absorber les régions qui constituent actuellement le sud et le nord de l'Autriche, où la population est restée sur place — mais il s'agit de

Serbes et de Wendes, des races qui appartiennent à l'Europe. Rien de commun avec le monde slave. Ces ridicules cent millions de Slaves, nous les absorberons, ou nous les repousserons ! Quand, pensant à eux, un Allemand parle de se préoccuper de leur sort, cet Allemand est tout juste bon à être envoyé dans un camp de concentration.

A l'époque des moissons, nous organiserons un marché dans tous les centres d'une certaine importance. Nous achèterons les céréales et les fruits, et nous vendrons notre camelote. Ainsi nous obtiendrons pour nos produits une contrepartie sensiblement supérieure à leur valeur intrinsèque. Le bénéfice excédentaire devra être empoché par le Reich, qui amortira ainsi les frais de la conquête. Nos usines de machines agricoles, nos entreprises de transport, nos fabriques d'articles ménagers, et d'autres industries similaires, trouveront là un essor prodigieux. C'est un débouché idéal aussi pour les cotonnades à bon marché, et les plus bariolées. Pourquoi irions-nous contrarier le goût qu'ont ces populations pour les couleurs ?

Ma crainte, c'est que le Ministère des Territoires de l'Est se mêle de civiliser les Ukrainiennes. Ces filles éclatantes de santé, nous pouvons les assimiler, car il y a en elles du sang germanique. Sinon, d'où viendraient ces enfants blonds aux yeux bleus ? Tout ce qui est assimilable, nous le prendrons avec nous. Le reste demeurera ici.

109

6 août 1942, le soir.

Les paysans et l'impôt. — Arguments en faveur d'un impôt payable en nature. — Le paysan et la beauté de la nature. — Une population qui a le sens du risque.

Si nos paysans manquent la plupart du temps d'argent liquide, cela tient à la superficie trop réduite des terres qu'ils occupent. Je me suis souvent demandé à ce propos s'il n'y aurait pas lieu de rétablir la dime et de permettre au paysan de payer ses impôts en nature. L'intermédiaire qui se substitue à lui obtient par exemple, pour ses pommes de terre, trois ou quatre fois le prix qu'il donne au paysan. Celui-ci aurait donc tout intérêt à donner des pommes de terre, plutôt que de l'argent liquide, pour payer ses impôts. Le bénéfice ainsi réalisé par l'Etat compenserait la perte de l'impôt sur le chiffre d'affaires. Dans la plupart des professions, le revenu

peut être jaugé en argent, mais cela n'est pas vrai pour le petit paysan. Cela ira mieux pour l'agriculture allemande quand nous l'aurons dotée d'un statut de la propriété basé sur la rentabilité. C'est le Wurtemberg et le pays de Bade qui connaissent la situation la plus alarmante, du fait du morcellement continu de la propriété par voie d'héritage. Cela m'est indifférent d'expulser d'Alsace cinq mille paysans, car je trouverai sans peine dans nos régions pauvres les hommes qui les remplaceront.

Au Moyen âge, quelques arpents pouvaient suffire. L'introduction du système des trois cultures nécessita des domaines d'une plus grande étendue.

Notre pays est actuellement surpeuplé, et pourtant c'est inouï ce qui de chez nous a émigré en Amérique. Que ne disposons-nous encore de tous ces Germano-Américains ! Ce que l'Amérique compte de bons éléments est constitué dans une forte proportion par l'apport allemand.

L'organisation de la noblesse, en Angleterre, a ceci de sain que seul l'aîné d'une famille hérite du titre. Chez nous, c'est exactement le contraire. C'est une pépinière qui n'a la possibilité ni de vivre ni de mourir. Il faudra qu'à l'avenir cette erreur soit corrigée. Le système social doit être établi avec une froide logique, selon des vues exemptes de toute sentimentalité.

Quand nous aurons réussi à nous implanter à l'Est, toutes les difficultés tomberont d'elles-mêmes. Que dans une région les deux cents premiers pionniers s'installent, et tout le reste suivra. La terre attire toujours les paysans. Ce sont quelques centaines de milliers d'hommes, venant de Salzbourg et de la Haute-Autriche, qui ont émigré en Prusse-Orientale, ne l'oublions pas. Ce sont les paysans d'Edwige Courths-Mahler qui, le soir venu, s'abîment dans la contemplation du ciel étoilé. Ce qui intéresse le paysan, c'est le sol, c'est la terre sur laquelle il vit. Les beautés de la nature ont été découvertes par les artistes, non par les paysans. Et c'est là où existe la meilleure terre que l'on trouve la meilleure race. Mais cela ne signifie pas que la race s'améliore en fonction de la qualité de la terre. Cela signifie simplement que les meilleurs ont pris possession des meilleures terres.

Pourquoi la paysannerie est-elle toujours l'élément le plus sain d'une nation ? C'est parce que la classe paysanne pratique le plus aléatoire des métiers. Essayez donc de soumettre au hasard l'existence d'un ouvrier ou d'un fonctionnaire ! Le travail de la terre est une école d'énergie et de décision tandis que l'éducation des villes crée des êtres qui exigent d'être couverts en tout, qui ne pensent

qu'à se soustraire à tous les risques. Quand on ne peut faire autrement que d'en assumer malgré tout, alors l'on contracte une assurance, et la société qui vous assure prend elle-même la précaution de se réassurer.

La France, avec ses cinquante-neuf pour cent de population rurale, a encore une base saine. C'est une malédiction pour un pays de perdre cette base paysanne. Les gros propriétaires anglais n'ont aucune idée de ce qu'est l'agriculture pratique — sans compter le temps et l'argent qu'ils perdent à produire leur célèbre gazon !

Les Italiens ont cette base paysanne. J'étais persuadé, avant d'aller en Italie, que le Midi de la France représentait l'image du paradis terrestre. Aussi mon arrivée à Florence fut-elle une révélation. La paysannerie italienne constitue une grande force pour le Duce. Il m'a dit un jour : « J'ai la chance qu'une faible partie seulement de ma population soit concentrée dans les villes. »

110

7 août 1942, le soir.

Assèchement des marais pontins. — L'art de négocier.

Sans la quinine, l'on n'eût pu assécher les marais pontins ni rendre cette région à la culture. C'est la malaria qui a fait échouer toutes les tentatives antérieures. Car l'on a simplement construit des canaux se déversant dans la mer — rien de plus que ce que César avait projeté et que certains papes avaient essayé de réaliser. Le Duce a fait construire dans les marais pontins des maisons de style colonial, assez simples mais décentes.

La guerre terminée, et au cours des dix ou quinze années qui suivront, le Duce pourra déployer une activité colonisatrice énorme.

Le colosse russe perd la partie par défaut de mobilité. Si l'Empire britannique est en péril, c'est du fait de l'étroitesse de la mère-patrie. Les Anglais ne se sont pas avisés que les circonstances avaient changé et que c'était une erreur de leur part de suivre aveuglément leur politique traditionnelle. Quand Churchill rencontrera Staline, il faut qu'il s'attende à être dépouillé : « J'ai perdu dix millions d'hommes, lui dira Staline, et c'est Cripps qui en porte la responsabilité. S'il n'avait pas tant parlé, les Allemands n'auraient pas attaqué. »

Il est toujours mauvais dans une négociation que celui qui la conduit ne puisse faire machine arrière, du fait que le pouvoir de décision lui appartient. J'envoie donc toujours quelqu'un à ma place et en donnant pour instructions d'arrêter les pourparlers à la première difficulté, en invoquant la raison qu'on se trouve dans l'obligation d'en référer à moi. Le Duce agit de la même manière.

111

8 août 1942, le soir.

Les Goths en Crimée. — Aménagements à l'Est. — La superstition de l'or.

(Invité, le Reichsarbeitsführer Hierl.)

Ce sont les Goths qui se maintinrent le plus longtemps en Crimée. Ne parle-t-on pas d'un procès qui s'y déroula au XVIII^e siècle, auquel prirent part des gens qui ne parlaient pas d'autre langue que le goth ?

Aucune puissance au monde ne nous chassera de Crimée. Certains de nos groupes d'armées y sont organisés comme d'authentiques coopératives agricoles. Ils se ravitaillent directement et vivent uniquement sur l'espace conquis.

La lutte que nous livrons ici aux partisans est comparable à celle qu'on livrait aux Indiens en Amérique du Nord. C'est la race la plus forte qui triomphera, c'est nous. En tout état de cause, nous avons le devoir de faire triompher l'ordre.

Je suis d'avis que nous ne pourrons pas maintenir longtemps la monnaie qui a actuellement cours dans ce pays. Il faudra la remplacer par une monnaie nouvelle. Dès cet automne, il faudra organiser dans les agglomérations voisines d'une station de chemin de fer des foires analogues à celles que nous avons en Allemagne. A proximité, nous installerons des centres de ramassage pour les céréales. On vendra dans ces foires toute la camelote qui plaît également chez nous. La Saxe trouvera là un débouché inouï pour ses industries, et ce sera une occasion pour l'esprit inventif des Saxons de se manifester. Autrefois déjà, c'est la Saxe qui fournissait nos colonies en verroterie et autres babioles, tandis que la Thuringe fournissait les jouets — tout cela pour le plus grand bien de notre balance extérieure.

Face aux Turcs, les Bulgares sont des alliés sur lesquels nous pouvons compter. Les Finlandais, eux, n'ont qu'un désir, c'est de récupérer la Carélie de l'Est — et aussi que Saint-Petersbourg disparaisse. C'est en effet une fatalité que celui qui est installé à Pétersbourg prétende dominer la Baltique.

De notre point de vue, il est également insupportable qu'il existe une deuxième grande puissance dans la Baltique, car celle-ci peut toujours infester de mines les eaux basses de cette région côtière. Il faut en revenir aux principes de l'Antiquité, Pétersbourg doit être rasée.

Je me suis mis en rage lorsque la Luftwaffe refusa d'anéantir Kiev. Il faudra bien s'y décider un jour — sinon les habitants reviennent avec la prétention de légiférer autour d'eux.

Nous gagnerons complètement les paysans. Pour la première fois au cours de l'histoire, grâce à nous, ils auront des avantages tangibles. Dans l'ensemble, d'ailleurs, il s'agit là d'une population de bonne race. Où donc se sont réfugiés les derniers Goths ? Les langues peuvent disparaître, mais il reste toujours des traces du sang.

Les Américains ont la naïveté de se réjouir quand ils empochent de l'or. Ils n'ont pas encore compris que ce système est dépassé, qu'il ne signifie plus rien.

On peut dire tout ce qu'on voudra contre les stratèges de cafés, mais comparés aux critiques militaires de la presse anglaise, ce sont autant de Moltke !

Je réalise nettement aujourd'hui qu'il n'est pas possible de vivre aux colonies sans whisky.

112

9 août 1942, midi.

Les Anglais n'ont aucun droit en Europe. — Le sens de la grande Allemagne. — Le grenier de l'Est.

(Invités : Ribbentrop, Lammers, Himmler, les gauleiters Bürckel, Simon et Robert Wagner.)

Les Anglais ne sont rien d'autre qu'une bouture de l'arbre ger-

manique. Ils n'ont aucun titre à assumer la sécurité de l'Europe. L'Allemagne est prête à assumer ce rôle. En Europe, il faut légiférer à coups d'ukases. Nous laisserons la question des Balkans en suspens, afin de pouvoir vendre des armes là-bas, durant un certain temps encore.

Si les Hongrois entrent en guerre contre les Roumains, Antonesco, comme je le connais, les battra à plate couture.

Un jour viendra où les Viennois auront raison. Dans les dix mille cafés de Vienne, c'est ainsi que l'on envisage le problème hongrois. La Hongrie est l'une de nos marches, mais ceux de Berlin ne comprennent rien à cette question. C'est nous déjà qui avons libéré les Hongrois des Turcs. L'ordre ne régnera chez les Hongrois que lorsque nous les aurons à nouveau libérés. Pourquoi ne les reprenons-nous pas ? Et les Slovaques ? C'est bien beau qu'ils soient indépendants, mais en fin de compte ils nous appartiennent.

Dans cet ordre d'idées, les Viennois auront le sens de la grande Allemagne beaucoup plus que n'importe quel Allemand. Ils sont animés par le sentiment qu'ils ont une mission à accomplir. On pourrait les exciter encore dans cette voie.

Belgrade n'était qu'un village. C'est le prince Eugène qui a rendu Belgrade célèbre.

Chaque année, nous tirerons dix à douze millions de tonnes de céréales de l'Est. Il faudra édifier sur place des fabriques de pâtes alimentaires. Nous avons tout ce qu'il faut pour cela. Ainsi pourrions-nous apporter l'appoint nécessaire aux régions industrielles de l'Ouest qui ne se suffisent pas au point de vue alimentaire.

Mais nous ne devons pas oublier qu'ici à l'Est aucun indigène ne doit jouer un rôle sur un plan autre que local. Ceux parmi eux qui auront des tendances à s'élever, nous les ferons rentrer dans le rang.

113

9 août 1942, le soir.

Richesses de l'Ukraine. — Cinquante degrés à l'ombre. — L'Etat le plus autarcique du monde. — Le géant Staline.

(Invités : les gauleiters Bürckel, Simon et Robert Wagner.)

Il existe encore ici une réserve d'un million de tonnes de blé sur

la récolte de l'an dernier. Imaginez ce que cela pourra être quand nous aurons tout organisé, quand nous posséderons les sources de pétrole. L'Ukraine fournissait chaque année de treize à quatorze millions de tonnes de céréales. Même si, en tant qu'organisateurs, nous ne valions que la moitié de ce que valent les Russes, cela ferait en tout cas six millions de tonnes que nous tirerions de l'Ukraine !

Une chose dont nous avons omis de tenir compte, c'est que tous les deux ou trois jours un orage éclate ici en cette saison, ce qui interrompt les travaux des champs. Cinquante degrés à l'ombre, puis des averses, puis à nouveau la chaleur. C'est une véritable serre !

Si la boue ne nous avait pas arrêtés en octobre, nous nous fussions laissés entraîner avec la plus grande facilité jusqu'à Moscou. Nous savons aujourd'hui qu'il faut tout interrompre dès que la pluie commence.

Quand la guerre sera terminée, la nation allemande n'aura pas à s'interroger sur la nature du programme qui s'impose à elle pour les cinquante années à venir. Nous serons l'Etat le plus autarcique du monde, même en ce qui concerne le coton. La seule chose qui nous fera défaut, c'est le café. Mais nous mettrons bien la main sur une colonie capable de nous le fournir.

Nous avons du bois en suffisance, nous avons du fer sans restrictions. En fait de manganèse, nous serons le peuple le plus riche du monde. Le pétrole coulera à flots. La puissance de travail des Allemands, utilisée ici, bon Dieu, qu'est-ce que cela donnera !

Aux yeux du paysan, tout se ramène à la terre. La beauté du paysage ? C'est quand la terre sue l'abondance. Quelle joie de travailler dans de telles conditions !

Staline. D'un côté, c'est une brute — et de l'autre un géant. Il est absolument indifférent devant la question sociale. Que ses sujets crèvent, il s'en fout ! Si on lui avait laissé dix années de plus, il eût balayé l'Europe comme autrefois Attila. Sans l'armée allemande, le sort de l'Europe était réglé. Et du fait de l'imbécillité de nos masses, on lui eût même tenu les portes grandes ouvertes.

L'hiver le plus terrible, nous l'avons derrière nous.

Dans cent ans, des millions de paysans allemands auront fait souche ici.

114

11 août 1942, le soir.

Reichsmark et Ostmark. — Paix blanche avec l'Angleterre. — La colonie la plus rentable du monde. — Une fable inventée par quelques Juifs pouilleux et épileptiques.

(Invités : Speer et le général Reinecke.)

Le Reichsmark doit être un étalon monétaire d'une solidité inébranlable.

Ici, à l'Est, il n'existe en réalité qu'une monnaie, les produits du sol. Pour l'usage local, nous créons un Ostmark. Si nous en établissons le cours, par rapport au Reichsmark, selon l'échelle de un à cinq, ceux qui viendront faire du tourisme ici ne recevront néanmoins que cent Ostmarks pour cent Reichsmarks. La différence, c'est l'Etat qui l'empochera. Mais le touriste allemand n'y perdra rien, car ses cent Ostmarks lui donneront ici le même pouvoir d'achat que cent Reichsmarks à l'intérieur du Reich.

Les prix d'ici étant fort décalés par rapport à ceux d'Allemagne, il faut qu'ils le demeurent, afin que le Reich puisse profiter de l'écart. De la sorte nous amortirons les frais de cette guerre. En prélevant ainsi de dix à vingt milliards au moins chaque année, nous serons, dans un délai de dix ans, la seule des nations qui ont participé à cette guerre à n'avoir plus de dettes, ce qui nous permettra de consacrer l'intégralité de nos moyens à la mise en valeur des territoires conquis. Nous ne pourrions en effet obtenir par la force que nos adversaires nous paient des réparations. Je doute, par exemple, que nous obtenions quoi que ce soit des Anglais. Si demain l'Angleterre venait me proposer une paix blanche, je serais probablement consentant. Au fond, nous sommes déjà payés. Les grands profiteurs de cette guerre, ce sera nous. Nous en sortirons gros et gras. Nous ne rendrons rien, et même nous nous approprierons de surcroît tout ce qui nous paraîtra utile. Que les autres protestent, cela m'est d'avance complètement indifférent.

Nous posséderons la colonie la plus rentable du monde : 1° Elle est à notre portée ; 2° sa population est saine ; 3° nous y trouverons tout, sauf le café.

Dans cinq à dix ans d'ici, les possessions coloniales des autres seront complètement dévaluées. La meilleure affaire que nous puissions faire, c'est de conclure la paix.

De tout temps, le rôle du clergé a été de miner le pouvoir impérial. Aussi longtemps que nous supportons ces gens-là, nous n'avons pas le droit de nous en plaindre. Tout peuple a les prêtres qu'il mérite. Pas question de changer cela en ce moment. C'est pourquoi je les ménage. Mais je mettrai un terme définitif à cette lutte historique. Même si cela chagrine quelques-uns des nôtres, je saurai faire sentir aux prêtres la puissance de l'Etat, et au point qu'ils en seront surpris. Pour l'instant, je me borne à les observer — mais s'ils dépassaient les limites que je suis prêt à tolérer, je les liquiderais. C'est un reptile qui relève la tête chaque fois que l'Etat fait preuve de faiblesse et que nous devons donc écraser.

Quel besoin avons-nous d'une fable inventée par les Juifs ? En quoi l'histoire de quelques Juifs pouilleux et épileptiques pourrait-elle nous concerner ?

L'évêque Preysing est un tordu. Les plus charognards sont ceux qui se présentent sous le masque de l'humilité. Dans ce cas, il faut demeurer sur ses gardes, car ce sont les pires. Comparé à eux, un inquisiteur est un brave homme. Avec lui au moins, l'on sait de quoi il s'agit ! Rien n'est plus ignoble que l'hypocrisie. Il faudra en finir un jour.

On voit ici de quelle inutilité sont les prêtres. En face de nous les soldats meurent par millions sans le secours d'un seul de ces menteurs. L'Eglise catholique n'a qu'un seul désir, c'est notre effondrement.

Quand Eckart était à Landsberg, il reçut un jour la visite de l'aumônier de la prison : « Eckart, avez-vous pensé à ce qui se passerait s'il vous arrivait quelque chose, ce qu'à Dieu ne plaise ? — Monsieur, sur ces questions de l'au-delà, j'y ai réfléchi plus que vous. Si l'au-delà auquel vous croyez existe, croyez-moi, je puis vous être là d'un plus grand secours que vous pour moi ! »

Quel débordement d'hypocrisie — et que de flèches empoisonnées derrière tout cela !

115

12 août 1942, midi.

Usages et coutumes en rapport avec le mariage. — Nationalistes allemands en 1921. — L'amiral Schröder. — Rencontre avec des marins à Ostende.

Je n'ai jamais assisté à un mariage qui me donnât le sentiment qu'il s'agit là d'un sacrement. Pourtant le mariage, cette union de deux êtres absolument distincts l'un de l'autre, est un acte sacré. Cela est peut-être moins émouvant pour l'homme que pour la femme, mais c'est quelque chose quand même. Or, que font les assistants ? Ils n'ont d'autre idée en tête que de faire des galipettes au détriment des nouveaux époux !

Il m'est arrivé d'assister à une noce, celle des Thierch. Chacun des invités y est allé d'un petit discours qui voulait être spirituel. A quoi correspond cet usage ?

En ce qui concerne ce bric-à-brac d'usages et de coutumes, nous sommes des enfants comparés aux Anglais. Chez les Anglais toutefois, dans ces gestes traditionnels il y a à la fois des choses ridicules et d'autres qui sont du meilleur goût.

J'ai eu un jour entre les mains un livre d'architecture consacré aux châteaux d'Angleterre. Des pièces immenses.

A Londres, les bâtiments officiels peuvent avoir une signification historique — mais c'est dans les châteaux de la campagne que la grande politique se fait.

C'est environ l'année 1921 que Gansser m'a introduit au Club National de Berlin. Ces braves gens n'avaient pas la moindre idée de la façon de résoudre nos problèmes. L'un d'eux me déclara que Kahr portait tous les espoirs du peuple allemand. C'était curieux de voir combien, à mesure que l'on s'éloignait de la Bavière, Kahr prenait toujours plus de consistance. Et c'est avec une telle nullité que l'on pensait se sortir du pétrin !

C'est le lendemain, au Cercle Militaire de la Pariserplatz, que je fis la connaissance du vieil amiral Schröder. Il fut notre premier partisan. De tous, c'est lui qui me fit la meilleure impression. Quel homme énergique ! Solide comme un buffle. A cette époque-là, mon programme horrifiait la plupart des bourgeois. Le seul fait

pour quelqu'un d'en avoir entendu l'énoncé était considéré comme compromettant. Je rappelle quelques points de ce programme : nettoyage des éléments étrangers, rétablissement du service militaire et reconstitution de l'armée, suppression de la liberté de la presse, suppression des parlements provinciaux. Tout cela faisait scandale. On me rapporta que certains, par la suite, furent amenés à affirmer sous la foi du serment qu'ils n'avaient jamais entendu mes propos. Schröder, lui, a tout de suite marché avec nous. Ignorant les compromis, extraordinairement énergique, c'était un fanatique. Il était dans la Marine l'équivalent de ce que Lützow était dans l'Armée. Hutier aussi était un type très bien, mais légèrement incliné vers le catholicisme. Je ne puis découvrir un homme de la classe de Schröder sans m'efforcer de l'attirer à moi.

Schröder était déjà à la retraite lorsqu'on lui donna l'ordre de mettre sur pied un corps de fusiliers marins. Ce que nous réalisons aujourd'hui n'est que jeu d'enfants comparé à ce qui se faisait à cette époque. Schröder manquait de tout, mais cela ne l'empêcha pas d'aller aussitôt au combat avec sa troupe de fortune. Pour ma part, c'est pendant la bataille de la Somme que je vis pour la première fois les fusiliers marins. Nous avions le sentiment de n'être rien du tout par rapport à eux.

Le moment vint où l'on nous envoya au repos à Ostende. Nous étions dans un état de délabrement lamentable. Aujourd'hui, après cinq cents kilomètres de retraite en Russie, n'importe quelle troupe aurait l'air d'un régiment de la Garde par comparaison. Dans le port d'Ostende, j'eus l'occasion de monter à bord d'un sous-marin. Des hommes formidables, ces marins, tirés à quatre épingles ! Devant ces soldats exemplaires, notre pauvre tenue me faisait honte.

Tourné vers l'amiral Kranke :

De là vient ce complexe d'infériorité que continuent d'éprouver les soldats de l'armée de terre en face de ceux de la Marine. Nous avions taillé dans de vieilles capotes les bandes molletières qui enveloppaient nos jambes. Nous étions accoutrés comme de ridicules danseuses, et nous avions en face de nous des marins dans des uniformes impeccables. En somme, nous fûmes tout heureux de nous en aller et de regagner nos tranchées.

116

12 août 1942.

A propos des corps gras. — La danse et le sentiment artistique. — Le costume bavarois.

En me servant de notre savon de guerre, je puis à loisir me laver les mains, aussi souvent que cela est nécessaire, et sans courir le risque de voir ma peau se crevasser. A cause de mon chien, je suis en effet obligé de me laver très souvent les mains. Je ne le pourrais sans dommage avec notre savon du temps de paix. A quoi cela est-il dû ?

Le procédé qui consiste à extraire la graisse de la houille n'a pas répondu à notre attente. C'est Goering qui préconisa cette méthode. Personnellement, je n'en étais pas partisan. Il ne me paraît pas logique d'utiliser les graisses végétales pour faire du savon et de tirer de la houille les corps gras destinés à l'alimentation.

A l'avenir, il ne faudra munir de fusils que les tireurs d'élite — pour le surplus, des mitrailleuses. Mais alors il faudra que chaque fusil soit muni d'un appareil de visée, afin que chaque coup tiré atteigne son but.

Chez l'homme, la première manifestation du sens artistique s'exprime dans la danse. On ne saurait imaginer de plus belle danse que la valse. La valse réalise une symbiose parfaite entre la musique et le mouvement. Après la valse, je placerais le *Schuhplattler*, cette danse typique de la Haute-Bavière. Grâce à son style austère et digne, jamais elle ne met l'homme qui la danse dans une posture ridicule. Mais les danses de salon de notre époque, quelles singeries grotesques ! Dans un film, l'on voit parfois des couples danser sans musique. C'est l'une des choses les plus risibles qui soient.

Une remarque curieuse. Les professions dans lesquelles l'on devient vieux : acteur et officier. Il n'y a au fond rien d'étonnant à cela. Ce sont deux professions où l'on demeure en contact permanent avec la jeunesse.

Impossible de dire que la vie à l'altitude soit bénéfique pour tout le monde. Je pense à M^{me} Endres, à ma sœur aînée, à Elli (que

nous avons fait venir de l'*Ostera*), même à M^{me} Wolf. En ce qui la concerne, après six semaines de séjour à Obersalzberg, il faut qu'elle aille faire une cure à Nauheim.

Il y a des gens qui font l'ascension du Göll bottés. S'il pleut, ils s'affublent d'un lourd manteau. Tout cela me paraît étrange. En ce qui concerne les bottes, il n'est pas sain d'en porter, elles ne permettent pas à l'air de circuler. Le *Knobelbecher*, c'est tout autre chose. Il n'y a pas de doute que le vêtement le plus sain qui soit, c'est la culotte de peau, les souliers bas, et les chaussettes de laine en deux pièces qui complètent le costume bavarois. Pour moi, ce fut une torture d'enfiler un pantalon. Même par dix degrés de froid, je continuais de me promener en culotte de peau. Quel sentiment de liberté cela donne ! Aussi fut-ce un gros sacrifice pour moi de renoncer à cette tenue. Je l'ai fait pour ne pas choquer les Allemands du Nord. Aujourd'hui encore, les jeunes gens de chez moi portent la culotte de peau durant tout l'hiver. C'est affaire d'habitude. Bientôt, une unité de la SS adoptera cette tenue. Elle sera baptisée *Hochland*.

Nous avons considérablement assoupli la tenue des soldats de la Wehrmacht. Les pionniers, par exemple, travaillent en caleçons de bain. De tels détails donnent à la troupe le sentiment qu'elle est dirigée par des hommes intelligents. Lorsque naît dans l'esprit du sous-ordre l'idée que ses supérieurs manquent de jugement, cela est très mauvais. Aujourd'hui, la troupe et le corps des officiers ne font qu'un.

On voit encore en Russie de très beaux costumes. Il est vraisemblable que les habitants les avaient cachés.

Pour ce qui est de la Baltique, je demeure partisan que nous en fassions une mer intérieure allemande.

117

16 août 1942, midi.

Un sosie du tsar Ferdinand. — Quelques diplomates. — Un être antipathique, le roi Léopold. — Manigances entre les Anglais et les Russes.

Je m'arrange toujours de façon à agir en tout au mieux et de façon à être toujours prêt à affronter le pire.

Draganoff — exactement les traits et les gestes du roi Ferdinand. N'importe qui le confondrait avec lui, à la condition qu'il mange un peu plus (afin d'avoir du ventre) et s'il s'habillait comme lui. Il m'a dit : « Je ne sais ce que je pourrai faire à Madrid, mais je ferai en tout cas tout ce que je puis pour l'Allemagne. »

Rien de plus trompeur que l'histoire. Les Bulgares commencent déjà à se comporter comme s'il fallait leur attribuer l'évolution des événements dans les Balkans. En réalité, Boris, pris entre sa cupidité d'une part et sa peur d'autre part, était si hésitant qu'il a fallu notre constante intervention pour l'inciter à agir. Il a fallu également que Ferdinand leur expliquât que l'heure de la Bulgarie était arrivée. Ces Balkaniques sont des êtres extraordinaires. Il ont un don inouï pour les langues.

Il y avait de drôles de numéros dans le corps diplomatique accrédité à Berlin. Le Hollandais, qui avait une femme jeune et très belle, avait pour principal souci de veiller sur sa colombe. Dès qu'un homme lui adressait la parole, il devenait extrêmement nerveux. Les vues du Roumain, en revanche, étaient très larges dans ce domaine. Il pensait sans doute en ce qui le concerne qu'il convient de fermer les yeux sur de telles bagatelles. Sa femme dormait seize heures par jour et paraissait extraordinairement jeune. Un jour, elle me présentait à une dame d'un certain âge : c'était sa fille. Il y avait aussi une princesse royale d'Égypte, la femme de l'ambassadeur, une fort belle femme vraiment. Elle prenait des leçons de peinture, et elle changeait constamment de professeur.

Si j'ai rencontré une fois dans ma vie un être antipathique, c'est le Belge. Ce Léopold est un fameux coquin, rusé comme un renard. Nous l'avons maintenant sur les bras. A son sujet, nous avons commis en 1940 une fameuse sottise, que je porte au compte de mes erreurs. J'aurais dû le traiter comme un prisonnier de guerre. Sa sœur, il est vrai, est la princesse héritière d'Italie. C'est tragique, car c'est la seule femme sympathique de toute la cour. Une femme pleine de naturel, et moralement maltraitée.

Staline — un anarchiste élevé dans un séminaire. Nos journaux devraient poser cette question : Churchill et Staline ont-ils chanté des psaumes ensemble lors de leur rencontre de Moscou ? Je ne puis m'empêcher d'établir un rapprochement entre le fait que Churchill soit allé là-bas et l'affaire du convoi. Churchill devait s'attendre à quelque chose d'important. Churchill voulait pouvoir se rendre à Moscou et en revenir avec le prestige d'un exploit sen-

sationnel. Je suis persuadé qu'ils avaient un grand coup en vue. Sinon pourquoi eussent-ils mis en mouvement la flotte de la Méditerranée orientale ? S'ils avaient mis la main sur la Crète, c'eût été un coup dur. Pour tenir la côte africaine, la possession de la Crète est indispensable, ils le reconnaissent eux-mêmes. Je pense que ce qui fit avorter leur projet, c'est le fait que les trois porte-avions ont été touchés. Il est en effet impossible de réussir une entreprise de cet ordre sans un fort appui aérien. Je me demande si nous ne devrions pas leur jeter à la figure le fait qu'ils étaient sur le point de débarquer en Crète. Mon instinct me dit que c'est de cela qu'il était question. Je n'en douterai pas si j'avais la certitude qu'ils avaient des troupes à bord. Pour Malte, pas besoin de troupes. Il est possible qu'ils aient eu un cuirassé mis hors de combat, et cela expliquerait leur hésitation.

Nous avons ignoré de la même façon leur projet concernant la Norvège septentrionale. Ce n'est qu'après coup que nous en avons eu connaissance. C'est avant la conquête de la Norvège, au moment de l'affaire de l'*Altmark*, que le vieux Chamberlain a proclamé que j'avais raté le coche.

Les gens superstitieux d'Angleterre ont considéré comme un mauvais présage l'affaire du duc de Windsor. Pour eux, le Roi est le symbole de l'Empire.

118

16 août 1942, le soir.

Quand les Anglais se préparaient à la guerre. — Hommage à l'ouvrier français. — Les budgets de la Wehrmacht. — Les difficultés que j'eus à vaincre. — Obstruction des chefs de la Wehrmacht, obstruction de Schacht, etc. — La résorption du chômage. — La réintroduction du service militaire obligatoire. — L'Allemagne me supportera, moi aussi.

C'est dans quelque château d'Angleterre que Churchill et ses acolytes ont décidé la guerre contre nous quelques années déjà avant 1939. Je tiens ce renseignement de Lady Mitford. Elle et ses sœurs savaient beaucoup de choses du fait de leurs liens de parenté avec des gens très influents. L'une d'elles raconta une fois étourdimement que dans tout Londres il n'y avait pas plus de trois batteries anti-aériennes — sur quoi la sœur qui était présente la regarda, interloquée. Lady Mitford m'a dit une autre fois : « J'ignore si Mosley est l'homme de la situation et s'il pourra empêcher une guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre. »

Dès l'instant où l'Angleterre décidait la conscription, le sort paraissait contre nous. Seulement les partisans de cette guerre n'eurent pas la patience d'attendre. S'ils avaient attendu trois ou quatre ans, ils eussent pu envoyer sur le continent une armée de vingt-cinq à quarante divisions.

L'ouvrier français est incroyablement adroit. Ils disposent là-bas d'un outillage aussi démodé qu'on puisse l'imaginer, et pourtant leurs produits sont de toute première qualité. Ainsi les Français sont en mesure de réparer leurs dégâts dans un délai extrêmement rapide. Chez nous, j'ai l'impression que c'est à la constatation des dégâts que l'on perd le plus de temps.

En ce qui concerne le réarmement, je me suis toujours assigné un programme pour une année à l'avance, pas davantage. L'homme se hausse au niveau des tâches que les circonstances lui imposent. La première année, pour l'exercice 1933-1934, trois milliards furent attribués à la Wehrmacht. L'année suivante, ce fut plus de cinq milliards. Lorsque la guerre éclata, quatre-vingt-douze milliards avaient été dépensés pour l'armée. Jamais auparavant de tels chiffres ne furent atteints dans ce domaine. Avant 1914, les dépenses annuelles pour l'armement représentaient environ un milliard.

Jamais quiconque n'a pu me dire qu'il avait été empêché de réaliser un programme d'intérêt national par défaut de crédits. Jamais le Reichstag n'eut le moindre mot à dire dans ce genre d'affaires. Seule ma volonté a compté.

Dès l'instant que je renonçais à l'étalon or, et pour autant que j'eusse des chômeurs à utiliser, je supprimais tout problème d'ordre financier. J'avais à faire vivre sept millions de chômeurs complets et quatre millions de chômeurs partiels. Cela représentait un budget de cinq milliards. Nous eussions économisé des milliards en devises si l'armée, au lieu d'exiger des matières premières en provenance de l'étranger, s'était contentée tout de suite de nos produits de remplacement. J'ai toujours dit qu'il était indispensable de s'adapter d'emblée aux exigences d'une économie de guerre, mais ce n'est que sous la pression des événements que la Wehrmacht se décida à me suivre dans cette voie. A quels moyens n'a-t-on pas eu recours pour contrecarrer mes instructions ! Lorsque j'ai exigé la construction de bateaux de guerre, l'on a réclamé une quantité de cuivre qui dépassait de quatre-vingts pour cent la production mondiale de toute une année.

Au moment de la première guerre mondiale, nous disposions de

réserves constituées durant trente années d'essor économique. Mais en 1939 nous n'avions rien. Avec quel acharnement j'ai dû lutter, sans trêve ni repos, pour obtenir le minimum de ce que je désirais ! Même avec le brave Fritsch j'ai eu à lutter, par exemple le jour où nous avons rétabli la conscription : « Trente-six divisions seront créées », ai-je dit. A ce propos, personne ne peut invoquer l'excuse que les moyens nécessaires n'eussent pas été accordés.

S'adressant à Jodl :

Quand vous dites que vous avez dû lutter pied à pied, que vous avez dû renoncer à vos exigences dans la proportion de quarante, de soixante et même de quatre-vingts pour cent, c'est à Blomberg que vous devez vous en prendre. Moi, je n'y suis pour rien. J'ai fait accorder à la Wehrmacht plus de moyens qu'elle n'en pouvait utiliser. Combien de fois ai-je protesté en apprenant que telle ou telle commande n'avait pas été passée ! Il ne s'écoulait pas de semaine que des conflits de cet ordre n'éclatassent. On me répondait invariablement : « La Wehrmacht ne veut pas de ceci, la Wehrmacht ne veut pas de cela. » Il y avait là des tas de gens qui agissaient dans mon dos, qui sabotaient systématiquement mon œuvre. Et même, quel mal y eût-il eu à ce que le budget fût dépassé ? La Luftwaffe dépassait chaque année le sien d'environ deux milliards.

Ce n'est que lorsque le chômage fut résorbé qu'une crise aurait pu se produire. Or ce ne fut qu'entre 1937 et 1938. Jusqu'alors les seules difficultés que nous eûmes à surmonter portèrent sur les devises. A ce propos, Schacht m'avait annoncé que nous disposions en tout cas de quinze cent millions d'avoirs à l'étranger. C'est sur cette base que j'ai établi le plan de quatre ans. Je n'ai jamais rencontré de difficultés à ce sujet. D'ailleurs, Goering disposait dans ce domaine des pouvoirs les plus étendus. C'est exactement pareil aujourd'hui, et nous ne connaissons aucune entrave du fait du manque d'argent.

Je n'ai cessé de protester contre le dosage homéopathique des commandes effectuées par la Wehrmacht. Les responsables de l'industrie venaient se plaindre à moi de cette mesquinerie : « Aujourd'hui dix obusiers, demain deux mortiers, et ainsi de suite dans le même style ! » Incompréhensible — quand on songe que la mise en train d'une fabrication demande de quatre à huit mois ! J'ai dû intervenir personnellement pour qu'on entreprit la production en série et sans limite. Sans ces résistances, notre marine pourrait

compter aujourd'hui quatre grosses unités de plus. Nous avions tout, l'acier et les ouvriers. Ma politique économique a toujours eu pour objectif d'obtenir en tout le rendement optimum. Je me suis en revanche insurgé contre certaines pratiques, par exemple le financement des usines devant travailler pour la Wehrmacht. Le plan de quatre ans a rendu ces pratiques impossibles, car le budget de la Wehrmacht devait servir uniquement à des achats de matériel. N'est-ce pas une stupidité de passer une commande de cinq cent mille havresacs et de fournir de surcroît à l'industriel qui reçoit cette commande l'argent nécessaire pour construire sa fabrique ?

Quant à la Marine, jamais elle n'a formulé la moindre exigence. C'est moi qui ai dû les formuler en son nom. Le comble, c'est qu'elle les réduisait. Jamais l'Armée n'a exigé quoi que ce soit. C'est moi qui ai exigé pour elle, ce qui ne l'a pas empêchée en toute occasion d'hésiter et de tergiverser. Cela est allé si loin que, pour réaliser certains projets, j'ai été contraint de lui retirer ses prérogatives. Exemple : le Westwall. Il a fallu de même qu'arrivât la guerre pour que les fortifications d'Heligoland fussent achevées. La Marine avait commencé par déclarer que ces fortifications ne présentaient aucun intérêt. Goering seul était feu et flamme. En ce qui concerne les panzers, ce fut pareil. On déclarait que ceux-ci n'avaient de valeur que pour autant qu'ils fussent légers et rapides. J'ai dû lutter sans relâche pour imposer des panzers lourds.

J'avais ordonné qu'on installât la télédiffusion. Mais le ministère de la Propagande a sabordé ce projet en se fondant sur une déclaration du ministre des P.T.T., lequel prétendait que techniquement ce projet n'était pas au point. Et pourtant le ministère des P.T.T. n'a jamais manqué d'argent !

Je suis allé avant la guerre chez Krupp. Comme il n'était pas possible de mettre l'Armée en branle, j'ai voulu faire quelque chose dans le sens de la motorisation, et j'ai passé une commande en vue d'équiper les unités SS en panzers IV. La guerre était à peine déclarée que l'Armée élevait la prétention que ces panzers lui fussent attribués.

Aussitôt après l'introduction du service militaire obligatoire, en 1936, j'ai exigé que l'on commençât, sans perdre une minute, à fortifier le pays. Rien ne fut fait, sauf des choses insignifiantes. L'Armée se décida quand même à présenter un projet, étalé sur plusieurs années (jusqu'en 1952 !) et qui ne prévoyait la construction que de quelques points d'appui. Cela n'était pas faute de moyens financiers, mais simplement parce que l'Etat-Major le voulait ainsi. Aussi est-ce toujours en utilisant la force que je suis parvenu à mes

fin. A ce point de vue d'ailleurs, rien n'a changé — mais en pleine guerre cela est sans excuse. Il n'y avait pas d'autre devoir pour le Ministre de la guerre que de s'adresser à moi en toute circonstance pour me dire : « Il me manque ceci, il me manque cela, etc. »

Durant toutes ces années, jamais je n'ai eu la moindre discussion avec les gens des Finances. Jamais je n'ai eu à conférer avec Schacht pour savoir de quels moyens nous disposions. Je me bornais à lui dire : « Les crédits que je demande sont indispensables. » Et j'ajoutais : « Le mark a-t-il souffert jusqu'à maintenant ? Le mark ne tient-il pas du fait de l'autorité de l'Etat et grâce à nos principes économiques ? Vous n'êtes pas là pour me prouver que tel projet n'est pas réalisable, mais pour faire en sorte qu'il soit réalisé. » Avec Schacht, c'était de l'opposition systématique. Ses exposés négatifs produisaient sur les auditeurs une telle impression qu'un jour, à l'issue d'une conférence, Stulpnagel s'est écrié : « Oh, pauvre Allemagne ! » Mais à moi, Schacht ne pouvait pas m'en conter. Ces gens des Finances ne se faisaient aucune idée de l'efficacité réelle de nos principes économiques. En ce qui concerne Krosig, je lui ai dit, un jour qu'il venait me présenter des objections : « Cher monsieur von Krosig, vous êtes dans l'erreur. La chose doit être faite. Jamais un Etat n'a fait banqueroute pour des raisons d'ordre économique — mais toujours à la suite de guerres perdues. »

Le plus intelligent de nos financiers était mon camarade du Parti Reinhardt. Il a exactement mesuré ce que nous pouvions tirer de l'impôt. Grâce à lui, nous sommes montés de cinq milliards à vingt-quatre milliards sans que le prix de la vie ait augmenté et sans dévaluation de la monnaie, comme cela se passe ailleurs.

On a attiré mon attention il y a quelques jours sur le fait que toutes les lois que nous présentons sont systématiquement refusées par trois ministres : Schacht, Stanislaus et Neurath. Les autres sont toujours d'accord. Or le comble, c'est qu'en général les lois en question ne concernent pas ces trois-là, qui en fait n'appartiennent pas au Cabinet. La meilleure formule consiste à mettre les problèmes au point avec les ministres intéressés. Nous évitons ainsi les discussions oiseuses. L'un s'exprime au nom de la légalité, un autre au nom de l'orthodoxie financière. Ces choses-là me mettent en rage. J'ai dit un jour à l'un de ces messieurs : « La nation allemande a résisté aux grandes migrations, aux guerres romaines, à l'invasion des Huns, à celle des Tartares et des Mongols. Elle a résisté à la guerre de trente ans, aux guerres de l'époque fédéricienne, à celles de Napoléon. Elle me supportera, moi aussi ! »

119

16 août 1942.

Une invention de juristes. — Sabotage de l'esprit de résistance de la nation.

Le major Engel raconte que sur l'aérodrome de Königsberg un officier de la base avait saisi, à bord d'un avion qui venait de se poser, quelques produits alimentaires. Très énervé, le Führer réagit :

Ce sont là des procédés dont on pourrait penser qu'ils ont été inventés par des ennemis de la patrie afin de mettre nos soldats hors d'eux-mêmes. C'est donc ça le remerciement de la patrie ! Sabotage de l'esprit de résistance de la nation, voilà à quoi cela aboutit. Mais je veux aller au fond de cette affaire. Qu'il s'agisse de la Wehrmacht ou simplement des douaniers cela m'est totalement indifférent, les responsables iront en prison. J'utiliserai les moyens les plus brutaux pour venir à bout de ces procédés écœurants. Que peut-on emporter avec soi en venant de l'Est ? Des œuvres d'art ? Il n'y en a pas ! Ils n'ont que leur mangeaille. Alors, quoi de mieux que cette nourriture soit distribuée dans les familles de nos soldats ! N'est-il pas exact au surplus que le soldat en permission vit beaucoup plus mal dans sa famille qu'au front ?

L'inventeur de cette brimade, c'est sûrement un juriste, probablement le ministre des Finances lui-même. Dommage que Bormann ne soit pas là !

120

20 août 1942, midi.

Petits et grands délits. — Dosage et application des sanctions. — Le moral de la nation et l'activité des juges. — Je ne suis pas un homme brutal par tempérament. — Pas de quartier avec les traîtres. — Un Juif antisémite. — L'homme aux cent sept cadavres. — Législateurs et magistrats. — L'éducation des juges. — L'avocat, serviteur de l'Etat. — Deux poids, deux mesures.

(Invités : le D^r Lammers, le D^r Thierack et le D^r Rothenberg.)

Je viens de lire qu'un homme a été condamné à trois mois de pri-

son pour avoir fait souffrir un animal. Il aurait donné un coup de pied à une poule qui s'était introduite dans son jardin. Eh bien, je ne suis pas d'accord là-dessus. Je trouve qu'il y a plus grande cruauté chez ceux qui vont chasser le lièvre. A mon avis, l'on devrait infliger une condamnation analogue à tout chasseur qui a tiré sur un animal sans le tuer. Le peuple ne doit pas comprendre qu'on fête les uns et qu'on mette les autres en prison. Le chasseur tire le gibier pour apaiser sa soif de meurtre. L'homme qui a donné un coup à une poule s'est borné à réagir contre une violation de domicile, sans nulle intention de tuer. Je sais à quel point cela peut agacer une poule que vous chassez et qui s'obstine à revenir dans votre jardin. Quand j'étais enfant, mes parents possédaient un bout de terrain à Leonding. Une voisine avait la manie d'envoyer ses poules picorer dans notre jardin. Un jour, j'ai chargé une vieille carabine et j'ai tiré dans le tas. J'ai appris depuis que, dans des cas semblables, l'on a le droit de confisquer les bêtes et de ne les rendre que contre dédommagement. Mais toutes ces histoires pour une poule qui va picorer chez le voisin !

Le cas serait tout autre s'il s'agissait d'un homme qui commet habituellement des délits et qui aurait volé une poule. On pourrait prétendre alors que celui-là porte atteinte au moral de la population civile.

Je pense que la Justice devrait toujours tenir compte du mobile qui anime ce genre de délinquants et qu'elle devrait aussi apprécier la gravité du délit en fonction des circonstances. Je connais assez bien la Justice, car j'ai fait durant ma vie mon compte de prison. A Landsberg, le Muphti m'a dit un jour qu'il n'était pas très bien fixé sur le point de savoir si la prison avait pour but de punir les condamnés ou de les régénérer. A quoi je répondis que peu importait l'intention, que pour la victime le résultat était pareil !

Je crois que dans ce domaine il n'existe pas de critère rigoureux. Par exemple, si en temps de paix un jeune homme de dix-huit ans arrache à une femme son sac à main, je ne vois pas là une raison suffisante pour condamner ce jeune homme à mort. Mais aujourd'hui nous sommes en guerre, et nous avons le black out. Dans une forte proportion les femmes sont intégrées dans le circuit de l'Economie, et nous devons donc prendre des mesures très sévères pour les protéger contre le brigandage. Ainsi, à Berlin, les criminels ont obtenu ce résultat que de nombreuses femmes n'osent plus quitter leur travail la nuit venue, par crainte des attentats. Certaines infractions, quand les choses vont si loin, peuvent prendre même un caractère d'épidémie : rapt d'enfants, accidents d'auto, etc. Il est

alors préférable d'intervenir sans retard et avec décision — afin d'éviter des extensions qui seraient regrettables. Eteindre l'étincelle avant que n'éclate la flamme.

Prenons les vols commis dans les caves. Cela est grave tout particulièrement à une époque où nous sommes contraints de faire communiquer entre elles les caves des immeubles mitoyens. Si les voleurs profitent de cette circonstance, il n'y a plus de défense passive possible contre les attaques aériennes. Tolérer cela, ferait le même effet que si l'on autorisait le vol avec effraction. Le front intérieur ne tarderait pas à se liquéfier. Une seule bombe qui touche une rangée de maisons, cela peut signifier deux mille morts. L'homme qui donne sa vie au front pourrait se dire avec amertume que l'Etat qui exige de lui un tel sacrifice ne se donne même pas la peine en contrepartie de protéger la vie des siens. Voilà pourquoi les crimes doivent être jugés du point de vue de l'intérêt général et sans faire de sentiment. L'homme qui donne un coup de pied à une poule, c'est un acte isolé, un simple fait divers, ne comportant aucun risque de contagion. Mais qu'un vaurien pille systématiquement les jardins où de pauvres diables font pousser leurs légumes, c'est là un acte dont la gravité est certaine, et il n'existe pas de moyens trop brutaux pour le réprimer. Il est même indispensable de tuer le mal dans l'œuf.

Les mesures nécessaires doivent être prises, et de façon que personne ne l'ignore, pour réprimer par n'importe quels moyens toute tentative de troubler l'ordre. Il ne faut pas perdre de vue, en prenant ces mesures, que par nécessité l'Etat sous-estime la vie des soldats qui se battent au front et qu'il serait donc scandaleux de surestimer celle des êtres qui appartiennent à la lie de la population. Cela constituerait un très grave danger. Le moral de la nation dépend en effet de l'activité des juges. La guerre, malheureusement, conduit à une sélection à rebours. Les bons éléments meurent en masse, et c'est une surenchère parmi les meilleurs pour choisir les armes les plus meurtrières : les uns l'aviation, les autres les sous-marins. Et dans chaque arme, il y a encore ceux qui se font désigner pour les missions volontaires. Ce sont vraiment les meilleurs qui tombent. Pendant ce temps, à l'intérieur, la Justice choie et dorlote le coquin intégral. Celui qui va en prison éprouve un sentiment de sécurité absolue. Hormis le fait d'être privé de liberté, il sait que rien de grave ne peut lui arriver. Quand cette fatalité se prolonge durant quatre années consécutives (la perte des bons, la préservation des mauvais), cela finit par créer un déséquilibre au sein de la nation. Or cela ne constitue pas une grande punition de vivre

en prison quand, par ailleurs, sur le front du Wolchow par exemple, des soldats croupissent dans la boue, sont livrés sans protection aux intempéries, sont privés de sommeil, et parfois de nourriture.

Ce qu'on peut dire de tout peuple, c'est que dans son ensemble il n'est ni bon ni mauvais. La masse ne possède ni le courage de s'illustrer dans le bien ni la veulerie nécessaire pour briller dans le mal. C'est le poids imprimé par les extrêmes qui fait pencher la balance dans un sens ou dans un autre. Quand le destin pratique des coupes sombres dans les rangs des bons, tandis qu'il préserve les mauvais, il peut se produire alors ce que l'on a vu chez nous en 1918 — que cinq à six cents coquins puissent faire violence à toute une nation.

En ne considérant que le seul exemple de Berlin, je constate que le taux des pertes au front donne une proportion de huit contre un au détriment du Parti. Et malheureusement, dans ces troupes d'élite c'est toujours la tête qui est décapitée : chefs de la SA, kräisleiters, etc. Si en contrepartie de ces pertes je n'extermine pas radicalement la vermine, cela pourrait conduire un jour à une situation grave. Je ne suis certainement pas un homme brutal par tempérament, et en l'occurrence je me comporte en homme guidé uniquement par sa raison. J'ai risqué mille fois ma propre vie, et si je m'en suis toujours tiré jusqu'ici, c'est à ma chance que je le dois. Eh bien, je dis qu'en période de guerre il ne saurait être question de faire du sentiment sur de tels sujets. Nous devons appliquer une règle de fer et ignorer toute exception. Cela peut me chagriner personnellement, et cela peut même conduire à des erreurs que l'on reconnaîtra plus tard, mais il est absolument impossible d'agir autrement.

Au lendemain de l'autre guerre, j'étais animé beaucoup plus que la Justice elle-même par les sentiments humanitaires. C'est affaire de circonstances. Ce qui importe, c'est d'être toujours et en tout logique avec soi-même. Il est inadmissible, en temps de guerre, de faire preuve de faiblesse. Quand il s'agit d'un traître, par exemple, peu m'importe l'importance du dommage qu'il a causé. Il est des crimes qui, sans rémission, mettent celui qui les commet au ban de la communauté. Il doit être absolument exclu, dans le Troisième Reich, qu'un traître puisse s'en tirer avec la vie sauve. C'est bien le moins que l'on doive à ceux des nôtres qui, ayant laissé derrière eux femmes et enfants, se battent au front. Dans cet ordre d'idées, je ne puis qu'être impitoyable. Telle doit être également l'attitude de la Justice. Elle doit être capable au surplus d'interpréter le sentiment populaire. Un braconnier tire un lièvre. On le condamne

à trois ans de prison. Pour ma part, j'aurais pris le bonhomme et l'aurais attribué à un corps franc SS. Je ne suis pas un admirateur des braconniers — puisque je suis végétarien — mais je vois en eux l'élément romantique de la chasse. Au surplus, il ne fait pas de doute que, dans certaines régions, nous n'aurions plus de partisans si nous devions exclure les braconniers du Parti. Cela dit, je reconnais que l'on ne saurait admettre que les forêts, du fait des braconniers, soient dépeuplées. C'est naturellement aux forestiers, non à eux, que va d'abord ma sympathie.

Il est intéressant de constater que le peuple, à commencer par les enfants, réagit très sainement aux mesures qui sont prises en considération de l'intérêt général. Lorsqu'une femme envoie un colis à son mari qui est au front et que ce colis est volé en route, la première réaction à l'égard du voleur est celle-ci : « Ce salaud, il faut le zigouiller ! » La femme s'est privée du nécessaire pour envoyer ce colis. C'est donc là un sentiment élémentaire. Le peuple n'est pas une communauté d'esthètes décadents. Il est remarquable chez ceux-ci, lorsqu'il leur arrive quelque chose, que leurs réactions soient parfois les mêmes que celles du peuple. J'ai connu un comique, Pallenberg, qui représentait le type de l'intellectuel juif. Ayant placé son argent dans une banque juive de Hollande et ayant ainsi perdu cet argent, il devint antisémite !

Au sujet du cas Seefeld, j'avais dit à Gürtner que s'il s'agissait vraiment de trente-six meurtres il était indispensable d'apprendre comment Seefeld les avait commis. Douze seulement, jusqu'alors, étaient établis de façon indiscutable. Gürtner hésitait. Je lui suggérai de faire interroger Seefeld par la Gestapo, ajoutant qu'il ne lui arriverait rien, qu'il risquait tout au plus de se faire administrer une raclée. (Si j'avais reçu en une seule fois tous les coups qui me furent assénés au cours de mon existence, j'en serais mort !) Or le type a fini par avouer cent sept meurtres — que Gürtner eût continué d'ignorer sans la Gestapo. D'après ses aveux, il s'était servi d'un moyen jusqu'alors inusité. Je fais état de cet exemple pour prouver la nécessité d'être parfois très dur.

La Justice n'est pas une fin en soi. Sa fonction est de maintenir l'ordre social — sans quoi il n'y a ni civilisation ni progrès. Tous les moyens qui concourent à cette fin sont justifiés. La Justice n'a ni à être dure ni à être douce. Elle n'a d'autre devoir que de s'adapter aux fins en vue desquelles elle existe.

Le législateur n'a pu cataloguer tous les crimes possibles, il ne peut avoir prévu tous les cas. Quand une telle éventualité se présente, c'est au juge qu'il appartient de suppléer le législateur défail-

lant, car il n'est pas concevable que le législateur ait pu vouloir que le coupable puisse échapper au châtiment. Le juge doit donc agir dans chaque cas de façon que le criminel soit puni, d'une part, et que la société soit protégée, d'autre part. Ou bien le législateur établit un corps de lois prévoyant toutes les possibilités de délits (et cela produit les pires des juges, ceux qui ne prennent jamais aucune responsabilité), ou bien le législateur se borne à leur fournir un cadre (laissant ainsi aux juges un grand pouvoir d'initiative).

La magistrature doit réunir l'élite de la nation. Le juge doit comprendre à demi-mot le législateur et suivre son propre instinct pour compléter par lui-même les indications qui lui sont données. Il est indispensable que le juge connaisse parfaitement les intentions du législateur et les buts que celui-ci poursuit. J'admets qu'en temps de paix l'on puisse dans une certaine mesure se laisser guider par un sentiment humanitaire. Qu'aujourd'hui l'Exécutif intervienne en ce qui concerne l'application de la loi, cela ne porte en aucune façon atteinte aux prérogatives du pouvoir judiciaire, et il ne s'agit pas là de sa part d'une intrusion intolérable. C'est une façon de concilier le désir du législateur et le devoir des juges, l'un et l'autre ne pouvant, nécessairement, que poursuivre un but analogue. Mais ce qu'il faut éliminer, c'est la superstition que le juge a été créé pour dire le droit absolu, le monde dût-il en périr ! Ce serait de la pure folie. Une seule chose compte, assurer l'ordre social.

Pour répondre à ce rôle, la magistrature devrait constituer une véritable élite et être le corps le mieux payé de l'Etat. Toute leur éducation, toute leur formation devraient concourir à inculquer aux juges le courage de prendre toujours leurs responsabilités et non les inciter à se faire couvrir en tout par le législateur. Dira-t-on alors qu'ainsi la Justice devient serve du pouvoir ? Cela n'est pas inévitable, et ce n'est pas là ce que nous désirons. Dans ce sens, le pouvoir lui-même est lié. Nous voulons des magistrats qui aient un sentiment élevé de leur devoir et le goût de la responsabilité. Ce n'est pas cela qui les conduira à commettre des actes honteux. A supposer d'ailleurs que le pouvoir désirât s'engager dans cette voie, il n'appartiendrait pas à la Justice de l'en empêcher. Ni la justice romaine, ni celle du Moyen âge, ni même la justice moderne n'ont eu à l'égard du Pouvoir une telle indépendance. Lorsqu'un Etat n'est pas fondé sur la sélection des meilleurs, la Justice ne saurait améliorer l'œuvre du législateur. Mais lorsqu'elle a affaire à un bon législateur, il devient loisible à la Justice d'étayer l'œuvre de celui-ci et de contribuer ainsi à renforcer la communauté nationale.

La tâche du juge est donc immense. Je voudrais qu'il eût le même amour des responsabilités que le législateur. Entre eux, la solidarité devrait être complète en vue de protéger l'ordre social contre les éléments destructeurs. Quand cet esprit de collaboration existe, le législateur n'éprouve pas constamment le besoin de faire de nouvelles lois. Il ne devrait pas être obligé d'envisager des pénalités strictement délimitées. Il devrait pouvoir laisser au juge une grande liberté d'appréciation en ce qui concerne l'application de la peine, au lieu de l'automatisme qui existe, en vertu duquel la Justice juge de façon uniforme et sans nuances. Quand les juges condamnent à mort et m'incitent par ailleurs à user de mon droit de grâce, ils me mettent dans un grand embarras. C'est là, à mon avis, une inconséquence du législateur. Si la loi était plus souple, le juge pourrait, dans les cas douteux, en référer au ministre de la Justice avant de prononcer sa condamnation. Car la Justice doit tenir compte de la raison d'Etat et collaborer intimement avec ceux qui l'incarnent.

L'enseignement donné dans les écoles de droit devrait être complètement modifié. D'autre part, je considère comme indispensable et urgent qu'un juge ne soit mis en situation de prendre des responsabilités qu'après avoir acquis une certaine expérience de la vie. Par exemple, il devrait être exclu qu'on pût devenir juge sans avoir exercé auparavant une activité dans l'administration du Parti. Comment peut-on être juge si l'on n'a pas une connaissance approfondie des questions à propos desquelles l'on est appelé à trancher ? Actuellement, le juge manque de cette expérience, et il n'a pas non plus les vues générales qui lui sont nécessaires. Une autre condition essentielle, c'est que le juge ait des conditions de vie suffisamment larges sur le plan matériel, car cela contribuera à ouvrir son horizon. Ayant été mêlé à un procès concernant des affaires d'automobiles, j'ai connu un juge qui croyait que le compteur de vitesse fonctionnait au gaz. De l'automobile il ne connaissait que ces deux particularités : qu'on y verse de l'essence et de l'eau par deux orifices ad hoc ! Comment un tel homme peut-il apprécier un différend de cette nature ? S'il a recours à un expert, celui-ci peut être une crapule, animé par le seul souci de compliquer son expertise — pour allonger sa facture.

Ce qui me paraîtrait souhaitable, c'est que beaucoup de petites causes soient liquidées par des juges honoraires, lesquels plus que des juges de métier se trouvent mêlés à la vie de la nation. Dans cet ordre d'idées, un grand nombre de petites affaires, aujourd'hui, sont liquidées directement par le Parti. Il ne doit pas être difficile

de trouver des hommes doués de la sagesse nécessaire pour aplanir de petits conflits.

Pour ce qui est de l'avocat, il n'y a pas de doute que celui-ci doit devenir un représentant de l'Etat, au même titre que le juge. Je suis persuadé que le juge examine les faits qui lui sont soumis au plus près de sa conscience. Pourquoi l'avocat n'agirait-il pas de même en conseillant un prévenu sur la façon de présenter sa défense ? J'ai rassemblé beaucoup d'expériences dans ce domaine. Lorsque deux individus sont en conflit, seul l'un d'eux peut avoir raison. Ce qui décide, c'est le choix de l'avocat et le montant du préjudice prétendument subi. Quand j'eus mon premier procès, j'avais l'idée que les avocats étaient gens d'honneur. Aussi, lorsque le mien me dit que j'avais subi un dommage très important, lui répondis-je, dans mon inexpérience : « Oui, si telle est votre opinion. » Ce n'est qu'un peu plus tard, en recevant sa note d'honoraires, que je mesurai les conséquences de cet acquiescement. N'était-ce pas un acte malhonnête de sa part ? Je connais le cas de petits paysans qui furent de la sorte exploités par des avocats, exprimés par eux comme des citrons. Or de tels hommes sont pratiquement sans défense. Les avocats les exploitent jusqu'à leur dernier sou — et à ce moment-là le procès est terminé ! Ces laideurs doivent disparaître, et il faut qu'à l'avenir, comme le juge, l'avocat soit au service de l'Etat — comme le médecin aussi. Qu'est-ce qui importe, en fin de compte, dans un procès ? C'est d'établir où se trouve la vérité.

J'eus un jour un avocat qui manquait totalement de courage. Au bout de quarante-huit heures, je me faisais l'effet d'être moi-même l'accusé, non le plaignant ! Le pire, ce sont les tribunaux avec jury. Autrefois, l'on considérait que c'était l'idéal. Pour ma part, je puis dire que jusqu'en 1918 j'ai considéré les juristes comme des êtres appartenant à une caste privilégiée. J'avais d'ailleurs une considération analogue pour tous les fonctionnaires. Je me souvenais que mon père était un homme d'honneur. Un président de tribunal, un *Justizrat*, qu'est-ce que cela ne représentait pas à mes yeux ? Je ne me rendais pas du tout compte que le *Justizrat* était un avocat comme les autres, et qui défendait des coquins. J'ai figuré comme témoin dans un procès contre un soldat mutiné, un salaud nommé Sauper. Le *Justizrat* se leva et me posa quelques questions auxquelles, moi pauvre idiot, je répondis. « Vous revenez du front, me dit-il, vous avez l'insigne des blessés et la croix de guerre de première classe. Quelle était votre opinion sur un déserteur ? — Je le méprisais profondément. » Le *Justizrat* se leva et déclara d'un air

indigné : « Je récuse ce témoin partial. » J'en fus sidéré. Quant au mutin, il fut acquitté. Un officier qui était dans l'assistance vint vers moi, me serra la main. Il était écœuré. « Allons-nous en ! » me dit-il.

Je suis connu pour rouler toujours très lentement lorsque je traverse une agglomération. Or un jour mon chauffeur reçut un avis de contravention pour avoir passé trop vite dans un village des environs de Nuremberg. Je me présentai à l'audience. Petit dialogue avec le juge : « Monsieur Hitler, pourquoi avez-vous fait opposition ? — Parce qu'il n'est pas exact que nous roulions à plus de trente à l'heure. — Mais nous avons toujours condamné ici pour excès de vitesse, et je ne vais pas créer un précédent en votre faveur ! » J'avais avec moi l'avocat de la compagnie d'assurances à laquelle nous versions chaque année des sommes considérables. Pour lui être agréable, j'étais allé le prendre à son domicile avec ma propre voiture. Le tribunal ramena l'amende de trente à dix marks. Mais quelques semaines plus tard, je recevais de l'avocat une note d'honoraires de plus de quatre cents marks.

Le même juriste, à mon avis, devrait pouvoir être utilisé alternativement comme avocat et comme juge. Un serviteur de l'Etat peut remplir ces deux rôles. Il lui sera loisible, prenant la défense d'un coquin absolu, de trouver à celui-ci des circonstances atténuantes, mais non de le présenter comme un ange de douceur.

Dans ce domaine, de grandes réformes sont à faire. On ne les accomplira pas d'un seul coup. Mais tout cela doit être entrepris, concurremment avec la formation des nouvelles générations de juristes.

121

20 août 1942, le soir.

Une armée ne doit pas être mécanisée à outrance. — Dieu est toujours dans le camp du plus fort. — Cas exceptionnel de Frédéric le Grand. — La civilisation américaine. — Bismarck et Guillaume II. — Ignominie du Kaiser. — Insignifiance des potentats allemands. — Mussolini pilote d'avion.

Il y a toujours des hommes pour penser qu'une mécanisation à outrance de la guerre est chose souhaitable. Ainsi la guerre ne serait conduite que par un petit nombre d'hommes, mais tous supérieurement formés. Ces belles conceptions se heurtent à la réalité. Et si

elles se révèlent vaines, c'est parce qu'une guerre ne saurait être conduite à l'aide d'une seule arme. Les chances de succès, en effet, naissent de la collaboration des différentes armes. Même dans l'antiquité, la guerre n'était pas conduite à l'aide d'une seule arme.

Le dicton selon lequel le bon Dieu se trouve toujours du côté du plus fort bataillon signifie quelque chose. Sans le nombre, l'on n'aboutit à rien. Tout ce que l'on peut raconter à ce propos n'est qu'une tentative de camoufler la faiblesse en vertu. S'il en était autrement, il est certain que les petits peuples n'eussent pas fini régulièrement par se faire dominer. Si la Russie avait massé toutes ses forces contre la Finlande, inévitablement celle-ci eût été écrasée. C'est parce qu'elle était dans l'expectative en ce qui concerne la guerre à l'Ouest que la Russie a renoncé provisoirement à la Finlande. D'ailleurs, pour elle, l'essentiel était d'avoir mis le grappin sur les Etats baltes.

L'histoire n'offre aucun exemple de peuple à faible population dominant un peuple plus puissant. Quant au cas de Frédéric le Grand, celui-ci eut toujours la chance de triompher par la ruse d'adversaires numériquement plus forts que lui. (Quelle panique pour l'humanité si tout à coup surgissait la nouvelle qu'en Amérique un vaisseau interplanétaire vient de se poser ! La guerre serait terminée.)

La civilisation américaine est une civilisation purement mécanique. S'il n'y avait pas cela, l'Amérique se liquéfierait encore plus vite que l'Inde. En somme, en Amérique, l'Européen est redevenu un nomade. Il est regrettable que le film *L'Empereur d'Amérique* n'ait pas de conclusion morale. Trenker est l'auteur de deux films merveilleux dans leur genre : *Montagnes en feu* et *Le Rebelle*. Ses autres films, financés par l'Action catholique, sont tous suspects.

On m'a demandé si le film sur Bismarck pouvait sortir. Je ne connais rien de plus sévère sur le kaiser que ce qu'on peut lire dans le tome III des Mémoires de Bismarck. J'ai été bouleversé en lisant ces textes. Mais ce qui est anéantissant pour lui, ce sont ses propres discours. Je pense à l'œuvre immense de Bismarck : il fit du Kaiser l'idole du peuple allemand. Si seulement, en la personne de Guillaume II, l'Allemagne avait eu un souverain doué de plus de tact et qui eût à un plus haut degré l'amour et le sens des responsabilités ! Par ses discours stupides, stupides autant qu'inconsidérés, Guillaume II n'a cessé d'indisposer contre lui les princes allemands, mais sans tirer les conséquences de cette attitude. Cela était simplement ridicule de sa part de parler d'eux comme s'il s'agissait de simples vassaux. C'est comme si moi je parlais de cette façon de

Horthy et de Tiszo. Cet idiot, par-dessus le marché, s'adressait comme « Maître de l'Atlantique » à celui qu'il appelait le « Maître du Pacifique ». Il ne me viendrait pas à l'esprit de me faire appeler le « Maître de l'Europe » ! Tout cela, c'est de la démence.

Si Guillaume II avait été un véritable chef, s'il avait eu les qualités de son grand-père, il se fût attaché Bismarck et il eût été aimé de la nation entière. Et de la sorte la social-démocratie n'eût pu prendre dans le Reich l'importance qu'elle y prit. Il est certain que le départ de Bismarck a ébranlé la nation. Et qu'est-ce que cette façon de le traiter, comme si ce n'était pas lui, Bismarck, qui avait forgé le Reich ! Congédier cet homme comme s'est permis de le faire ce freluquet ! Le soir même du renvoi de son ministre, le Kaiser donnait un bal. C'est là que son ascendance juive — dans ce cynisme et ce défaut de tact — s'est manifestée. Une grande gueule, et pourtant lâche devant l'action ! Traîneur de sabre qui n'a jamais dégainé, et pourtant les occasions ne lui ont pas manqué d'asséner des coups ! De surcroît vaniteux et bête comme le plus vaniteux des paons.

Quand je pense à tous ces potentats allemands, je les trouve tous plus insignifiants les uns que les autres. Une seule exception, le tsar de Bulgarie : une intelligence infinie, beaucoup de tact, un esprit de décision incomparable. Si nous avions eu un homme comme Ferdinand à la tête du Reich, jamais la guerre mondiale n'aurait eu lieu.

Jamais je ne ferai à quiconque cadeau d'un avion. Un avion est un avion, et je déteste les gens qui tout à coup se donnent des airs de sportifs. Un être normal ne monte pas de but en blanc sur les planches pour faire un numéro de chant. Je n'apprécie pas ce genre de prouesses. Alors, pourquoi le Duce se ridiculise-t-il ? Car il ne sait pas piloter.

Quand l'on me demande pourquoi je ne pratique aucun sport, ma réponse est que j'y ferais piètre figure et que je n'ai pas le désir de me rendre ridicule. Quant à l'automobile, Adolphe Müller venait de m'apprendre à conduire lorsqu'à la suite d'un faux pas en politique je dus aller en prison. Libéré sous condition, je savais que le gouvernement bavarois sauterait sur la première occasion de me remettre à l'ombre, et je ne pouvais donc m'offrir le luxe du moindre accroc. Je ne me vois d'ailleurs pas tenant pendant douze heures le volant et faisant ensuite un discours. Pas de dilettantisme.

Il me suffit de regarder autour de moi. A tout instant j'en vois

un qui traîne la jambe. Par exemple, Furtwängler. Un jour cette idée lumineuse lui vient qu'il doit faire du ski. L'homme qui comme chef d'orchestre fascine des centaines de milliers de femmes veut plaire aussi en chaussant des skis. Est-ce qu'il me vient à l'idée, à moi, de prendre la tête d'un orchestre ? Une descente en slalom, et voilà Furtwängler les quatre fers en l'air ! Les hommes qui brillent dans une spécialité doivent se garder d'être ridicules ailleurs. Ils ne doivent pas oublier en effet qu'ils sont toujours pour autrui un point de mire.

On suggéra un jour l'idée à Bismarck d'aller se baigner. Il répondit : « Je crois que je suis capable de nager, mais si j'allais me baigner l'on attendrait de moi des performances dont je suis incapable. »

Le Duce ne devrait pas piloter. Cela m'inquiète de savoir qu'il prend ce risque. Au lieu du manche à balai, qu'il se contente de tenir fermement dans ses mains les rênes de l'Etat. Quand je pense au nombre d'hommes que nous avons perdus de cette façon ! Si n'importe qui pouvait s'improviser pilote, les pilotes de métier seraient les derniers des imbéciles.

Le Führer demande à von Below si Kesselring pilote. Below répond : « Oui, il pilote un Storch, mais pas un gros avion. » Hitler conclut :

Le mieux qu'il puisse faire, c'est de se faire piloter par ses pilotes.

122

21 août 1942, midi.

Le style du *Völkischer Beobachter*. — Les barons balles. — Les maniaques de la généalogie. — Princesses et palefreniers. — Le mariage à la campagne. — Les jeunes filles du service du travail. — Esprit tolérant des Bavarois.

(Invité, le général Gercke.)

La preuve est faite qu'une certaine forme de journalisme est nécessaire. C'est en 1932, au cours d'une campagne électorale, que le *Völkischer Beobachter* a trouvé son style. Rosenberg craignait une chute verticale. A l'époque, je suis persuadé qu'il désespérait

déjà des hommes. Aussi bien son mépris de l'humanité n'a-t-il fait que s'aggraver en constatant que malgré l'abaissement de son niveau intellectuel le journal progressait, que son tirage augmentait. Au début, le titre du journal aurait dû être *Münchener Beobachter* (édition balte) car son niveau était si élevé que même moi j'avais de la peine à suivre. Je n'ai pas connu une seule femme qui en fit sa lecture. Or Rosenberg prétendait lui donner un caractère encore plus sévère. A la place occupée aujourd'hui par l'éditorial, c'étaient des philosophes qui avaient la parole sur des questions touchant principalement l'Asie centrale et l'Extrême-Orient. Rosenberg eût voulu que le journal fût rédigé par une élite toujours plus restreinte.

Lors de l'incendie du Reichstag, je me rendis durant la nuit à la rédaction du *Völkischer Beobachter*. Je dus attendre durant près d'une demi-heure qu'on se décidât à m'ouvrir la porte. Il n'y avait là que quelques typographes. Arriva enfin un rédacteur à moitié endormi et qui ne savait que répéter : « Mais il n'y a personne à cette heure-ci, il faut revenir pendant les heures de service... — Etes-vous fou ? lui dis-je. Un événement d'une portée incalculable vient de se produire. » Je travaillai jusqu'à l'aube avec Goebbels pour faire le journal.

J'ai eu souvent des difficultés avec les Baltes. Il y a chez eux quelque chose de négatif et en même temps un air de supériorité que je ne connais qu'à eux. Ils croient vraiment tout savoir. Quelle suffisance !

Je fus rassuré, en retrouvant, au cours de l'année 1941, dans les listes d'Allemands des Pays baltes, tous nos amis de 1920. Un côté sympathique de leur nature, c'est un merveilleux esprit de solidarité. Comme ils dirigent depuis des siècles des peuples inférieurs, ils ont tendance à se comporter comme si l'humanité entière était composée de Lettons. Ils forment une minorité, ils se connaissent tous entre eux. Quant à moi, je n'ai pas la moindre idée de l'histoire des familles, des tenants et des aboutissants de chacun. C'est un domaine qui m'est absolument fermé. Autrefois, j'ignorais même que j'eusse de la parenté. C'est en devenant Chancelier que j'ai fait cette découverte. De ce point de vue-là, je suis un être totalement dépourvu d'attaches. Je n'appartiens qu'à mon peuple. Les Baltes, eux, n'existent qu'en fonction de la parenté. Ils trouvent tout naturel de jauger l'intelligence des gens avec lesquels ils sont en rapport selon qu'il s'agit soit du cousin du comte Untel, soit d'un neveu de la princesse Unetelle. Moi, il faut que je me creuse la tête pour situer un neveu ou une nièce. Cela me paraît aussi inin-

téressant que dépourvu de signification. Un camarade du Parti voulut un jour me faire l'exposé, tout au long, des découvertes qu'il avait faites en ce qui concerne la généalogie de sa famille. Je l'arrêtai aussitôt : « Pfeffer, lui dis-je, cela ne m'intéresse pas. Tout cela est affaire de hasard. Dans certaines familles les archives ont été conservées, dans les autres pas, ce qui n'empêche nullement que chacun ait des ancêtres ! » Pfeffer demeura interloqué par tant d'incompréhension. Et quand je pense qu'il y a des gens qui consacrent les quatre cinquièmes de leur temps à ce genre de recherches ! J'ai une préférence pour ceux qui consacrent leur temps à préparer l'avenir de leurs descendants. Le grand souci de Pfeffer était de prouver que sa femme, à tout le moins, descendait de Charlemagne. Je lui dis : « Au mieux, il ne peut s'agir que d'un faux pas ! Si c'est avec Napoléon, c'est glorieux. Si c'est avec d'autres, ça l'est un peu moins. » En somme, il y a des cas où l'on doit être reconnaissant à une femme de s'être mal conduite ! Souvent c'est de cette façon que fut assurée la descendance de certaines familles. Elles s'abstenaient évidemment d'en tirer orgueil, car ce n'est pas pour ranimer le sang d'une famille dégénérée qu'elles choisissaient leurs partenaires, mais pour des raisons plus palpables. Que fussent devenues nos familles princières sans le secours de quelques obscurs palefreniers ?

Un détail étrange, que je tiens de Sauckel. Les filles qui viennent de l'Est subissent toutes un examen médical. Il est établi que vingt-cinq pour cent d'entre elles sont vierges. L'on n'en trouverait pas autant en Haute-Bavière. Contrairement au préjugé qui a cours, il est faux de penser que les vierges soient particulièrement recherchées. La réflexion qui s'impose à chacun, c'est que ces épargnées ne valent pas grand'chose. Pour ce qui est des vierges chrétiennes, je m'abstiendrai de répéter ici ce qui se dit à leur sujet. Lors des mariages religieux, au moment où le prêtre fait entrer une vierge dans la sainte union du mariage, on voit toujours dans l'assistance quelques farauds qui se poussent du coude — et c'est probablement qu'ils connaissent la mariée sous toutes ses coutures ! Il n'y a pas grand'mal à cela, et la coutume campagnarde de l'essai s'explique. Les domaines ruraux sont si pauvres qu'il ne saurait être question que l'on s'y offrit des domestiques. La fécondité de la femme que l'on choisit est essentielle, et il est donc tout naturel que les hommes veuillent s'en assurer au préalable. L'on ne commence à être mal vu à ce propos que si les essais se poursuivent trop longtemps. D'une façon générale, il faut bien convenir que

rien n'est plus primitif que l'amour. Le malheur, c'est que le résultat de ces pratiques n'est pas fameux. C'est dans les petites villes que l'on trouve le meilleur sang, et c'est parce que les gens y vivent plus sainement qu'ailleurs. A la campagne, l'on se tue de travail, l'on a une mauvaise hygiène alimentaire, et même une mauvaise hygiène tout court. Il y a tout de même une vague d'air frais qui souffle sur la campagne. C'est quand les filles du Service du travail, en légère tenue sportive, viennent dans les fermes. Tout cela au grand scandale des mômières. Autrefois, les filles de la campagne, surtout quand elles avaient du bien, portaient, l'un par-dessus l'autre, pour le moins six jupons. Plus il y en avait, plus il y avait de foin dans les bottes ! La transformation est extraordinaire. Une vague de santé a déferlé sur le peuple.

A ce point de vue, Munich est une ville particulièrement tolérante. Cela m'a surpris quand j'arrivai de Vienne. Je voyais par exemple des officiers en culotte courte participant à une course d'estafettes à travers la ville. Jamais l'on n'eût vu cela à Vienne. Par ailleurs, je n'ai jamais entendu non plus que l'on fit reproche à un prêtre d'avoir une liaison avec sa servante. Au contraire, l'on trouvait cela rassurant. « Monsieur le Chapelain est jeune, entendait-on dire. Il ne peut suer ça par le cerveau ! » Aussi bien n'aimé-je pas qu'on se serve de cet argument contre les prêtres dans les luttes politiques. Le peuple, qui est plein de compréhension, ne voit aucun mal à ces pratiques. Au contraire.

123

21 août 1942, le soir.

Nécessité de l'esprit de décision. — Les dialectes et les Hochdeutsch. — L'allemand officiel remplace le latin. — Nos sténo-daotyllographes.

Lorsqu'on entreprend une opération militaire en se disant : « Prudence, cela peut échouer ! » — alors cela ne peut qu'échouer. Quand on veut forcer la décision, il faut être déterminé à aller de l'avant quoi qu'il arrive. J'imagine qu'au moment de l'invasion de la Crète nous eussions dit : « Essayons donc, nous verrons bien ce que cela donne... » Il n'est pas difficile de deviner ce qui serait arrivé.

Un de mes compatriotes, Stelzhamer, a écrit de merveilleuses poésies, malheureusement en dialecte. Il eût été le pendant dans la

littérature de ce que fut Bruckner dans la musique. Si son contemporain Adalbert Stifter avait écrit en dialecte, lui aussi, il n'eût pas eu plus de dix mille lecteurs. Quelle perte c'eût été !

Dans le même ordre d'idées, cela est pareil pour le comique si celui-ci n'est comique que dans son dialecte. Il limite ainsi son audience. C'est le cas de Valentin, par exemple, qui n'est réellement compris que par les gens de la Haute-Bavière. Déjà le reste de la Bavière lui échappe. Il n'est donc pas question pour lui de se présenter à Berlin. S'il s'était mis au *Hochdeutsch*, il eût été célèbre bien avant l'apparition des grands comiques américains. Chez nous aussi, le temps travaille contre les particularismes.

Il y a plus grave. Je prends le cas d'un étranger qui sacrifie deux ou trois années de sa vie à apprendre l'allemand. Il arrive à Munich, et il n'entend pas un mot de ce qu'on lui dit. Si son interlocuteur s'en aperçoit et qu'il s'agisse d'un pur Munichois, n'allez pas croire qu'il va faire l'effort de parler le bon allemand. Au contraire, et dans l'idée qu'il s'adresse peut-être à un Prussien, il s'entêtera dans cette voie — au point que son vis-à-vis en sera définitivement désarçonné.

D'une part, je m'efforce de faire parler l'allemand aux Danois, aux Suédois et aux Norvégiens. D'autre part, notre radio donne des émissions en dialecte. Je supprime l'écriture dite gothique parce qu'elle constitue un handicap pour notre langue — et certains parmi nous s'obstinent à parler le dialecte. Tout cela est contradictoire.

Je me rappelle que j'avais au front un camarade originaire de l'Allgäu. Les premiers jours de notre rencontre, j'eusse conversé aussi utilement avec un Chinois. Tout cela est très joli. Fritz Reuter, c'est magnifique, mais seule une petite minorité peut le lire. Où en serions-nous si Hoffmann von Fallersleben avait écrit en dialecte le chant national allemand ? Il est permis à chacun d'aimer très fort sa petite patrie, mais cela ne suffit pas. Il faut savoir sauter hors de son ombre.

N'avez-vous pas honte quand vous entendez un Tchèque cultivé qui parle l'allemand mieux qu'un Allemand ?

Pour gouverner le Reich, il a été nécessaire de faire violence à de nombreux dialectes et d'instituer une langue allemande officielle. Auparavant la langue officielle était le latin. Ce serait sans doute encore le cas si cette décision brutale n'avait été prise. Or cela n'est tout de même pas pareil d'entendre la messe en latin et de recevoir sa feuille d'impôt rédigée en latin. La formule « Nous réussirons bien à te faire entrer l'allemand dans la caboche » date

de cette époque héroïque. C'était l'époque où les Hasbourg se comportaient comme des empereurs allemands.

Durant des heures, je me suis efforcé de faire comprendre à Krosig qu'une sténographie de Lammers n'est pas une simple sténographie, mais une secrétaire. Il ne voulait pas admettre qu'elle appartînt à la classe des fonctionnaires. Et pourtant les choses les plus secrètes passent par les mains de ces filles. C'est pareil dans la Wehrmacht. Or ce sont les employés les plus mal payés. Pour déterminer les appointements, j'estime que l'importance des fonctions occupées devrait être déterminante. La meilleure des secrétaires suffit à peine à la tâche immense qu'on attend d'elle. On lui demande la célérité, on lui demande aussi d'être muette comme une tombe. Et l'on donne de quatre-vingts à cent marks par mois à des filles comme ça !

Cela me met en rage de penser au greffier de juge d'instruction qui travaille, ayant à côté de lui le papier gras dans lequel son morceau de fromage est enveloppé. La lenteur de ces scribes ! Le seul moment où ils accélèrent un peu l'allure, c'est lorsqu'il s'agit de raturer ou de biffer.

Quand je dictais un texte à M^{lle} Gerbeck, je savais qu'elle ne comprenait pas un mot de ce qu'elle notait. Avec M^{lle} Stahl, qui travaillait autrefois au ministère de la Propagande, cela était tout différent. Lorsque l'on commettait une erreur en dictant, aussitôt elle s'interrompait, attendant sans rien dire que l'on rectifiât.

124

22 août 1942, le soir.

Bluff des Hongrois. — L'Inde a éduqué les Anglais. — La politique anglaise aux Indes. — Méthodes de colonisation. — Le travail d'artisan. — Respect des coutumes locales. — Budapest.

Les Hongrois ne furent jamais que des bluffeurs. Sur le chapitre de la guerre, ils sont comme les Anglais et comme les Polonais. Pour eux, c'est une affaire qui concerne le gouvernement, et ils y vont comme à l'abattoir. Tous portaient l'épée, mais ce n'était pas une noblesse d'épée. Pas la moindre trace de sérieux dans tout cela.

Dans un livre consacré à l'Inde, j'ai lu que c'est l'Inde qui a

éduqué les Anglais en leur donnant le sentiment de leur supériorité. Cela commence dans la rue déjà. Celui qui accorde ne serait-ce qu'une seconde de compassion à un mendiant est littéralement mis en pièces par la corporation. Celui qui laisse transparaître un atome de sentiment humain est perdu. De là vient leur mépris écrasant pour tout ce qui n'est pas anglais. De là cet Anglais typique, grand et dégingandé, qui marche droit devant lui et comme s'il ne voyait rien. Si les Anglais sont chassés de l'Inde, cela aura des répercussions d'allure catastrophique. Ce sont les Soviétiques qui finiraient par en profiter. Quelle que soit la misère dans laquelle vivent actuellement les habitants de l'Inde, cela n'ira sûrement pas mieux pour eux quand les Anglais seront partis.

L'opium et l'alcool rapportent annuellement aux Anglais vingt-deux millions et demi de livres sterling. Celui qui proteste contre ce commerce est considéré comme un ennemi de l'État et aussitôt mis à l'ombre. Nous autres Allemands, nous fumerons encore tous la pipe alors que nous aurons guéri les peuples coloniaux des méfaits de la nicotine !

L'Anglais n'a aucun intérêt à ce que l'Inde soit surpeuplée. Cela ne peut en rien servir ses intérêts. Au contraire, son intérêt est que la population ne soit pas trop dense. Si nous devons occuper l'Inde, le premier soin de nos administrations serait d'y envoyer des commissions d'étude chargées d'examiner la situation sous toutes ses faces. Nos universités, soucieuses du bien des indigènes, ne tarderaient pas à ouvrir là-bas de nombreuses succursales. Nous prouverions, bien entendu, que les Indiens ont une civilisation beaucoup plus ancienne que la nôtre.

Les Européens, une fois vaccinés, sont à l'abri de toute contamination. En ce qui concerne les indigènes, le propriétaire de plantations n'a évidemment pas intérêt à ce qu'une épidémie éclate parmi ses ouvriers — mais il vaut sans doute mieux gagner moins et ne pas bouleverser l'ordre naturel.

Je viens de lire quelques livres dont on devrait imposer la lecture à tout Allemand qui part pour l'étranger. Il faudrait commencer par le livre d'Alsдорff, et le donner à tous nos diplomates. Il en ressort que ce ne sont pas les Anglais qui ont enseigné le mal aux Indiens. Lorsque les premiers blancs débarquèrent aux Indes, ils trouvèrent des villes dont les murs d'enceinte étaient construits avec des crânes humains. De même, ce n'est pas Cortez qui enseigna la cruauté aux Mexicains. Elle existait déjà chez eux à l'état endémique. Les Mexicains pratiquaient les sacrifices humains, et il leur arrivait de sacrifier jusqu'à vingt mille hommes à la fois, en leur

arrachant le cœur. Par comparaison, les atrocités reprochées à Cortez sont l'image de la modération. Il est tout à fait inutile, en tout cas, de vouloir faire des races indigènes des races plus saines que les nôtres. Tout cela est au détriment des blancs. Je connais des gens qui s'indignent parce que l'on n'offre aux indigènes que des cotonnades à bon marché. Alors quoi ! Est-ce qu'il faut leur offrir de la soie naturelle ?

Dans la proximité de chaque station ferroviaire, il faudra, en Russie, créer des centres où seront rassemblées les céréales en vue de leur réexpédition vers l'Ouest. Il faudra y tenir également des foires annuelles. Quant au mark ukrainien, il faudra le faire dépendre du Reichsmark, dans une proportion à déterminer.

Quand Rosenberg éprouve le besoin d'élever le niveau culturel des indigènes en encourageant leur art naïf de la sculpture sur bois, je ne suis pas d'accord. Pas de concurrence ! Nous avons à liquider la camelote de Saxe. A ce propos, je voudrais montrer à Rosenberg ce qui se vend dans mon propre pays, sur les lieux de pèlerinage ! Je connais une Saxonne qui vendait des mouchoirs imprimés : un personnage dans chaque angle. Il y avait Hindenburg, Ludendorff et moi — le quatrième, c'était son mari...

Je me mets régulièrement en colère lorsque je visite l'Exposition permanente de l'Artisanat allemand. D'abord, le mobilier qu'on y voit constitue une plaisanterie. Ensuite, c'est la façon d'indiquer les prix. Vous voyez le prix de huit cents marks, par exemple, et vous pensez que cela s'applique à un ensemble. Vous apprenez alors que le banc n'est pas compris, ni le tableau, ni le rideau. Le comble, c'est que ces babioles ont la prétention de représenter une forme de l'art dit populaire, l'art de nos petits artisans. Au fond, le public ne s'intéresse pas à cela. Pour une dépense de douze cents marks il veut quelque chose en contrepartie. Et peu lui importe qu'un clou soit planté à la machine ou à la main. Entre nous, qu'est-ce que cela signifie le travail d'artisan ? Pourquoi des meubles en bois brut quand pour le même prix l'industrie en offre en bois poli et qui sont parfaits ? J'ai vu chez Stortz, par exemple, des meubles tout à fait bien. Les gens modestes sont heureux de pouvoir, à peu de frais, se procurer un buffet de ce genre. Le travail d'artisan ? De la fumisterie.

A supposer qu'un nègre éprouvât de la joie à ne porter que des manchettes pour tout vêtement, pourquoi nous mêlerions-nous de l'en empêcher ?

J'ai lu l'histoire des bûchers mortuaires de Bénarès. Si c'est nous qui étions là-bas, nos hygiénistes s'en donneraient à cœur joie. Ils entreraient en croisade et demanderaient que la police interdise ces cérémonies. Et chaque jour, ils enverraient un chimiste pour analyser l'eau du fleuve ! Tout cela dépendrait d'un nouveau ministère de la Santé publique doté d'un nombre gigantesque de fonctionnaires. Les Anglais, eux, se sont bornés à interdire qu'on brûlât vivantes les veuves — mais ils ont respecté les autres coutumes. En somme, les Indiens ont de la chance que ce ne soit pas nous leurs conquérants ! Nous leur empoisonnerions l'existence, évidemment pour leur plus grand bien. A deux cents mètres en aval de l'endroit où ils jettent les cadavres calcinés de leurs morts, ils boivent l'eau du Gange — et personne ne s'en porte plus mal.

Les habitants de Budapest sont fidèles à leur fleuve et ils sont fiers de ces deux choses : les beaux monuments construits sur les hauteurs environnantes et les ponts merveilleux qui enjambent le Danube. Quelle ville superbe ! La richesse y était immense. L'hinterland de Budapest comprenait alors, outre le territoire national, la Croatie, la Slovaquie, la Bosnie et l'Herzégovine. Les boyards, riches comme des Crésus, apportaient leur argent à Budapest. C'est après la révolution de 1848 que les grandes artères de la ville furent construites, trois fois plus larges qu'à Vienne.

J'ai envoyé tous les architectes de Berlin à Paris, afin qu'ils trouvent là des inspirations en vue de la transformation de leur ville. Trois ponts, ça ne coûte pas plus cher que cinquante-cinq rues nouvelles. Je regrette de n'avoir pas connu le nouveau pont de Cologne. Il devait être merveilleux.

125

24 août 1942, le soir.

Bolchéviser toute l'Europe. — Un grand Anglais, Lloyd George. — La guerre sans merci.

(Invités : le sous-secrétaire d'Etat Backe et le capitaine Topp.)

Avec le temps, Staline eût fait de la Russie un monde hyper-industrialisé, monstrueusement industrialisé — tout cela au mépris des intérêts du peuple, malgré les formules démagogiques, et en élevant le niveau de vie de ses partisans. Le but final : bolchéviser toute

l'Europe. C'est une brute, mais qui a de la classe. Il a utilisé les Juifs pour éliminer l'*intelligenza* d'Ukraine, et ensuite il a déporté les Juifs en Sibérie par trains entiers ! Je tiens pour possible que Staline se replie vers la Chine, dans le cas où il n'aurait pas d'autre solution à sa portée.

L'Anglais qui m'a causé la plus forte impression, c'est Lloyd George. Tandis qu'Eden parle un anglais maniéré et puant, Lloyd George parle une langue bien sonnante. C'est véritablement un homme d'envergure. Ce qu'il a écrit du traité de Versailles, ce sont des pages qui resteront. Il a été le premier à dire que ce traité devait conduire à la guerre. La prétention de détruire un peuple comme le peuple allemand est une idée de fou, a-t-il dit. Il ajoutait qu'il n'y avait pas d'autre possibilité pour l'Angleterre que de vivre en état d'amitié avec l'Allemagne.

Si les événements ont pris un autre cours, c'est avant tout au centre catholique que cela est imputable. Les sociaux-démocrates n'étaient pas d'accord. Il fallait créer un fait accompli, et c'est pourquoi l'on a forcé la main à Scheidemann.

En somme, c'est nous qui avons appris aux Anglais, pendant la guerre mondiale, à tirer jour et nuit. Eux, ils avaient coutume de s'arrêter à cinq heures du soir. Fatigués d'être dérangés à l'heure rituelle du thé, ils prirent le parti de riposter à nos tirs. Et c'est ainsi qu'on en vint à se battre sans trêve ni repos. De là date également l'habitude de faire la guerre sans merci.

A cause des cinq cent mille mégots qui sont jetés chaque dimanche dans la campagne berlinoise, il arrive qu'un feu s'allume çà et là. Nous avons lancé des bombes incendiaires sur la Westerplatte, et aucun incendie ne s'y est allumé ! Dans les salons de la Chancellerie, tous les tapis portent la marque des fumeurs. Je me demande à ce propos pourquoi les Anglais ont cessé de lancer leurs brandons incendiaires.

126

25 août 1942.

L'œuvre de Schacht. — Echec du blocus anglais. — Avarès et prodiges.

(Invité, le gauleiter Lauterbacher.)

Le principal mérite de Schacht est d'avoir remis en marche notre

commerce d'exportation. Lorsqu'il s'agissait de duper les gens, Schacht était incomparable. Mais il n'a jamais été capable de faire preuve de caractère. Dans ces sortes d'affaires, les francs-maçons se trompent entre eux. C'est lorsque j'ai dissous la franc-maçonnerie que Schacht a commencé à faire de l'obstruction.

La Wehrmacht est un agent de répartition idéal, car les soldats envoient à leur famille les produits qu'ils se procurent dans les pays occupés.

Si nous réussissons à augmenter la ration alimentaire en octobre, les Anglais pourront faire leur deuil de l'espoir qu'ils ont de nous avoir par la famine. Ils ont nourri l'espoir de nous isoler du monde, sans se donner beaucoup de peine pour cela, et comme ils y parvinrent durant la première guerre mondiale. Ils ont dû déchanter après l'affaire de Norvège, celle des îles de la Manche — et maintenant avec leurs difficultés en Orient. Quelle déception pour les Anglais cet échec au blocus !

Celui qui ne prend pas de risques dans la conduite de la guerre ne doit pas s'attendre à des victoires.

Presque tout le monde, durant les années qui suivirent la prise du pouvoir, s'attendait à l'inflation. Les seuls qui comprirent, ce sont les ouvriers. Je ne cessais de leur dire que c'était dans la mesure où ils produiraient davantage que leurs salaires seraient augmentés.

Moins l'on a d'argent, et plus l'on est raisonnable. Le bon sens est en raison inverse de la fortune. Rien de plus stupide que les gens riches. Ils poussent parfois le vice jusqu'à l'avarice. Heureusement que les avarès ont en général des fils qui se chargent de rétablir l'équilibre — en semant à deux mains les magots dont ils héritent. L'on aurait donc bien tort de fermer les casinos. Ce sont de merveilleuses institutions. A tous ceux qui ont trop d'argent l'on devrait glisser ce conseil insidieux : « Citoyen, joue ! »

La vie est fondée sur le risque. Le plus grand de tous, c'est la naissance. A partir du huitième jour déjà, les parents se mettent à découvrir dans leur progéniture les signes de la supériorité. Leurs enfants sont les plus intelligents. A la pesée, ils s'en aperçoivent déjà !

127

26 août 1942, le soir.

Esprit tâtillon des bureaucrates. — Les Italiens réussissent à ruiner le moral des nôtres. — La Suisse, un abcès dans le corps de l'Europe. — La vermine suédoise. — Remèdes à l'hypertension sanguine. — L'industrialisation de la Russie. — Staline sacrifie treize millions de Russes. — La stratégie des Anglais. — Le traité de Westphalie et l'Allemagne moderne. — L'orgueil sans la puissance. — Le débarquement de Dieppe. — Les voies de communication à l'Est.

(Invité, le grand amiral Raeder.)

Les bureaucrates arrivent parfois à supprimer la joie de vivre chez les humains. Les voilà qui voudraient se mêler des envois de colis que les soldats du front de l'Est font aux leurs. Deux cent cinquante à trois cent mille colis, cela représente quelque chose. C'est un appoint fort utile au pays, et il serait donc ridicule d'interdire ces envois. A mes yeux, cela ne se discute pas : le soldat qui vient en permission ne doit pas arriver chez lui les mains vides.

Je me suis étendu il y a quelques jours sur le formalisme des juristes, sur les réformes à apporter dans la formation de ceux-ci, et sur l'esprit qui doit présider à l'activité du législateur. D'une façon générale, il faut étendre la compétence des individus et accroître en même temps chez eux le sens et le goût de la responsabilité.

Il n'y aurait aujourd'hui aucune raison valable de faire la paix avec les Français. Il serait en effet difficile de maintenir leur armée à un niveau si bas qu'au bout de trois ans elle ne constitue un danger pour l'Italie. La police parisienne suffirait déjà pour mettre l'armée italienne en déroute. Il faudrait alors que nous soyons constamment aux côtés des Italiens pour les protéger.

Ce que n'ont pu faire ni la campagne de Pologne, ni celle de Norvège, ni celle de France, ni celle de Russie, ni la guerre des sables, les Italiens parviennent à le réaliser : à ruiner le moral des nôtres.

Les grandes victoires que mentionne l'histoire sont toutes l'aboutissement d'un gros effort. La vie consiste à surmonter sans cesse de nouvelles difficultés. Ce qui distingue les hommes, c'est que certains y parviennent, les autres non. En 1918 la victoire était à notre portée, de même qu'elle était à la portée de nos adversaires. C'est une affaire de nerfs. Personne n'est au bénéfice du privilège qui garantit à l'avance le succès. Seul Frédéric le Grand fait exception à cette règle. L'estimation des chances jouait généralement contre lui — la Prusse était un Etat si misérable ! Il se lançait pourtant dans l'aventure avec une témérité folle, et l'on se demandait sur quoi il comptait pour réussir. Si nous comparons notre situation à la sienne, cela doit nous remplir de confusion. Même si nous ne comptons les Italiens que pour des demi-portions, la comparaison doit nous rendre honteux. La guerre de 1866 fut une entreprise particulièrement téméraire. La Prusse avait contre elle tous les petits Etats allemands, et de surcroît l'Autriche (beaucoup plus importante que la Prusse) — sans compter la menace d'une intervention française. Il y a une leçon à retenir de tout cela, c'est que dans le camp où se trouvent les Italiens l'on gagne !

La susceptibilité des Italiens procède d'un complexe d'infériorité. C'est la susceptibilité de gens qui ont mauvaise conscience.

Géographiquement, nous ne dominerons jamais la Méditerranée. Mais les Français n'ont aucune chance d'y parvenir, surtout après le traité de paix que nous leur ferons. Il faut souhaiter qu'un jour nous ayons l'hégémonie complète sur l'Europe.

La Suisse est un abcès dans le corps de l'Europe, et l'on ne peut tolérer cela plus longtemps.

Quand à la vermine suédoise, il faut la balayer comme fut balayée la vermine danoise en 1848.

Nous ne pouvons nous charger de tout, sinon nos successeurs n'auraient plus qu'à dormir. Il faudra que nous laissions des problèmes non résolus — avec la recette pour les résoudre, c'est-à-dire une forte armée et une forte aviation. Et l'armée doit être éduquée de telle façon que si une race de politiciens lâches accédait au pouvoir l'armée pût exercer un rôle actif, comme c'est le cas pour l'armée au Japon.

En principe, je pense qu'une paix, lorsqu'elle dure plus de vingt-cinq ans, fait du tort à un peuple. Je crois que les peuples, comme les individus, éprouvent le besoin de se régénérer par une perte de sang. Nos ancêtres ont eu le duel. Puis il y eut le barbier avec ses saignées. Aujourd'hui, c'est le rasoir !

Personne, au Moyen âge, ne souffrait d'hypertension sanguine. Il y avait constamment des rixes pour y porter remède. En Haute-Bavière, chaque dimanche il y avait du sang versé. A cause du rasoir mécanique, la pression a augmenté ! C'est une honte quand j'y pense : j'ai perdu moins de sang à la guerre qu'en me rasant !

Si Staline avait pu poursuivre son œuvre durant dix ou quinze ans encore, la Russie des Soviets serait devenue l'Etat le plus puissant du globe. Il eût fallu des siècles pour que la face du monde pût être changée. De tels phénomènes sont rares dans l'histoire. Pour ce qui est de la Russie, il n'est pas contestable que Staline y a élevé le niveau de vie. Le peuple russe ne souffrait pas de la faim. Il est certain qu'on y trouve actuellement des usines de l'importance des *Hermann Goering Werke* là où il y a deux ans n'existaient que des villages inconnus. Nous trouvons des voies ferrées qui ne sont pas indiquées sur les cartes. Chez nous, avant de poser des rails, l'on bagarre sur des questions de tarifs. Je possède un livre consacré à Staline. Il faut reconnaître que c'est une personnalité extraordinaire — un véritable ascète. Il a fallu un homme à la poigne de fer pour assembler cet empire gigantesque. Mais prétendre que la Russie représente un Etat social, c'est une immense escroquerie. La Russie incarne le capitalisme d'Etat, et il n'existe pas d'Etat plus capitaliste au monde : deux cent millions d'êtres humains, du fer, du manganèse, du nickel, de l'huile, du pétrole — et absolument tout ce que l'on peut désirer dans des proportions illimitées. A la tête, un homme qui peut se permettre de dire : « Trouvez-vous que ce soit un gros sacrifice la perte de treize millions d'hommes quand il s'agit de réaliser une grande idée ? » Les Russes eussent balayé la Pologne, et l'Allemagne, avec son armée de cent mille hommes eût subi le même sort — avant qu'on ne se fût aperçu de rien. A Paris, de toute façon, l'on eût hissé le drapeau rouge. L'Europe s'en est tirée par miracle, avec un œil au beurre noir.

Déjà une fois l'Europe a eu cette chance — lorsque les Hongrois, à la bataille de Liegnitz, arrêtaient la ruée des Mongols. Est-ce les pertes qu'ils subirent ou la mort (en Mongolie) de Gengis Khan qui les incita à rebrousser chemin ?

La stratégie des Anglais est fondée sur l'hésitation et sur la peur. Ayant lâché la Grèce, ils n'avaient plus qu'à aller de l'avant et à conquérir Tripoli. Ils se sont arrêtés en chemin sans raison. Cela montre à quel point les hommes manquent d'imagination et de suite

dans les idées. A quoi cela correspondait-il leur acharnement sur Salonique ? Ils avaient intérêt à ne pas perdre leurs bombes sur nous et à bombarder de préférence, chaque nuit, une ville d'Italie.

Pour nous, les choses sont beaucoup plus simples, car dans la plupart des cas nous n'avons pas le choix. A l'Est, si ce n'est pas moi qui frappe, c'est l'adversaire qui prend l'initiative. Nous courons constamment le risque d'être anéantis. Ainsi, au troisième jour de la campagne, cela n'a tenu qu'à un fil. Si nous n'avions toujours fait preuve de la plus grande audace, lançant par exemple nos troupes aéroportées alors que l'aérodrome sur lequel elles devaient se poser était encore sous le feu de notre artillerie, tout se trouvait compromis ! Quand on sait qu'on n'a pas d'autre possibilité que de se porter en avant, cela simplifie tout. Pour maintenir l'être faible dans le droit chemin, je dois lui dire : « Si tu recules, tu es fusillé. Si tu vas de l'avant, tu gardes une chance de survivre. » Nous avons dû fusiller quelques centaines d'objecteurs de conscience. Cet exemple fait, nous n'en avons plus eu. D'ailleurs, ne sommes-nous pas rivés à l'Europe, nous ?

En 1914, les Anglais avaient en face d'eux la puissante Allemagne, et pourtant ils ont tenu. Ils croyaient cette fois-ci, sur la foi des récits d'émigrés, être en présence d'un adversaire qui bluffait.

Aucun doute que les Allemands, eux aussi, ont connu cette sécurité des insulaires qui fait la force des Anglais. Ils pouvaient se dire que tout ce qui constituait l'Occident s'identifiait avec le Reich allemand. C'est le traité de Westphalie qui a fait la faiblesse congénitale de l'Allemagne moderne. J'ai toujours dit à mes partisans : « Il ne s'agit pas de détruire le traité de Versailles, mais celui de Westphalie. » Les Français n'ont vu dans le traité de Versailles qu'une réédition du traité de Westphalie.

L'orgueil, d'une façon générale, est un élément de force. Mais l'orgueil peut aussi vous faire manquer le coche. En Espagne, cela est allé si loin que les Castellans sont orgueilleux comme des rois, même quand ils sont en haillons. L'orgueil sans la puissance, c'est une inversion sur le plan des sentiments. Il y a des siècles déjà que ce phénomène paraît comique aux Espagnols qui réfléchissent. Un Castellan consent à tirer un coup de fusil, mais il considère qu'il est au-dessous de sa dignité de nettoyer son fusil.

Les réserves des Américains, c'est un bobard. Dans un Etat capitaliste, il est exclu que les réserves puissent excéder les besoins d'une année.

Le plus grand profit du débarquement de Dieppe, je le vois d'abord dans le renforcement de notre esprit défensif. Il nous a permis de réaliser que là gisait un grand danger, et en même temps que nous sommes en mesure de surmonter ce danger. Par la même occasion, les Anglais nous ont remis un échantillonnage parfait de leurs nouvelles armes. Cela ne s'est jamais vu qu'un belligérant traverse tout exprès la mer pour apporter à son adversaire une collection de ses armes nouvelles ! Il est toujours difficile de savoir quelle taille, par exemple, il faut donner à un panzer quand on ne sait pas quelles armes il est appelé à affronter.

Le principal avantage des Anglais, c'est d'être entourés d'un gigantesque fossé anti-chars. Leurs colonies sont très éloignées de la métropole, mais elles peuvent difficilement se dissocier d'elle sans s'exposer au risque de tomber dans d'autres mains.

Il nous faut à l'Est d'énormes possibilités de trafic ferroviaire, sinon nous demeurerons tributaires de la voie fluviale, avec tous les inconvénients que cela comporte. Nous nous sommes trompés en ce qui concerne les canaux, car ils ne représentent pas une concurrence pour le chemin de fer. La voie par eau serait celle qui nous donnerait accès au Don. L'ennui toutefois, c'est que dans ces régions l'eau est transformée en glace durant six mois de l'année. Or, quand on songe à ce que coûtent ces canaux, l'on peut se demander si une gigantesque voie ferrée ne serait quand même pas plus avantageuse.

Le jour viendra où le Danube sera l'une des grandes artères de notre trafic — grâce à la liaison au Main et à l'Oder. Ainsi les matières premières arriveront au cœur de l'Allemagne — les minerais, le pétrole, le charbon, les céréales — après avoir traversé la mer Noire.

La mer Noire recèle d'immenses possibilités d'avenir. En ce qui concerne le bassin du Danube, notre intérêt ne sera jamais d'y établir une paix définitive. Il sera plus avantageux pour nous de nous y réserver un rôle d'arbitres, d'arbitres qui à chaque fois se font payer le prix de leur intervention.

Les Viennois voient dans Belgrade un lointain hinterland. « Il faut en faire la conquête trois fois par siècle, disent-ils. Et constamment nous lâchons cette proie ! »

128

27 août 1942, midi.

Les menaces d'invasion. — L'Espagne et le bloc latin. — Une France tranquille. — La guerre navale.

Il importe de mesurer clairement les conséquences, sur le plan économique, d'une attaque que nous subirions. Ce qui m'a toujours le plus inquiété, c'est une offensive dirigée contre la Ruhr. C'eût été catastrophique. J'ai craint ensuite une invasion du nord de la Norvège. Nous aurions aujourd'hui la possibilité de pallier cet inconvénient. Nous disposons du minerai de Lorraine et de celui de l'Est. Le seul problème est un problème de transport. A l'Est, nous pouvons nous décharger en faisant fabriquer des munitions dans le bassin du Donetz. De même nous pouvons alléger la production nationale de tout ce qui n'est pas trop compliqué à fabriquer. Nous disposons complètement des aciéries de Marioupol. En octobre, la centrale électrique de Zaporosje sera remise en état. Le 1^{er} décembre, le courant pourra être distribué partout.

En Espagne, deux tendances. Les papistes ont pour but de restaurer la monarchie afin de renouer avec l'Angleterre. Franco a des projets sournois sur les possessions françaises d'Afrique du Nord. Les Phalangistes revendiquent Gibraltar et voudraient enlever aux Français une partie de la province d'Oran. Le danger d'un bloc latin disparaît du fait des prétentions énormes dont la France devrait faire les frais. Les Français, nécessairement, se tourneront vers nous pour se mettre à l'abri de ces prétentions exorbitantes. Je voudrais pouvoir faire comprendre au Duce que pour le cas d'une tentative de débarquement des Anglais, je préférerais de beaucoup une France tranquille. Si ce débarquement devait être l'occasion d'un soulèvement, cela compliquerait bien les choses pour nous.

Les conditions qui rendraient possible une opération italienne couronnée de succès n'existent pas en ce moment. Les officiers italiens sont trop vieux, et l'infanterie italienne n'attaque jamais. Mais il y a un côté positif, c'est que l'Italie fabrique des panzers, des avions, des canons. C'est surtout cela qu'il faut attendre d'elle.

S'adressant de façon plaisante à l'amiral Kranke :

Durant toute cette guerre, l'on n'a pas assisté à une seule bataille

entre cuirassés. Je ne pensais pourtant pas confier à la marine des tâches terrestres ! C'est avec des pionniers que je voulais prendre la Westerplatte, mais cela fut ressenti comme une offense par la marine et j'ai dû me résoudre à mettre sur pied quelques brigades de marins.

La Marine est responsable de la défense des îles dans lesquelles elle s'est installée. Si la Marine prenait en charge la Crète, ainsi que ce serait son devoir, je pourrais retirer de cette île des troupes qui nous font grand besoin ailleurs.

129

28 août 1942, midi.

Susceptibilité des Italiens. — L'Allemagne devant les ruées asiatiques. Si Charles Martel avait été battu. — Horthy et les Habsbourg. — Budapest et Vienne. — La nouvelle capitale du Reich.

Ciano est à nouveau invité à une partie de chasse. Il va falloir que je mette une sourdine à mes idées sur la chasse !

Quels gens heureux ! Quand ils reçoivent des coups, en trois jours tout est oublié. Quand c'est une victoire, ils l'enregistrent pour l'éternité. Il n'existe pas de disposition d'esprit plus favorable : le don d'oublier les vicissitudes, le don d'amplifier à l'infini ce qui vous arrive d'heureux.

Ciano ne parle pas l'allemand. Le Duce, lui, le parle de mieux en mieux. Si nous devions publier sur les Italiens des articles du genre de ceux que les Américains publient sur les Anglais, ce serait, vu leur susceptibilité, la fin de notre amitié.

Les Américains sont des coquins aux réactions imprévisibles. Quand il s'agit d'encaisser un coup dur, les Anglais sont infiniment plus courageux que les Américains. Aucune comparaison possible entre eux. De quel droit les Américains se permettraient-ils de reprocher quoi que ce soit aux Anglais ?

Pour ce qui est des Russes, ils sont animés par un esprit de résistance incomparable, comme ils l'ont déjà manifesté au moment de la guerre russo-japonaise. Il serait faux de croire que cela est nouveau chez eux. S'il arrive quelque chose à Staline, le grand empire asiatique s'effondrera — aussi vite qu'il a grandi.

Au cours de l'histoire d'Allemagne, le Reich, sous la direction des Habsbourg, a mené une guerre très dure contre les Turcs, une guerre qui a duré près de trois cents ans. Les Turcs eussent été

chassés d'Europe si les Russes ne fussent intervenus à leur côté. Ce fut la grande époque du prince Eugène.

Il y a là un enseignement à retenir. Si nous ne remportons pas une victoire complète à l'Est, tout sera à recommencer à chaque génération. Même des peuples stupides, quand ils sont conduits par des chefs, peuvent finir par réaliser quelque chose. Le génie de l'organisation que possédait Gengis Khan fut quelque chose d'unique.

La civilisation a été l'un des éléments constitutifs de la puissance de l'Empire romain. Ce fut aussi le cas en Espagne, sous la domination des Arabes. La civilisation atteignit là un degré qu'elle a rarement atteint. Vraiment une époque d'humanisme intégral, où régna le plus pur esprit chevaleresque. L'intrusion du christianisme a amené le triomphe de la barbarie. L'esprit chevaleresque des Castillans est en réalité un héritage des Arabes. Si à Poitiers Charles Martel avait été battu, la face du monde eût changé. Puisque le monde était déjà voué à l'influence judaïque (et son produit, le christianisme, est une chose si fade !) il eût beaucoup mieux valu que le mahométisme triomphât. Cette religion récompense l'héroïsme, elle promet aux guerriers les joies du septième ciel... Animés par un tel esprit, les Germains eussent conquis le monde. C'est le christianisme qui les en a empêchés.

Je viens de lire à nouveau un texte selon lequel le Caucase est l'une des contrées les plus riches du globe en ce qui concerne le sous-sol. Il est constitué par des roches primitives : gneiss et granit. J'ignorais qu'il y eût également au Caucase des mines de nickel. Ce n'est que vers le milieu du siècle dernier que les Russes ont conquis le Caucase.

Les Roumains et les Hongrois, quels ennemis mortels !

Horthy a des idées très arrêtées. Il hait les Habsbourg, comme tous les Hongrois. En considérant les choses froidement, je dois dire qu'il est fort regrettable que le fils de Horthy soit tombé. La stabilité à l'intérieur du pays eût été mieux assurée s'il avait vécu. Le vieux est animé par la volonté fanatique de conserver sa santé. C'est un taureau. Sûrement, Horthy a dû être l'officier le plus courageux de la marine austro-hongroise. L'aristocratie hongroise est essentiellement de sang allemand. Ces vieilles familles d'Europe constituent une internationale. Je ne serais pas étonné que Horthy, par haine des Habsbourg, s'efforçât de rétablir une liaison avec Vienne.

C'est une particularité des vieillards, quand le don d'imaginer les a quittés, de garder la mémoire des faits les plus insignifiants.

Il y a eu un tel degré de fusion entre l'Autriche et la Hongrie que le baroque répandu en Hongrie n'est pas différent de celui qu'on rencontre en Autriche.

Rodolphe de Habsbourg fut un véritable empereur allemand. S'il a éprouvé le besoin de posséder des terres en propre, c'est parce que cette base lui était indispensable pour assurer sa puissance. Il n'y a pas plus de vingt-cinq ans que la Hongrie a cessé de faire partie du complexe constitué par la moitié orientale de l'Empire. Elle n'avait cessé jusqu'alors d'en faire partie.

Le Reich doit posséder une authentique capitale. Budapest est pour l'instant la ville la plus belle que l'on puisse imaginer. Il n'y a pas de ville équivalente dans tout le Reich allemand. Le Parlement, en face de la Citadelle, la cathédrale, les ponts. Sous les feux du soleil couchant, c'est un spectacle unique au monde.

Vienne fait aussi une forte impression, mais elle n'est pas construite sur les rives du fleuve.

Ce sont des architectes allemands qui ont bâti tout cela.

On voit l'importance que cela présente de transformer une ville en capitale. Autrefois, ce Buda et ce Pest n'étaient que des bourgs campagnards. En un siècle, Budapest a passé de cent quarante mille habitants à un million trois cent mille. A l'exception de l'hôtel de ville, tous les édifices de Budapest sont deux fois plus grands que ceux de Vienne.

Voilà l'exemple que Berlin doit suivre. Je sais que nous ferons de Berlin quelque chose de merveilleux. Quand sera supprimé le monstrueux château d'eau qui dépare le nord de la ville, nous ouvrirons, à partir de la Gare du Sud, une immense perspective — un dégagement de trois cents mètres avec vue sur l'Arc de triomphe, et dans le lointain la coupole du Palais de la Nation.

L'on m'a dit que Madrid jouit d'une situation grandiose.

130

28 août 1942, le soir.

Les gratte-ciel de New-York. — Perspectives ouvertes par les bombardements. — La défense antiaérienne. — Les nouvelles pièces d'artillerie. — Formation au contact de l'ennemi.

Il y a quelques villes allemandes que nous devons à tout prix protéger : Weimar, Nuremberg, Stuttgart. Il est toujours possible

de reconstruire une fabrique, mais il n'en va pas de même pour ce qui est des monuments de la culture.

Les maisons de plusieurs étages sont sûres contre les bombes, mais pas contre le souffle consécutif à la déflagration. Il suffit d'un vent assez faible pour faire osciller un gratte-ciel selon une amplitude de quarante à quatre-vingts centimètres. A New-York, les fondations d'un gratte-ciel atteignent jusqu'à soixante-dix mètres de profondeur. Et l'enfoncement des piliers dans le sol nécessite une pression de six à huit mille quintaux. Des bombardements comme ceux que nous avons dirigés sur Londres auraient des effets dévastateurs à New-York. On ne parviendrait pas à déblayer les décombres. Par ailleurs, impossible de construire des abris dans cette ville.

En Amérique, la conception capitaliste axée sur l'étalon or conduit à des conséquences absurdes.

Si cette guerre devait durer dix ans, tous les avions voleraient à plus de dix mille mètres d'altitude. Et le trafic maritime se ferait sous l'eau. Ainsi le monde normal aurait une vie tout à fait agréable. On saurait que des combats se livrent, mais l'on n'en verrait plus rien. L'Angleterre aurait l'aspect d'un champ de ruines. En Allemagne, hommes et femmes, indistinctement, seraient transformés en servants de la Flak. Avec une production annuelle de cinq mille canons anti-aériens, chacun de nos villages finira par posséder sa Flak. A cela s'ajouteront les projecteurs. Le Reich entier ne sera bientôt plus qu'un champ de coordonnées. Ebloui par des miroirs, le pilote ennemi ne verra plus rien que de la lumière. Si à chacun des angles d'un carré de cinq cents mètres de côté nous parvenons à placer un miroir, cela produira déjà son effet.

Quand je disais, avant la guerre, qu'on en arriverait à articuler des chiffres de cette ampleur !

Contre les attaques aériennes, c'est la marine qui se défend le mieux. Il n'y a pas de doute que ses tirs sont d'une grande précision. Un exemple : sur cent coups tirés, treize au but.

Il est en effet de tradition dans la marine d'exiger une précision extraordinaire dans le tir, et cela à plus forte raison que l'on tire d'une plate-forme mouvante. C'est la raison pour laquelle les marins descendent un si grand nombre d'avions. La meilleure pièce d'artillerie est le 88. Le 105 a le défaut de dévorer trop de munitions et que son canon ne résiste pas très longtemps.

Goering réclame constamment des pièces de 128 à double canon. C'est une pièce formidable. En considérant les choses en technicien, le 88 est ce que l'on a fait de mieux avec le 128.

Le sort d'une nouvelle arme dépend souvent des mains dans lesquelles elle tombe. Si c'est dans les mains de quelqu'un qui ne sait pas s'en servir, on y renonce. J'ai fait cette expérience avec la mitrailleuse 34. Il ne faut donc pas condamner une arme simplement parce que ceux à qui on l'a confiée n'arrivent pas à s'en servir. La mitrailleuse 34, par exemple, a fait ses preuves par la suite. Ainsi elle a tiré par les plus grands froids aussitôt que l'huile idoine fut livrée.

Le lance-mines utilisé par les pionniers, qui était tout à fait silencieux, a pourtant été refusé pour toute une série de raisons. Chaque fois que j'ai mis le nez dans un rapport à ce sujet, j'ai été amené à constater que les objections formulées n'étaient que partiellement justes.

Si l'on s'en tient à l'essentiel, il est possible en trois mois d'apprendre à un soldat tout ce qu'il doit savoir. Le reste, il l'apprend peu à peu par l'expérience. Dans les conditions actuelles, le soldat reçoit une meilleure instruction en trois mois qu'il n'en recevait en douze, en temps de paix. La formation au contact de l'ennemi est de loin la meilleure.

131

29 août 1942, le soir.

Difficulté de maintenir une société organisée. — Peuples conquis par le pouvoir. — Mes vingt évêques protestants. — Faut-il absorber la Belgique, la France et la Norvège ? — L'Etat autrichien s'est perdu en introduisant le suffrage universel direct. — Les guerres de parlisans. — Nous adopterons l'arrogance des Anglais. — L'enseignement des humanités et les cerveaux encombrés. — Soupape de sûreté du service militaire obligatoire. — Nous fîmes autrefois un peuple énergique. — Un métier qui convient aux femmes.

Il n'y a jamais eu de parti plus mal dirigé que le parti social-démocrate. Quel attachement pourtant lui témoignaient ses fidèles ! On pourrait essayer d'expliquer cet attachement en disant qu'aucun autre parti d'une inspiration analogue n'existait, mais cela ne rendrait pas compte des faits.

De nature, l'être humain n'est pas fait pour vivre en troupeau. C'est uniquement à coups de contraintes brutales qu'on parvient à insérer les individus dans un ensemble. A ce point de vue, l'homme est plus proche du lapin que du mouton. Par nature, il s'en tient à

la forme du couple. Les chiens font de même. Aussi faut-il une poigne de fer pour maintenir une société organisée. Supprimez les lois, et tout s'effondre.

Les peuples qui se laissent conquérir le plus facilement sont aussi les plus versatiles. Les Souabes ? Mes réunions d'Augsbourg furent longtemps mes plus grands échecs. Mais une fois que je les ai eus conquis, il n'y eut plus jamais la moindre difficulté. Dans d'autres régions, je remportai des succès immédiats — mais huit jours après tout était à recommencer. J'ai dû lutter avec acharnement pour conquérir le pouvoir. Mais aujourd'hui il n'y a guère que quelques petits groupes d'intellectuels qui soient demeurés irréductibles. Ce sont des êtres sans logique, et leur jugement ne compte pas. Le peuple, d'une façon générale, ne se pose pas de questions sur le régime établi. Pour lui, les choses sont comme elles sont.

Il existe trois exemples dans l'histoire mondiale où le pouvoir a su conquérir le peuple : l'ancienne Rome, le Saint-Empire et la Grande-Bretagne.

Les Anglais ont commencé par diviser les Indes. Une partie fut rattachée directement à la Couronne. L'autre partie demeura entre les mains des princes, dont on fit des vassaux de la Couronne.

A l'Est, nous devons laisser survivre toutes les églises que l'on voudra, favoriser l'existence de toutes les sectes imaginables. Que quelqu'un s'avise de vouloir introduire de l'unité là-dedans, et je vous assure qu'il aura de mes nouvelles ! Je veux que le moindre des bourgs ait son pape. Une seule fois dans ma vie j'ai été assez sot pour vouloir unifier, sur le plan religieux, les fidèles de vingt régions différentes. En suscitant la sottise de mes vingt évêques protestants, Dieu m'a empêché de commettre cette erreur. Si j'avais réussi, j'aurais aujourd'hui deux papes à mes trousses ! Ce serait une deuxième source de chantage, à côté de celle qui s'alimente à Rome. Il est plus facile de venir à bout séparément de chacun de mes dix-sept évêques protestants. Mais cela déjà n'est pas une sinécure.

Le Saint-Empire n'a pas réussi. Et pourtant il a survécu dans les esprits, agissant comme facteur de puissance, alors qu'en fait il ne représentait plus grand'chose.

Un principe à ne pas oublier. La cohésion des Etats ne peut être maintenue que par les moyens mêmes qui ont servi à les conquérir.

La Belgique, la France, la Norvège, voilà des pays qui ne sont pas fondamentalement des ennemis pour nous. Je ne veux rien des Français. Ceux qui sont à notre frontière, avec lesquels nous avons des attaches, c'étaient des Allemands il y a quatre cents ans. Ah ! si

je voulais m'y prendre comme l'ancienne Allemagne ! Si je ne veux pas respecter leur personnalité propre, il est clair qu'il faut les asservir durement. Mais la question qui se pose est la suivante : peut-on les absorber, appartiennent-ils à notre sang ? Il faut tirer les conséquences de la réponse qu'on donne à cette question. Evidemment, si l'on s'obstinait durant deux cents ans, toute résistance finirait par cesser.

Il y a un quatrième exemple, celui de l'Etat autrichien. Que n'avait-on pas rassemblé là-dedans ? Quelle mosaïque ! Et pourtant ça tenait ! Mais dans un tel cas le pouvoir central signe sa perte quand il introduit le suffrage universel direct. On a voulu détruire cet Etat, en fait allemand, par crainte qu'il n'aspirât à l'empire. Jusqu'à ce moment-là, la minorité allemande a si bien joué son rôle que cela ne permet pas d'affirmer que seuls les Anglais sont capables de diriger les autres peuples. Même la Hongrie aurait pu continuer de vivre dans cet ensemble. Vint 1848 : les Hongrois firent un soulèvement qui fut maîtrisé, mais malheureusement avec l'aide des Russes. Il n'empêche qu'aujourd'hui encore, lorsqu'on évoque les fastes de l'époque impériale, les Hongrois ne peuvent réprimer leur émotion. Ils considèrent qu'ils sont le dernier reflet de l'ancienne grandeur impériale.

Avec nos quatre-vingt-cinq millions d'Allemands, nous groupons dans le Reich la majeure partie des populations de race germanique. Il n'existe aucune nation qui comprenne dans une aussi forte proportion des éléments de cette race. Il serait donc malheureux que, forts de cet apport, nous ne fussions pas capables de mettre de l'ordre dans la vieille Europe. Nous nous sommes engagés dans une guerre de cent ans. Tant mieux, cela est excellent, car ainsi au moins nous ne risquons pas de nous endormir.

L'on me dit parfois : « Attention, vous allez subir durant vingt années des guerres de partisans ! » Je réponds : « Qu'à cela ne tienne ! » Avec de petites armées, il sera facile de dominer un grand nombre de peuples. Dorénavant, nos divisions ne seront plus mises en garnison à Lechfeld ou à Hommelburg, mais envoyées au Caucase. Les jeunes ont toujours hurlé de joie à l'idée de faire leur barda pour des régions lointaines. Notre jeunesse bourlinguera aux quatre coins du monde, j'en fais mon affaire. Il faudra que nous soyons toujours en état d'alerte.

Nous adopterons l'arrogance des Anglais. Du temps des empereurs allemands, le roi d'Angleterre ne représentait guère plus qu'aujourd'hui le roi de Danemark, ne l'oublions pas ! Au cours de l'autre guerre, lorsque nous examinions les carnets de solde des

prisonniers anglais, nous remarquions que certains d'entre eux avaient déjà fait la guerre des Boers. Ils avaient trainé partout, et pour eux, la patrie c'était leur régiment ! Il est possible de faire quelque chose avec des hommes comme ça.

Pour l'avenir, mon avis est qu'il faudra à tout prix arriver au service de trois ans. Sinon il ne sera pas possible d'utiliser correctement les nouvelles armes techniques. Cette formule sera particulièrement favorable à ceux qui veulent faire des études — car ça leur donnera le temps d'oublier toutes les brouilles qui encombrant leur cerveau. Ils oublieront ce qui ne leur sera d'aucune utilité, et cela sera autant de gagné ! Nous apprenons tous deux ou trois langues étrangères, ce qui ne sert à rien. Vous allez à l'étranger, et le peu que vous avez appris ne vous est littéralement d'aucun secours. Que l'on donne à chacun les bases nécessaires, d'accord. Mais l'enseignement des humanités jusqu'au bachelier repose sur des notions déformées. Dans la catégorie des langues modernes, cela est pire encore. Au lieu de fournir à chacun les éléments de base qui s'imposent, l'on encombre les cerveaux de trop de notions disparates — et de toute manière d'une façon insuffisante pour que cela puisse rendre service dans l'existence. Heureux ceux qui ont la faculté d'en oublier tout de suite la plus grande partie ! Ceux qui ne réussissent pas à oublier, ils sont mûrs pour faire des professeurs — une humanité à part. Et cette qualification, dans ma bouche, ne constitue pas une flatterie.

En 1936, dans les établissements d'enseignement supérieur, l'on enseignait encore des choses qui étaient déjà reconnues fausses en 1899 par la science indépendante. De cette façon, les jeunes qui ont le désir de se tenir au courant sont voués à avoir le cerveau de plus en plus encombré. Dans cent ans d'ici le nombre des gens à lunettes aura augmenté, et aussi le volume de leur cerveau, sans que pour cela ils soient devenus plus intelligents. L'allure qu'auront alors les êtres humains, nous l'ignorons. Mais il n'est pas exclu qu'ils se trouvent à leur avantage avec d'énormes têtes posées sur des corps fluets. Si cela doit continuer dans cette voie, comme nos hommes de science l'imaginent, alors une réflexion s'impose : « Grâce à Dieu, nous ne vivrons pas cela ! »

Quand j'étais écolier, je m'efforçais de vivre le moins possible enfermé — mes bulletins scolaires en témoignent ! Et pourtant cela ne m'a pas trop mal réussi. Je me suis développé normalement, et j'ai appris toutes sortes de choses que mes camarades n'ont pas apprises. En somme, notre éducation est à l'opposé de ce que les Anciens entendaient par le gymnase. Le Grec de la grande époque

recherchait une éducation harmonieuse. Nous ne réussissons à cultiver que des monstres intellectuels. Sans l'introduction du service militaire obligatoire, nous fussions tombés en état de complète décadence. C'est par le service militaire que chez nous le processus fatal a été interrompu. Je vois là un des grands événements de l'histoire. Quand je pense à mes professeurs, je m'aperçois qu'une bonne moitié étaient des anormaux. Plus je m'en éloigne, et plus j'en suis persuadé.

Ce qui compte, c'est de former l'esprit du jeune homme. Comment connaître les aspirations profondes d'un enfant de dix ans ? Autrefois, les maîtres s'efforçaient surtout, avec un certain sadisme, de trouver le point faible de chaque élève — en vue de diminuer chacun. Il s'agissait d'ôter aux êtres jeunes la confiance qu'ils pouvaient avoir en eux-mêmes, non de remédier à leurs faiblesses ni de les aider à manifester leurs talents. Toujours les généralisations. Celui qui ne parvenait pas à résoudre une équation, on lui prédisait qu'il ne ferait rien de bon dans la vie. C'est tout juste si on ne lui prédisait pas une fin honteuse.

Cela a-t-il beaucoup changé aujourd'hui ? Je n'en suis pas sûr, et j'ai même souvent l'occasion de m'apercevoir du contraire. J'ai eu sous les yeux un questionnaire établi par le Ministère de l'intérieur pour personnes qu'on avait l'intention de faire stériliser. Parmi les questions posées, il y a au moins les trois quarts d'entre elles auxquelles ma brave femme de mère, par exemple, n'eût pu répondre. En voici une qui me revient à l'esprit : « Pourquoi un bateau en acier flotte-t-il sur l'eau ? » Il y a des chances que je ne fusse pas né si ce système avait été appliqué avant ma naissance !

Que le grand air souffle sur tout cela, qu'on ouvre les fenêtres ! Que la jeunesse parte pour l'armée. Après huit années de crétineries scolaires, elle en aura l'esprit nettoyé.

Nous fûmes autrefois un peuple énergique. Peu à peu nous sommes devenus un peuple de penseurs et de poètes. Aussi longtemps qu'il s'agit de poètes, passons — car personne ne les prend au sérieux. Mais les « penseurs », le monde en est encombré. J'ai toujours sur ma table le buste de Scharnhorst. C'est lui qui a commencé à rendre la santé à notre peuple.

Si l'étranger a applaudi à cette Allemagne de poètes et de penseurs, c'est qu'il savait quelle faiblesse cela signifiait pour nous.

L'une des pires élèves dont j'aie entendu parler, c'est la petite Wagner à Bayreuth. Elle était le souffre-douleur des professeurs, et elle fut chassée de son école. Infirmière au front, elle se demanda

un jour pourquoi elle ne serait pas médecin. Elle retourna à l'école, passa tous ses examens sans aucune difficulté et accéda aux études supérieures. Cela montre à quel point il est facile à un être humain de se plier à certaines disciplines quand la passion l'anime. On se trompe quand on pense que la jeunesse est stupide. Elle est guidée par son instinct. Le garnement connaît mieux son professeur que le professeur ne connaît le garnement. Mon chien comprend parfaitement ce que je lui dis. C'est moi qui ne le comprends pas.

Nous avons quand même accompli des progrès dans le domaine de l'enseignement, bien que nous ayons un pédant à la tête de l'Enseignement. Avec un autre, les réformes eussent été plus rapides.

Un homme qui mérite le nom d'homme ne saurait durant trente années reprendre chaque année l'alphabet. C'est là une tâche qui convient à la femme. Cela est conforme à sa nature et à sa vocation de la maternité. Il lui est tout naturel de reprendre sans cesse les choses à l'origine. Il n'existe pas de professeur qui ait fait œuvre de créateur. Si, Félix Dahn — mais ce n'était pas un professeur. Un homme qui durant trente ans enseigne le rudiment du français finit par croire que ce qu'il enseigne est à la base de tout.

Dire qu'autrefois c'était un bout de parchemin idiot qui décidait de l'orientation de toute une vie ! Regardez donc mes bulletins. J'avais de mauvaises notes en allemand ! Ce crétin de professeur avait réussi à m'inspirer l'horreur de ma propre langue ! Il affirmait que je ne serais jamais capable d'écrire une lettre. Il suffisait qu'il me donnât la note 5 pour me barrer la carrière de technicien. Aujourd'hui, grâce à Dieu, la Jeunesse hitlérienne a son mot à dire dans tout cela. Elle peut exiger qu'un enfant soit jugé sur un ensemble de qualités qui n'ont rien à voir avec les qualités purement scolaires. Elle tient compte du caractère, elle encourage le don du commandement. Un garçon doit être mis au bénéfice d'une possibilité légale d'en faire la preuve.

132

30 août 1942, le soir.

Le brigandage, hier et aujourd'hui. — Les Russes et la prostitution. — Un temps inhabituel pour la saison.

Après la guerre de trente ans, et durant des dizaines d'années, le brigandage a sévi. La poste devait être escortée par un escadron de cavalerie.

C'est ici en Russie que le communisme originel nous montre son vrai visage. Nous devons procéder à des opérations de nettoyage, mètre carré par mètre carré — et cela nous oblige à pratiquer une justice sommaire. Avec ces terroristes, ce sera une véritable guerre de Peaux-Rouges. En Esthonie et en Lettonie, ces bandes ont à peu près cessé leur activité. Mais il faut retenir ceci : aussi longtemps que la juiverie ne sera pas exterminée, rien ne servira à rien. Car c'est elle qui leur tient lieu de service de renseignements !

C'est amusant de voir comment ce petit prêtre catholique qui a nom Tizzo se débarrasse de ses Juifs en nous les envoyant.

Au fond il y a une certaine morale dans l'attitude des Russes à l'égard des bordels. Ils ne s'abaissent pas à légiférer dans ce domaine. Si chez nous nous avons en quelque sorte sanctifié la prostitution, c'est parce qu'autrefois les évêques prélevaient la dîme sur chaque passe. Le prince-évêque de Mayence a essentiellement vécu du produit de la prostitution. Le fait que les bolchéviks aient admis qu'une femme pouvait avoir des enfants de plusieurs hommes est né, je pense, de leur désir de fondre entre elles leurs diverses races. Cela est étrange, mais les examens médicaux auxquels nous procédons ici révèlent que les filles, jusqu'à vingt-cinq ans, sont vierges dans la proportion de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pour cent, et qu'elles sont toutes parfaitement saines.

Cette année, le temps est inhabituel pour la saison. Depuis des semaines, sans discontinuer, le beau fixe. L'an dernier, à la même époque, nous avancions péniblement dans le sud parce que tous les deux ou trois jours il y avait un orage. Après le terrible hiver de 1929, nous eûmes toute une série de belles récoltes. Souhaitons de revivre ici cette expérience.

Avoir réussi à rendre utilisable pour nous le réseau ferroviaire russe, cela constitue un exploit véritablement stupéfiant.

133

31 août 1942, le soir.

Lloyd George et le traité de Versailles. — L'erreur d'Almeria. — Le duc de Windsor voulait réconcilier l'Angleterre et l'Allemagne. — Œuvre

néfastes des bellicistes à la remorque des Juifs. — Baldwin et Chamberlain. — Les miettes de Churchill.

Il est faux de croire que les Anglais soient tous arrogants. Bien sûr, à leur tête, il y a une poignée de dégénérés. Il faut convenir que nos hommes, en 1917-1918, eurent plus de tenue qu'ils n'en ont, eux, aujourd'hui.

J'ai demandé à Lloyd George pourquoi il n'avait pas réussi à faire triompher son point de vue au moment du traité de paix (il était partisan d'une paix douce). Il m'a expliqué que dès le début Wilson s'était déclaré contre lui, et que les Français n'avaient pas cessé de protester. Il n'avait pas dépendu de lui de faire mieux. Tout ce qui fut en son pouvoir, il le fit.

A la suite de la déclaration du gouvernement allemand disant « Nous ne signerons jamais ce traité », un nouveau projet fut établi. Dans ce projet, les Alliés renonçaient au corridor, nous conservions le Cameroun et la marine allemande gardait quatre cuirassés et huit unités importantes. Le montant des réparations était abaissé à environ vingt-cinq milliards. Lloyd George me rappela aussi qu'à cette époque les Anglais s'étaient attiré la haine des Français. Il n'était plus question à Paris que de la perfide Albion. Il me révéla également qu'il fut surpris et bouleversé quand, à la dernière minute, la délégation allemande se déclara prête à signer. Au moment de sortir, Clemenceau lui glissa à l'oreille : « Voilà ! » (1).

Quand le comportement d'une nation est par trop immonde, elle finit par perdre le droit au respect. Ni l'Angleterre ni la France n'eussent été en mesure, en 1919, de poursuivre la guerre. Mais en été 1919 le peuple allemand était décidé, s'il le fallait, à reprendre le combat. Une vague de sympathie a déferlé en Angleterre, à l'égard de l'Allemagne, à la suite du bombardement d'Almeria. Les Eden, Vansittard et consorts ont dû lutter durant des années pour effacer cela.

Ils ont fait savoir il y a quelque temps qu'ils avaient fait interner onze mille fascistes partisans de Mosley. Ce qui a brisé les reins au duc de Windsor, je pense que c'est son discours aux anciens combattants, dans lequel il disait que le but de sa vie était la réconciliation de l'Angleterre et de l'Allemagne. Une délégation d'anciens combattants était venue à Berlin et pendant tout son séjour une atmosphère d'amitié sincère n'a cessé de régner. C'était

(1) En français dans le texte.

un mauvais présage pour les Anglais la façon dont ils traitèrent leur roi. On n'a pas le droit d'ébranler une telle base.

Toute la campagne belliciste a été montée par Churchill, payée par les Juifs, avec la collaboration des Eden, Vansittard et compagnie. Les Juifs ont réussi leur coup d'avoir toute la presse en main. Pour tenir Rothermere, ils lui ont supprimé les ressources de la publicité. C'est lui-même qui m'a raconté de quelle façon on l'avait obligé à mettre les pouces. Une nation qui n'élimine pas les Juifs finit tôt ou tard par être dévorée par eux. A distance, l'on a de la peine à se représenter comment tout cela est arrivé. C'est avec le vieux Baldwin que cela a commencé. Lui-même il avait de gros intérêts dans l'industrie de l'armement. Le réarmement lui a sûrement rapporté des centaines de millions. Un autre qui avait les mêmes intérêts, c'était Chamberlain. Churchill, la putain journalistique, n'a récolté que des miettes. Churchill est un pourceau sans caractère. Il suffit de lire ses mémoires pour s'en convaincre. Là, il s'est déculotté en public. Qu'est-ce qu'une nation qui met un type comme ça à sa tête ?

134

1^{er} septembre 1942, le soir.

Schirach et les sortilèges de Vienne. — La vie à Vienne avant et après 1918. — Vienne, Munich et Berlin. — Le voyage à Moscou de Churchill. — Goethe et le tabac.

Depuis deux ans qu'il est à Vienne, Schirach subit toujours davantage l'atmosphère de Vienne, il est circonvenu. Si, moi, je n'ai jamais subi cette influence, c'est que j'ai toujours été inébranlable dans mes sentiments allemands.

Avant 1914, la richesse de Vienne était incroyable, mais il y manquait ces parvenus bouffis d'orgueil qui étaient l'ornement de Berlin. La cuisine viennoise était pleine de charme. On ne prenait rien au petit déjeuner. Pour les repas de midi, les midinettes avaient coutume de prendre leur tasse de café avec deux croissants. Le café était aussi bon dans les petits bars que dans les établissements les plus célèbres. A midi, même dans les restaurants les plus huppés, l'on ne trouvait rien de plus que le potage, un plat de résistance et le dessert — pas d'entrée. Un menu à la française, il n'en était

pas question. Lorsque je vins pour la première fois à Berlin, l'on me présenta une carte rédigée en français. Ce fut pareil, en 1933, à la Chancellerie du Reich. J'ai immédiatement supprimé cet usage.

Après 1918, le Viennois moyen était arrivé aux confins de la mendicité. Mais avant 14, quelle merveille que l'Opéra de Vienne ! Une société extraordinaire, des femmes en diadèmes. Je fis la comparaison en 1922. Aux mêmes places s'était installée une racaille juive. Les femmes laissaient pendre leurs mains afin qu'on vît leurs bijoux. Un spectacle écœurant. Je n'avais jamais vu la loge impériale occupée. Il est probable que François-Joseph n'était pas mélomane. Je suis le pire ennemi des Habsbourg, mais cela m'a mis dans un bel état de rage de voir la racaille juive installée jusque dans leur loge. Quelque chose de véritablement répugnant.

Je suis retourné à Vienne récemment. Cette crasse a disparu, mais Vienne est devenue une ville pauvre. Il fallait voir autrefois passer les brillants équipages dans le centre de la ville. La plupart des rues étaient pavées de bois. Quant aux relations de ces seigneurs avec leur domesticité, elle était empreinte d'amitié et de loyauté. Il n'y eut peut-être qu'une seule ville en Allemagne, Munich, où les différences de niveau social fussent aussi peu marquées. Je n'en veux à aucun Viennois d'avoir conservé la nostalgie de la Vienne de cette époque. Je retrouve chez ma jeune sœur les mêmes sentiments.

Naturellement, Berlin est une ville bouillonnante d'activité. Elle a les défauts de la jeunesse, il faut l'éduquer. Le Berlin d'autrefois était simple et distingué. Vint alors l'époque des repas de dix-neuf services — abondance et mauvaise chère. L'époque de Guillaume II avec son mauvais goût. Une conception de vie de parvenus, une vie de cour ridicule, une ignoble bonne société. On n'invitait pas à la cour la femme d'un général allemand comme Litzmann, mais n'importe quelle Juive, n'importe quelle fille d'un roi du cochon de Chicago.

Le vieux Guillaume était un grand seigneur, mais Guillaume II ne fut qu'une mazette. La moindre des lettres de Bismarck a plus de valeur que l'œuvre entière de cet empereur. Le Parlement richement orné, mais tout en plâtre. Dans le grand hall, du plâtre et du marbre de Trieste. Nous voulons faire de Berlin une capitale mondiale, mais cela demande du goût. Pas d'excès dans le boire et le manger, mais de belles habitations !

Son voyage à Moscou a fait du tort à Churchill, aussi bien auprès des conservateurs que des travaillistes. C'était la pire des sottises

qu'il pût commettre. Il a été accueilli à son retour avec une froideur marquée. Pour les uns, il est allé trop loin — pour les autres il n'ira jamais assez loin.

Je comprends aujourd'hui ce que voulait dire Goethe quand il déclarait qu'il n'y avait pas d'habitude plus répugnante que de fumer. Bien sûr, je ne vois pas d'inconvénient à ce que le brave bourgeois fume ou non son cigare, mais des gens comme vous et moi, torturés nuit et jour par les soucis. Moi, c'est surtout pendant la nuit que je me tourmente. Je suis persuadé que je ne deviendrai pas aussi vieux qu'un petit bourgeois. Mais que serait-ce si je devais mener une existence analogue à la sienne : fumer, boire...

135

2 septembre 1942, midi.

La justice et la Justice. — Incohérences et inconséquences. — Le cas des braconniers. — Chasse aux criminels endurcis. — Mœurs des montagnards. — Le gauleiter de Carinthie.

Un boucher possédait un chien méchant. Il le lâcha un jour sur des enfants. Un garçonnet fut mis en pièce. Le procureur général requit contre lui quelques années de travaux forcés. Le tribunal ne lui infligea que deux ans et demi de prison. Autre cas. Un homme estropie une poule en lui donnant un coup de pied. Il écope trois mois.

Autre affaire qui, celle-ci, me concerne. Un coquin prétendit un jour que j'avais passé toute la guerre à la cuisine, puis que j'avais déserté, et enfin que je n'avais dû qu'à la révolution d'avoir été gracié. Je porte plainte, mon diffamateur est condamné à cinquante marks d'amende. Le même juge, à quelque temps de là, condamna notre camarade Zaepfer à quatre-vingts marks d'amende parce que son chien avait aboyé un Juif !

De plus en plus, le juge s'efforce de rechercher les mobiles du délinquant. Il s'intéresse beaucoup plus à l'âme d'un coquin qu'il ne s'intéresse à la victime.

J'ai constaté que, depuis la révolution, l'on n'avait pas exécuté de sentences de mort contre des jeunes gens qui, ayant engrossé une fille, envoient celle-ci *ad patres* dans l'espoir de se soustraire à leurs responsabilités. Il faut tenir compte de leur état d'affolement,

dit-on. Meissner m'a expliqué cela comme si cela allait de soi. A ce propos, j'ai toujours dit à Görtner : « Etes-vous fou de me demander des grâces semblables ? Je vous en prie, ne me consultez pas dans de telles occasions. Il n'y a qu'une chose à faire : exécuter la sentence. »

Je vous l'annonce, une dure période commence en Allemagne pour les criminels endurcis. J'admets qu'on témoigne de l'indulgence envers des jeunes gens qui ont commis accidentellement une bêtise. Qu'ils subissent une peine d'arrêts que l'on pourrait effacer — ce qui leur éviterait d'entrer en contact avec des récidivistes.

Mais il n'est pas supportable que l'on puisse tolérer de telles incohérences : d'une part, un enfant tué par un chien et le propriétaire de ce chien ne récoltant que deux ans et demi de prison ; d'autre part, trois ans de prison à un braconnier qui a tué un lièvre !

Que l'on punisse les braconniers en les enrôlant dans des corps francs chargés de lutter contre les partisans.

Qu'un braconnier pris sur le fait se laisse aller à tuer le propriétaire de la chasse, cela peut à la rigueur s'expliquer. Autrefois en effet l'on suppliciait le paysan qui avait tiré sur un lièvre qui ravageait ses cultures. Personnellement, le plaisir que l'on trouve à la chasse m'échappe totalement. Tuer un cerf avec toute cette mise en scène ! Et l'on ne tire pas sur le lapin quand il est immobile, mais quand il court, afin que ses blessures soient plus spectaculaires ! La Société protectrice des animaux devrait s'intéresser tout particulièrement aux chasseurs. Une des principales raisons des révoltes des paysans contre leurs seigneurs, c'est l'exaspération où les mettaient les chevauchées des chasseurs à travers leurs champs. Si je me fais l'avocat des braconniers, je ne plaide pas ma propre cause, car de ma vie je n'ai fait le moindre mal à un lièvre. Je ne suis ni braconnier ni chasseur.

Chez les montagnards, la chasse au gibier est une vraie passion. Les jeunes gens escaladent la montagne dix fois dans une nuit dans l'espoir d'atteindre un chamois. S'ils parviennent à tuer un mâle, ça les met en valeur auprès de leur belle. Il faut tenir compte aussi du fait que la viande est rare dans les régions montagnardes et que le gibier est souvent la seule viande que puissent s'offrir les gens de la montagne.

J'admets qu'il faille réprimer l'activité des braconniers. Mais qu'on les envoie durant deux ou trois ans dans un commando. Qu'on en fasse des chasseurs de partisans. Qu'on les utilise comme tireurs d'élite !

Les meilleurs gardes-chasse ne sont-ils pas tous d'anciens braconniers ?

Dans des régions comme le Steiermark, Salzbourg et le Tyrol, si je voulais exclure les braconniers du Parti, nous perdriions des villages entiers.

A la montagne, les filles sont rares. J'admire ces garçons qui font des marches de trois heures dans la nuit, chargés d'une lourde échelle, courant le risque d'être mordus par les chiens ou de recevoir un seau d'eau sur la tête. Ils ont plus de mérite que les farauds des villes qui s'offrent des proies à cinq ou dix marks.

Tout se conquiert par la lutte. Je dois dire que les gens de la campagne ne manquent pas d'occasions. Les nuits sont belles pour eux, en mai, pendant les fêtes du mois de Marie. C'est une occasion offerte aux couples pour se reformer. Et les pèlerinages. Quel magnifique prétexte pour passer la nuit hors de chez soi, dans un nid douillet ! Pour ce qui est de l'Autriche, c'est en Carinthie que ces saines pratiques sont le plus répandues. C'est là aussi que l'on rencontre les plus belles filles.

Je suis heureux qu'on ait envoyé Rainer en Carinthie. Il est d'ailleurs de là-bas. Au fond, nos gauleiters d'Autriche sont tous excellents. La mort du gauleiter du Bas-Danube m'a causé un véritable chagrin. Ce Léopold était un type épatant. A la tête de sa compagnie, il a protégé mes réunions politiques d'une façon extraordinaire. Il était à la fois capitaine dans l'armée et chef d'une section locale du Parti. Rien chez lui du grand orateur, mais c'était un idéaliste merveilleux. J'ignorais qu'il fût au front. Sans quoi je l'eusse empêché de partir.

136

2 septembre 1942, le soir.

Un musée de la chasse. — Evolution politique de l'Angleterre. — Possibilité d'une volte-face de Churchill. — Les *tories* contre Churchill. — L'appétit des Américains. — Mes contacts avec Lord Rothermere.

Le musée de la chasse de Christian Weber !

Il y a à Munich un musée alpestre, mais ce ne sont pas les alpinistes qui le visitent. Les alpinistes vont à la montagne.

Je disais à Weber : « Tu as des talents dans bien des domaines,

mais tu es complètement bouché à l'art. Personne à Munich ne mettra les pieds dans ton musée. Pas les chasseurs, et encore moins ceux qui ne chassent pas. »

S'adressant plaisamment à Bormann :

Que les jeunes gens s'adonnent au ski, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais que des gauleiters âgés débutent dans ce sport, que des Reichsleiter fassent de l'équitation, ça je n'en veux pas.

Je doute que l'Angleterre incline à gauche. Ce serait d'ailleurs une catastrophe qu'il en allât ainsi. Aussi longtemps que la guerre durera, Churchill tiendra. Mais je ne considère pas comme exclu, à la suite par exemple d'un événement comme la chute de Stalingrad, qu'il ne fasse une volte-face complète. Cela est évidemment difficile à réaliser, parce qu'un acteur a toujours devant les yeux la menace du procès qu'on pourrait lui faire, au cours duquel ses actes seraient jugés. Quand l'on rendra publiques les conditions que nous avions offertes, cela fera du remous en Angleterre. Si un revirement devait se produire, la première chose qui s'imposerait pour celui qui en prendrait l'initiative, ce serait de libérer immédiatement tous ceux qui ont été enfermés par Churchill. Il y a déjà trois ans qu'ils sont privés de leur liberté. Rien de tel pour entretenir des sentiments révolutionnaires. On pourra compter sur ceux-là pour éliminer les Juifs. Il est possible qu'à Moscou l'on ait traité Churchill comme un pantin. Les Anglais méprisent et détestent les bolchéviks. Croyez-moi, le moment viendra où entre eux cela n'ira plus. Staline est le roi des maîtres-chanteurs. Qu'est-ce qu'il a réussi à nous faire avaler, à nous, comme couleuvres ! Ne l'oublions pas.

Les États-Unis prendront le Canada, et ils auront peut-être des exigences auxquelles les Anglais ne voudront pas souscrire. Constamment des sujets de friction. Les Anglais ont tout à perdre. Même s'ils nous battaient, il n'en subsisterait pas moins que les Russes demeureraient installés au sud du Caucase, et ils ne peuvent rien entreprendre contre la Russie. L'opinion, dans le parti conservateur, est opposée à Churchill. L'homme qui, à mon avis, peut jouer un rôle, c'est Beaverbrook. Lui peut leur dire : « Je n'ai cessé de vous mettre en garde. » Ce qu'il y a de plus sensible dans l'être humain, ce n'est pas sa peau, c'est sa bourse. Il est impossible que les conservateurs soient indifférents à tout ce qu'ils ont perdu. Et à tout cela s'ajoute encore la perspective de perdre l'Inde. Si ça

flambe aux Indes, une guerre de francs-tireurs permettra peut-être aux Japonais d'y prendre pied. Au moment de la déclaration de guerre, il n'y avait que quarante pour cent des parlementaires présents. Dans une autre occasion, deux cent cinquante-quatre d'entre eux sont ostensiblement demeurés assis. C'est la première fois qu'en Angleterre l'on mène une guerre aussi déraisonnable et qu'une guerre a pu être machinée par une aussi petite clique.

Les Américains ne quitteront pas l'Islande non plus. Des nations sœurs ! Cela n'empêche rien. Les nations sœurs d'Allemagne ont bien lutté entre elles durant des siècles. Si seulement l'Angleterre était intervenue dans la guerre de Sécession, en faveur des Sudistes ! Dire que ce sont quelques Allemands qui ont poussé Lincoln !

J'ai vu la princesse de Hohenlohe pour la première fois le jour où elle m'apporta une lettre de Rothermere. J'avais fait demander à Neurath s'il jugeait souhaitable que je la reçusse. Il me répondit que cela serait une chose considérable de pouvoir compter sur Rothermere, et qu'il fallait à tout le moins l'entendre. Quand l'épouvantail se présenta, je me dis : « Allons-y, pour Dieu et pour la patrie ! »

J'appris en lisant la lettre de Rothermere que celui-ci agirait volontiers dans ses journaux dans le sens d'un rapprochement entre l'Allemagne et l'Angleterre. Une série de lettres furent échangées. Dans l'une des miennes, fort importante, je disais à Rothermere que je n'avais aucune raison de me tourner contre l'Italie et que je considérais au surplus Mussolini comme un personnage de première grandeur. J'ajoutais que si les Anglais pensaient pouvoir négliger un homme comme Mussolini, ils se trompaient, que tout ce qu'on pouvait alléguer contre lui ne changeait rien au fait que Mussolini était l'incarnation de son pays (à cette époque je me faisais encore des illusions sur le compte des Italiens). Quant aux sanctions contre l'Italie, j'annonçais qu'elles seraient sans effet et que l'Italie s'en tirerait comme l'Allemagne. Je conclusai nettement, disant qu'en aucun cas l'Allemagne ne pourrait s'associer à une politique dirigée contre l'Italie.

Rothermere vint alors me voir. Il était accompagné de la princesse (elle habitait la maison des Bechstein). Je dois dire que je préfère de beaucoup une accorte cuisinière à une femme du monde qui se mêle de politique — mais je serais injuste d'oublier en l'occurrence le service qui nous fut rendu. Car l'attitude du *Daily Mail*, au moment de la réoccupation de la Rhénanie, nous fut d'une grande aide. De même quand nous décidâmes de refaire une flotte

de guerre. Les Anglais de l'entourage de Rothermere et de Beaverbrook m'ont toujours dit : « Dans la dernière guerre, nous étions du mauvais côté. » Au cours de notre entrevue, Rothermere m'assura qu'il s'était mis d'accord avec Beaverbrook sur ce point qu'il ne devait plus jamais y avoir de guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Quelques années plus tard, la princesse essaya de tirer parti de cette correspondance au cours d'un procès. Elle avait fait établir des photocopies de nos lettres, et elle prétendait obtenir l'autorisation de les faire publier. Le juge — et l'on voit à cela que ces gens-là sont des types corrects — déclara qu'il avait lu les lettres, que celles-ci faisaient honneur à ceux qui les avaient échangées et qu'il n'y avait pas de raison qu'elles fussent livrées à la publicité.

137

3 septembre 1942, midi.

Propriété du sol et usufruit du sol. — On prend des imbéciles pour en faire des chefs. — Les rédacteurs responsables des journaux et l'immunité parlementaire.

Le sol est propriété nationale. Les individus ne doivent en avoir que l'usufruit. Que chacun donc tire de son lopin de terre le maximum de ce qu'il peut rendre. Puisque le professeur Hoffmann peut affirmer que son domaine donne les plus fortes récoltes de la région, eh bien, à mon avis, c'est une raison pour qu'il garde son domaine. Plus il y consacre d'argent, plus il en tire de profits.

J'ai lu à nouveau dans le *Hoheitsträger* que le sol, en Ukraine, ne produit pas davantage que chez nous. De tels articles ne peuvent avoir pour auteurs que des gens qui n'entendent rien à l'agriculture. Si l'on travaille là-bas avec le même acharnement qu'en Haute-Bavière, il est certain que l'on doit tirer de la terre noire d'Ukraine beaucoup plus que de notre sol. Dans bien des cas, les hommes de cabinet sont des hommes qui n'ont pas été capables de réussir dans la vie pratique. On fait d'un Wagener un conseiller économique du Parti, et l'on apprend ensuite qu'il a échoué dans toutes ses entreprises ! Dans tous les secteurs de l'Etat cela se passe de la sorte, mais tout particulièrement dans le secteur économique.

On prend des imbéciles pour faire d'eux les chefs des plus intelligents. Quand je lis un article de ce genre, au surplus non signé, je me méfie par principe. La sottise de cet article pourrait faire penser qu'une fois encore c'est Krantz qui en est l'auteur. A mon avis, l'on ne devrait publier que des articles signés.

Du temps de notre lutte, tous les journaux avaient un rédacteur dit responsable — qui passait la plus grande partie de sa vie en prison. S'il était en liberté, c'est alors qu'il s'agissait d'un député couvert par l'immunité parlementaire. Ces cochons de nationaux-allemands ont voté la suppression de cette immunité. Je n'ai jamais pu le leur pardonner. Quand le Reichstag fut dissous, il y avait des inspecteurs à toutes les issues. C'est en utilisant des voies invraisemblables que les nôtres parvinrent à leur échapper !

Si nous renoncions à l'usage du vin, quelles cultures de fruits nous pourrions avoir !

138

3 septembre 1942, le soir.

Un monument que Franco oubliera d'élever. — Ne jamais céder aux Anglais. — Nous ne faisons pas la guerre à l'Angleterre, mais à la clique qui la dirige. — L'éducation du sens artistique. — Quelques peintres.

Franco devrait élever un monument à la gloire du Junker 52. C'est à cet avion que la révolution nationale espagnole doit sa victoire. C'est une veine que nos avions aient pu voler sans escale de Stuttgart jusqu'en Espagne.

Il est certain que nous n'eussions jamais réussi avec les Anglais si une seule fois j'avais cédé. Aujourd'hui, ils craignent tout de ma part, et c'est la raison pour laquelle ils ont répondu comme ils l'ont fait à notre exigence qu'ils rapportassent l'ordre de lier les mains des prisonniers allemands.

Il faut continuer d'insister sur cette particularité que nous ne faisons pas la guerre au peuple anglais, mais à la clique restreinte qui est à sa tête. C'est un slogan qui ne peut que rapporter. En déclarant que nous lutterons contre l'Empire britannique jusqu'à son anéantissement, nous pousserions les Anglais à résister farou-

chement jusqu'à leur dernier homme. Or il y a un grand nombre d'Anglais qui n'ont jamais voulu cette guerre. Nous n'avons aucun intérêt à ce que Churchill puisse déclarer aujourd'hui que l'Angleterre lutte à la vie à la mort. Cela raffermirait aussitôt un front qui est plutôt lâche en ce moment.

Les Anglais eux-mêmes, qu'ont-ils obtenu avec leur déclaration qu'ils anéantiraient le peuple allemand ? Ceci que les Allemands fassent front comme un seul homme pour répondre à cette provocation. En ce qui concerne les hommes actuellement au pouvoir, je pense qu'ils poursuivront la guerre jusqu'au moment où ils auront réalisé que cette guerre ne peut pas être gagnée et que la cessation des hostilités ne signifie pas l'anéantissement de la Grande-Bretagne. Je crois donc qu'il est psychologiquement juste de répéter sans se lasser, aujourd'hui comme hier, que c'est à une clique que nous faisons la guerre, mais pas à l'Angleterre.

Se rappelant sans doute qu'autrefois les princes-électeurs allemands se faisaient couronner par les Français, le prétendant français au trône s'est adressé à moi après l'armistice, me faisant savoir qu'il se conformerait en tout temps aux lois allemandes. Quel manque de caractère !

Il y a des tableaux qui demandent pour être appréciés un œil plus exercé que celui d'une paysanne. Il faut une éducation appropriée pour comprendre. De même, il n'est pas possible de conduire d'emblée un groupe de jeunes paysans à une représentation de *Tristan*. Ce qui dans ce domaine fait la force des Anglais, c'est qu'ils n'hésitent pas à donner à leur peuple ce qu'il est capable de comprendre. Chez nous, tout ce qui était manifestation d'un art sain a été déconsidéré, sous prétexte de toc, par les ignobles Juifs. Evidemment, les dernières toiles de Makart ne valaient pas grand-chose, mais c'est parce que Makart était devenu fou. Les Juifs ont décrié ces toiles, mais ça ne les a pas empêchés d'en porter d'autres au pinacle (pour la raison précisément, cette fois-ci, qu'elles avaient des fous pour auteurs). Ces voyous ont vilipendé Piloty, Kaulbach et Keller. Les premiers Bürkel que j'ai achetés m'ont coûté environ trois cents marks chacun. Bien sûr, pour vivre Bürkel a peint beaucoup — mais pensons à Achenbach. Il n'y a que Slevogt et le Trübner de la dernière période à qui ces Juifs aient reconnu de la valeur — et à Leibl tout juste. Je possède actuellement la plus belle collection de Spitzweg du monde. Ils valent de soixante à quatre-vingt-dix mille marks l'un. Récemment, j'ai payé également quatre-

vingt-dix mille marks pour un Defregger. D'un côté c'est beaucoup, et de l'autre c'est pour rien — car il faut penser que ce sont là les seules images que nous possédions d'une époque et qui sans cela n'eussent pas été fixées. La photographie, en effet, n'existait pas encore.

Ce sont les peintres allemands qui ont peint la Campanie, non les Italiens. Cela était ainsi du temps de Goethe, et cela n'a guère changé depuis.

Il faut apprendre aux Anglais à aimer non seulement l'Allemagne de l'époque de Goethe — mais aussi la puissante Allemagne.

139

4 septembre 1942, midi.

Intelligence et connaissance des langues étrangères. — La confession a son bon côté. — Danses folkloriques. — Une danseuse acrobatique. — Les gens du voyage. — La maison de Grock. — Particularités architecturales.

Le fait de parler plusieurs langues n'est pas un signe d'intelligence. On rencontre couramment des enfants qui parlent trois ou quatre langues, pour peu qu'ils aient des gouvernantes étrangères.

Les Espagnoles, même si elles parlent plusieurs langues, n'en sont pas moins des dindes. Ainsi la femme de Franco va tous les jours à l'église ! Bien sûr, la confession a son bon côté. Elle permet à la femme de se complaire dans le récit de ses péchés. Quant au prêtre, ça lui donne le plaisir d'entendre des confidences gratinées — et il est de surcroît payé pour les entendre !

Ces filles de Hongrie ont un tempérament extraordinaire. M^{me} Tabody a le diable au corps. Puisque nous parlons de la Hongrie, la *csardas* est une très belle danse, même pour l'homme, comparable à notre *Schuhplattler*. Rien là d'efféminé comme dans ces horribles danses de salon.

Il y a quelques années, j'ai reçu la visite à la Chancellerie de la petite Endres. C'était alors une fillette. Elle avait une requête à me présenter. Je crois qu'il s'agissait d'obtenir une réduction des frais de transport pour ses bagages. Il semble qu'elle soit aujourd'hui la première danseuse de corde d'Allemagne. Récemment, elle nous a demandé de libérer son frère afin qu'ils puissent faire

ensemble leur numéro dans les tournées destinées aux soldats de la Wehrmacht. Je comprends qu'elle ne puisse trouver d'autre partenaire, et son frère nous rendra autant de services dans ces tournées qu'en se battant au front. Quand je l'ai vue avant la guerre, c'était une fillette anguleuse, mais déjà on prédisait qu'elle deviendrait une très grande artiste. C'est là une profession très dure. Il y a quelques jours, j'ai lu que toute une famille d'acrobates avait trouvé la mort sur la piste. C'est pourquoi, depuis longtemps, j'ai interdit dans toute l'Allemagne que les acrobaties dangereuses se fassent sans filet. Pourquoi, à la plus petite défaillance, ces artistes seraient-ils voués à la mort ? D'ailleurs, la présence de ce filet ne diminue en rien l'attrait, pour le public, de leurs exercices. J'ai assisté une fois, au Wintergarten, à un accident mortel. J'ai décidé de ne pas m'exposer à revoir un spectacle semblable — mes nerfs sont déjà suffisamment mis à contribution sans que je recherche des émotions de cet ordre. Ce qui importe, c'est que l'acrobate puisse faire la preuve de son adresse. S'il rate un exercice, cela n'est pas une raison pour qu'il perde la vie. Il fera mieux la prochaine fois ! Dans les actuels spectacles de variétés, le public demande de plus en plus aux artistes de prendre le maximum de risques.

Mon plus grand plaisir, c'est de voir des clowns comme Grock. Ces hommes sont des sondeurs de l'âme humaine. La maison que Grock possédait sur la Riviéra était si extraordinaire que, par comparaison, une pagode hindoue fait l'effet de la sobriété prussienne. Seul un Saxon, devenu fou furieux, aurait pu concevoir quelque chose de pareil. Sur la route de Fribourg-en-Saxe à Dresde, j'ai vu une fois une construction de ce genre, un véritable chef-d'œuvre de mauvais goût. Nous nous étions arrêtés à un restaurant voisin, et nous apprîmes que précisément son propriétaire avait fait fortune en Orient.

C'est dans cette maison que l'alchimiste Tausend fit ses expériences.

Nous avons réussi, à Berchtesgaden, à imposer une unité de style dans la construction. Je ne suis pas d'avis qu'on bâtisse à Grunewald des chalets suisses. Mais dans cette région-ci le large auvent, qui est habituel, est une nécessité. Sinon, quand il vente, la pluie ruisselle le long du bois, qui finit par pourrir. Il ne faut pas donner de prise aux vents, et l'étage supérieur doit être protégé contre l'eau. On peut conserver l'ardoise sombre dans l'Erzgebirge. Le style rhénan manque malheureusement d'unité. C'est dans les préalpes, et jusque dans l'Allgäu, qu'on trouve ces merveilleuses maisons aux façades peintes.

140

5 septembre 1942, midi.

Le monastère de Maulbronn. — Impossible de ne pas aimer l'Espagne.

Le monastère de Maulbronn est l'un des plus beaux qui soient. C'est dû au fait qu'il est désaffecté depuis le Moyen âge et qu'il n'a jamais subi de transformations. J'ai lu les règles de l'Ordre, extrêmement sévères. Les moines, durant l'hiver, ne disposaient que d'une seule pièce chauffée. Cette salle commune était située au-dessus d'une cave voûtée (où l'on entretenait un feu) et d'où montait, par des tuyaux ad hoc, l'air chaud. Les Romains se chauffaient de la même façon il y a deux mille ans déjà. Quand on visite le château de Saalburg, on retrouve les vestiges de ces installations.

L'Espagne est un pays qu'il est impossible de ne pas aimer. Les Espagnols sont pleins de grandeur, et en temps de guerre, quel courage ! Je ne connais pas un Allemand qui ait une opinion différente sur l'Espagne. L'un de nos premiers chefs régionaux à Hanovre rentrait d'Espagne. Il n'avait d'autre désir que d'y retourner. Je n'ai jamais rencontré qui que ce soit qui ne fût rempli de respect pour les Espagnols.

141

5 septembre 1942.

Je suis pour quelque chose dans la disgrâce de Serrano Suñer. — Personnalité d'Alphonse XIII. — La race des princes. — Une sélection à rebours. — L'équipée de l'archiduc Otto. — L'art de cultiver les idoles. — Serrano Suñer et l'union latine.

Hepp vient de me remettre une nouvelle note sur le problème colonial. Je demeure persuadé que tout ce que nous pourrions obtenir comme colonies ne représente que peu de chose en regard des territoires de l'Est.

Serrano Suñer aurait peu à peu annihilé la Phalange pour pré-

parer une restauration monarchique. La réflexion que j'ai faite récemment sur lui, à savoir que je le prenais pour un authentique salaud, a certainement accéléré sa disgrâce.

Alphonse XIII était quelqu'un. Et pourtant, lui aussi, il s'est perdu lui-même. Pourquoi n'a-t-il pas conservé Primo de Rivera ? Je puis tout comprendre, mais je ne puis concevoir, lorsqu'on a réussi à conquérir le pouvoir, qu'on ne s'y cramponne pas de toutes ses forces.

Les princes constituent une race unique au monde pour ce qui est de la stupidité. C'est une sélection à l'envers. Si les Habsbourg rentraient en Hongrie, ils sont si bêtes que leur présence là-bas provoquerait un gâchis extraordinaire. Il est des circonstances où l'on serait inexcusable de demeurer passifs. A chaque génération, les maisons princières d'Europe dégénèrent un peu plus. En Bavière, cela prit un caractère tragique, car ils devenaient fous à tour de rôle. En fin de compte, tous ces princes européens ont une origine commune. Ils remontent tous, d'une façon ou d'une autre, aux Carolingiens. Les princes autrichiens avaient plus de chance que les autres, car il leur était permis de prendre femme dans le peuple.

J'admire la patience des peuples capables de supporter toutes ces chinoiseries. La coutume de se prosterner devant des princes présentait cet unique avantage qu'ainsi le peuple n'avait jamais l'occasion de contempler ces faces de crétins !

On fait des efforts incessants pour améliorer constamment la qualité du bétail, mais quand il s'agit de l'aristocratie c'est exactement le contraire qui a lieu. Les Hohenzollern eux-mêmes n'échappent pas à la loi commune. Ils ont tous leur petit grain, y compris notre Au-Wi (1). L'on devrait imposer à toutes les princesses de n'avoir de rapports qu'avec des chauffeurs ou des palefreniers.

Si l'on offrait au prétendant d'Espagne la couronne du Brésil, il l'accepterait immédiatement. Il deviendrait avec le même enthousiasme roi de Suède. Peu lui importe le pays, pourvu qu'il soit roi ! Est-ce que cela compte, les gens de cette sorte ? Il n'y a qu'à se plonger dans les archives de ces familles pour être édifié. Les Wittelsbach avaient la prétention d'échanger le Salzach contre la Belgique. Mais toute l'affaire échoua à cause d'un domaine de soixante-huit arpents, et aussi à cause de l'opposition de Frédéric le Grand qui ne désirait pas que les Habsbourg s'étendissent à l'Ouest. La négociation était conduite par le ministre Kreittmeyer. C'est pourquoi notre ami Hanfstängl demandait qu'on rasât le

(1) August-Wilhelm, l'un des fils de Guillaume II, membre du Parti.

monument de Kreittmeyer à Munich. Je m'y suis opposé. Les hommes de cette époque n'avaient pas l'esprit national dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui. Louis 1^{er} de Bavière fut le premier de nos monarques qui pensa allemand. Pour les autres, les intérêts dynastiques primaient.

L'équipée d'Otto, le fils de Zita, à Budapest, tient du roman-feuilleton. Sa suite était composée d'un noble hongrois et d'un trompette, juché sur la locomotive, qui s'époumonait de temps en temps dans son instrument. Horthy ne daigna pas le recevoir. Toute l'entreprise avait été montée par Zita. La riposte fut l'œuvre de M^{me} Horthy. Je vous laisse imaginer la fin de cette grandiose entreprise. Seul le frère de Franz Lehar songea à faire accueil aux deux héros. A Vienne, Otto eût été tout juste bon à faire un maître d'hôtel. Si ces Habsbourg avaient du caractère, ils eussent péri en défendant leur cause. Mais ils ont commencé par renoncer docilement à leurs droits — après quoi ils tentent de recourir à la force !

L'humanité ne saurait se passer d'idoles. Aussi les Américains ont-ils raison de mettre leur président sur un piédestal, durant le temps de sa présidence. Les monarchies sont particulièrement habiles dans cet art de cultiver les idoles. Il est certain que toute cette mise en scène a un sens. Tout cela est fort bien, à la condition toutefois de reposer sur une force effective. L'Eglise, elle, ne possède que l'apparat. Ses troupes sont composées d'archers inoffensifs, branlants et chenus. Il faut les voir à la procession de la Fête-Dieu. On comprend que les révolutionnaires de 1918 aient passé outre.

Lorsque Franco sort, il est encadré par sa garde maure. Il s'est donné les allures d'un monarque. Si le roi revenait, il serait tout juste bon à lui tenir l'étrier.

Je suis persuadé que Serrano Suñer était poussé par les curés. Son idée était de donner corps à une Union latine (France, Italie, Espagne), puis de marcher avec l'Angleterre — le tout avec la bénédiction de l'archevêque de Canterbury et un petit assaisonnement de communisme.

Je crois que l'une de nos plus heureuses initiatives, ce fut de permettre à une légion espagnole de lutter à nos côtés. A la première occasion, je remettrai à Muñoz Grande les feuilles de chêne avec brillants. Ce sera un bon placement. Les soldats, quelle que soit leur origine, s'enthousiasment toujours pour un chef courageux. Au moment de son retour en Espagne, il faudra équiper à neuf cette légion (et d'une façon magnifique), lui donner du butin et quelques généraux russes comme trophées. De la sorte, ils feront une entrée triomphale à Madrid, et leur prestige sera invincible.

Dans l'ensemble, la presse espagnole est de loin la meilleure qui soit.

142

6 septembre 1942, midi.

Les fils ténus du destin. — Erreur des Russes à Stalingrad. — Les mélanges de races. — Marins en permission.

Quand on se représente à quels fils ténus est accroché le destin de l'histoire ! Si nous avons perdu la guerre de 14, ce n'est certainement pas la faute de l'arrière. Il y avait chez nos adversaires quelques hommes de premier plan. C'est pendant la bataille de la Somme, en 1916, qu'apparurent les premiers panzers, et ce n'est chez nous qu'en 1917 que les commandes furent passées à l'industrie. Une première tranche de six cents fut mise en fabrication, mais peu après suspendue. Au même moment, Fuller, soutenu par Churchill et Lloyd George, levait l'interdiction signifiée par Haigh de poursuivre la fabrication de leurs chars.

De plus en plus l'on s'aperçoit qu'en Angleterre un fossé se creuse dans l'opinion publique. Chacun suit sa pente naturelle, à droite ou à gauche.

De tous nos alliés, Antonesco est l'homme qui a le plus d'envergure. C'est une authentique personnalité. D'emblée il s'est rendu compte que cette guerre donnait aux Roumains la possibilité de s'assurer la primauté dans les Balkans, mais avec la contrepartie de liguer contre eux les autres Balkaniques.

Les Russes ont commis une faute en portant tout leur effort sur Stalingrad. On ne gagne une guerre que lorsque l'adversaire commet plus de fautes que soi-même. Au surplus, il faut croire aveuglément à la victoire. S'ils ne s'étaient pas accrochés à Stalingrad, c'eût été ailleurs. En l'occurrence, cela prouve qu'un nom peut représenter beaucoup plus que ce qu'il englobe. Pour les bolchéviks, ce serait un mauvais augure de perdre Stalingrad quand on tient encore Leningrad. Aussi ne permettrai-je jamais qu'on donne mon nom ou celui d'un de mes compagnons à un objet menacé par nature, que ce soit une ville ou un cuirassé. C'est précisément en temps de guerre que le peuple se montre le plus superstitieux. Les Romains

l'étaient, y compris Jules César. En somme, il est bien possible que celui-ci n'ait pas été superstitieux et qu'il ait simplement tenu compte de la mentalité populaire. Moi-même, je ne lancerais pas une attaque un 13. Ce n'est pourtant pas que je sois superstitieux, mais je sais que d'autres le sont. Dans ma vie, les dates ne jouent absolument aucun rôle. Il m'est arrivé d'obtenir les plus grandes réussites des jours dits néfastes et d'échouer certains jours dits fastes.

La percée d'Abbeville ne représenta qu'un mouvement de trois cent cinquante kilomètres. Qu'est-ce qu'une telle distance à l'Est ? Il faut les pourchasser sans cesse, sans leur laisser le moindre répit.

Quelle belle race que ces Hollandais ! Les filles sont splendides, tout à fait à mon goût.

Ce qui explique toutes ces unions avec des Malaises, c'est le manque de femmes blanches dans les colonies. Cela se passait de la même façon pour les Allemands. Ils avaient le droit d'épouser une négresse pourvu qu'elle fût catholique, mais pas une Allemande de confession protestante. Aujourd'hui encore, le curé bagarre durant des mois, lorsqu'une de ses ouailles prétend contracter un mariage mixte. Il n'y a pas longtemps encore, à la campagne, le mariage mixte était stigmatisé du haut de la chaire. Mais l'on ne s'est jamais préoccupé de la couleur des bâtards ! Chez les Anglais, c'est tout différent, mais évidemment chez les Anglais l'Eglise est une institution d'ordre politique.

Dans le cas où certains de nos soldats demandent à épouser des étrangères, il s'agit presque toujours de garçons magnifiques et de femmes mal foutues. On ne peut rien attendre de bon de semblables unions. Les armes les plus menacées, de ce point de vue, sont la Marine et la Flak, car dans ces armes les soldats séjournent parfois très longtemps au même endroit. Il en fut de même au cours de la première guerre mondiale. Les Flamandes étaient de fort gentilles filles. Si la guerre s'était terminée normalement, un grand nombre d'entre elles eussent été épousées par nos soldats.

Le Führer s'adresse plaisamment à l'amiral Kranke :

Vos marins n'ont que trois heures de permission quotidienne. Il faudrait en prolonger la durée. Aussi longtemps qu'ils sont désœuvrés dans les ports au lieu de naviguer, le meilleur moyen pour eux de se rendre utiles est de courir les filles !

143

6 septembre 1942, le soir.

L'utilisation des engrais chimiques arrête l'émigration allemande. — Entre nous et les Anglais. — Mesures de rétorsion. — Les Anglais ont pris l'initiative des bombardements.

Ce ne sont que les difficultés d'ordre économique qui ont contraint l'Allemagne à autoriser l'émigration. Celle-ci a pris fin au moment où l'introduction des engrais chimiques, du jour au lendemain pour ainsi dire, a transformé les conditions de notre problème alimentaire. Ajoutons à cela l'industrialisation du pays, consécutive aux inventions du début du XIX^e siècle.

Depuis des siècles, dans le Reich, les guerres n'ont lieu qu'entre Etats voisins. Les Anglais, depuis toujours, se battent contre des étrangers. C'est la raison pour laquelle ils ignorent les usages de la guerre chevaleresque. Nous avons été ridiculisés dans le monde entier sous les traits d'un personnage baptisé Michel (1). L'Allemand est mieux considéré aujourd'hui dans la presse anglaise. De plus en plus, ils nous considèrent comme fréquentables — parce que nous fonçons toujours sans nous préoccuper de rien.

Entre nous et les Anglais, il faut que ce soit œil pour œil, dent pour dent. Nous devrions déclarer que tout aviateur qui saute en parachute doit être abattu et que nous donnons l'ordre à nos sous-marins de tirer sur tous les rescapés d'un bateau coulé, qu'il s'agisse de soldats ou de civils, de femmes ou d'enfants, si ceux-ci cherchent à se sauver. En moins de quatre semaines, les copains d'en face s'apercevraient qu'ils ont tiré le mauvais billet, et ils feraient amende honorable. Je ne fais pas mystère qu'à mes yeux la vie d'un Allemand vaut celle de vingt Anglais. C'est nous, à ce point de vue, qui tenons le couteau par le manche. Nous avons en effet infiniment plus de prisonniers anglais qu'ils n'ont, eux, de prisonniers allemands. Ce qui est bien, quand on fait des prisonniers, c'est de mettre la main sur des « Honorables ». Au moment de l'affaire de Dieppe, c'est l'annonce de nos représailles qui les a obligés à ne

(1) Surnom donné, au XIX^e siècle, à un Allemand caricatural qu'on représentait sous les traits d'un jeune campagnard, gauche et bon enfant, coiffé d'un bonnet de nuit et fumant une longue pipe.

plus ligoter ceux des nôtres qu'ils faisaient prisonniers. Ce qui a produit de l'effet, c'est l'idée que nous eussions pu ligoter cent trente de leurs officiers. Les petites gens, ça leur est parfaitement égal. Mais la pendaison d'une demi-douzaine de généraux anglais serait ressentie comme une atteinte à l'ordre divin. Dès l'instant que M^{me} Churchill et M^{me} Maisky se promènent bras dessus bras dessous, les officiers anglais ne doivent pas considérer comme une offense que nous les mêlions aux prisonniers de guerre russes. Telle est la bonne méthode. La seule riposte qu'ils pourraient faire, ce serait d'enfermer les nôtres avec les Italiens !

Si les Anglais exagéraient, nous pourrions encore répondre en pendant les capitaines des bateaux coulés comme le font les Japonais — alors que nous, nous leur offrons du café et du cognac. Si nous prenions de telles mesures, il n'y a pas de doute que le comportement de la marine anglaise changerait. Dans ce domaine, l'Anglais est un réaliste dépourvu de tout scrupule, froid comme la glace, insensible comme elle. Mais il suffit de montrer les dents pour qu'aussitôt l'Anglais devienne convenable, et presque amical.

Ce sont les Anglais qui ont pris l'initiative des bombardements. Nous avons patienté quatre mois avant de riposter, ce qui fut peut-être une erreur de notre part. L'Allemand est toujours arrêté par des réticences d'ordre moral qui échappent totalement à un Anglais. Il ne peut voir là que manifestation de faiblesse et de sottise.

Nous sommes maintenant fixés en ce qui les concerne. Il faut leur rendre coup pour coup avec la dernière brutalité.

Ce que nous obtiendrons à l'Ouest, il est possible que cela présente plus de charme, tout en constituant pour nous une garantie de sécurité, mais c'est ce que nous sommes en train de conquérir à l'Est qui est le plus précieux. C'est la base de notre existence.

144

7 septembre 1942, midi.

Souvenirs d'écollier. — Vers un enseignement harmonieux.

(Invités : le ministre Speer, le commissaire du Reich Koch et le maréchal Milch.)

Nous autres, écoliers de la vieille Autriche, nous avons été élevés dans le respect des personnes âgées et surtout des femmes. Mais

pour les professeurs, nous étions sans pitié. C'était l'ennemi fondamental. La plupart d'entre eux étaient un peu dérangés du cerveau, au point que quelques-uns terminèrent réellement leur carrière dans la peau de sous authentiques. Nous témoignions en revanche beaucoup d'attachement à ceux parmi eux qui étaient bien, mais c'était malheureusement l'exception.

La connaissance des points faibles de nos maîtres s'héritait de classe en classe, de génération en génération. En troisième, nous avions pour professeur de physique un nommé Koenig. Chaque classe savait que l'année scolaire débutait par une répartition des élèves en deux groupes. Koenig s'exprimait ainsi : « Que ceux qui sont du côté fenêtre se rassemblent près de la fenêtre, que ceux qui sont du côté poêle se rassemblent autour du poêle ! » Ponctuellement, les élèves exécutaient à l'envers ces instructions et se précipitaient dans la direction contraire à celle indiquée. Le pauvre homme constatait avec indignation que la bêtise des écoliers croissait chaque année, l'idée ne lui venant pas à l'esprit que l'imbécile c'était lui. Je dois dire que cette répartition en deux groupes demeure pour moi un mystère aujourd'hui encore.

Le prêtre qui nous enseignait le catéchisme avait un petit ventre rondouillard. Avant son entrée, nous déplaçons les bancs en sorte de rétrécir progressivement le couloir qu'il devait suivre. Il finissait ainsi par se trouver coincé entre deux bancs.

Lors d'une leçon de sciences naturelles, nous avons reconvert le plancher d'herbe et de coquilles de noix. Nous répondîmes avec innocence aux protestations du maître que nous avions fait de la botanique.

Les élèves avaient un plan méthodique, approprié à chaque saison, pour apporter de la perturbation dans les cours. Le lâcher des hannetons était une distraction de printemps, et c'était un prétexte pour déclarer que cette intrusion intempestive nous empêchait de travailler.

Il va sans dire que je n'étais pas en odeur de sainteté parmi les professeurs. Je n'avais aucun don pour les langues étrangères, mais peut-être en eussé-je montré si le maître n'eût été un tel idiot. D'emblée il me fut antipathique, et je dois à la vérité de dire que ce fut réciproque. Dissimulé par la barbe, on devinait un faux col jauni et crasseux. L'être tout entier avait un aspect répugnant. Il était furieux parce que je ne pigeais rien au français. Un adolescent de treize ou quatorze ans, s'il a l'esprit éveillé, a facilement l'avantage sur un maître abruti par des années d'enseignement.

Nos maîtres étaient des tyrans. Ils n'entendaient rien à la jeunesse.

Leur seul objectif était de gaver les cerveaux, leur seule pensée était de faire de nous des singes savants pareils à eux-mêmes. Si d'aventure un élève manifestait un peu d'originalité, ils le traquaient d'une haine vigilante. Les quelques forts en thème que j'ai connus ont tous échoué dans la vie.

Le bon enseignement consiste à dégager et à développer la personnalité des jeunes gens. Il y a certainement une amélioration, aujourd'hui, dans le recrutement du corps enseignant, et aussi dans les méthodes pédagogiques utilisées.

Parmi nos professeurs, il n'y en avait qu'un seul qui fût habillé proprement. Détail amusant, quand je me suis rendu à Klagenfurt, je l'ai retrouvé parmi les membres du service d'ordre SS. Le vieil homme, alors à la retraite, avait été un SS illégal avant l'Anschluss. Il s'est approché de moi après la cérémonie, et j'ai été très ému de le revoir.

On comprend les jeunes Grecs qui allaient parfois fort loin pour bénéficier de l'enseignement d'un maître selon leur gré. C'est d'ailleurs groupés autour de leur maître que les jeunes gens de l'Antiquité allaient au combat. Personne n'est plus capable d'enthousiasme qu'un jeune homme de treize à dix-sept ans. Il se ferait mettre en pièces pour un maître, si celui-ci est vraiment un homme. Je voudrais que cela fût ainsi chez nous également, que des classes entières partissent pour le front en compagnie de leur maître.

TROISIÈME PARTIE

LE REFLUX

13 juin 1943, midi.

Pénurie intellectuelle et artistique. — Bibelots en toc et chromos. — Seul l'art dépravé est nuisible. — La nostalgie germanique. — Le besoin des grands espaces.

L'industrialisation d'un pays provoque régulièrement des réactions de sens contraire en ranimant le goût d'un certain romantisme. Ce goût s'exprime souvent dans la manie de collectionner des bibelots en toc. C'est un phénomène constant chaque fois que l'afflux de la campagne vient grossir les prolétariats citadins. Ce ne sont pas les musées qui attirent ces nouveaux venus, mais des antres où s'est conservé le goût du merveilleux, dans le genre des grottes aux nymphes. Il faudra cinquante ou cent ans pour que tout cela change peu à peu.

Le malheur, c'est que l'essor économique se soit produit chez nous à une époque de pénurie intellectuelle et artistique. On ne saurait en vouloir au peuple d'être si peu averti quand on songe à la qualité des œuvres picturales rassemblées par nos industriels. Mais à ceux-là, on peut leur en vouloir, car ils possèdent un minimum de culture.

Le peuple n'a pas cessé d'être attiré par le chromo, mais il n'y a là rien de commun avec l'art dépravé. Me demanderait-on si, cela, je suis prêt à le supporter, je répondrais que je suis prêt à supporter tout ce qui n'est pas le laid systématique. Seul l'art dépravé est vraiment nuisible. Le mauvais goût peut toujours être amendé, et l'admiration des chromos peut conduire insensiblement au sens du beau. C'est un fait que notre peuple a l'âme romantique, ce qui est totalement étranger à l'Américain, par exemple, qui ne voit rien au-delà de ses gratte-ciel. Notre sens du romantisme est en

relation avec le sentiment que nous avons de la nature. Pour bien comprendre des artistes comme Weber, Louis Richter, et d'autres romantiques, il faut connaître la Suisse franconienne, car c'est dans ces paysages qu'on retrouve les sources du romantisme dans la musique et dans la peinture. Il faut se référer aussi, cela va de soi, aux contes et légendes dont notre folklore est si riche.

Le seul romantisme qui anime les Américains du Nord, c'est celui des peaux-rouges, mais il est curieux de constater que l'écrivain qui en a fait les plus vivantes peintures est un Allemand. Une chose toutefois que les Américains ont, et qui nous manque, c'est le sens des grands espaces. D'où la forme très particulière de notre nostalgie. Le moment vient où ce besoin d'espace ne peut être contenu, où il éclate. Ainsi les Néerlandais, qui occupent le sol germanique le plus dense comme population, doivent à cette impulsion irrésistible de s'être lancés, il y a des siècles, à la conquête du monde.

Qu'en serait-il de nous si nous n'avions au moins l'illusion de l'étendue de notre espace. C'est ce qui fait pour moi l'un des charmes du Spessart, qu'on peut y rouler durant deux heures et plus sans y rencontrer âme qui vive. Nos autostrades procurent un sentiment analogue. Même dans les régions les plus peuplées, elles nous restituent le sens de l'espace.

146

13 juin 1943, le soir.

Danger de la centralisation au point de vue culturel. — L'avenir de la technique. — Les peintres français. — Les grandes réalisations artistiques du XIX^e siècle sont dues à des Allemands. — L'architecture de Munich et celle de Berlin.

Je crains qu'un jour, quand j'aurai disparu, quelqu'un ait l'idée saugrenue d'installer à Berlin un musée qui centraliserait les richesses artistiques du Reich, un autre les souvenirs militaires, un troisième tout ce qui concerne la technique. Ce serait là une façon erronée de concevoir l'Etat unitaire, et le comble c'est qu'agissant de la sorte on se réclamerait peut-être de moi. Or, dans ce domaine, il faut au contraire pratiquer une judicieuse politique de décentralisation. Le *Deutsches Museum* de Munich atteint la limite avec ses vingt-trois kilomètres de cimaise. Il nous manque qu'un hurluberlu déclare qu'il faut construire à Berlin un Musée de la Tech-

nique où il sera nécessaire de parcourir quarante-cinq kilomètres pour tout voir.

Dans le musée militaire que j'installerai à Linz, je veux consacrer une section à l'art des fortifications, depuis ses débuts et jusqu'à la ligne Maginot et au *Westwall*. Il faudra des reproductions parfaites de ces ouvrages, de façon à susciter l'intérêt de la jeunesse. C'est la force du *Deutsches Museum* de présenter un grand nombre de modèles réduits que chacun peut manipuler à sa convenance. Ce n'est donc pas par hasard que tant de jeunes Munichois se soient sentis la vocation de la mer.

Nous devons considérer aujourd'hui que la technique a tout son avenir devant elle. En ce qui concerne la motorisation, nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements. Il a fallu des centaines d'années pour remplacer l'utilisation de l'énergie humaine par celle de l'énergie animale. Il faudra de même des siècles pour que la motorisation atteigne son développement intégral.

Je ne puis me résoudre à acheter un tableau d'un peintre français, car je ne sais jamais exactement où passe la ligne de partage entre ce que je comprends et ce que je ne comprends pas. J'éprouve le même sentiment en face des œuvres de Corinth et de Trübner, pour ne citer que ces deux peintres allemands. Ces hommes ont commencé par peindre avec talent, puis ils furent saisis par l'orgueil de produire des choses tout à fait extraordinaires. Sur le plan littéraire, le Juif avait déjà passé par là, indiquant la mauvaise voie. L'art de Corinth ne s'explique pas autrement. Quels barbouillages tout cela nous a valu !

En peinture, les Italiens furent grands du XIV^e siècle au XVII^e siècle — au XVIII^e ils restent encore sur leur lancée, au XIX^e ils pâlissent, et aujourd'hui c'est la décadence complète. Tout cela est inexplicable, mais il semble qu'en ce domaine il y ait toujours une rançon à payer.

Au XIX^e siècle, les plus grandes réalisations, dans le domaine de l'art, et dans tous les genres, sont dues aux Allemands. Les Français, à la même époque, ont eu des peintres hors de pair mais qui se sont vite laissé aller à la facilité.

Quand je pense à l'Opéra de Paris, je ne puis m'empêcher de trouver que les opéras de Dresde et de Vienne, c'est tout de même autre chose. La conception d'ensemble est géniale, mais la réalisation tout à fait quelconque. A l'intérieur, une architecture pompeuse, surchargée, dénuée de goût. Nous devons prendre soin que le nouvel Opéra de Munich surclasse tout ce qui a été fait jusqu'ici.

La Munich du XIX^e siècle présente de grandes analogies avec le

Berlin de l'époque frédéricienne. On voyait grand, mais l'on construisait avec des moyens insuffisants, pour la simple raison que l'on manquait d'argent. Dans le Berlin de Frédéric le Grand, cela alla si loin que l'on ne put placer des statues que sur la façade principale des monuments. On constate encore aujourd'hui à Munich que les maisons de cette époque sont mal construites. Dans le *Prinzregenten-Theater*, l'on a économisé sur la dépense partout où ce fut possible. Le prix de la construction, sans les aménagements intérieurs, n'a pas dépassé treize cent mille marks. A la même époque, on y allait plus largement à Berlin. Le Reichstag, bien que le résultat soit désastreux, a coûté en tout et pour tout vingt-huit millions de marks. Mais ce fut solidement construit — on s'en aperçut au moment de l'incendie.

Le Palais de Justice de Munich est peut-être la belle construction de style baroque de l'époque récente. Ce qui est typique de l'âge du libéralisme, c'est le Palais de Justice de Bruxelles. C'est un cyclope qui domine toute la ville. Avoir choisi particulièrement cet édifice !

Je suis persuadé qu'un homme n'est jamais plus disposé à se battre pour son pays que lorsqu'il s'agit de défendre le patrimoine artistique et intellectuel de la nation. Nous en avons une nouvelle preuve aujourd'hui. La destruction d'un monument fait plus d'effet sur le public que la destruction d'une fabrique.

147

14 juin 1943, le soir.

Défense de Metternich. — Parallèle entre Metternich et Bismarck.

Metternich est souvent méjugé. Il s'est efforcé de rendre vie à un cadavre. En tant que Chancelier d'Autriche, et du point de vue des Habsbourg, il ne pouvait agir autrement qu'il ne fit. Il servait les Habsbourg, animé par l'ambition de rendre à cette dynastie sa grandeur d'antan. De là ses efforts surhumains pour faire renaître le vieux Reich. Que dans cette voie il se soit souvent fourvoyé, cela n'est pas niable. Mais il faut considérer son action du point de vue de l'époque. La voie suivie plus tard par Bismarck, personne ne pouvait l'imaginer entre 1830 et 1840. La situation ne se résumait pas alors dans l'alternative : Bismarck ou Metternich, mais dans cette autre : Chancellerie impériale ou Confédération germanique (cet assemblage hétéroclite). A Francfort, rien ne fut

réalisé, et rien ne pouvait être réalisé. Metternich en avait fort bien jugé. Et l'on peut dire qu'en somme ils poursuivaient l'un et l'autre le même but. Metternich voulait l'atteindre en rétablissant l'autorité des Habsbourg, et Bismarck par la prédominance de la Prusse. Tous deux, ils ont écarté une solution parlementaire. Bismarck a réussi, Metternich a échoué. Mais cela n'est pas une raison de le condamner.

Sans l'initiative révolutionnaire de la guerre de 1866, Bismarck n'eût lui-même pas réussi. Et dans ce cas, l'on n'eût pas manqué de le crucifier. A l'époque où Metternich tenait le gouvernail, les temps n'étaient pas mûrs pour une solution décisive. Pour la même raison, l'on ne saurait reprocher à Bismarck de n'avoir pas fondé le Reich grand-allemand !

Dans la lutte contre Napoléon, Metternich fut aussi fanatique que n'importe quel autre patriote allemand.

Ce qui montre à quel point l'on était peu fixé, même après Sadowa, sur la question de savoir à qui, de l'Autriche ou de la Prusse, devait revenir l'hégémonie, c'est qu'en 1867 les conservateurs prussiens s'insurgèrent contre Bismarck, sollicitant du Roi sa révocation.

Il est évidemment difficile, après coup, de se montrer équitable à l'égard d'un homme comme Metternich.

148

17 juin 1943, le soir.

Les grandes catastrophes naturelles. — La peur de l'inconnu.

Je ne puis croire que les différentes ères du globe aient eu chacune une durée aussi grande que les savants le prétendent. Ils sont d'ailleurs incapables de démontrer leurs hypothèses. J'ai le sentiment que dans ces estimations la crainte obscure qu'ont les hommes des dangers inconnus, des catastrophes naturelles joue un rôle. Lors des récents tremblements de terre en Wurtemberg, la presse n'eut rien de plus pressé que de rassurer le public en affirmant qu'aucun danger grave ne menaçait, qu'aucun signe n'existait d'une aggravation possible du phénomène.

C'est extraordinaire qu'il y ait si peu d'hommes capables de regarder la réalité en face et qui, sous la menace d'un danger,

réagissent en faisant des projets d'avenir. La plupart sont des lâches. La peur de l'inconnu est en eux, au plus profond d'eux-mêmes.

149

19 juin 1943, à table.

Les grosses unités navales. — L'infanterie de la mer.

J'avais le projet autrefois de construire une puissante escadre de guerre, la plus forte du monde. Les deux plus fortes unités devaient porter les noms de Ulrich von Hutten et de Goetz von Berlichingen. Je suis heureux aujourd'hui que ce projet ne se soit pas réalisé. Car si nous avions des bateaux, nous aurions l'obligation morale de nous en servir. En fait, quels services pourraient-ils nous rendre ? Une telle escadre jouerait le rôle du dernier chevalier en armure, qui ne peut plus se battre que pour l'honneur.

Les choses ont évolué de telle manière qu'aujourd'hui c'est l'infanterie de la mer qui est au premier plan. Hormis les sous-marins, nous avons besoin de petites unités. Ce sont elles qui livrent bataille. Donc, des vedettes rapides, des destroyers et d'autres unités de ce genre.

Les Japonais, eux, possèdent effectivement la plus puissante escadre de ligne du monde. Mais la mise en action de telles unités constitue un problème difficile. Pour elles, le plus grand danger vient de l'air. Qu'il nous suffise de penser à la perte du *Bismarck*.

150

24 juin 1943, le soir.

Le rythme de Berlin. — Vienne, la ville la plus musicienne du monde. — Déboires de Mozart. — Sang slave et sang german. — Beethoven. — Arguments pour et contre Vienne. — La nouvelle capitale du Reich. — Loyalisme de Linz. — Une remarque de Treitschke. — Les intérêts du Reich passent avant tout.

Je pense que nulle part ailleurs l'on ne travaille à un tel rythme qu'à Berlin. Je ne connais pas d'autre ville où il eût été possible de construire en neuf mois la Chancellerie du Reich. L'ouvrier

berlinois est extraordinairement actif et rapide. Rien de pareil à Munich ni à Vienne, où l'on ressent encore les effets du brassage des races : Polonais, Tchèques, Slaves, Italiens.

Quand on parle de Vienne en fonction de la musique, et quand on dit que Vienne est la ville la plus musicienne du monde, il ne faut pas oublier que du temps de nos grands compositeurs Vienne était la ville impériale. Cela attirait tout le monde, et Vienne était donc la ville qui offrait le plus de chances aux artistes. Et pourtant comme on y traitait mal les musiciens ! Ce n'est pas vrai que Beethoven ait connu de son vivant des triomphes à Vienne, ni Haydn. Le *Don Juan* de Mozart fut un four. Pourquoi donc Mozart est-il allé à Vienne ? Parce qu'il espérait recevoir de l'Empereur une pension, qu'il n'a jamais obtenue. Il est d'ailleurs établi que la famille de Mozart est originaire d'Augsbourg. Ce n'est donc pas un Autrichien, mais un Souabe. La fleur des musiciens viennois n'est pas une émanation du sol viennois, mais une émanation du génie de la race.

Une musique vraiment créatrice est fondée sur l'inspiration, d'une part, et sur le sens de la construction, d'autre part. L'inspiration est d'origine slave, le sens de la construction est d'origine germanique. C'est quand il y a rencontre des deux que se manifestent les grands maîtres. Chez Bach, c'est le sens de la construction qui l'emporte. Il n'avait sûrement pas une goutte de sang slave. Quant à Beethoven, en revanche, il suffit de regarder sa tête pour s'apercevoir qu'il y a en lui un apport étranger. Cela n'est pas un hasard que les Anglais n'aient produit aucun compositeur de génie. C'est un peuple purement germanique.

Il est tout à fait faux de penser que je suis un adversaire de Vienne. Je critique également tout ce qui ne me plaît pas à Berlin. Mes préoccupations sont à une autre échelle, elles dépassent le cadre de Vienne et de Berlin. Mon sens de l'histoire m'incite à penser que ce qui existe aujourd'hui peut changer. Aussi est-ce un devoir pour moi d'envisager dès maintenant ce qui arrivera lorsque je ne serai plus. Cela créerait une situation périlleuse pour le Reich que Vienne fût l'unique centre d'attraction dans l'espace autrichien. C'est la raison pour laquelle, à l'avance, je m'insurge contre l'éventualité d'une évolution dans ce sens. Et c'est pour parer à ce danger que je crée en Autriche d'autres centres culturels. Sinon le pouvoir d'aimantation de Vienne sur le plan culturel finirait par avoir des conséquences sur le plan politique. Or cela ne doit pas se produire. C'est l'histoire qui nous l'apprend.

A Munich, un tel danger n'existe pas, car le rayonnement culturel

de cette ville ne s'étend pas au delà des limites de la Bavière.

C'est mon devoir d'empêcher qu'une évolution ne se produise et qui conduirait nécessairement à un désastre.

Je comprends qu'on ait pour Vienne un sentiment de dilection, mais lorsqu'on a des décisions d'une grande portée politique à prendre, il ne faut se laisser guider que par la froide raison. C'est pourquoi tout ce que Vienne a drainé dans les provinces doit retourner dans les *gaus*.

Par ailleurs, je ne puis admettre aucune concurrence entre Vienne et Berlin. Berlin est la capitale du Reich et le demeurera. J'ai eu, durant un temps, l'idée d'édifier ailleurs la capitale du Reich, et j'avais pensé aux bords du lac Müritz, dans le Mecklemburg. Mais Speer m'en a dissuadé, car le sol y est aussi défavorable à la construction que celui de Berlin même. Je veillerai à ce que Berlin acquière tous les caractères d'une authentique capitale du Reich. Rien dans tout cela ne résulte d'une préférence d'ordre sentimental. Je ne puis dire que j'aie une préférence soit pour les Viennois, soit pour les Berlinoïses. Je me sens également chez moi dans toutes les parties du Reich, et j'ai pour tous les Allemands un égal amour, pour autant que parmi eux personne ne se dresse contre les intérêts du Reich, dont je suis le gardien. En cela, je me comporte comme à l'intérieur de ma propre famille. Mais si je m'aperçois qu'une ville ou une province, d'une façon ou d'une autre, prétend me suborner, alors je suis intraitable.

Ne me dites pas que Vienne a fait de lourds sacrifices dans cette guerre et que ses fils meurent avec bravoure. Ce n'est pas là le cas des seuls Viennois, mais de tous les fils de l'Allemagne. Cela procède d'une claire et saine notion du devoir. Inutile de pleurnicher à ce propos. Je me considérerais moi-même comme un mauvais fils de ma patrie si je n'attendais d'elle également ce que j'attends de tous les Allemands.

Aucun *gauleiter* ne doit attendre de moi que je le soutienne, financièrement ou de toute autre manière, au-delà de ce que l'intérêt du Reich commande. Si je fais don d'un édifice à un *gau* ou à une ville, ce n'est pas moi qui donne — car je ne suis qu'un pauvre diable. C'est le peuple allemand tout entier qui paie. Comprenez-le, c'est là que réside ma responsabilité.

Qui pourrait prétendre que je n'estime pas Vienne ? J'ai donné à Vienne, par exemple, l'homme que je jugeais le plus qualifié pour diriger ce *gau*. Les Viennois sont si chatouilleux que le seul fait que je construis à Linz suffit à les contrarier. Mais cela me laisse indifférent. Je suis impartial à l'égard de tous les *gaus*. Mais en Vienne

précisément je vois un danger pour l'avenir, dans le cas où l'on accorderait à cette ville certains privilèges.

Il est tout à fait vrai que j'ai été reçu à Vienne dans la jubilation et l'enthousiasme. Mais ce fut pareil à Linz, à Klagenfurt, à Hambourg, à Cologne et partout ailleurs. On ne peut tout de même pas attendre de moi que j'avantage une province ou une ville sous le prétexte de leur accueil. Cela va de soi, et cela va d'autant plus de soi que leur accueil s'adresse au Führer de tous les Allemands. Bien sûr, l'accueil amical des Viennois m'a réjoui. Mais cela ne doit pas m'empêcher d'accomplir mon devoir tel que je le conçois, dans l'unique intérêt de la nation. Qu'est-ce que le cœur a à voir là-dedans ?

J'ai dit à Heigruber : « Linz doit tout ce qu'elle possède et tout ce qu'elle possèdera au Reich. C'est pourquoi Linz doit incarner l'idée du Reich. Au fronton de chaque édifice, l'on devrait graver cette inscription : *Don du Reich allemand*. » Linz reconnaît cette situation. En voici un exemple. J'ai lu dans la *Linzer Tagespost* qu'au cours d'un spectacle de cabaret un chansonnier avait attaqué méchamment les Berlinoïses. Ce journal ajoutait que l'on n'admettait pas à Linz que l'on traitât la capitale du Reich de cette façon. Voilà comment l'on se comporte à Linz. Le droit de critique existe, mais pas celui d'avilir. L'horrible séquelle des querelles de clochers et des rivalités entre provinces se fait malheureusement encore sentir. C'est là un danger qui pourrait même renaître après la guerre. Aussi, dès maintenant, faut-il s'efforcer d'en éliminer tous les prétextes. Sans doute est-ce le fait d'une heureuse fatalité que je me sois trouvé si longtemps comme un étranger dans ma patrie allemande. C'est à cause de cela que je me suis rendu compte de la valeur qu'aurait une Allemagne unie.

Treitschke a dit un jour : « L'Allemagne possède des villes, mais elle n'a pas de capitale. » J'ajoute qu'elle doit en avoir une et qu'elle l'aura. Je prendrai soin qu'aucune ville d'Allemagne ne puisse rivaliser avec la capitale du Reich.

J'ai examiné des projets concernant Vienne mais qui exigeraient du Reich un appui financier d'une telle ampleur que jamais je n'admettrai que cet appui puisse être accordé à une autre ville que la capitale du Reich. Agir autrement serait sans excuse. Il est évident que la ville de Vienne doit être assainie, qu'on doit y supprimer les quartiers insalubres. Cela se fera. J'ai déjà chassé les Juifs de Vienne, mais j'aimerais que les Tchèques eux-mêmes s'en allassent. Si l'on construit à Vienne, ce serait toutefois une erreur de prétendre éclipser les monuments de la ville impériale.

Ce serait un crime de ma part d'utiliser l'argent du Reich pour créer une situation qui un jour risquerait de menacer l'unité du Reich. Aussi bien ma philosophie de l'histoire et mon sens politique m'interdisent d'agir autrement que je ne le fais.

Schirach, vous avez le devoir de veiller à ce que Vienne conserve son niveau culturel. Moi, j'ai le devoir de préserver les intérêts du Reich. J'attends de chaque gauleiter qu'il comprenne cela. Pour réaliser de grandes choses, il faut savoir couper les ponts derrière soi. Il faut savoir se débarrasser de toute sensibilité superflue. C'est la raison qui doit avoir le dernier mot.

151

13 mars 1944, midi.

Une pépinière d'acteurs pour le cinéma. — Inutilité de la critique d'art. — *Le Freischütz* de Weber et *la Carmen* de Bizet.

On dit toujours que, parmi nos acteurs de cinéma, nous ne possédons pas d'interprètes pour certains rôles, par exemple pour des rôles de héros. Ce type d'artiste n'existerait pas chez nous. Rien n'est plus faux. Mais pour le trouver, il faut commencer par le chercher. L'erreur des metteurs en scènes est de prospecter toujours dans le même milieu : acteurs de théâtre et figurants. Il faut chercher dans une autre direction, car ces interprètes nous les avons. Il suffit de penser aux types d'hommes magnifiques que nous possédons encore dans nos régiments, après cinq années de guerre.

Il y a quelques années de cela — c'était avant la guerre — je passais à proximité d'un camp du Service du travail à Bergedorf. Aussitôt ma voiture fut entourée par une foule de jeunes gens halés par le soleil. Je fis à mes compagnons cette réflexion : « Pourquoi nos metteurs en scène ne viennent-ils pas dans des endroits comme celui-ci pour dénicher des talents ? En une année ou deux, il devrait être possible de transformer l'un ou l'autre de ces jeunes gens en un acteur accompli, ne serait-ce que pour un rôle unique (en vue duquel ils cherchent en vain une vedette). » Dans ce domaine, Leni Riefenstahl a le comportement qui convient. Elle parcourt elle-même les villages afin d'y trouver des acteurs pour ses rôles de paysans.

Par définition, l'opinion d'un critique d'art ne saurait être consi-

dérée comme une vérité démontrée et inattaquable. Sa critique n'exprime qu'une vue personnelle et n'a de valeur que pour lui. Si dans dix journaux différents dix critiques différents donnent leur opinion sur une œuvre, cela donne dix opinions différentes, à moins que les intéressés ne se soient concertés. Quelle valeur cela représente-t-il ? Cela ne représente rien. Nous oublions trop facilement que les Anciens ignoraient la critique d'art. Ils portaient de l'idée qu'une œuvre doit s'affirmer par sa valeur propre. C'est là une forme de la sélection naturelle. La critique, au point où elle s'est développée depuis le début du XIX^e siècle, signifie soit la mort de l'œuvre d'art, soit le discrédit de la presse. L'œuvre d'art n'a rien à gagner, mais tout à perdre, à être remise constamment sur la sellette. La presse, par ailleurs, ne peut être prise au sérieux par le public, puisqu'elle ne cesse de se déjuger. Si nous étions privés de critiques d'art, nous ne perdriions pas grand'chose. Quand une critique est signée d'un nom célèbre, cette critique peut avoir pour résultat de détruire un artiste dans l'esprit du public, pour vingt ans peut-être. Nous ne manquons pas d'exemples à ce propos. Combien d'artistes qu'aujourd'hui nous admirons furent piétinés à leurs débuts par des oracles ! Ce qui est vrai pour les artistes l'est aussi pour les œuvres. Rappelons-nous simplement qu'une critique de E. T. A. Hoffmann suffit pour compromettre le succès du *Freischütz*. Et pourtant cette œuvre, avec ses résonances profondes avait tout ce qu'il fallait pour plaire au romantique Hoffmann. Pensons à Richard Wagner, à la façon dont il fut déchiré par les critiques, durant des dizaines d'années. S'il ne s'en était pas trouvé un pour le comprendre sans restriction, qui sait si Wagner eût été en mesure de poursuivre son œuvre ? *La Carmen* de Bizet eut un sort analogue. Or les critiques qui accueillirent si mal ces œuvres sont totalement oubliés aujourd'hui.

152

23 mars 1944, midi.

Première rencontre avec le Rhin. — Charme des pays rhénans. — Autres régions enchantées d'Allemagne. — Les merveilleux paysages de Bohême et de Moravie.

Je vis le Rhin pour la première fois en 1914, lorsque je partis comme soldat vers le front de l'Ouest. Le sentiment qui m'étreignit

lorsque je vis ce fleuve du destin restera éternellement gravé en moi. La gentillesse et la spontanéité des Rhénans m'ont fait également une profonde impression. Partout nous fûmes reçus et fêtés de façon touchante. Le soir, en arrivant à Aix-la-Chapelle, je fis la réflexion que jamais je n'oublierais cette journée. En effet, ce souvenir ne m'a jamais quitté, ravivé à chaque fois que je revenais sur les bords du fleuve. Sans doute est-ce là une des raisons, outre la beauté inégalable du paysage, qui presque chaque année m'y ramenait.

En dehors de la Rhénanie, il y a d'autres régions de l'Allemagne que j'eusse eu un plaisir particulier à revoir de temps à autre : le Kyffhäuser, la forêt de Thuringe, le Harz et la Forêt-Noire. C'est un sentiment exaltant de pouvoir rouler à travers la forêt à des dizaines de kilomètres de toute agglomération.

Au cours de ces voyages, j'adorais m'arrêter pour pique-niquer. Cela n'était pas toujours simple. Il arrivait que notre colonne de voitures fût pourchassée pendant des heures par des automobilistes qui voulaient voir leur Führer en liberté. Nous avions recours à mille moyens pour nous défaire de ces aimables poursuivants. Par exemple, je faisais ranger ma voiture dans un chemin de traverse, cependant que la colonne continuait. Les poursuivants remontaient l'une après l'autre les voitures de la colonne et, ne me voyant pas, accéléraient leur allure dans l'espoir de me rejoindre plus loin. Ainsi nous gagnions quelques heures de tranquillité. Nous avions parfois de la malchance. Il me souvient qu'une fois, au cours d'une de nos haltes, nous fûmes surpris par toute une famille à la quête de champignons. Il ne fallut pas longtemps pour que ces braves gens n'ameutassent le village voisin. Il en arrivait de partout, poussant leurs *Heil* !

Il est regrettable que si peu d'Allemands connaissent vraiment leur patrie. Depuis 1938, le nombre des régions pittoresques dans le Reich s'est considérablement accru. En plus de l'Autriche, il faut penser aux merveilleux paysages de Bohême et de Moravie, que fort peu d'Allemands connaissent. Que sait-on, par exemple, de la forêt de Bohême ? Certains ont peut-être lu qu'on y trouvait des coins de forêt vierge, mais combien y sont allés ? J'ai eu entre les mains une collection de photographies de cette forêt. On croirait qu'il s'agit de vues prises dans une forêt tropicale.

L'Allemand qui ferait chaque année un voyage aurait besoin de toute sa vie pour connaître les beautés de l'Allemagne.

153

17 mai 1944, le soir.

Notre politique religieuse. — Une occasion manquée par l'Etat : le modernisme.

L'Etat eut rarement la possibilité, au cours de l'histoire d'Allemagne, d'agir sur l'évolution interne de l'Eglise. L'occasion la plus favorable s'est probablement présentée à l'époque du modernisme, dans les années 1907-1909. Il est vrai que ce mouvement, en bien des choses, n'a fait que reprendre certaines façons de penser des catholiques libéraux. Toutefois, à d'autres points de vue, le modernisme apportait des éléments nouveaux. Si à l'époque l'Etat avait su exploiter ces aspirations, il eût été possible de créer une Eglise nationale allemande complètement détachée de Rome. Il faut tenir compte également du fait que les modernistes désiraient sincèrement une entente avec l'Eglise évangélique. Il y avait donc la possibilité de jeter un pont entre les deux confessions chrétiennes. Mais l'Etat, trop faible, a passé à côté de cette chance. Il n'y avait personne qui eût l'envergure nécessaire pour embrasser le problème et le résoudre. Le jeu de l'Eglise fut facile. Elle menaça et excommunia. Un prêtre de plus de cinquante ans, qui a défroqué, et qui est mis au ban de l'Eglise, ce n'est plus rien.

A coups de menaces, les modernistes furent tourmentés jusqu'à ce qu'ils se soumissent. La plupart cédèrent. C'est un fait que les menaces de l'Eglise ont un caractère tangible. Quand il s'agit d'affaires sérieuses, elle ne se contente pas du spectre de l'Enfer, ou même du Purgatoire. Aussi le mouvement moderniste ne tarda-t-il pas à périr. Le coup de grâce lui fut donné par l'obligation imposée désormais à tous les prêtres de prêter serment à l'Eglise.

154

18 mai 1944, le soir.

Science désintéressée et enseignement. — L'Etat doit encourager la libre recherche scientifique. — Diathèse du savant, diathèse du professeur. — Kant, Schopenhauer et Nietzsche. — Nécessité d'un enseignement dirigé.

— Mes relations avec les économistes. — Volte-face des économistes après la prise du pouvoir.

La science désintéressée et l'enseignement ne doivent pas être liés. L'une et l'autre ont des objectifs totalement différents. Ce ne sont pas les mêmes hommes qui se consacrent à l'une et à l'autre, ils appartiennent à d'autres types humains. L'attitude de l'Etat à l'égard de la recherche ne doit pas être calquée sur l'attitude qu'il adopte à l'égard de l'enseignement. L'Etat ne saurait mettre des entraves à l'esprit de recherche. La recherche doit être libre. Ses apports sont l'expression de la vérité, et ce qui est la vérité ne peut être nuisible. Le devoir de l'Etat est de soutenir la recherche scientifique et de l'encourager par tous les moyens, même lorsque ses résultats, à vues humaines, ne conduisent pas à des applications pratiques. Ces résultats pourraient ne produire leur effet qu'à la prochaine génération et avoir alors des conséquences révolutionnaires.

En revanche, et du point de vue de l'Etat, je ne puis en aucune manière accorder une liberté absolue à l'enseignement. Dans ce domaine, la frontière de la liberté qu'on peut tolérer s'arrête à l'endroit où commence l'intérêt de l'Etat. Cette liberté ne saurait donc être illimitée. L'enseignement ne pourra jamais revendiquer les privilèges que j'accorderai toujours, quoi qu'il arrive, à la science.

La diathèse du professeur et celle du chercheur sont essentiellement différentes. Il est rare que les deux cohabitent dans le même personnage. Par nature, le chercheur est réservé. Pour lui rien n'est jamais définitif, il remet sans cesse tout en question. Il est plutôt méfiant, circonspect, doué pour l'autocritique, et il a un penchant pour la solitude. Le professeur est tout autre. Il ne se préoccupe guère de l'infini et de ses mystères, de tout ce qui le déborde et l'écrase. Son rôle consiste à transmettre à autrui des connaissances d'une portée limitée, et généralement à des êtres qui lui sont fort inférieurs par le savoir. C'est pourquoi le professeur a la tendance de parler *ex cathedra*.

Il y a des chercheurs de génie dénués de tout talent pour enseigner. D'autres hommes ont un don pédagogique extraordinaire, mais auxquels manque complètement l'étincelle du génie. Cela n'empêche nullement que les uns et les autres, chacun dans leur sphère, n'accomplissent de grandes choses.

A mon avis, la liberté ne doit pas être limitée au seul domaine des sciences de la nature. Elle doit s'étendre également au domaine

de la pensée, au premier plan à la philosophie. Celle-ci, dans son essence, n'est qu'un prolongement des recherches scientifiques. En partant des données fournies par la science, et à l'aide du seul raisonnement, elle est à même de construire une représentation du monde. Les frontières entre ces deux disciplines ne sont pas nettement délimitées, elles sont essentiellement mouvantes.

Dans le grand hall de la Bibliothèque de Linz, l'on trouvera les bustes de Kant, de Schopenhauer et de Nietzsche, nos plus grands penseurs. Les Anglais, les Français et les Américains ne sont pas capables d'aligner des philosophes de cette taille.

Le principal mérite de Kant est d'avoir donné le coup de grâce à la scolastique, héritage du moyen âge et de la philosophie dogmatique de l'Eglise. C'est en partant de la théorie de la connaissance de Kant que Schopenhauer a édifié son système. C'est lui qui a pulvérisé le pragmatisme de Hegel. Pendant toute la guerre mondiale, j'ai traîné avec moi les œuvres complètes de Schopenhauer. J'ai beaucoup appris avec lui. Nietzsche a merveilleusement dépassé le pessimisme de Schopenhauer. Je pense d'ailleurs que ce pessimisme ne tient pas seulement au système de Schopenhauer mais qu'il a une origine d'ordre subjectif, en rapport avec des expériences personnelles malheureuses.

C'est un usage en Allemagne qu'au cours de leurs études les étudiants puissent passer d'une université à l'autre, contrairement à ce qui se passe ailleurs. Mais il est faux de prétendre que cela suffise pour les garantir contre l'uniformité de l'enseignement ni contre les dangers de l'esprit à œillères. En fait, même lorsque les professeurs de facultés se combattent, cela ne signifie pas qu'ils ne s'abreuvent pas aux mêmes sources. C'est avec les économistes que, personnellement, j'en ai fait l'expérience. Cela devait se passer en 1929. Nous avions sorti une brochure sur des questions d'économie politique. Des professeurs de nos diverses universités se mirent d'accord pour signer une circulaire dans laquelle ils prenaient position contre nos projets de réformes.

J'ai tenté une fois de m'entretenir sérieusement avec Zwiedineck, l'un des plus grands, et qui faisait figure de révolutionnaire parmi eux. Ce fut une catastrophe. A l'époque, l'Etat avait contracté un emprunt de deux millions sept cent mille marks pour financer la construction d'une route. J'ai dit à Zwiedineck que je considérais ce système de financement comme une folie. Le bout de route ainsi construit durerait peut-être une quinzaine d'années, mais l'amortissement du capital engagé durerait quatre-vingts ans. On

éludait de la sorte une difficulté immédiate, en en transférant les charges aux hommes de la nouvelle génération, et même de la suivante. J'insistais sur le fait que rien n'était plus malsain qu'un tel système, que ce qui importait c'était que l'Etat prit des mesures radicales pour faire tomber le taux de l'intérêt d'une façon non moins radicale, afin de dégeler les capitaux.

Je démontrai à Zwiedineck que l'étalon or, la couverture de la monnaie étaient de pures fictions et que je me refusais à l'avenir de les considérer comme vénérables et intangibles — qu'à mes yeux l'argent ne représentait rien d'autre que la contre-valeur d'un travail et qu'il n'avait donc de valeur que dans la mesure où il représentait du travail réellement effectué. Je précisais que là où l'argent ne représentait pas du travail, il était pour moi sans valeur.

Zwiedineck fut horrifié de m'entendre. Il m'expliqua que mes idées bouleversaient les notions les plus solidement établies de la science économique et que leur application conduirait inévitablement à un désastre.

Lorsque, après la prise du pouvoir, j'eus l'occasion d'incarner dans les faits mes idées, les économistes ne furent nullement gênés, ayant fait une volte-face complète, d'expliquer scientifiquement la valeur de mon système.

155

Nuit du 29 au 30 novembre 1944.

Jésus et saint Paul. — Le christianisme, une manœuvre juive. — Christianisme et communisme. — La doctrine nationale-socialiste est intégralement anti-juive.

Jésus n'était sûrement pas un Juif. Les Juifs, en effet, n'eussent pas livré l'un des leurs à la justice romaine. Ils l'eussent condamné eux-mêmes. Vraisemblablement vivaient en Galilée de nombreux descendants des légionnaires romains, notamment des Gaulois. Jésus devait être l'un des leurs. Il n'est pas exclu en revanche que sa mère fût juive.

Jésus lutta contre le matérialisme corrompeur de son époque, et donc contre les Juifs.

Paul de Tarse, qui fut d'abord l'un des adversaires les plus acharnés des chrétiens, s'avisait tout à coup de la possibilité d'uti-

liser intelligemment, et à d'autres fins, une idée qui exerçait un tel pouvoir de fascination. Il s'est rendu compte que l'exploitation judicieuse de cette idée lui donnerait un plus grand pouvoir auprès des non-Juifs que la promesse de récompenses matérielles faite à des coreligionnaires. C'est alors que le futur saint Paul dénatura, avec un raffinement diabolique, l'idée chrétienne. De cette idée, qui contenait une déclaration de guerre au veau d'or, à l'égoïsme et au matérialisme juifs, il fit le cri de ralliement des esclaves de toute sorte contre l'élite, contre les maîtres, contre les dominateurs. La religion fabriquée par Paul de Tarse, ce qu'on appela dès lors le christianisme, s'identifie avec le communisme.

Bormann intervient : « Les procédés juifs, dit-il, pour ce qui est de l'essentiel, n'ont jamais varié. Partout ils ont soulevé la plèbe contre la classe dirigeante. Partout ils suscitent le mécontentement contre le pouvoir établi. Car c'est en répandant cette semence qu'ils préparent leur récolte future. Partout ils excitent les sentiments de haine entre les êtres du même sang. Ce sont eux qui ont inventé la théorie de la lutte des classes. C'est pourquoi la répudiation de cette théorie est anti-juive. De même, toute doctrine anti-communiste, et toute doctrine anti-chrétienne sont par définition anti-juives — et réciproquement. Ainsi la doctrine nationale-socialiste est intégralement anti-juive — c'est-à-dire : anti-communiste et anti-chrétienne. Tout est solidaire dans le national-socialisme et tout y concourt à la lutte contre les Juifs, même lorsqu'il ne s'agit que d'activités purement positives comme les activités sociales du Parti, par exemple. » Le Führer conclut :

J'ai reçu par Burgdorff le texte d'une conférence sur les liens entre le christianisme et le communisme. Il est réconfortant de penser que, même en ce moment, la clairvoyance s'accroît en ce qui concerne la liaison fondamentale qui existe entre le communisme et le christianisme.

FIN

INDEX DES NOMS CITÉS

(Les références renvoient à la note qui porte le numéro correspondant.)

ACHENBACH, 138.
 AHRENBURG (Prince d'), 106.
 ALEXANDRE LE GRAND, 25, 58.
 ALFIERI (Dino), ambassadeur italien, 13.
 ALPHONSE XIII, roi d'Espagne, 141.
 ALSDORFF, 124.
 ALVENSLEBEN (von), 52.
 AMANN (Max), chef des entreprises de presse et d'édition du Parti, 36, 44.
 ANNIBAL, 58.
 ANTONESCO, 4, 142.
 ANTONIO (José), 81.
 ARISTOTE, 102.
 ARMINIUS, chef des Germains, vainqueur de Varus dans la forêt de Teutberg (9 apr. J.-C.), 21, 46.
 ATILLA, 113.
 AXMANN, 35, 64.
 BACH (Jean-Sébastien), 150.
 BACKE, sous-secrétaire d'Etat, 125.
 BALBO, 107.
 BALDWIN, 133.
 BAUR, capitaine d'aviation, pilote personnel du Führer, 74.
 BEAUHARNAIS (Joséphine de), 4.
 BEAVERBROOK (Lord), 136.
 BECHSTEIN, 136.

BEETHOVEN, 4, 150.
 BELOW (Klaus von), colonel, représentant de la Luftwaffe auprès du Führer, 121.
 BÉNÈS, 76.
 BERLICHINGEN (Götz von), 76, 149.
 BERNHARDT (Prince de Hollande), 95.
 BERTRAM, évêque, 63.
 BISMARCK, 9, 18, 44, 64, 67, 69, 121, 134, 147.
 BIZET (Georges), 151.
 BLOMBERG (Général von), 20, 52, 118.
 BODENSCHATZ (Général), 71, 79.
 BORIS, roi de Bulgarie, 5, 6, 7, 13, 117.
 BORMANN, 1, 7, 27, 32, 35, 42, 62, 64, 66, 67, 72, 94, 95, 97, 101, 102, 119, 136, 155.
 BOSE, 2.
 BÖTTICHER, attaché militaire allemand à Washington, 48.
 BOUDDHA, 60.
 BRAUCHITSCH (Walter von), 65.
 BRUCKMANN, éditeur d'art de Munich, 55.
 BRUCKNER, 55, 123.
 BRÜNING, ancien chancelier du Reich, 4.
 BÜRCKEL, gauleiter d'Alsace, 42, 112, 113.

BURGDORFF, 155.
 BÜRCKEL, peintre allemand, 138.
 CANARIS (Amiral), 81.
 CÉSAR, 68, 110, 142.
 CHAMBERLAIN (Neville), 117, 133.
 CHARLEMAGNE, 4, 17, 63, 75, 122.
 CHURCHILL, 2, 16, 68, 71, 85, 110, 117, 118, 133, 134, 136, 138, 142.
 CHURCHILL (Madame), 143.
 CIANO, 129.
 CLEMENCEAU, 133.
 CLOU (Duc), parent du roi d'Angleterre, 2.
 COLOMB (Christophe), 66.
 CONFUCIUS, 60.
 COPERNIC, 27, 57.
 CORINTH, peintre allemand, 55, 146.
 CORTEZ (Fernand), 124.
 COURTHS-MAHLER (Edwige), 109.
 CRAMER-KLETT, 102.
 CRIPPS (Stafford), 2, 71, 110.
 CROMWELL, 2.
 CRÜWELL (Général), 85.
 DAGOVER (Lil), actrice allemande, 6.
 DAHN (Félix), romancier allemand, 131.
 DARLAN (Amiral), 9.
 DEFREGGER, peintre allemand, 138.
 DEGRELLE (Léon), chef rexiste belge, 68.
 DIETL (Général), 65.
 DIETRICH (Dr), chef de la presse du Reich, 44, 68, 73, 89, 105, 106.
 DINCKLAGE, 67.
 DOLFUSS, 64.
 DRAGANOFF, 117.
 EBERT (Friedrich), premier président de la République de Weimar, 2.
 ECKART (Dietrich), 3, 64, 114.
 EDEN (Anthony), 125, 133.
 ENDRES (Mademoiselle), danseuse de corde, 139.
 ENGEL (Major), 119.
 ESSER, 28.

ESTERHAZY, 55.
 EUGÈNE (Prince de Habsbourg), 129.
 FALLERSLEBEN (Hoffmann von), 72, 123.
 FAROUK, roi d'Egypte, 73.
 FAULHABER (Cardinal), 17.
 FERDINAND, roi de Bulgarie, 5, 117, 121.
 FICK, architecte, 27.
 FORSTER (Albert), gauleiter de Dantzig, 27, 42, 66.
 FRANCO, 61, 62, 77, 81, 102, 128, 138, 141.
 FRANCO (Madame), 139.
 FRANÇOIS-JOSEPH (Empereur), 134.
 FRANÇOIS-PONCET (André), 71.
 FRANK (Richard), 9.
 FRAUENFELD, gauleiter du Tyrol du Sud, 72.
 FRÉDÉRIC II, le Grand (Hitler l'appelle « le vieux Fritz »), 4, 9, 21, 42, 69, 121, 127, 141, 146.
 FRÉDÉRIC-GUILLAUME I^{er}, roi de Prusse, 4.
 FREISSLER, 3.
 FRENTZ, 34.
 FRICK, ministre de l'Intérieur du Troisième Reich, 3, 9, 25, 52.
 FRITSCH (Général Werner von), 118.
 FULLER, 142.
 FULTON, savant, 57.
 FUNK, ministre de l'Economie du Troisième Reich, 20, 33, 52.
 FURTWÄGLER (Wilhelm), chef d'orchestre, 29, 121.
 GALEN, évêque de Münster, 75.
 GANSSE, 115.
 GAULLE (Charles de), 25.
 GENGIS-KHAN, 94, 127, 129.
 GERBECK (Mademoiselle), secrétaire du Führer, 123.
 GERCKE (Général), 122.
 GERDE, ambassadeur de Turquie à Berlin, 71.
 GEREKE, 52.
 GIESLER (Professeur), architecte, 27, 28, 30.
 GIRAUD (Général), 25.

GOEBBELS (Dr), 25, 26, 54, 65, 66, 67, 86, 122.
 GOERING, 6, 11, 32, 52, 66, 79, 104, 116, 118, 130.
 GOETHE, 134, 138.
 GRANDE (Général Muñoz), 81, 141.
 GROCK, clown, 139.
 GUILLAUME II, 5, 7, 56, 95, 121, 134.
 GÜNTHER (Professeur), 42.
 GÜRTNER (Franz), ministre de la Justice du Troisième Reich, 3, 62, 120, 135.
 HACHA (Emile), 50, 76.
 HAIGH, 142.
 HALS (Franz), 27.
 HAMMERSTEIN (Général von), 52.
 HANFSTÄNGL, 79, 141.
 HAUGG (Ernst), 72.
 HÄUSSER, 102.
 HAYDN, 55, 150.
 HEGEL, 154.
 HEIGRUBER, 150.
 HELD, 102.
 HELLDORF (Comte), chef berlinois de la S. A., 52.
 HENDERSON (Sir Neville), 46.
 HENRI I^{er}, roi de Germanie, empereur d'Allemagne de 919 à 936, 4.
 HENRI LE LION, prince de Bavière, (1129-1195), 4.
 HEPP, 141.
 HEYDRICH, protecteur de Bohême-Moravie, 59, 62, 63, 75, 76.
 HILDEBRANDT, 52.
 HIERL, 111.
 HIMMLER, 9, 11, 21, 32, 69, 97, 112.
 HINDENBURG (Hitler l'appelle souvent « le vieux monsieur »), 11, 41, 52, 124.
 HIRTH, 79.
 HOFFMANN (Professeur), 55, 101, 137.
 HOHENLOHE (Princesse de), 136.
 HOHENZOLLERN (Auguste-Wilhelm de), fils de Guillaume II, membre du Parti, 141.
 HOLSTEIN (Comte), 69.
 HÖRBIGER (Paul), acteur, 54.

HÖRBIGER (Hans), savant autrichien, 27.
 HORTHY, 62, 121, 129, 141.
 HORTHY (Madame), 141.
 HUGENBERG (Alfred), chef des nationaux allemands et ancien ministre de l'Economie du Reich, 36, 52, 97.
 HUTIER, 115.
 HUTTEN (Ulrich von), 76, 149.
 INNITZER (Cardinal), 75.
 ISABELLE, reine d'Espagne, 102.
 JANNINGS, acteur allemand, 26.
 JÉHOVAH, 62, 102.
 JÉSUS-CHRIST, 155.
 JODL, 1, 81, 94, 118.
 JULIANA, reine de Hollande, 95.
 JUNKER (Professeur), 57.
 KAHR (Gustave von), président du Conseil de Bavière, 115.
 KALLAY, premier ministre de Hongrie, 52.
 KANT, 154.
 KAPP (Wolfgang), auteur du putsch du 13 mars 1920, 107.
 KAULBACH, peintre allemand, 138.
 KAYSSLER, acteur, 54.
 KEITEL, 9, 81, 83, 97, 102.
 KELLER, peintre allemand, 138.
 KEMAL-PACHA ATATURK, 4, 5, 102.
 KEMPKA, chauffeur de Hitler, 31, 88.
 KEPPLER (Wilhelm), sous-secrétaire d'Etat, 97.
 KESSELRING, 107, 121.
 KIRDORF, 95.
 KLIMSCH, 55.
 KLUGE (Günther von), maréchal, 84.
 KNAPPERTSBUSCH, chef d'orchestre, 29.
 KOCH, 35, 67, 144.
 KOENIG, un des professeurs de Hitler enfant, 144.
 KOLBE, 55, 101.
 KRANKE (Amiral), 57, 74, 97, 115, 128, 142.
 KRANTZ, 137.

KRAUSS (Clemens), chef d'orchestre autrichien, 29.
 KREIS, 101.
 KREITTMAYER, 141.
 KROSIG (von), 118, 123.
 KRUPP, 118.
 LAMMERS, chef de la Chancellerie du Reich, 35, 75, 97, 112, 120, 123.
 LAUTERBACHER, gauleiter de Hanovre, 35, 126.
 LAVAL, 43.
 LEHAR (Franz), 141.
 LEIRL, peintre allemand, 138.
 LEMNITZ (Tiana), actrice allemande, 6.
 LÉOPOLD, gauleiter du Bas-Danube, 135.
 LÉOPOLD III, roi de Belgique, 68, 117.
 LEY (Dr), chef du Front du Travail, 36, 92.
 LIEBEL, bourgmestre de Nuremberg, 27, 32, 80.
 LIEBIG (Baron von), 71.
 LIEBKNECHT (Karl), 52.
 LITVINOV, 68.
 LITZMANN (Général), 134.
 LLOYD GEORGE, 88, 125, 133, 142.
 LOHSE, 35.
 LOUIS I^{er}, roi de Bavière, 2, 54, 69, 102, 141.
 LOUIS XIV, 69.
 LOUIS XVI, 44.
 LUCKNER (Comte), 90.
 LUDENDORFF, 32, 41, 45, 97, 124.
 LUEGER (Karl), bourgmestre de Vienne, 44.
 LUTGBRUNE, avocat, 93.
 LUTHER (Dr), président de la Reichsbank, 20.
 LUTHER (Martin), 11, 102.
 LÜTZOW, 115.
 MAC DONALD, 52.
 MAHOMET, 35, 60, 102.
 MAISKY (Madame), 143.
 MAKART (Hans), peintre et décorateur autrichien, contemporain de Wagner, 138.
 MANNESMANN, 97.

MARTEL (Charles), 129.
 MEISSNER (Otto), 20, 52, 76, 135.
 MENZEL, peintre d'histoire allemand (1815-1905), 2.
 METTERNICH, 147.
 MICHEL, roi de Roumanie, 4.
 MILCH (Maréchal), 144.
 MIRANDOLE (Pic de la), 70.
 MITTFORD (Lady), 118.
 MOLA, 102.
 MOLTKE, 111.
 MONTEZ (Lola), 2, 54, 102.
 MORELL, médecin de Hitler, 8.
 MOSLEY (Sir Oswald), 36, 118, 133.
 MOZART, 55, 150.
 MÜLLER (Adolphe), imprimeur du Parti, 36, 121.
 MUSSERT, chef des nationaux-socialistes néerlandais, 9.
 MUSSOLINI, 6, 13, 22, 32, 35, 68, 81, 85, 90, 95, 102, 107, 109, 110, 121, 128, 129, 136.
 MUSSOLINI (Edda), 22.
 MUTSCHMANN, gauleiter de Saxe, 36, 66.
 NADOLNI, 52.
 NAPOLÉON, 4, 9, 25, 44, 78, 90, 118, 122, 147.
 NEHRU, 2.
 NEURATH, 52, 118, 136.
 NIEMÖLLER, pasteur, 11.
 NIETZSCHE, 154.
 OSHIMA, ambassadeur du Japon à Berlin, 71.
 OTTOKAR de Bohême, 21.
 PALLENBERG, 120.
 PAPEN (Franz von), 4, 5, 52.
 PÉTAI, 43.
 PÉTRI, écrivain, 34.
 PFEFFER (von), un des premiers chefs de la S. A., 122.
 PFORDTEN (von der), un des premiers compagnons de lutte de Hitler, tué lors du putsch de 1923, 3.
 PHIPPS (Sir), 46.
 PIERRE, roi de Yougoslavie, 4.
 PIERRE LE GRAND, 4, 108.

PILOTY, peintre, 138.
 PÖHNER, ancien chef de la police de Munich, 3, 9.
 PONCE-PILATE, 78.
 PREYSING, évêque, 114.
 PTOLÉMÉE, 227, 57, 102.
 RAEDER (Amiral), 127.
 RAINER, gauleiter de Carinthie, 135.
 RATENHUBER, chef du service de protection de Hitler, 31.
 RATHENAU, 31.
 REINHARDT, sous-secrétaire d'Etat aux Finances, 118.
 REINECKE (Général), 114.
 REMBRANDT, 2, 27.
 REUTER (Fritz), 123.
 RIBBENTROP, 52, 112.
 RICHTER (Louis), 145.
 RICHTHOFEN (Général von), 81.
 RIEFENSTAHL (Leni), 151.
 RIVERA (Primo de), 141.
 RODOLPHE de Habsbourg, 21, 129.
 RÖHM, 52, 71.
 ROMMEL, 65, 68, 85, 107.
 ROOSEVELT, 16, 68, 71, 82, 105.
 ROSELIUS, 97.
 ROSENBERG (Alfred), 4, 17, 44, 75, 122, 124.
 ROTHENBERG (D^r), 120.
 ROTHERMERE (Lord), 36, 133, 136.
 RUBENS, 2.
 RUMBOLD (Sir), 46.
 RUNDSTEDT, 65.
 RUPRECHT de Bavière, 77, 95.
 RUSSEL, savant, 57.
 RUST, ministre de l'Education du Troisième Reich, 32.
 SAINT-ANTOINE, 21.
 SAINT-PAUL, 78, 155.
 SAUCKEL, 122.
 SAUPER, 120.
 SCHACHT, 18, 20, 118, 126.
 SCHARNHORST, 131.
 SCHEIDEMANN (Philipp), dirigeant socialiste, 125.
 SCHILLER, 72.
 SCHINCKEL, 45.
 SCHIRACH (Baldur von), gauleiter de Vienne, 35, 134, 150.

SCHLEICHER (Général), 52.
 SCHLEGELBERGER, 3.
 SCHÖNERER, chef du parti pangermaniste autrichien, 107.
 SCHOPENHAUER, 154.
 SCHRÖDER (Amiral), 115.
 SCHUSCHNIGG, 64.
 SCHWARZ (Franz), trésorier du Parti, 9, 36.
 SCHWERIN-KROSIGK, 20.
 SCHWEYER (Franz), ministre de l'Intérieur de Bavière, de 1921 à 1924, 1.
 SEEFELD, 53, 120.
 SELDTE, 52.
 SHAW (Bernard), 72.
 SIMON, 112, 113.
 SLEVOGT, 138.
 SPEER (Albert), 27, 66, 114, 144, 150.
 SPITZWEG, peintre, 95, 138.
 STAHL (Mademoiselle), secrétaire du Führer, 123.
 STALINE, 2, 17, 49, 94, 110, 113, 117, 125, 127, 129, 136.
 STANISLAUS, 118.
 STARHEMBERG (Prince), 71.
 STELZHAMER, 123.
 STENNES, 67.
 STIFTER (Adalbert), 123.
 STORTZ, 124.
 STRASSER (Gregor), 52.
 STREICHER (Julius), gauleiter de Franconie, 12.
 STRESEMANN, 102.
 STULPNAGEL, 118.
 SUÑER (Serrano), ministre des Affaires étrangères d'Espagne, 63, 68, 81, 102, 141.
 SUREN, sous-secrétaire d'Etat du Troisième Reich, 32.
 TABODY (Mademoiselle), 139.
 TAUSEND, alchimiste, 97, 139.
 TCHANG-KAI-CHEK, 2.
 TCHANG-KAI-CHEK (Madame), 2.
 TELL (Guillaume), 78.
 TERBOVEN, gouverneur de Norvège, 35.
 THÉODORIC, 21.
 THERACK (D^r), 120.
 THERCH, 115.

THOMSON, 48.
 TIMOCHENKO (Maréchal), 85.
 TISZO, 121, 132.
 TODT, 45, 81.
 TOPP (Capitaine), 125.
 TRAUB, pasteur, 64.
 TREITSCHKE, 150.
 TRENKER, 121.
 TROOST, architecte, 27.
 TROOST (Madame), femme du président, 27.
 TRUBNER, peintre, 138, 146.
 TSCHECHOWA (Olga), actrice, 6.
 VALERA, ministre de la Guerre en Espagne, 61.
 VANSITTART, 133.
 WAGENER, 137.
 WAGNER (Richard), 32, 151.
 WAGNER, juriste, 3.
 WAGNER (Winifried), 32.

WAGNER (Robert), gauleiter de Bavière, 1, 112, 113.
 WAGNER (Mademoiselle), 131.
 WALLENSTEIN, 18.
 WALTER (Bruno), chef d'orchestre, 29.
 WEBER (Charles), 145, 151.
 WEBER (Christian), un des premiers compagnons de lutte de Hitler, 32, 136.
 WECKE (Major), 52.
 WEISS, 97.
 WILHELMINE, reine des Pays-Bas, 95.
 WILSON (Président), 133.
 WINDSOR (Duc de), 117, 133.
 WIRTH (Joseph), ancien chancelier du Reich, 4.
 WOLF (Mademoiselle), 116.
 ZAEFER 135.
 ZWIEDINECK, professeur d'économie politique, 154.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

VERS DE NOUVELLES VICTOIRES

1. Informations à la disposition de l'ennemi. — Meilleure utilisation des hommes dans la Wehrmacht. — Protection de la propriété privée. — Limites de la propriété individuelle. — Les droits de l'Etat. — Moralité des loteries et des jeux de hasard. — Monopole de l'énergie industrielle. — Les intérêts capitalistes.	7
2. Influence de Stafford Cripps. — Politique intérieure britannique. — Conservateurs anglais et bourgeois allemands. — Cromwell à la place de Cripps. — Mieux vaut Churchill. — Désaffection de l'Inde. — Influence des Juifs sur l'art allemand. — Conditions de la peinture en Allemagne. — Les femmes dans la politique. — M ^{me} Tchang-Kaï-Chek. — Lola Montez.	12
3. Honnêteté du commerce au Moyen Âge. — Rôle de la Hanse. — Un demi-millénaire de loyauté. — Discrédit apporté par les Juifs. — Chinoiseries juridiques. — Mon testament ne vaut rien. — Réformes dans l'enseignement du droit. — Réformes dans la magistrature. — Un hurluberlu parmi nos partisans. — Trois exceptions parmi les juristes.	17
4. L'attentat d'Ankara contre Papen. — Un assassin volatilisé. — Turcs et Bulgares. — Confiance dans les Turcs. — Méfiance à l'égard des Bulgares. — Politique allemande à l'Est. — Henri le Lion et la politique du Saint-Empire. — Charlemagne, le « tueur de Saxons » et Hitler, le « tueur d'Autrichiens » ! — Le peuple allemand n'a pas choisi librement le christianisme. — L'œuvre de Charlemagne. — Du Chancelier au Führer. — Le Premier Consul n'aurait pas dû se faire sacrer Empereur. — L'esprit de famille de Napoléon, ses erreurs de parvenu. — Frédéric le Grand, supérieur à Napoléon. — Le meilleur à la tête de l'Etat. — Organisation de l'Etat. — Exemple de la République de Venise. — Un galopin : Michel de Roumanie. — Un faible : Pierre de Yougoslavie. — Organisation millénaire de l'Eglise.	21
5. Eloge du tsar Ferdinand. — Le renard Boris de Bulgarie. — Comment on reçoit des conjurés. — Les attentats politiques. — Sagesse de Kemal Ataturk.	31
6. Raideur du protocole allemand. — Nos éminents visiteurs s'en-	

TABLE DES MATIÈRES

355

nuient. — Habileté du protocole français. — Visite des hommes politiques italiens à Berlin.	33
7. Philosophie politique des Japonais. — Origine juive du terrorisme religieux. — Exclusion de l'influence juive et de l'influence chrétienne. — Influence des Juifs chez les Anglo-Saxons. — Future élite. — Un seul héritier. — Règles pour une bonne éducation. — Lâcheté des princes allemands. — Le drapeau rouge à Canterbury. — Pas de pitié pour les faibles. — La nature est le meilleur des pédagogues. — Les Juifs sont adaptés à tous les climats. — Eloge des hommes durs et opiniâtres. — Condamnation des pessimistes. — Les optimistes sont en majorité dans notre peuple.	36
8. Brevets allemands volés. — Protection pour l'avenir. — Effronterie des Russes. — Rôle de la Finlande et de la Turquie. — Occasions de travail en Russie. — Rôle du climat. — Déchéance de Leningrad.	40
9. S'il faut tenter de germaniser les Français. — La réputation militaire des Français est usurpée. — Les prétentions de Mussert. — Autonomie très limitée dans le cadre du Reich grand-allemand. — Exemple de l'Autriche. — Opinion de Himmler sur les Frisons. — Germanisation de la Hollande. — Les légions de combattants dans la guerre à l'Est. — Union de tous les Germains. — Pas d'excès dans la germanisation. — Méfiance à l'égard des Polonais. — Traîtres de l'intérieur. — La trahison spontanée. — Comment eût dû se manifester l'esprit de résistance des Allemands après 1918. — Tours de prestidigitation de l'amiral Darlan. — La France doit payer l'erreur de Versailles.	43
10. Représentants allemands à l'étranger. — Nécessité de changer nos méthodes. — Suivre l'exemple des Anglais. — Distinctions honorifiques.	49
11. La vaste émeute de 1918-1919. — Une clique de malfaiteurs. — Devoir à l'égard des idéalistes allemands. — Ce que le clergé allemand coûte à l'Etat. — Comment faire des économies sur le budget des Eglises. — Rendre difficile le recrutement des prêtres. — Le panier de crabes de l'Eglise évangélique allemande. — Le pasteur Niemöller. — De petits intrigants.	50
12. Lâcheté de la bourgeoisie. — Conquête des ouvriers par le parti national-socialiste. — Nuremberg, citadelle du marxisme. — Les ouvriers allemands et leurs patrons juifs.	54
13. Erreurs à ne pas répéter sur le plan économique et sur le plan militaire. — Exemple de l'industrie automobile aux Etats-Unis. — Fabrication en série, limitation du nombre des modèles. — Un moteur unique, un moteur à refroidissement par air. — Reconnaissance à Dino Alfieri. — Elimination du mot si. — Critère pour juger l'homme politique. — Sur la déroute des Italiens en Albanie. — Comment rétablir l'ordre dans une armée en fuite.	56
14. Le Dieu des chrétiens protège les païens japonais. — La religion des Japonais et le culte des héros. — Caractère malsain du christianisme. — Une éducation qui porte ses fruits. — La culture des superstitions. — Brutalité de l'Eglise catholique. — Maintien de la morale sans la religion.	59

15. Les étudiants étrangers dans les universités allemandes.....	61
16. Méthodes valables pour la propagande à l'extérieur. — Des faits, pas de jugements de valeur.....	62
17. Rosenberg et <i>Le Mythe du XX^e siècle</i> . — Caractère peu orthodoxe de ce livre du point de vue national-socialiste. — Les catholiques ont fait le succès de ce livre. — Civilisation et liberté individuelle. — L'esprit de solidarité imposé par la force. — Staline et Charlemagne. — Politique allemande dans les territoires de l'Est. — Erreurs à ne pas commettre. — Diviser pour régner. — Notre comportement à l'égard des indigènes. — Créer des réseaux de communication. — Etablissement des colons allemands.....	62
18. Les Jeux Olympiques de Berlin. — Ce qu'ils ont coûté, ce qu'ils ont rapporté. — Pas de mesquinerie, savoir dépenser l'argent. — Schacht et le budget de la Guerre. — Ne pas lésiner pour remporter la victoire. — La race des maîtres d'école. — Faux cols crasseux, barbes incultes. — Un prolétariat dénué de toute indépendance. — Des institutrices pour les écoles primaires. — Rôle de la Jeunesse hitlérienne. — La victoire des Prussiens en 1866 est la victoire du fusil à aiguille. — Niveau culturel des instituteurs du temps de Bismarck. — Collèges anglais et Ecoles du Reich. — Trente-trois médailles d'or pour les sportifs allemands.....	66
19. Prudence dans les communications faites à nos alliés. — Les bavardages de la presse anglaise. — Le camouflage russe dans la guerre de Finlande en 1940.....	70
20. Problème du réarmement allemand en 1933. — Le chantage du Dr Luther. — Un homme d'envergure à la tête de la Reichsbank, Schacht. — Les scrupules de Schwerin-Krosigk. — La stupidité du général Blomberg. — Comment j'ai dû manœuvrer. — Le mulisme de Schacht. — Mobilisation de nos avoirs à l'étranger. — Notre approvisionnement en matières premières. — Fermeture du <i>Metropolitan Opera</i> de New-York. — Les Américains n'ont pas de grands artistes.....	70
21. Comment régénérer le sang des populations déficientes. — Le rôle de la SS. — Faire de beaux enfants. — Un peuple de soldats. — La guerre et l'amour vont de pair. — Recours à la main-d'œuvre étrangère. — Servilité des Tchèques d'aujourd'hui. — Raisons de l'échec des Anglais aux Indes. — L'histoire de l'Allemagne remonte à Arminius. — Personnalité de Rodolphe de Habsbourg.....	73
22. Mon estime pour le Duce. — L'homme qui a le mieux compris le péril bolcheviste. — Le sort qui attendait l'Europe. — Difficultés du Duce avec l'aristocratie italienne. — Eloge d'Edda Mussolini.....	76
23. Heures décisives de cette guerre. — Importance de l'occupation de la Norvège. — Déficiences du Haut-commandement allemand en 1914-1918. — Désaffection du peuple allemand à l'égard de la marine de guerre. — Le chemin parcouru.....	77
24. Le mariage et le problème de l'enfant. — Mariages de soldats allemands avec des femmes des pays occupés. — Les filles-mères dans l'ancienne Autriche. — Rôle éducatif des Ecoles du Reich. Les femmes de nos dirigeants.....	78

25. L'évasion du général Giraud. — Le véritable esprit des Français à notre égard. — Points d'appui à conserver en France. — Viande et alimentation végétarienne. — Importance du crudisme.....	80
26. Les artistes et la politique.....	82
27. Le patrimoine artistique des villes. — Politique à l'égard des œuvres d'art récupérées. — Les prétentions de Vienne. — Budapest et Linz. — Pour braver la fausse science de l'Eglise. — Plans de construction pour Linz. — Rendre aux Hongrois la monnaie de leur pièce.....	83
28. Mise en valeur des territoires de l'Est. — Gigantesques voies de communication à établir. — Importance secondaire de la voie fluviale.....	85
29. Les ténors allemands. — Une politique pour nos théâtres lyriques. — Nos chefs d'orchestre. — Misère de Bruno Walter et de Knappertsbusch. — Un seul chef d'orchestre : Furtwängler....	86
30. Problèmes d'architecture. — Nos architectes doivent voir grand. — L'exemple de Bayreuth, de Weimar et de Dresde. — Reflet d'humanisme de ces villes. — Développement de la vie culturelle.....	89
31. L'attentat de la Bürgerbräu. — Tentative d'un citoyen suisse. — Comment se prémunir contre les attentats. — Risques inévitables.....	90
32. Respect de la volonté du testateur. — Le cas de Ludendorff. — Trésor artistique des villes et des communautés. — Difficultés avec le ministre de l'Education. — Privilèges à respecter. — Le statut de la ville de Brunswick. — A l'école des Romains. — Berlin ne doit pas monopoliser les ressources du Reich. — Ne pas piller les petits musées de province. — Les prétentions de la bureaucratie berlinoise. — Problèmes d'administration en fonction de la décentralisation du Reich. — Brimades des ronds-de-cuir. — Berlin n'est pas une ville d'art. — Le choix de Nuremberg.....	92
33. Récupération de nos dépenses pour la guerre. — Intégration de vingt millions d'ouvriers étrangers dans le circuit économique allemand. — Un peuple n'est jamais ruiné par ses dettes.....	97
34. Terres germaniques de la Wallonie et du Nord de la France.....	98
35. Les relèves du Duce. — Difficulté de trouver des collaborateurs compétents et sûrs. — Nécessité de ne pas déplacer constamment les hommes qui remplissent bien leurs fonctions. — Baldur von Schirach, Axmann, Lauterbach et Terboven. — Lammers, un juriste de bon sens. — Importance des collaborations efficaces.....	98
36. Infiltration des Juifs dans la presse et dans le cinéma. — Comment ils agissent sur Hugenberg et sur Rothermere. — Indépendance de la presse nationale-socialiste. — Les ressources financières du Parti. — Comment Schwartz drainait l'argent. — Organisation du <i>Völkischer Beobachter</i> . — Amann, un homme d'affaires intelligent.....	101
37. La perte du cuirassé anglais <i>Edinburgh</i> . — Hypocrisie des Anglais. — Respect de la vérité chez les Allemands.....	103
38. Le rôle de la Grèce. — Pas de flotte allemande dans la Méditerranée.....	104

39. Séances secrètes au parlement britannique.....	105
40. A propos de la production du miel.....	105
41. Un sanctuaire national pour nos grands hommes. — Notion allemande de la famille.....	105
42. Principes économiques raisonnables. — Le problème des corps gras et l'huile de balcine. — Erreurs commises par la Prusse dans les territoires allemands de l'Est. — Organisation de la colonisation allemande. — Cent millions de Germains à l'Est. — Main-d'œuvre fournie par les prisonniers de guerre. — Impératif de la nécessité. — Explication du recul des populations de sang germanique à l'Est. — S'imposer par la force, si besoin en est. — Leçon à tirer du comportement des Français en Alsace. — Problèmes concernant l'Alsace et la Lorraine. — Prudences qui s'imposent dans une politique de germanisation. — Les Juifs aux yeux bleus et aux cheveux blonds. — Régénération du sang et problèmes moraux. — Le mariage à l'essai. — Nostalgie et sens poétique des races nordiques. — Le « cannibalisme moral ».....	106
43. Caractère instable de la politique du gouvernement de Vichy. — L'alternative qui s'impose aux Français. — Le maréchal Pétain n'est pas l'homme de la situation. — Méfiance à l'égard de Laval. — Danger d'un gouvernement fantôme. — Ce que l'Allemagne ne rendra pas.....	114
44. Ascension du <i>Völkischer Beobachter</i> . — Superstition de la liberté de la presse. — Le journaliste national-socialiste. — Rôle national de la presse. — Le peuple aime l'autorité. — La mission du commandement.....	117
45. Attitude de l'arrière à l'égard des soldats du front. — Comparaison avec 1914-1918. — Ludendorff et le chantage de la presse enjuivée. — Esprit borné de la bourgeoisie. — Quand arrive le moment de chasser les pillards juifs. — Les distinctions honorifiques allemandes. — Récompenses accordées à des étrangers. — Un nouvel ordre allemand.....	121
46. Maniement des armes et éducation virile. — Ne pas permettre aux pays occupés de posséder une armée. — Expériences faites avec les Tchèques. — Apparences de l'activité diplomatique. — Genève et la S.D.N. — La Wilhelmstrasse se distingue l.....	123
47. Sur le prétendu péril jaune. — Efficacité de l'alliance avec le Japon.....	125
48. Deux diplomates allemands à l'honneur.....	126
49. Caractère inévitable de la guerre contre la Russie.....	127
50. Ne pas exporter la doctrine nationale-socialiste. — Effets de l'éducation nationale-socialiste. — Des ouvriers qui sont des seigneurs. — Un nouveau type d'homme. — Le ciment du Reich grand-allemand. — Les programmes de grands travaux. — Abolition des différences sociales. — Le président Hacha et le problème tchèque.....	127
51. Résultats obtenus par la politique sociale nationale-socialiste. — Le sort des femmes salariées avant 1933. — Ignominie de la situation faite aux artistes des théâtres de variétés. — Encouragement à la prostitution.....	131
52. La prise du pouvoir. — Négociations avec Papen. — Manœuvres	

de Schleicher. — J'exige le poste de Chancelier et de nouvelles élections. — Je ne veux le pouvoir que par des moyens légaux. — Menace d'une dictature militaire et d'un putsch de la Reichswehr. — Tentatives d'intimidation du général Hammerstein. — Appétits ministériels des nationaux-allemands. — Hindenburg prend mon parti. — Blomberg neutralise la Reichswehr. — Le premier cabinet ne comprend que deux nazis. — Rôle occulte de Papen. — Débuts difficiles. — Mes liens se resserrent avec Hindenburg. — Hindenburg remet à sa place le roi de Suède...	132
53. Recrutement des espions. — Nécessité de recourir à des moyens barbares. — Faiblesse des juges. — La mansuétude encourage le crime.....	138
54. Lola Montez et Louis I ^{er} de Bavière. — Hostilité de l'Eglise. — La personnalité de Louis I ^{er} . — Respect des particularités ethniques.....	140
55. Peintres et sculpteurs. — L'influence de l'âge sur les artistes. — Rôle de Vienne. — La mort de Mozart. — Ne pas attendre leur mort pour soutenir les artistes.....	141
56. Guillaume II, monarque indigne.....	143
57. Application des lois de la nature dans l'aéronautique et dans la construction navale. — Forme des poissons et profilage des avions et des bateaux. — Une nouvelle direction pour les recherches. — La routine s'oppose aux inventeurs.....	144
58. La guerre et la technique. — Les éléphants d'Annibal.....	147
59. L'attentat de Prague. — Imprudence et témérité de Heydrich...	147
60. Prédilection des Finlandais aux maladies mentales. — La pratique de la Bible y est pour quelque chose. — Folie religieuse et folie tout court. — Le peuple allemand ne doit pas s'étioler spirituellement.....	148
61. Une Sainte élevée au grade de général.....	150
62. Tendances monarchistes en Espagne appuyées par le clergé. — Même technique pour tenter d'assouvir le pouvoir. — Fatalité d'une nouvelle révolution en Espagne. — Deux requêtes du Régent Horthy. — La Theis est le Rhin des Hongrois. — Le fils de Horthy. — Commissions militaires interalliées en 1925. — La trahison spontanée chez les Allemands. — Les émigrés de 1933. — Sur la façon d'apprécier les crimes de trahison. — Tout traître doit être fusillé. — Les objecteurs de conscience. — Mise au pas des Témoins de Jéhovah.....	151
63. Une procession à Barcelone. — Brimades à la Phalange. — Méfiance à l'égard de Serrano Suñer. — Les Italiens se défendent mieux contre les empiètements de l'Eglise. — Les empereurs allemands se sont conduits comme des maris floués. — Une messe de requiem en l'honneur du Protecteur de Bohême et Moravie.....	155
64. Rôle des générations nouvelles. — Extension de l'idée germanique. — Un nouveau nom pour la capitale du Reich. — « La jeunesse dirigée par la jeunesse. » — Conséquences absurdes des divisions religieuses. — Influence de la jeunesse nationale-socialiste dans les familles. — Pénurie d'instituteurs. — Dispersions de la propagande. — Le rôle de la presse dans l'éducation nationale.....	157

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉTÉ GLORIEUX

65. La popularité de Rommel et de Dietl. — Publicité faite à Rommel par les Anglais. — La guerre motorisée dans le désert. — Victoire des Volkswagen	165
66. Pas de brimades inutiles à la population civile. — La peur du gendarme. — Les divers degrés du marché noir. — Compréhension à l'égard des paysans. — Entre les producteurs et les consommateurs. — Anarchie des transports.....	166
67. <i>The right man in the right place.</i> — Activité de Goebbels à Berlin. — Problèmes du recrutement des chefs. — Indépendance relative des chefs régionaux. — Décentralisation et unité. — Le choix du chef de l'Etat. — Les empereurs élus. — Des charges non héréditaires	170
68. Réclamation de Léon Degrelle. — Magnifique conduite des Flamands. — Le sort de la Belgique et des Pays-Bas réglé en trois phrases. — Pistes et routes romaines. — Notre réseau routier à l'Est. — Heureux présage de la prise de Tobrouk. — Les conversations de Roosevelt et de Churchill. — Les difficultés de l'Angleterre.	174
69. Belgrade et la région du Danube. — Le Danube, fleuve allemand. — Revendications à l'usage des successeurs. — L'histoire après coup. — D'apparentes fatalités historiques. — Bismarck, Holstein et Louis de Bavière	177
70. Œuvres picturales inspirées par la guerre. — Protection des barbouilleurs. — Réforme des académies d'art. — La Maison de l'Art allemand	179
71. Solidarité dans la responsabilité pour les membres d'une même famille. — Exemple des Japonais. — La trahison des Starhemberg. — Persistance du sang juif. — Les familles métissées. — Roosevelt, ergoteur talmudique. — Effondrement de la domination anglaise en Egypte. — Répercussions sur l'homme de la rue. — La chute de Sébastopol et la Turquie. — Deux grands ambassadeurs. — Diplomatie adroite des Japonais. — Les erreurs de François-Poncet.	180
72. Des Tyroliens en Crimée. — Conflits de l'Eglise et de l'Etat. — Jeanne d'Arc brûlée comme sorcière. — Le patriotisme et les intérêts dynastiques.....	184
73. Consignes données à la presse anglaise. — L'heure de la liberté pour l'Egypte.	185
74. Transports aériens et transports maritimes. — L'avenir appartient à l'avion.....	186
75. L'ambassade du Reich au Vatican. — Interprétation de notre Concordat avec l'Eglise. — Mes rapports avec le Nonce. — Les Américains ont su limiter l'influence des Eglises. — Un milliard par an à nos prêtres. — L'inspiration divine me fait défaut. — Il faut mettre un terme au Concordat. — Fausses manœuvres de la Wilhelmstrasse. — Refuser de polémiquer avec l'Eglise. —	

Comptes à régler avec l'évêque von Galen. — Les évêques lécheront les bottes de nos préfets.....	187
76. Deux hommes en avance sur leur époque. — Noms donnés à des bâtiments de guerre. — Renforcement de la collaboration en Tchécoslovaquie. — Pas de place pour les attentistes ni pour les tièdes.	192
77. Sobriété des Italiens méridionaux. — Les chômeurs professionnels. — Le limon de la mer et les engrais chimiques. — Les ambitions de la France. — Pas d'êtres plus stupides que les rois.	194
78. Communiqués de guerre mensongers. — Accueil fait en Suisse aux bobards juifs. — Pas d'adversaires à la taille des Anglais sur le continent. — L'Allemagne nationale-socialiste parviendra à déborder les Anglais. — Les Anglais à la remorque des Juifs. — Ponce Pilate au milieu de la pouillerie. — Conservation de notre intégrité raciale. — Succès de rire de saint Paul.....	196
79. Rapports avec les représentants de la presse étrangère. — Ladrerie de notre chef de presse. — Le Congrès de Nuremberg. — Quatre mille trains spéciaux	198
80. Nos archéologues en transe. — Déboisement et décadence. — L'Age de nos villes	200
81. Evolution de la situation en Espagne. — La politique cléricale de Serrano Suñer. — Ne pas comparer le régime de Franco avec le national-socialisme ou avec le fascisme. — Les rouges espagnols ne sont pas des rouges. — Un paltoquet, non un héros. — L'intervention du Ciel et l'intervention du ciel. — La première phalange. — Eloge du général Muñoz Grande. — Etres associés, femmes communistes	201
82. Liquidation d'un convoi maritime pour Arkhangelsk.....	204
83. Végétarisme de ma chienne. — Le chat et la souris. — Toxicité de l'alimentation carnée.	205
84. La récolte en Ukraine. — Le problème de l'alimentation est un problème de transport	206
85. Les événements d'Egypte. — Susceptibilité italienne à ménager. — Rommel et les éloges de Churchill. — Statut futur de l'Egypte. — Les colons allemands à l'Est. — Rôle des colonisateurs italiens. — Primauté de la construction des routes.....	207
86. Contrôle des réceptions radiophoniques chez les Russes. — Intérêt de la télédiffusion. — Un échec de Goebbels.....	209
87. Enthousiasme des Italiens à l'égard d'eux-mêmes.....	210
88. Des autostrades à l'Est. — Les autostrades et le cinéma. — Les autostrades et la notion des distances. — Les chemins de fer allemands et l'unité allemande. — Financement de nos autostrades. — L'esprit méthodique de Lloyd George.....	211
89. Une interview sur la guerre à l'Est. — Ce que je dirai du deuxième front.	213
90. Guerre navale. — Avantage des petites unités. — Histoires de marin. — Il faut tenir compte de la superstition des autres....	214
91. Vie des notables en France. — Une classe dirigeante qui n'est pas coupée de ses sources.....	216
92. Le roi d'Angleterre et le duc de Normandie. — Les fies normandes et la Frise. — Les jouisseurs et les lutteurs.....	217

93. Pas de juristes à l'Est. — Les loups ne se mangent pas entre eux. — La mafia des juristes. — L'avocat qui vend ses larmes.	218
94. Les deux armes de la Russie. — Nous avons frappé à temps. — Admirons Staline. — Enfants et adultes d'Ukraine. — Encourageons le commerce des produits anticonceptionnels. — Attention à la pression démographique des territoires occupés. — Politique à l'égard des indigènes. — L'administration allemande et les chasseurs de hannetons.	219
95. Ce qu'on peut attendre des Hollandais. — Un peuple qui a pu supporter Guillaume II. — Les maris de Wilhelmine et de Juliana. — La popularité du Duce. — Des titres à la reconnaissance de l'Europe. — Luttres intestines en Italie. — Sabotage de l'œuvre du Duce.	223
96. Terrains pétroliers du Caucase et d'ailleurs. — Les méthodes russes. — Utilisons les gazogènes.	225
97. Incompatibilités pour les serviteurs de l'Etat. — Les tentatives de corruption. — La femme de César ne doit pas être soupçonnée. — Les anciens fonctionnaires et l'industrie privée. — Quelques charlatans.	226
98. Populations flottantes de Russie. — L'attrait du Sud. — La bureaucratie allemande et les nomades.	231
99. Le transport des céréales.	232
100. Potentiel en hommes et moyens techniques. — Libération de la main-d'œuvre nécessaire pour le renforcement des moyens techniques.	232
101. Le sculpteur Kreis. — L'art allemand du temps des Juifs. — Les douze cents toiles exposées à Munich. — Alternative de l'artiste.	234
102. Crédulité du citoyen américain. — Réticence de l'opinion britannique. — Mensonges anglais. — Parallèle avec l'Amérique. — Des cochons dans une porcherie modèle. — Les savants dosages de l'Eglise catholique. — Evolution des connaissances et bonne foi. — « Le pape devra quitter l'Italie. » — Le prêtre espagnol est haï. — Serrano Suñer, le fossoyeur de la nouvelle Espagne.	235
103. Abeilles et termites. — Intelligence et instinct. — Les faibles et les brutes sanguinaires.	239
104. Souvenirs de la première guerre mondiale. — Les dentellières flamandes. — Ypres et Lubeck.	240
105. Tribunaux militaires américains en Angleterre. — Un débarquement à l'Ouest.	242
106. Importance accordée à la nourriture. — L'ignoble mafia des cuisiniers. — Goinfrerie des Suisses. — Période héroïque de la colonisation allemande. — Les expériences du prince d'Ahrenberg.	243
107. Tragédie de la mort de Balbo. — Expériences communes du national-socialisme et du fascisme. — Inconvénient de la monarchie. — L'Angleterre sait se faire respecter.	245
108. L'orgueil des grands espaces. — Quelques régions déshéritées. Paysans flamands et hollandais. — Paralysie des luttres confessionnelles. — Marchés en Ukraine.	247
109. Les paysans et l'impôt. — Arguments en faveur d'un impôt	

payable en nature. — Le paysan et la beauté de la nature. — Une population qui a le sens de l'aléa.	249
110. Assèchement des marais pontins. — L'art de négocier.	251
111. Les Goths en Crimée. — Aménagements à l'Est. — La superstition de l'or.	252
112. Les Anglais n'ont aucun droit en Europe. — Le sens de la grande Allemagne. — Le grenier de l'Est.	253
113. Richesses de l'Ukraine. — Cinquante degrés à l'ombre. — L'Etat le plus autarcique du monde. — Le géant Staline.	254
114. Reichsmark et Ostmark. — Paix blanche avec l'Angleterre. — La colonie la plus rentable du monde. — Une fable inventée par quelques Juifs pouilleux et épileptiques.	256
115. Usages et coutumes en rapport avec le mariage. — Nationalistes allemands en 1921. — L'amiral Schröder. — Rencontre avec des marins à Ostende.	258
116. A propos des corps gras. — La danse et le sentiment artistique. — Le costume bavarois.	260
117. Un sosie du tsar Ferdinand. — Quelques diplomates. — Un être antipathique, le roi Léopold. — Manigances entre les Anglais et les Russes.	261
118. Quand les Anglais se préparaient à la guerre. — Hommage à l'ouvrier français. — Les budgets de la Wehrmacht. — Les difficultés que j'eus à vaincre. — Obstruction des chefs de la Wehrmacht, obstruction de Schacht, etc. — La résorption du chômage. — La réintroduction du service militaire obligatoire. — L'Allemagne me supportera, moi aussi.	263
119. Une invention de juristes. — Sabotage de l'esprit de résistance de la nation.	268
120. Petits et grands délits. — Dosage et application des sanctions. — Le moral de la nation et l'activité des juges. — Je ne suis pas un homme brutal par tempérament. — Pas de quartier avec les traîtres. — Un Juif antisémite. — L'homme aux cent sept cadavres. — Législateurs et magistrats. — L'éducation des juges. — L'avocat, serviteur de l'Etat. — Deux poids, deux mesures.	268
121. Une armée ne doit pas être mécanisée à outrance. — Dieu est toujours dans le camp du plus fort. — Cas exceptionnel de Frédéric le Grand. — La civilisation américaine. — Bismarck et Guillaume II. — Ignominie du Kaiser. — Insignifiance des potentats allemands. — Mussolini pilote d'avion.	276
122. Le style du <i>Völkischer Beobachter</i> . — Les barons balles. — Les maniaques de la généalogie. — Princesses et palefreniers. — Le mariage à la campagne. — Les jeunes filles du service du travail. — Esprit tolérant des Bavares.	279
123. Nécessité de l'esprit de décision. — Les dialectes et le Hochdeutsch. — L'allemand officiel remplace le latin. — Nos sténodactylographes.	282
124. Bluff des Hongrois. — L'Inde a éduqué les Anglais. — La politique anglaise aux Indes. — Méthodes de colonisation. — Le travail d'artisan. — Respect des coutumes locales. — Budapest.	284
125. Bolcheviser toute l'Europe. — Un grand Anglais : Lloyd George. — La guerre sans merci.	287

126. L'œuvre de Schacht. — Echec du blocus anglais. — Avides et prodigues.	288
127. Esprit d'allillon des bureaucrates. — Les Italiens réussissent à ruiner le moral des nôtres. — La Suisse, un abîme dans le corps de l'Europe. — La vermine suédoise. — Remèdes à l'hypertension sanguine. — L'industrialisation de la Russie. — Staline sacrifie treize millions de Russes. — La stratégie des Anglais. — Le traité de Westphalie et l'Allemagne moderne. — L'orgueil sans la puissance. — Le débarquement de Dieppe. — Les voies de communication à l'Est.	290
128. Les menaces d'invasion. — L'Espagne et le bloc latin. — La guerre navale.	295
129. Susceptibilité des Italiens. — L'Allemagne devant les ruées asiatiques. — Si Charles Martel avait été battu. — Horthy et les Habsbourg. — Budapest et Vienne. — La nouvelle capitale du Reich.	296
130. Les gratte-ciel de New-York. — Perspectives ouvertes par les bombardements. — La défense antiaérienne. — Les nouvelles pièces d'artillerie. — Formation au contact de l'ennemi.	298
131. Difficulté de maintenir une société organisée. — Peuples conquis par le pouvoir. — Mes vingt évêques protestants. — Faut-il absorber la Belgique, la France et la Norvège ? — L'Etat autrichien s'est perdu en introduisant le suffrage universel direct. — Les guerres de partisans. — Nous adopterons l'arrogance des Anglais. — L'enseignement des humanités et les cerveaux encombrés. — Soupape de sûreté du service militaire obligatoire. — Nous fûmes autrefois un peuple énergique. — Un métier qui convient aux femmes.	300
132. Le brigandage, hier et aujourd'hui. — Les Russes et la prostitution. — Un temps inhabituel pour la saison.	305
133. Lloyd George et le traité de Versailles. — L'erreur d'Almeria. — Le duc de Windsor voulait réconcilier l'Angleterre et l'Allemagne. — Œuvre néfaste des bellicistes à la remorque des Juifs. — Baldwin et Chamberlain. — Les miettes de Churchill.	307
134. Schirach et les sortilèges de Vienne. — La vie à Vienne avant et après 1918. — Vienne, Munich et Berlin. — Le voyage à Moscou de Churchill. — Goethe et le tabac.	308
135. La justice et la Justice. — Incohérences et inconséquences. — Le cas des braconniers. — Chasse aux criminels endurcis. — Mœurs des montagnards. — Le gauleiter de Carinthie.	310
136. Un musée de la chasse. — Evolution politique de l'Angleterre. — Possibilité d'une volte-face de Churchill. — Les tortes contre Churchill. — L'appétit des Américains. — Mes contacts avec Lord Rothermere.	312
137. Propriété du sol et usufruit du sol. — On prend des imbéciles pour en faire des chefs. — Les rédacteurs responsables des journaux et l'immunité parlementaire.	315
138. Un monument que Franco oubliera d'élever. — Ne jamais céder aux Anglais. — Nous ne faisons pas la guerre à l'Angleterre, mais à la clique qui la dirige. — L'éducation du sens artistique. — Quelques peintres.	316
139. Intelligence et connaissance des langues étrangères. — La confes-	

sion a son bon côté. — Danses folkloriques. — Une danseuse acrobatique. — Les gens du voyage. — La maison de Grock. — Particularités architecturales.	318
140. Le monastère de Maulbronn. — Impossible de ne pas aimer l'Espagne.	320
141. Je suis pour quelque chose dans la disgrâce de Serrano Suñer. — Personnalité d'Alphonse XIII. — La race des princes. — Une sélection à rebours. — L'équipée de l'archiduc Otto. — L'art de cultiver les idoles. — Serrano Suñer et l'union latine.	320
142. Les fils ténus du destin. — Erreur des Russes à Stalingrad. — Les mélanges de races. — Marins en permission.	323
143. L'utilisation des engrais chimiques arrête l'émigration allemande. — Entre nous et les Anglais. — Mesures de rétorsion. — Les Anglais ont pris l'initiative des bombardements.	325
144. Souvenirs d'écolier. — Vers un enseignement harmonieux.	326

TROISIÈME PARTIE

LE REFLUX

145. Pénurie intellectuelle et artistique. — Bibelots en toc et chromos. — Seul l'art dépravé est nuisible. — La nostalgie germanique. — Le besoin des grands espaces.	331
146. Danger de la centralisation au point de vue culturel. — L'avenir de la technique. — Les peintres français. — Les grandes réalisations artistiques du XIX ^e siècle sont dues à des Allemands. — L'architecture de Munich et celle de Berlin.	332
147. Défense de Metternich. — Parallèle entre Metternich et Bismarck.	334
148. Les grandes catastrophes naturelles. — La peur de l'inconnu.	335
149. Les grosses unités navales. — L'infanterie de la mer.	336
150. Le rythme de Berlin. — Vienne, la ville la plus musicienne du monde. — Déboires de Mozart. — Sang slave et sang german. — Beethoven. — Arguments pour et contre Vienne. — La nouvelle capitale du Reich. — Loyalisme de Linz. — Une remarque de Treitschke. — Les intérêts du Reich passent avant tout.	336
151. Une pépinière d'acteurs pour le cinéma. — Inutilité de la critique d'art. — Le Freischütz de Weber et la Carmen de Bizet.	340
152. Première rencontre avec le Rhin. — Charme des pays rhénans. — Autres régions enchantées d'Allemagne. — Les merveilleux paysages de Bohême et de Moravie.	341
153. Notre politique religieuse. — Une occasion manquée par l'Etat : le modernisme.	343
154. Science désintéressée et enseignement. — L'Etat doit encourager la libre recherche scientifique. — Diathèse du savant, diathèse du professeur. — Kant, Schopenhauer et Nietzsche. — Nécessité d'un enseignement dirigé. — Mes relations avec les économistes. — Volte-face des économistes après la prise du pouvoir.	344
155. Jésus et saint Paul. — Le christianisme, une manœuvre juive. — Christianisme et communisme. — La doctrine nationale-socialiste est intégralement anti-juive.	346